

LA FÊTE IMPÉRIALE

PAR FRÉDÉRIC LOLIÉE

PARIS - JULES TALLANDIER - 1926.

PRÉFACE.

CHAPITRE PREMIER. — Dans le monde.

CHAPITRE DEUXIÈME. — Dans le demi-monde et les coulisses de théâtre.

CHAPITRE TROISIÈME. — La Haute Vie.

CHAPITRE QUATRIÈME. — Encore la Haute Vie.

CHAPITRE CINQUIÈME. — Hors du monde : la légende de la marquise de Païva.

CHAPITRE SIXIÈME. — Chez les Artistes : Princesses d'opéra.

CHAPITRE SEPTIÈME. — Chez les Artistes : dans le royaume de l'opérette.

CHAPITRE HUITIÈME. — Promenade à Cythère.

PRÉFACE

C'était à Biarritz, en la villa Eugénie. Autour des souverains les convives causaient avec animation, tandis que le repas du soir allait à sa fin. Trente années plus tard, l'un de ceux-là — il s'était appelé Mr Bauer — me rapportait, comme si elle eût été de la veille, les détails de cette conversation.

On s'entretenait du Paris moderne, du Paris nouveau, et des conséquences morales que faisaient prévoir ou redouter les métamorphoses extraordinaires par lesquelles on avait vu passer la capitale, tout d'une pièce reconstruite. Quelques minutes auparavant, l'un des invités de la Cour en vacances, un Lovelace vieilli, que ses rhumatismes avaient rendu prudent et sage, s'éplorait sur les périls d'âmes, survenus en foule dans une cité trop neuve, trop belle, trop séduisante et pavée de tentations, à chaque pas. Ses doléances s'étaient tournées contre le mauvais train des mœurs, dont les signes s'aggravaient, de jour en jour, avec l'affluence des viveurs étrangers et des femmes galantes. Loin d'épouser les vues de ce censeur morose, qui n'avait pas toujours été d'opinion ni de vie si continentes, le baron Haussmann, le grand baron, comme on l'appelait, soutenait la cause des plaisirs parisiens attaqués. Il les proclamait nécessaires, et en relevait hautement l'utilité. Se sentant sur ce terrain en parfaite concordance d'idées avec le maître du logis, il énumérait, non sans une secrète complaisance, les bienfaits dont ils étaient la source quotidienne, pour le bon état des affaires, pour la prospérité du commerce, pour le bien-être général. Puis il avait fermé son plaidoyer, brusquement, sur une boutade : **Paris vertueux, s'était-il écrié, ne fût-ce que pendant vingt-quatre heures, ce serait un désastre incalculable !**

On regardait l'empereur. On l'attendait à dire son avis. **Ce désastre-là, je ne le crains pas**, prononça-t-il. Et il souriait à sa pensée, en parlant ainsi. Pour en avoir l'esprit tranquille, il n'avait eu qu'à songer au Paris brillant, joyeux, enfiévré, dont la vision de rêve aurait fait croire que du sein de la grande ville s'étaient envolées toute souffrance, toute misère, toute contrainte fâcheuse.

C'était, en effet, le mirage, la caressante illusion des **beaux jours de l'Empire**. Longtemps en seront séduites les imaginations enclines à n'en considérer que les apparences légères.

Sous ce régime qui, malgré le vice de sa fondation et les fautes énormes qui en provoquèrent le renversement, donna à la France une incontestable grandeur et une très abondante sécurité, il y eut, certes, d'autres réalités que des spectacles à la fois éclatants et frivoles. Le tourbillon mondain, dont nous allons évoquer l'image chatoyante, toute pailletée d'anecdotes, n'empêchait point de se produire et d'agir les luttes fécondes du travail. Si l'on remuait beaucoup d'or, il est certain qu'aussi l'on remuait beaucoup d'idées. Au milieu d'une immense transformation industrielle et économique prirent date, sous le second Empire, les premiers essais des grandes réalisations, que nous appliquons, aujourd'hui, dans le domaine social. Enfin, il serait bien exclusif de supposer que le troisième Napoléon, malgré de longs intervalles de lassitude et de passivité, n'usait le temps qu'à jouer un rôle de parade ou à s'alanguir dans les distractions voluptueuses. Il serait plus juste de constater que tout n'était pas roses pour les gouvernants, qu'ils furent aux prises avec des difficultés redoutables, et que rarement tant de complications, à l'extérieur, se succédèrent avec une rigueur telle, ne laissant aux acteurs de la politique pas un instant de trêve ni de repos.

Mais, comme nous aurons occasion de le redire : le point incontestable est qu'une tendance prononcée incline l'esprit, dès qu'il s'y porte, à se fixer, de prédilection, sur les aspects riants et souriants d'une courte période

d'étourdissement général, où se dépensaient en liberté toutes les folies du cœur et des sens.

Au réel, les mœurs n'étaient pas débordées plus qu'à présent ; seulement elles s'évertuaient à la joie avec plus de franchise aimable et d'insouciance. Le vertige de l'argent, quoique fortement surexcité par les ardeurs de la spéculation et de l'agiotage, n'avait pas été poussé jusqu'à ce degré de fureur et d'intensité, pu nous les vîmes atteindre, plusieurs années après la guerre. Le luxe des femmes, leur amour excessif de la parure, pouvaient stimuler la verve des moralistes du moment. Néanmoins, quelle que fût l'ampleur des cerceaux où s'enjuponnaient les beautés d'alors, les modes du second Empire paraîtraient, en de certains détails, plutôt simples et timides à nos contemporaines. **Ah ! si l'on nous avait vues en de pareilles toilettes !** soupirait, un jour de 1904 l'ex-impératrice, comme elle était à Monte-Carlo et que, s'arrêtant à considérer cette frénésie d'élégances, elle se remémorait les blâmes dont on avait couvert les femmes de son entourage pour leur frivolité, leur coquetterie, leurs prodigalités !

Les opinions ont dû se réformer sensiblement sur tout cela.

Simplement, les manifestations de la vie extérieure, à la Cour, dans le monde et jusque dans les sentiers perdus du demi-monde, revêtaient un cachet de personnalité, qui en était l'essence et la marque propre, et dont le caractère, à distance, encore exerce une séduction particulière. Il n'y avait pas seulement là, comme il en fut toujours, une société féminine éprise d'une existence factice et surmenée de dissipations. A travers les différentes zones de ce monde passaient et repassaient des femmes, qu'on distinguait autrement qu'à leurs noms. Il en était pour elles, comme pour ceux qui conduisaient le mouvement de la fête : les groupes n'avaient pas effacé les physionomies individuelles. On y trouvait des figures originales et attachantes. De là le charme attractif qui ramène si volontiers la pensée dans cette direction.

Nous venons d'y céder en ajoutant aux pages intimes des *Femmes du Second Empire*, dont les sympathies françaises et les traductions étrangères avaient signalé la faveur, des études non moins personnelles, mais étendues à un champ plus varié. Des sommets aux derniers échelons de cette société turbulente, des grandes dames aux parvenues du plaisir, les transitions n'iront pas toujours sans quelque embarras ni danger ; de-ci, de-là, perceront des traits légèrement risqués, des anecdotes un peu court-vêtues, et dont il est à craindre que ne s'effarouchent des juges sévères. Pouvions-nous, cependant, laisser se perdre tant de piquants détails, tant de jolies indiscretions, guère condamnables, en somme, et que nous avaient livrés, en causant, les hommes d'esprit qui les avaient recueillis ou vécus ?

Il nous sera donné peut-être de nous reprendre aux sujets du second Empire, sous des aspects plus graves et d'une manière plus approfondie. Pour cette fois, qu'il nous soit permis de nous en tenir aux spectacles de mœurs d'une époque troublée, mai pleine d'intérêt, où les femmes et l'amour avaient encore un rôle à jouer dans les coulisses de l'histoire.

Frédéric LOLIÉE.

CHAPITRE PREMIER

DANS LE MONDE

Paris en 1860. — La ville et la société. — A la Cour. — Dans les salons officiels. — Encore des fêtes et des bals. — Physionomies mondaines. — Inévitables suites de cette course à la joie. — Des intrigues, des aventures. — Ce qui se passa, ce soir-là, chez le duc de Morny : la croix d'honneur de la marquise. — Une autre anecdote. — Réceptions de grand genre. — Quelques atteintes au décorum ; des exemples. — La belle madame Korsakoff, à Paris et à Biarritz. — Une excursion digressive en la Maison des Roses ; heureux débuts et fin regrettable d'un roman trop court. — Retour dans le monde. — Après les salons impérialistes, les salons de l'aristocratie. — On n'y boude pas, non plus, au plaisir. — Un joli mot de la duchesse de La Trémoille. — Un plus audacieux de la comtesse de Durfort. — Des indiscretions, des médisances. — Une duchesse, une souveraine, une secrétaire. — Un nouveau trait du moment ; ressouvenir piquant du général de Galliffet. — Insouciance heureuse des mœurs. — Des côtés fâcheux ; des ombres regrettables. — Plusieurs épisodes dramatiques. — La mort violente du comte de Camerata. — Une cause passionnelle retentissante. — Plus tard : suicides du duc d'Elchingen, du prince Achille Murat, de la baronne de Silvera. — Prompt oubli des tristesses et recommencement de plaisir. — Légèreté et sincérité des cœurs. — Une opposition : celles d'alors et la moderne courtisane du monde.

Mil huit cent soixante... Paris est plein du sourire des fées.

Les affaires abondent, l'argent circule, les théâtres prospèrent. La paix est annoncée, promise, j'allais presque dire garantie¹, pour un temps illimité. On s'enrichit, on rit, on s'amuse, la satisfaction est partout : que pourrait-on souhaiter de plus et de meilleur ?

On dit des mondains qu'ils vivent pour le plaisir, des bourgeois qu'ils courent après, des gens de moyenne vertu qu'ils en font commerce et d'un chacun que son seul but est de jouir et de paraître. Grisés de luxe, d'argent, de spectacles et de bons mots, de nouvelles à la main, de fantaisies brillantes, les heureux du jour ne se bercent que de promesses dorées et voluptueuses.

En vérité, il faudrait être venu sur terre avec une disposition d'âme bien fâcheuse pour se tenir mécontent du train des choses. Le million est passé dans la circulation comme un objet courant et banal. Qui n'a pas son million sous la main ? Les fortunes surgissent d'entre les pavés avec une promptitude inouïe et laite pour donner le vertige.

Jamais les Parisiens inconstants, que Henri Heine appelait les comédiens ordinaires du bon Dieu, n'ont été si loin des idées de changement et de révolution. Au dehors, des ombres de complications diplomatiques² se dessinent : on s'empresse d'en détourner la vue et la pensée. Au dedans, se prépare déjà l'évolution importante³, qui transformera l'empire autoritaire en empire libéral : l'opinion publique distraite en perçoit à peine les indices. Les consciences engourdies ne font que commencer à sortir du grand effacement de 1852. La presse en attendant une émancipation prochaine, n'est encore qu'un instrument de règne. La politique est quasi morte. On l'a bannie des préoccupations du moment comme une drogue pernicieuse. Dans le silence de la tribune et des journaux, au lieu de vains discours, montent toute sorte de rumeurs aimables. De temps en temps viennent à frapper les oreilles des échos moins caressants que ce bruit de pièces d'or remuées, de rires féminins sonnait clair, de baisers donnés et rendus. Ce sont tout à coup, dans les maisons d'à-côté, des ruines retentissantes, des effondrements financiers énormes. Les agents sautent... Les caissiers se brûlent la cervelle... Où est le mal ? demande Aurélien Scholl. D'autres ont déjà pris leur place, et le flot suit son cours, chargé de paillettes étincelantes.

Il n'est pas défendu, fort au contraire, de travailler à la grandeur, à la prospérité du pays, par les mille ressorts du commerce, de l'industrie et des arts. Il est souvent question, dans les messages du trône, de lumières à répandre, d'abus à redresser, de peuples à régénérer. Mais avant tout, le nouveau régime a recommandé cette consigne sans rigueur : il ne faut pas qu'on s'ennuie. Et Dieu

¹ Avec les Napoléon, proclamait Persigny, il y en a pour cent années de paix en Europe !

² Les affaires d'Italie, la question romaine, les expéditions lointaines, qui faisaient flotter le drapeau français sur les côtes de Syrie et jusque dans l'Extrême-Orient : il y avait assez d'événements, en 1860 pour retenir l'attention des esprits éclairés. — *Espérons*, disaient les prévoyants, *que le chaos italien ne deviendra pas le chaos européen*.

³ Le décret du 24 novembre 1860 allait donner au pays, à la presse au Corps législatif, une illusion de liberté et préparer un état d'esprit nouveau.

sait si l'empressement est général à se conformer aux vœux des restaurateurs d'empire !

La Cour donnait l'exemple par l'éclat de ses fêtes, multipliées à souhait pour exciter dans toutes les classes une belle émulation de dépenses, stimuler le commerce de luxe et entretenir la capitale en bonne humeur. Il y en eut d'originales, de piquantes, d'exquises et de superbes, à cette date.

Dans le monde officiel on n'en finissait point d'épuiser la série des redoutes, des matinées ou des soirées dansantes. C'était un hiver à fêtes, [un hiver de la Saint-Martin](#), comme le disait Mlle de Metternich. Une surexcitation de plaisir secouait la ville. Les voitures roulaient tout le long de la nuit, emportant et remportant, impatientes ou rendues lasses, des femmes en parures de bal.

Ce n'étaient à la ronde que des bruits d'orchestres. Avait-on à célébrer un événement favorable, un heureux anniversaire, aussitôt d'organiser, aux Tuileries, à l'Hôtel-de-Ville, au Palais-Royal, dans les ministères, des démonstrations magnifiques du contentement que chacun devait en ressentir. Avait-on, au contraire, à soulager une misère publique, non moins vite on ordonnait un grand bal, dont les charitables conséquences retombaient en pluie d'or sur les populations éprouvées. Et danser étant une bonne œuvre, on dansait pour soi et pour les autres, on dansait pour les heureux et pour ceux qui ne l'étaient pas, pour les victimes des épidémies, pour les incendiés, pour les mondés, pour les orphelins, pour tout le monde et partout où l'intérêt, l'amour-propre, le goût du plaisir poussaient à imiter les maîtres du pays¹.

Aux Tuileries, les soirées de gala n'étaient qu'éblouissement. Le brillant des uniformes s'y mêlait à la fraîcheur délicate des robes, l'or des brandebourgs et des aiguillettes au scintillement des bijoux. Les habits chamarrés frappaient les regards de tous côtés. Et, dans les vastes salons, les femmes serrées jusqu'à mettre en confusion les couleurs vaporeuses de leurs toilettes ressemblaient bien à des corbeilles de fleurs vivantes. On sortait de cette atmosphère lumineuse, les yeux et l'imagination étourdis².

[Tout cela est beau, aujourd'hui](#), disait Alfred de Musset, [comme éclairé d'une lueur fatidique, un soir qu'il descendait le grand escalier des Tuileries, oui, très beau pour le moment. Pourtant, je ne donnerais pas deux sous du dernier acte.](#)

Mais on se croyait si loin du dénouement ! Les points troubles n'étaient pas encore visibles sur l'horizon ensoleillé.

Les bals travestis continuaient d'être en grande faveur, chez les personnages de marque : Fould, Rouher, Morny, Walewski, à l'ambassade d'Autriche, chez la comtesse Lehon. Un cachet d'élégance voulu, prémédité, y donnait le ton. On en avait exclu les mises extravagantes, les mascarades fantasques. La poudre et les costumes Louis XV en signalaient le goût favori. Quadrilles et cotillons sont chose d'importance : nul détail n'en était laissé à l'aventure. Gomme au théâtre, on en devait soigneusement répéter les figures avant le spectacle. Tout y paraissait combiné pour les satisfactions choisies du regard et de la pensée.

¹ Il n'était pas de plaisir, qui n'eût la prétention d'être une bonne œuvre, ni de bonne œuvre qui ne se dorât sous un plaisir. (Pierre de la Gorce, *Hist. du Second Empire*, t. II.)

² Voir notre première série des *Femmes du Second Empire, Autour de l'Impératrice*.

Par aventure, des audacieux hasardaient à travers les divertissements et travestissements habituels de ces réceptions, où la tenue s'imposait, des idées plus cavalières. L'un de ceux-là osa renouveler, pour le plaisir d'une réunion impérialiste, une ancienne fantaisie de bal masqué, qui avait mis en émoi la meilleure société louis-philippienne. Celui qui l'inventa était le frère d'un ministre. Comme le marquis de Galliffet avait, trouvé réjouissant, dans une grande soirée travestie, à la Cour, de revêtir les aspects d'un apothicaire du XVIIe siècle, avec l'instrument typique en sautoir, de même notre homme jugea bien et original de se déguiser en montreur de lanterne magique. Chapeau à larges bords, veste ronde de velours vert, culotte courte, et, sur le dos, une grande boîte contenant la mystérieuse lanterne : tel on le voyait n'avançant qu'à petits pas sous ce costume et ce fardeau. Car, la presse était grande autour de lui ; chaque personne voulait appliquer les yeux contre la lentille de verre, qui était ouverte sur la boîte, à hauteur convenable. L'image enfermée là-dedans devait produire un effet dioramique extraordinaire ; car, les hommes, après l'avoir considérée, riaient comme des fous, et les femmes s'en éloignaient presque aussitôt avec un air de surprise et des oh ! qui redoublaient la curiosité d'alentour. Qu'y voyait-on de si particulier ? Je voudrais que le vers de Victor Hugo :

Visage masqué, cœur à nu.

rendît la chose compréhensible et sensible au lecteur. Il ne s'en faudrait que d'une petite variante, et ce serait d'y remplacer mentalement le mot honnête par un autre mot qui ne l'est pas.

Des espiègleries aussi loin poussées ne se fussent pas risquées à deux fois en bonne compagnie. On se permettait bien, par accident, des échappées un peu lestes, comme cette duchesse qui, en imitant Thérèse, ravissait d'aise un public trié sur le volet, ou comme cette princesse qui, en dansant avec une désinvolture élégante le cancan de la Cour, faisait la joie des ambassadeurs et de leurs attachés. Mais ce n'étaient que fugues passagères. L'étiquette, la cérémonie, avaient repris force de loi. On en était revenu au ton grand seigneur. Dans les bals costumés, c'était à voir de quel air des Lauzun improvisés portaient le costume à rubans et les manchettes de dentelles, ou de quelle jolie façon les femmes distillaient les grâces minaudières des bergères de Watteau.

Il y en eut de la sorte, et de très remarquables, chez le prince de la Moskowa, chez le général Fleury, le banquier ministre d'Etat Achille Fould et la comtesse Walewska. Le goût ancien régime y florissait, sans en être pourtant la note exclusive. Dans l'un de ces festivals de danse et de parade, la princesse Clotilde avait semblé presque jolie, sous un merveilleux costume de paysanne de Sardaigne, d'une richesse extrême en son imitation rustique. On s'était mis d'accord à trouver que Mme Fould avait du caractère en Marie Stuart et plus encore Mme Bartholoni en juive mauresque ou Mme Dubois de l'Estang, fille du marquis de Turgot, ambassadeur à Berne, sous le corselet de velours entrelacé d'edelweiss et de chaînes d'argent des Oberlandaises. Et, dans les mêmes salons, un intérêt mystérieux s'était attaché aux pas de quatre femmes portant le feredjé des Turques, qui ne laissait à découvert que leurs yeux.

Ou c'était chez Mme de Chasseloup-Laubat, au ministère de la Marine. En ces lieux régnait une vivacité de ton particulière avec un laisser-aller plus sensible dans l'expression du plaisir vif, qu'on y goûtait à causer et à galantiser. On remarquait là des éléments de jeunesse livrés à leurs goûts sans contrainte, qui faisaient bénir le Ciel de ce qu'il pût y avoir, à la fois, sur un même point, tant de

sémillantes personnes. Par contraste, de-ci de-là, se découvraient, isolées ou se blottissant entre elles, des modestes et des ingénues. Ces débutantes de la vie, à son premier bonheur, on les revoyait toutes pareilles, en d'autres maisons, on les reconnaissait à première vue. Dans le monde turbulent des cocodettes, on souriait des émois et des rougeurs d'une certaine société de jeunes femmes, qu'on appelait la brochette, parce que leur timidité les tenait toujours serrées les unes contre les autres.

Quand l'imagination effleure le souvenir de ces jolies frivolités, comment oublierait-on la fameuse soirée de l'hôtel d'Albe, qui laissa derrière elle un si long frémissement d'admiration ?

Sur l'invitation du duc et de la duchesse de la Pagerie, ce bal extraordinaire avait réalisé ses promesses, le 24 avril 1860. Tout un mois d'avance, il avait excité les conversations salonières. On savait qu'il dépasserait en magnificence la grande fête donnée, en 1830, par la duchesse de Bercy. On savait aussi qu'un peuple d'artistes et d'ouvriers d'art avaient été mis en réquisition pour en préparer, disposer, embellir les mille particularités ; que les quadrilles principaux, comme celui des *Eléments*, où n'auraient à figurer que des femmes, avaient été réglés par *Mérante*, de l'Opéra ; et que les inventions de toilettes les plus étourdissantes y seraient lancées à profusion. Enfin l'heure impatientement attendue et deux fois retardée avait sonné. Un torrent de soie et de dentelle, de mousseline et de brocart avait inondé la splendide salle de bal construite dans la cour de l'hôtel et ravissamment décorée... Bien des jours après on reparlait des bijoux incandescents de Mlle Erazzu, l'une des divinités du Feu¹, qu'on avait vue tout enveloppée de la lumière de ses rubis ; des costumes diaphanes comme une vapeur blanche frangée d'azur et toute semée de clartés adamantines, où Mme de Metternich et ses trois compagnes de quadrille allégorisaient l'Air² ; de la féerique évocation de Mme Jurawicz en reine de Saba³ ; ou de la distinction parfaite de la duchesse de Vicence en dame de la Cour de Louis XIII ; du charme expressif de Mme de Montbrun en Proserpine, et de maintes autres merveilles — personnes ou choses — que nous renonçons à décrire, parce qu'elles furent trop.

¹ En même temps que Mlle Erazzu, on remarqua beaucoup son père, sous un costume mexicain en daim gris brodé d'or, et qui n'avait pas coûté moins de dix mille francs.

² Les comtesses Walewska, de La Bédoyère, de Grétry et la princesse Chtwertinska étaient en Eau : costume d'ondines, corsage en écailles de poisson nacre et argent garni d'herbes marines, jupes courtes en gaze vert d'eau, ceintures de perles et d'herbes aquatiques ; et, sur le devant de la tête, une coquille de nacre et d'or. Mmes de Persigny Silikof, et deux dames polonaises symbolisaient la Terre.

³ On décrivait ainsi cet assemblage inouï d'un luxe tout orienté et barbare et de raffinement moderne, où flambaient, rutilaient, s'épalaient un millier de pierreries, au moins, sous l'ardente lumière : un jupon de gaze blanche passementée de franges d'or, à travers lequel s'apercevaient les jambes ; une tunique formée de pointes de satin blanc recouvertes d'un feuillage en filigrane d'or et bordées de marabout ; un corsage de velours nacarat, tout garni de diamants, d'émeraudes et de saphirs ; une draperie de corsage couverte de magnifiques mosaïques orientales ; un manteau ponceau bordé d'une large bande d'or et couvert de plumes d'autruche à nervures d'or attachées par des émeraudes ; sur la tête, un double diadème : le premier, une galerie d'or, sous chaque arcade de laquelle se balançait une poire de diamant ; le second, qui dominait l'autre, un large diadème grec orné de diamants ; au cou, un collier de diamants gros comme des noisettes et un autre collier d'émeraudes, au bout duquel pendait un diamant gros comme un œuf de pigeon ; des cothurnes semés de pierreries ; et, en main, un sceptre d'or terminé par la magique escarboucle des fées.

Les Aguado tenaient une large place dans ce déploiement de mondanités. Il n'était pas de maison à Paris plus fréquentée de la société impérialiste et de l'aristocratie étrangère que leur hôtel de la rue de l'Elysée. Leur loge était célèbre, à l'Opéra ; et pareillement leurs dîners, leurs réceptions, leurs équipages ; ou, pendant les froidures de l'hiver, aux jours de patinage, leurs superbes traîneaux.

De même, entre les courtisans étrangers, qui, par leur aptitude à mettre en vogue des divertissements nouveaux et relevés d'une note pittoresque, avaient acquis une sorte de grande naturalisation parisienne, se signalaient les Alfonso espagnols, dont la fille devint duchesse de Rivas ; ils avaient la dépense fastueuse et bruyante.

Les Haritoff russes étaient de ceux aussi dont l'opinion s'occupait. Des bruits peu flatteurs avaient couru sur l'origine de leur fortune, rapidement enlevée dans les fournitures militaires, pendant la guerre de Crimée. Mais de tels détails s'oubliaient vite, surtout quand les auteurs responsables ont pris le bon parti de disparaître. Le père était allé rendre ses comptes dans un monde meilleur. On faisait fête à ses filles, à l'aînée surtout, pour son visage de Madone et parce qu'elle était appelée à devenir la belle-fille du maréchal Magnan.

Avec une sympathie moindre, mais une curiosité double, pour ce qu'il y avait d'exotique en leur genre, l'attention se portait sur les Erazzu. On critiquait le goût un peu bien mexicain de leurs réceptions. La note tapageuse, on disait criarde, de leur voiture, qui heurtait le regard en tous lieux, portait à des réflexions dépouillées d'indulgence. Des ironies en sourdine se glissaient, parmi les commérages de salon, sur le contraste que présentaient l'une à côté de l'autre l'extraordinaire beauté de la fille et la physionomie grimaçante de la mère. Ces piqûres clandestines n'empêchaient point que la cohue fût grande, à leurs soirées.

Il en allait à peu près de même sorte dans toutes les maisons organisées pour recevoir fastueusement. Les brillants équipages, lancés à travers le Paris aristocratique et financier, ici ou là, successivement touchaient à leur but et s'alignaient le long des trottoirs, faisant resplendir sous la clarté du gaz le splendide harnachement des chevaux. Dans les escaliers spacieux, où s'échelonnait la livrée, bruissaient incessamment les rires, les babillages et le murmure soyeux des étoffes.

Tant de motifs de valse, de contre-dances et d'inévitables flirts ne se succédaient point, d'un train ininterrompu, sans encourager bien des occasions d'intrigues ni susciter bien des galants arrangements. Le contraire n'eût pas été croyable. Il le fallait ainsi. C'était de quoi distraire, à leur commune satisfaction, ceux qui en étaient les acteurs intéressés ; c'était aussi pour fournir de l'occupation aux esprits curieux et aux langues impatientes de se mouvoir.

Parfois les signes de ces choses secrètes se dénonçaient d'eux-mêmes, et d'une si belle évidence qu'on n'avait pas besoin de se mettre en frais de campagne pour en connaître les tenants et les aboutissants. Témoin ce qui se passa d'une manière terriblement voyante, un soir, chez le duc de Morny. On ne l'imprima, nulle part, mais il en fut causé, jadis.

Le duc avait ouvert ses portes à larges battants. Les appartements du rez-de-chaussée se trouvèrent disposés pour la réception et pour le bal, tandis que ceux du premier étage avaient été convertis en une succession de petits salons et de boudoirs, où les belles invitées pouvaient, à leur convenance, aller un peu rafraîchir leurs toilettes ou rajuster leur coiffure.

Vouloir énumérer les noms de toutes les personnalités qui se trouvaient là réunies, ce serait avoir à citer la Cour tout entière. Il s'y joignait des éléments choisis de la société artistique et littéraire, qui relevaient d'un cachet d'originalité l'éclat aristocratique de l'ensemble. Parmi les femmes, dans ce dernier groupe, on remarquait une jeune Polonaise, mariée à l'un des romanciers parisiens les plus en vue, et qui, sous une parure chatoyante, se multipliait fort dans l'entourage du maître de la maison ; elle se montrait coquette, espiègle, abandonnée, tour à tour, avec des façons câlines, qui lui étaient naturelles et qui faisaient que les yeux, l'expression du regard, la bouche, tout semblait être caresse chez cette jolie femme.

Un instant, elle quitta le bal. Elle s'était éclip­sée dans les appartements supérieurs. Comme par hasard le duc s'était absenté en même temps. On n'y avait pas pris garde. La fête était dans le plein de son animation. On dansait éperdument. A l'instant précis où l'orchestre suspendit ses accords, on vit rentrer la jeune étrangère. Elle avançait d'un air très dégagé, avec une certaine fierté dans la physionomie, et comme la personne la plus contente de soi, qui fût sur terre. Un peu en arrière marchait, plus modeste en son allure, le duc de Morny.

D'où vint qu'aussitôt se produisirent ces chuchotements dans l'assistance et ces battements précipités d'éventails, et ces rires étouffés, ces propos à mi-voix ? On se faisait des signes. Des étonnements se peignaient sur les visages. Elle n'avait rien perdu de son assurance, parce qu'elle ne s'apercevait de rien, lorsque, se détachant d'un groupe, quelqu'un s'approcha, lui prit le bras et brusquement l'obligea à faire demi-tour, en lui révélant à l'oreille le détail, le malencontreux détail qui avait été le signe dénonciateur d'un sien colloque, sans doute trop intime, trop rapproché avec le duc de Morny. Dans les dentelles de la dame était restée suspendue la croix de la Légion d'honneur, que portait au col le président du Corps législatif. Elle ne s'en était pas aperçu, mais bien les yeux de toute la salle ! Il ne fut question, pendant quelques jours, que de la croix d'honneur de la belle Mme X..., si joliment gagnée.

A peu de temps de là, encore chez le duc de Morny, on intriguait à force sous le masque. Il se trouvait là des femmes en grande réputation de beauté, telles que la comtesse de Castiglione. Elle allait assez fièrement et ne se prêtait que de mauvaise grâce aux allusions indis­crètes. Cependant un des cavaliers les plus sémillants, les plus papillotants de ce cercle, Edmond de Lagrené s'était juré de contraindre la dédaigneuse comtesse à desserrer les dents. A cette date, elle commençait déjà, l'impeccable, à descendre la courbe redoutée où les beautés les plus complètes se ressentent des injures du temps. Deux plis s'accusaient, aux commissures de ses lèvres, qui en soulignaient l'habituelle expression d'amertume. Mais la perfection des formes était restée hors d'atteinte.

Elle s'apprêtait à porter ses pas d'un salon dans un autre. Lagrené l'arrête et l'entreprend. Elle garde le silence. Il s'obstine, redouble la vivacité de ses pointes. Un groupe se forme aussitôt, amusé de l'incident et curieux de savoir comment finira l'escarmouche. Rendue nerveuse, visiblement agacée, Mme de Castiglione veut se faire place, et d'un mouvement sec inflige un coup d'éventail

à l'imprudent cavalier, qui l'obsède. Sans s'émouvoir, Lagrené s'exclame aussitôt :

- Place, messieurs, place pour la beauté qui passe !
- Insolent ! répliqua-t-elle.
- Tu m'as parlé. Je n'en demandais pas davantage.

Dans la confusion des étrangères, dont la Cour offrait, à un certain moment, le spectacle bigarré, il n'était guère possible que la correction des formes et la gêne du cérémonial - - auxquels l'impératrice attribuait une valeur sacro-sainte, au moins vers les débuts de son règne — se maintinssent irréprochables et sans accroc. Des Américaines, des Slaves particulièrement, en prenaient à leur aise avec les conventions du décorum. Telle Mme Rimski-Korsakoff, alliée à une vieille famille de Russie, jouissait d'un renom d'originalité très indépendant des usages imposés et des contraintes de l'étiquette.

Elle n'était pas seulement célèbre par l'abondance et l'éclat pur de ses émeraudes, mais aussi par la façon qu'elle avait de se dévêtir en s'habillant. Dans les bals travestis, où son nom figurait sur les listes d'invitations, on s'attendait toujours, de sa part, à quelque hardiesse d'imagination plus tranchée que les précédentes. La comtesse de Castiglione avait produit une sensation énorme en [dame de cœur](#). Mme Korsakoff voulut renforcer sur les audaces de la Florentine. C'est alors qu'elle apparut aux Tuileries — elle et non pas la comtesse de Castiglione, comme on l'a trop répété — sous ce costume légendaire de Salammbô, qui n'en était pas un et dont l'étoffe transparente, ouverte sur les côtés, dévoilait si généreusement ses appas que l'impératrice scandalisée la fit reconduire hors des salons.

Chez Mme Korsakoff les traits du visage laissaient à désirer comme finesse ; ils accusaient trop spécialement — un peu comme chez Mme de Paiva — le type kalmouck, pour qu'on les déclarât sans défaut ; en revanche, le corps était d'une ligne superbe ; et elle tenait à reprendre par là ce que lui marchandait, pour la figure, l'admiration des yeux. Je veux dire qu'elle était aussi libérale des avantages de sa personne, dans les tableaux vivants, dans les bals ou autres circonstances favorables que le permettaient les us de nos pays occidentaux. A Biarritz, en l'année où s'y rendit Bismarck (1865), elle avait adopté, pour le bain un maillot clair d'un tissu si mince et qui épousait d'une manière si fidèle les contours et les détails de son corps qu'en revenant à sa cabine, sous le feu des regards et des lorgnettes, elle ne semblait pas sortir de la mer, mais d'une baignoire. L'impératrice encore, qui, décidément, n'était pas indulgente au plaisir de ses hôtes, lui fit dire qu'elle eût à revêtir, désormais, un costume moins trahisseur.

Mme Korsakoff aimait à recevoir, somptueusement. Elle donna des fêtes très suivies, en particulier dans sa maison des Roses, à Biarritz. Au souvenir de ces fêtes se rattache indirectement une histoire d'amour inconnu a, assez jolie pour être racontée, même au risque de passer pour une digression.

Une jeune marquise étrangère, mariée, en sa dix-neuvième année, à l'un des plus nobles seigneurs d'Espagne, — auquel, sans aucun doute, elle eût souhaité moins de grandesse et plus de jeunesse — car il avait le triple de son âge — fréquentait assidûment chez Mme Korsakoff, dont les soirées se prolongeaient jusqu'à deux heures du matin.

Elle était, certes, la plus captivante des invitées de la grande dame russe. J'ajouterai qu'elle rehaussait la fraîcheur de sa beauté par des bijoux resplendissants. Un aimable gentilhomme avait obtenu permission d'accompagner, tous les soirs, cette marquise. Il la quittait à sa porte, et s'en revenait, songeur, réfléchissant que le mari avait soixante-dix-neuf ans, qu'il était jaloux mais absent, étant retenu à Vienne par ses fonctions diplomatiques, et que dans ces conditions-la...

Elle, habitait une villa de trois étages, sise en la rue du Vieux-Port et surmontée d'un toit plat, qu'entourait une balustrade. Un côté donnait sur la mer, et l'autre sur une colline contre laquelle était adossée l'habitation ; et c'était du côté de la colline que s'ouvraient les fenêtres de sa chambre à coucher. En faisant la route, chaque jour, si tard, avec elle, notre gentilhomme se montrait chaleureux et pressant. La marquise restait sourde à ses vœux, lorsqu'il la priait et repriait de lui offrir une tasse de thé, chez elle, aux environs de trois heures du matin, sous le prétexte qu'il avait la gorge altérée. Non point qu'elle ne comprît pas les justes raisons, qui le portaient à la solliciter d'une telle chose. Mais elle lui répondait qu'il lui était impossible, absolument impossible d'étancher sa soif, parce qu'elle était sous la surveillance perpétuelle d'un page, âme damnée de son mari, et qui passait le temps à espionner ses pas et ses gestes. Il s'y appliquait avec une religion d'autant plus farouche que ce page lui-même était amoureux et jaloux de sa maîtresse.

Un beau soir, pourtant, la marquise, qui semblait avoir aussi soif que son jeune compagnon, lui tint ce petit discours :

— Je ne puis vous offrir la tasse désirée que dans mon cabinet de toilette, du côté de la colline. Vous passerez derrière la villa ; et, en attendant la minute propice, vous vous dissimulerez derrière les échafaudages d'une maison en construction. Quand le samovar sera prêt, j'ouvrirai la fenêtre et les volets. Vous n'aurez alors qu'à enjamber l'appui de cette fenêtre, et vous trouverez près de moi du thé très chaud.

Doux espoir ! Il a, comme d'habitude, conduit la belle jusqu'au seuil de la villa. Puis, selon les recommandations données, il en a fait le tour, découvert l'échafaudage en question et mis à profit cet abri protecteur.

Il était à quatre ou cinq mètres du sanctuaire d'amour sur lequel il tenait les yeux ardemment fixés. C'était par une nuit splendide. Un clair de lune éblouissant enveloppait les alentours. Ce clair de lune, dans la circonstance, avait un inconvénient fâcheux ; car, ses pâles rayons se reflétaient en plein sur le refuge où il se croyait dissimulé, et devant lui, à cheval sur le toit, fouillant l'espace de ses yeux aigus, était le page diabolique. Il riait d'un mauvais rire et se doutait, certainement, qu'il y avait anguille sous roche.

Tout à coup, l'amoureux entend la fenêtre qui s'ouvre ; les volets sont poussés également, et la charmante marquise apparaît, très éclairée, et indiquant par les mouvements les plus gracieux comme les plus éloquents que le chemin est libre. Le page, au même instant, du haut de son guettoir, se penche en avant. S'il pouvait choir, mon Dieu ! et se rompre les os ! Mais il ne tombera pas ; il restera cloué à son poste d'observation.

La fenêtre est toujours ouverte. L'eau bout dans le samovar. La jeune femme bouillonne aussi d'impatience. Et le page, maintenant couché à plat ventre,, observe avec une fixité d'attention implacable. Etre à deux pas de toutes les joies et se sentir immobilisé par un scrupule d'honneur, l'honneur d'une autre !

Ou perdre à jamais le plus enviable des plaisirs rêvés, ou compromettre peut-être d'une façon irrémédiable la femme qu'on adore ? Quelle terrible alternative ! La marquise, qui ne sait rien du dehors, qui ne comprend rien aux hésitations d'un amant si enflamme, s'énerve et s'irrite. Au bout d'un quart d'heure, elle ferme les croisées, toutefois sans clore les persiennes. C'est comme une minute suprême de répit, par elle accordée à l'ami sans résolution, qu'elle désire encore, mais qu'elle va détester bientôt.

Le guetteur a deviné la manœuvre et redouble de vigilance. Il s'est incrusté au toit de la maison. Quelques instants s'écoulaient La marquise trahit les signes de la plus violente indignation et ferme les volets avec colère. C'était fini, bien fini. L'amant désespéré revient chez lui, laissant toujours à son poste le damné gardien, qu'il eût voulu de ses mains étrangler.

Le lendemain, à onze heures, — l'heure du bain — au moment habituel où l'impératrice se rendait au Port-Vieux, notre gentilhomme distingue la marquise et se porte au-devant d'elle pour lui présenter ses hommages et, sans doute aussi, l'expression de ses regrets. Elle ne les entendra point ; car elle lui a tourné le dos avant qu'il ait pu la joindre. Il ne se décourage pas de cet accueil glacial, mais se présente, chez elle, l'après-midi. On le fait entrer dans un salon, où elle pénètre à son tour. Pleine de dignité, elle ne l'invite pas à s'asseoir ; froidement elle attend ses explications. Il commence à préciser la situation de la nuit dernière. Il en expose les détails d'une manière exacte et complète ; il dit ses anxiétés, ses colères muettes et sa déception ; il plaide sa cause avec une véhémence qu'il croit tout à fait persuasive. Elle l'écoute, sans l'interrompre ; et, quand il a fini, elle s'en va, en lui criant : **Imbécile !**

Il faut croire que le page mourut jeune et que es fut une compensation pour le gentilhomme français qui faillit à cueillir une si belle rose dans les jardins de Mme Korsakoff.

Mais laissons là Biarritz, et revenons à Paris.

Nous avons quitté les salons du Second. Empire, aux heures de nuit illuminées, où tourbillonnaient les couples dans l'entraînement des joies insouciantes.

Si l'on savait agréablement cueillir les fleurs de la vie à travers la jeune société impérialiste, ce serait une erreur de croire que le monde aristocratique de l'autre bord se morfondît dans une existence blafarde. Parce que l'on boudait à l'Empire, cela ne signifiait point qu'on boudât au plaisir.

Au sein des magnificences sociales, marquises et comtesses d'ancien lignage attendaient avec une douce patience, variée de maintes récréations, le retour des événements, qui ramèneraient aux Tuileries peut-être les lys et la cocarde blanche. Cette résignation à l'ordre de choses existant leur était rendue si supportable !... On dînait chez la comtesse de Bonneval, place du Palais-Bourbon. A sa table, se voyaient la duchesse de La Trémoille et quelques notabilités de l'orgueilleux faubourg. Comme la duchesse s'exprimait sur un ton de bienveillance tranquille à l'égard du nouveau régime, l'un des assistants lui demanda :

— Alors, madame, vous oubliez Frohsdorf... ou les princes ?

— Mais non, répond-elle ; seulement comme l'ordre est établi, que nous sommes en sécurité et que nous touchons régulièrement nos revenus, je prends mon bien en patience.

Sagesse heureuse et facile ! Telle princesse connue pour ses principes irréductibles poursuivait non sans éclat le cours de ses soirées hebdomadaires. Telle autre donnait de ces réceptions à fracas dont le bruit agitait longuement les échos de la chronique. La marquise d'Aligre, par exemple, venait d'inaugurer son nouvel hôtel des Champs-Élysées avec une somptuosité, qui avait effacé du coup les mauvais souvenirs restés de l'économie plutôt excessive du vieux marquis de ce nom. Il était mort, naguère, en laissant une vingtaine de millions, chiffre appréciable pour ses héritiers, bien qu'il parût modique à M. de Rothschild. Car le puissant banquier, en apprenant que la fortune d'Aligre s'évaluait à si peu de chose, avait dit à haute voix :

Vingt millions... Vraiment ?... Je ne le croyais pas si pauvre¹.

Mais la marquise ne se jugeait pas tant à plaindre et prodiguait, dans ses fêtes, un luxe intelligent accompagné d'un goût très délicat.

Les La Rochefoucauld, les Juigné, la marquise d'Aoust — sœur de Mme de Germiny, morte aux derniers jours de 1906 — offraient à leur monde les compensations les plus brillantes des galas officiels, auxquels ce monde n'assistait point. On cotillonnait et jouait au mieux la comédie chez les Polignac. La marquise Jules de l'Aigle et Mme de La Ferté, dont le mari était, depuis peu, le chef des légitimistes et l'homme de confiance du comte de Chambord, avaient rouvert leurs salons momentanément fermés et muets. C'est à cette dernière, une frondeuse intrépide, que le baron de Hübner, ambassadeur d'Autriche, un soir, disait : **Vous n'êtes pas un Vésuve, vous êtes un Hécla, un glacier qui jette des flammes.** Les réceptions du duc de Luynes étaient rehaussées d'un grand prestige, en même temps qu'une particulière réputation d'élégance spirituelle s'attachait aux réunions de Mme Baudon de Mauny.

Dans l'intime, de grandes dames et des femmes aimables, comme la comtesse de Durfort, Mme de Béthizy et toutes celles qu'on pourrait nommer à leur suite, entretenaient de bonne grâce les traditions souriantes d'autrefois².

¹ Le mot me fut redit par Jules Oppert, qui l'entendit de la bouche d'Alphonse de Rothschild.

² Je mets à part des salons d'opposition d'une tenue grave, comme ceux de Mme Benoît-Champy, de Mme d'Agoult, de la comtesse d'Haussonville, où les lettres, la politique, les sujets sérieux de conversation primaient les fredons légers de la musique et de la danse. On a beaucoup écrit du salon de la comtesse d'Agoult (Daniel Stern) dont les trois filles épousèrent le marquis Guy de Charnacé, Emile Ollivier et Wagner. Il y aurait à tracer, dans un différent ordre d'idées que celui qui nous occupe à présent, une étude intéressante sur le cercle de la comtesse d'Haussonville, née Pauline d'Harcourt, mère de l'académicien Othenin d'Haussonville. Des particularités curieuses se rattachaient à sa mémoire. Ingres avait fait son portrait de jeune fille. Byron demanda la main de sa mère, ce qui l'amena à dire, avec une sorte de regret idéaliste, qu'elle aurait pu être la fille de lord Byron. Le singulier de la chose est que, plus tard, elle avait rencontré à Paris la comtesse Guiccioli, — devenu la femme du marquis de Boissy, sénateur de l'empire — et qu'elle recueillit de sa bouche des épisodes de la vie du grand poète anglais, des anecdotes de jeunesse dont elle retraça le récit non sans talent. Elle allait souvent à Coppet, éprise de la beauté de la fille de Mme de Staël, qui devait être la duchesse de Broglie. La comtesse d'Haussonville avait son hôtel, rue Saint-Dominique, en face du

Quelques-unes réunissaient ce délicieux assemblage de spiritualité mondaine et de coquetterie délicate, qui donne tant de charme aux relations de société.

Il n'en était guère qui prétendissent avoir un cœur et des sens de marbre. Beaucoup d'entre elles avaient des amis en faveur, dont on savait les noms. Une Vague tolérance couvrait les écarts de la vie conjugale.

Les plus réservés en leur conduite se gardaient, comme d'un ridicule, d'affecter une prudence, une austérité de façons, qui n'allaient point à l'air du temps. Simplement elles avaient de la tenue, du style en leur manière d'être et n'en laissaient rien perdre jusque dans les libertés de langage, qu'elles se permettaient et qui sentaient à plein le XVIIIe siècle. Je m'imagine qu'un Chamfort contemporain eût glané, dans leurs propos, bien des traits piquants et hardis du genre de celui-ci, que je dois à la mémoire du comte de Lagrené.

La comtesse de Dufort de Lorge, suivait avec autant d'intérêt que d'assiduité des prédications à Sainte-Clotilde. Une voisine, dont le prie-Dieu touchait au sien, remarqua, en l'observant à la dérobée, que ses yeux ne se détachaient point de la chaire chrétienne, d'où le prêtre, un beau vicaire, répandait la manne céleste sur l'assistance. Ayant avec la comtesse son franc-parler, du droit que lui donnait une étroite intimité, elle ne manqua pas de lui en dire ce qu'elle pensait à la première visite :

— A la manière dont tu le regardais j'ai bien vu que les choses sont plus avancées entre vous que tu ne le voudrais dire.

— Quelle supposition ! quelle folie !

— Oh ! j'en jurerais ! Tu le couvais des yeux. On ne regarde pas ainsi un simple directeur de conscience. Fais-moi ta confession. Je n'irai pas la répéter.

— Ma chère amie, tu n'y songes pas ! Un prêtre ! Trente-deux boutons à défaire !

Ce n'était, en la circonstance, qu'une boutade audacieuse.

Il n'en allait pas seulement de mots chez tant d'inoccupées aimables et désirables, qu'enveloppaient d'une obsession douce, à tout moment, les séductions de l'art, le ton de la mode et une particulière disposition sentimentale, entretenue par la Littérature romanesque du jour, et dont les langueurs se mêlaient à un goût très défini pour le plaisir. Avec une grande soumission aux usages du monde, elles restaient assez indépendantes d'esprit pour se mettre au-dessus de ce monde, à l'abri de leur nom.

Sur l'oreiller conjugal, bien des personnes *nées*, comme on disait d'elles et comme si c'eût été leur privilège spécial d'être *nées*, songeaient que l'amant seul pouvait donner un nouveau style aux contentements uniformes du mariage. L'une d'elles portant un nom très relevé dans l'aristocratie, d'ailleurs peu gâtée de la nature quant à la beauté du visage, Mme de la F***¹, avait jugé qu'elle ne pourrait faire autrement que de suivre en cela l'exemple de ses meilleures amies.

ministère de la Guerre. Elle y tenait un salon très éclectique et dégagé des préjugés de castes.

¹ Cette Mme de La F... fut une de celles qui inspirèrent à Janvier de La Motte sa comédie des *Respectables*.

Elle avait agréé d'une manière assez apparente les soins d'un homme de bon ton, Charles de Reysséguier. Mais, le lendemain de la mort de son mari, ses idées tournèrent. Elle déclara que le roman était clos et le fit savoir à cet ami fidèle :

Je suis veuve, maintenant, avait-elle dit ; **je n'ai plus besoin d'amant en titre.**

D'une manière générale, que ce fût dans les cercles fermés de l'ancienne aristocratie ou dans la société remuante et diverse des gens de la Cour, ici ou là, c'était la philosophie commune de ne prendre les choses de la vie que par le côté le plus agréable. Sous la dignité des dehors, les goûts et les mœurs allaient leur train aussi commodément que possible.

Il semblait qu'on eût vu renaître avec des apparences de hâte et de fièvre, qu'on n'y avait pas connues, les ardeurs de dissipation du XVIIIe siècle. Que de bals et de raouts ! La réjouissance n'avait pas de fin. On avait adopté un penchant des plus vifs pour les jeux du théâtre. La comédie de société n'eut jamais de plus beaux moments et non seulement dans les grandes résidences seigneuriales, ou dans les déplacements de la Cour, à Compiègne, mais à Paris, dans les salons. On faisait, merveille de représentations, chez la princesse de Beauvau¹. Il s'était formé chez elle, pour interpréter les pièces et en tenir les rôles avec brillantise, une réunion de mondains pleins de chaleur et de verve. C'étaient le marquis de Miremont, dont l'esprit ne s'accordait jamais le loisir de sommeiller, L. de Viel-Castel, Regnault de Choiseul, le vicomte de Magnieu, l'un des hommes les plus élégants d'alors, Edmond de Lagrené, Charles de Reysséguier et le vieux comte Charles de Mornay.

Le même groupe aimable faisait le plaisir des invités, chez le général et la baronne de Morel. Car, on donnait la comédie dans cette maison où s'était joué un véritable drame, dont nous aurons à rappeler tout à l'heure les circonstances pathétiques.

A vrai dire les représentations mondaines, les charades et autres divertissements de même genre, n'étaient, pour beaucoup de jeunes femmes que d'agréables intermèdes à des distractions plus vives et plus complètes.

Par le train de vie étourdissant où elles s'étaient lancées, les affairées du plaisir avaient l'imagination et les nerfs continuellement portés à la tentation. Dans l'atmosphère artificielle, mais grisante, dont elles étaient comme enveloppées,

¹ Les spectacles mondains étaient aussi en particulière faveur chez la baronne de Löwenthal, qui, à Vienne, avait inspiré un très vif sentiment au prince de Schwarzenberg, et se trouvait, à Paris mariée avec l'attaché militaire à l'ambassade d'Autriche. Un soir on y jouait la Fille mal gardée, qui avait été créée pour le talent précoce de Céline Montalant. Cette fois, le rôle fut tenu par une gracieuse enfant d'origine anglaise : Mlle Henriette Sansom, et, avec tant de gentillesse, que la princesse de Metternich, à l'issue du spectacle, avait dit : **Il faut absolument que j'embrasse cette fille mal gardée.** Henriette Sansom devait épouser un diplomate italien, le comte de Puliga, et prendre place en France, parmi les écrivains les plus délicats, sous son nom de lettres : Brada. En même temps qu'elles furent trouvées charmantes de grâce enfantine les filles de la maîtresse de la maison, dont l'une a été la duchesse Decazes en premières noces puis la princesse Lubomirska, et dont la seconde, Nina de Löwenthal, est à présent la marquise de Beauvoir. Arthur Aguado était l'heureux jeune premier ; qui donnait la réplique à l'aimable trio.

elles glissaient de plus en plus à un paganisme de sentiment, où les principes et le goût du devoir risquaient fort de se perdre. Les voluptés des sens et de l'esprit finissaient par les posséder tout entières ; elles n'étaient plus, en effet, que des païennes, amoureuses d'elles-mêmes et de l'amour.

De hautes mondaines envoyaient délibérément pardessus les moulins les rubans dénoués de leurs cheveux. Il ne paraissait pas trop extraordinaire d'apprendre qu'un essaim de grandes dames, s'enhardissant de compagnie, avaient fait invasion dans les cabinets particuliers d'un restaurant de nuit. Des noms aristocratiques eurent un retentissement inattendu sur le boulevard. Et d'autres noms appartenant aux classes sérieuses, à la finance, à la haute bourgeoisie, comme il en fut d'une très jolie personne surprise par son mari, au milieu d'un souper fort galant, en société d'un prince du sang royal. Elle-même s'était tirée de ce pas assez alertement : aidée des gens de la maison, elle avait eu l'adresse de s'échapper, vêtue en aide de cuisine. Quant à son noble partenaire, ennuyé de voir la personnalité compromise dans le détail d'une aventure dont tout Paris s'amusait, et craignant que le bruit ne s'en répercutât jusque sur les bords de la Tamise, il avait trouvé l'incident plus que désagréable. Cependant, le hasard d'une nuit de [nopces et festins](#) avait amené dans le même endroit le prince d'Orange, et celui-ci s'était dévoué sans hésitation pour le sortir de cet embarras : il se nomma, à la place du coupable, supposant bien que la réputation de ses légèretés ne devait plus offenser personne, mais regrettant un peu de n'avoir que l'honneur ou, si l'on veut, le déshonneur d'une aventure, dont toute la jouissance avait été pour le prince de Galles.

Il y avait de ces histoires à satiété. Des rapports indiscrets en revenaient fréquemment aux oreilles. Gela se passait dans le monde, hors du monde... que dis-je ! à la Cour même. Durant les nuits hospitalières des séjours, par séries d'invités, au palais de Fontainebleau ou au palais de Compiègne, il arriva quelquefois qu'on se trompa de porte. Sur ces confusions de chambres et ces quiproquos de personnes, Bacciochi, le meneur attitré des divertissements de la Cour, eût pu causer, s'il l'eût voulu. Il était, de concert avec Mocquart, l'introducteur des ambassades, mais on savait qu'il préférait introduire les ambassadrices et que toute sa politique, comme une partie de ses fonctions, le portait du côté des femmes. Le roi Victor-Emmanuel en était le mieux informé, lorsque, appréhendant le cérémonial de sa réception à Paris, il s'écriait : [Un fiacre et Bacciochi ! Je n'en demande pas davantage.](#)

Les médisances avaient de quoi s'exercer. Elles n'épargnaient ni les plus haut étagées parmi les puissances du jour ni celles dont la situation conjugale commandait le plus de ménagement et de respect. Ainsi chacun se piquait d'estimer et d'aimer, à la hauteur de ses mérites, la personnalité de la princesse Mathilde. On n'exprimait que des louanges sur son aménité naturelle, l'originalité de son esprit, la franchise de son cœur, la vibration chaleureuse de ses sentiments. On l'honorait et on la chérissait. Toutefois, non plus qu'aucune puissance mortelle, elle n'était à l'abri des coups de langue, tant de la part des femmes, empressées à remarquer que ses traits grossissaient et que son teint commençait à rougir, que de la part des hommes, qui prenaient plaisir à noter, en les exagérant, les marques de ses sympathies trop prononcées pour le favori de la maison, le comte de Nieuwerkerke. On se confiait, sous le manteau, des détails, des circonstances, ou des indiscretions commises, vraies ou non, dont on

amplifiait les menus points avec une maligne satisfaction. Par exemple ceci... Mais nous ne faisons qu'en répéter la tradition orale, sans nous porter garant de cet écho de conversation revenu de loin.

Avant le repas du soir, la princesse Mathilde se trouvait en son salon, très entourée, lorsque, se glissant dans la pièce, son chien préféré, une levrette à tête fine, aux formes parfaites, aux mouvements gracieux, voulut se rapprocher d'elle et solliciter sa caresse. Contre son habitude, elle l'écarta d'un geste brusque, et comme la jolie bête revenait vers elle et l'implorait de ses yeux brillants, elle l'éloigna à nouveau de la main et de la voix. **Non, non**, répondit-elle aux personnes qui tentaient d'intervenir en sa faveur ; **elle est en disgrâce jusqu'à demain. Figurez-vous que, la nuit dernière, elle s'est obstinée continuellement à monter sur mon lit et qu'elle m'a tout à fait empêchée de dormir.** Dans l'entrefaite, entre Nieuwerkerke. Aussitôt le chien de gambader et de sauter au-devant de l'hôte coutumier. A son tour, il esquisse un mouvement de mauvaise humeur **Va-t'en, tu es une méchante bête ; tu es cause que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Avec cette mauvaise habitude de toujours grimper sur les lits !** La remarque, rapprochée de l'observation concordante, qu'avait émise, une minute auparavant la princesse, jeta quelque embarras, dans l'assistance où elle tomba. On n'osait ni se regarder, ni parler. Le hasard des mots ne pouvait pas être plus indiscret.

En percerons-nous d'une autre, comme disait, au XVIIe siècle, une spirituelle grande dame ?

Telle duchesse aux cheveux blonds, dont le mari fut un des grands fonctionnaires de l'Empire, eut à souffrir d'un mot cruel qui, s'il ne fût jamais imprimé, fit rapidement fortune dans les conversations du fumoir.

A tort, sans doute, on insinuait qu'elle se laissait conter des douceurs par le secrétaire de son noble époux. Or, il arriva qu'un jour où sa présence était nécessaire, urgente en son salon, on l'avait en vain cherchée de chambre en chambre. Elle n'avait pas quitté sa demeure, sûrement ; elle était comme égarée, perdue dans sa propre maison. Alors, en désespoir de cause, quelqu'un d'intime, un familier, de glisser à mi-voix cette supposition : **Mme la duchesse est peut-être sous le secrétaire.**

Ces derniers mots me rappellent une phrase toute pareille qui fut prononcée dans une circonstance relative à l'impératrice. J'en eus le détail d'Henri Rochefort, qui le savait d'Antomarco Pietri, attaché au service des commandements de la souveraine, sous le contrôle de Damas-Hinard.

C'était au lendemain de l'attentat d'Orsini. Par générosité de caractère et aussi par une espèce de crainte superstitieuse que le châtiment n'entraînât après soi la vengeance et un nouveau crime, elle avait supplié l'empereur de pardonner au condamné politique. Il s'y était refusé, alléguant qu'il n'était pas le seul en cause et qu'il y avait eu des victimes. Eugénie demeurait perplexe, agitée. La catastrophe avait fortement ébranlé ses nerfs.. S'étant imaginé, je ne sais par quel hasard, que son bibliothécaire Saint-Albin venait de recueillir une information secrète sur le revirement possible des intentions de l'empereur, elle avait fait irruption dans la chambre de ce serviteur, le matin, sans s'apercevoir qu'elle était à peine habillée et que son corsage légèrement entr'ouvert trahissait la blancheur de sa gorge. Alors, ému, troublé, ou voulant le paraître, Saint-Albin adressa ces mots à l'impératrice :

— Majesté, permettez-moi de vous faire observer respectueusement qu'il y a un homme sous le secrétaire.

— Comment, s'écria-t-elle, effrayée, il y a un homme ici, caché sous les meubles !

Elle n'avait pas eu, un instant, l'idée que cet humain... sensitif pouvait être Saint-Albin, personnage instruit, sans doute, mais d'un extérieur rien moins que séduisant, d'une gaucherie singulière, inélégant, en outre, et des plus négligés dans sa tenue !

Retournons à notre sujet.

Les fantaisies, disions-nous, étaient diverses et changeantes. De ces passionnettes, les belles cueilleuses de fruit défendu avaient le cœur distrait, sans en garder longue mémoire. Elles goûtaient, passaient et ne se souvenaient pas toujours. D'où résultaient, à l'occasion, des hésitations d'âme et des incertitudes de mémoire, singulières un peu. J'en relèverai un amusant échantillon, que voulut bien me servir le général de Galliffet, un matin qu'il causait de choses et d'autres, à bâtons rompus.

Plusieurs années après la guerre, au temps où il commandait le 9^e corps d'armée, à Tours, il s'était vu appeler à Paris par des nécessités de service. Avertie de son passage, la vicomtesse de Courval, dont la fille épousa le prince de Poix, lui fit tenir ce billet :

Mon cher ami,

J'ai réception, ce soir. Je ne vous invite point, parce que ce serait justement une raison pour vous empêcher de venir, ermite obstiné comme vous l'êtes ; mais je compte que la rue Paul-Baudry se trouvera sur votre chemin à propos et que vous n'y serez pas invisible.

Il s'y décida vers onze heures. Mme de Courval recevait encore des invités : **Mon cher général**, lui dit-elle, **nous sommes nombreux ; mais je vous préviens que j'ai fait disposer mon cabinet de toilette comme une manière de refuge pour les femmes, qui ont à arranger un bas de robe, ou pour les hommes, qui désirent fumer une cigarette.** Galliffet s'empresse, à suivre le bon conseil. De la porte ouverte le regard prenait en enfilade la suite des salons. Il aperçoit la belle Mme de P***, qu'il n'avait pas rencontrée dans le monde, ou fort peu, depuis les soirées des Tuileries, où son exquise grâce eut tant d'admirateurs. Il se lève et fait deux pas au-devant d'elle. De l'air le plus naturel du monde, elle lui dit, au bout d'un instant, comme par l'effet d'une réflexion soudaine :

— **Mon cher Gaston, voilà quinze ans que nous nous connaissons... Et, cependant, jamais... jamais... jamais !**

— **Vous avez la mémoire courte, madame.**

Sur cette réplique, elle rougit, pâlit et perd contenance. L'aurait-elle oublié ? Pendant qu'elle cherche à rassembler ses souvenirs, le général vient à son secours :

Tranquillisez-vous, chère madame. Il n'en a été que ce que vous dites...
Jamais... jamais... jamais !

Tout l'amour en circulation ne se réduisait pas à des velléités aussi éphémères qu'un désir satisfait. Il y eut des flambées de passion joyeuse et folle, comme on n'en avait éprouvé depuis longtemps. Saisis de l'ivresse de la chair, qui montait à leur cerveau, du continuel effleurement des sens, les jeunes gens s'évertuaient avec un zèle infini autour de leurs tentatrices. Frémissantes du désir de vivre, d'intensément vivre, celles-ci se laissaient absorber toutes par la douce et puissante envie des plaisirs. L'exemple en venait de haut et se communiquait partout.

De temps à autre, comme pour aviver d'une note perverse la chronique courante des péchés du jour, surgissaient des scandales qui, par un triste renversement des lois naturelles, apprenaient au public que le renouveau des amours lesbiennes faisait des ravagées parmi les curieuses du monde et parmi les artistes, ou que des jeunes gens vivaient et respiraient pour qui la beauté des femmes n'était pas le plus désiré des biens. Il fut raconté comment Mlle Delacourt était arrivée à séduire Mlle Cico. Il fut révélé qu'un homme très en vue dans la société parisienne avait été surpris, un soir, avec des éphèbes habillés les uns en femmes, les autres en abbés. Un bruit énorme retentit autour de l'affaire Guevaria.

Elles étaient quelques-unes, et des plus grandes dames¹, ayant pris le goût de se demander les unes aux autres des illusions sexuelles, soit par une fantaisie passagère, un caprice de fruit défendu, une envie libertine de savoir un peu plus que ce qu'on savait déjà, soit par un entraînement complet et anormal des sens passé à l'état d'habitude.

Ils étaient quelques-uns portant des noms sonores, titrés, assidus aux réceptions du meilleur choix, très répandus en la société, et qui, pourtant, formaient un groupe séparé dans le mélange des sexes. Ils avaient le ton inattaquable, les dehors sans reproche ; néanmoins, des propos fâcheux circulaient au sujet de leurs mœurs, qui rappelaient trop les habitudes grecques. Ils avaient des amies de monde ; on eût été fort embarrassé de leur désigner une maîtresse. On ne leur connut de femme que le jour où, successivement, ils se marièrent, pour des raisons de convenance, de fortune et de blason.

C'étaient là des accidents malencontreux de la vie parisienne, ils n'en troublaient qu'à peine le cours ordinaire toujours fort agréable et doux à suivre.

Les jours et les nuits se succédaient avec leur cortège de jouissances permises ou illicites. Et, dans le secret des rendez-vous, les amours encapuchonnés rasaient les murailles, comme au plus beau temps des passions romantiques.

¹ On en exagéra le nombre et l'importance.

Nous renvoyons aux Mémoires suspects de Viel-Castel pour ce qu'il osait écrire, le 12 octobre 1852, sur le petit Eldorado de Saint-Germain, composé, prétendait-il, de la princesse Troubetzkoï, de la comtesse d'Adda, de Mme Manari, de la marquise de Persan, et de Mme Charles Laffitte.

Cependant derrière ces apparences de frivolité se masquaient des fonds de tristesse, des jalousies implacables, des crimes inconnus. Comme, ailleurs, nous dit Henri Rochefort, un soir qu'il s'entretenait avec nous sur les légèretés du XVIIIe siècle, il y eut aussi, de ce temps, des infidélités, qui furent payées par des larmes amères et du sang. Pour quelques minutes de félicité volées au ciel, des drames se déroulèrent sur la terre dans la douleur et la vengeance. Il y eut des scandales, dont le tapage éclata plus fort qu'on ne l'aurait voulu, des duels à sensation — tels que la quadruple rencontre dont fut la cause et l'objet Mme de Beaumont, — des dénonciations, des perfidies de femmes, de beaux yeux bleus qui tournaient au noir, lorsqu'ils se fixaient sur les manèges des conversations à deux.

Les effets meurtriers d'une lettre anonyme dans la famille des Viel-Castel, le suicide de la première maréchale Bazaine, qui s'empoisonna, à la suite d'une révélation équivoque, et l'assassinat du comte de Camerata furent de ces événements, dont on pourrait grossir rémunération peu réjouissante.

Une curiosité tenace s'est attachée jusqu'à ce jour à percer l'énigme de la disparition sanglante de Camerata, sans qu'on soit parvenu à la satisfaire complètement. Dans un moment où je compulsais les notes restées manuscrites de l'ancien abbé Bauer une phrase avait frappé mon attention, celle-ci :

Nous étions trois à connaître ce secret ; deux de nous l'ont emporté avec eux dans le silence du tombeau. Il ne sortira pas non plus de ma bouche vivante.

L'aventure fut-elle à ce point ténébreuse qu'on ne puisse en éclaircir les détails ? Voici les explications les plus approchantes de la vérité complète, qu'on ait pu me fournir sur cette tragédie de Cour.

Allié à l'empereur par la branche des Bacciochi, bien vu en haut lieu pour son élégance personnelle et son fin esprit, très apprécié au Conseil d'Etat pour la fermeté de son caractère et la lucidité de son intelligence, unissant au savoir une distinction parfaite ; modeste, au surplus, Camerata s'était acquis, sans nulle intrigue, une situation de première valeur, Les cœurs allaient à lui d'un naturel penchant. Entre les femmes, l'impératrice n'était pas la moins prompte à témoigner de ses sympathies en sa faveur. Elle lui marquait des préférences visibles, au milieu des attentions qu'elle accordait à son entourage dans les fêtes des Tuileries. Se laissa-t-il enivrer par tant de bonne grâce, jointe aux séductions de beauté de la souveraine ? On avance qu'un soir, ayant à son bras celle qu'il avait des occasions fréquentes d'approcher, parce qu'elle-même les lui facilitait, sous le prétexte de parler italien, il osa franchir les limites imposées à son respect, et prononcer ces mots imprudents : **Je vous aime**, d'une voix assez claire, assez haute, pour être entendu des dames d'honneur. On ajoute que la fière Espagnole avait, bondi sous l'outrage, qu'elle s'en était plainte à l'empereur, et que, dès cet instant-là, le jeune prince avait été livré aux desseins violents d'un agent de la sûreté.

N'y avait-il eu que l'irritation causée par une phrase malheureuse pour motiver l'intervention de la police ? Il est supposable que Camerata se croyait autorisé à espérer plus d'indulgence. Il possédait de menus papiers, des billets d'Eugénie de Montijo, impératrice des Français. Quoiqu'ils ne fussent que d'une importance relative, des agents, au nombre desquels était le Corse Zembo, furent envoyés en son appartement à dessein de les lui reprendre. Il refusa de les livrer. Une discussion vive s'éleva entre ces hommes et lui. Emporté par son zèle ou par la fureur, Zembo lui fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet.

Le lendemain, on apprenait vaguement dans le public, comme un double suicide, et cette mort et celle d'une jeune actrice des Variétés, du nom de Marthe, maîtresse de Camerata. Le certain est qu'elle aussi avait refusé de remettre des documents privés appartenant à son prince. Lès journaux publièrent qu'elle s'était asphyxiée dans sa chambre.

Peu de temps après, un autre sicaire de la police de sûreté, Griscelli, soucieux de venger le meurtre de Camerata et de satisfaire, du même coup, une haine personnelle, une ancienne vendetta qu'il nourrissait contre Zembo, le poignardait à Londres, sous le pont de Waterloo-Bridge.

Ce sombre imbroglio se rappelait à la mémoire de Henri Rochefort, un soir qu'il s'entretenait avec nous des souvenirs joyeux ou tristes du second Empire. Et le célèbre pamphlétaire avait été conduit par le cours de la conversation à revenir sur la mission dont lui-même et Gambetta furent chargés, après le 4 septembre, et qui consistait à saisir les papiers restés aux Tuileries. Les deux membres du Gouvernement de la Défense nationale avaient pénétré dans le cabinet de travail de l'impératrice. Ils en inspectèrent les meubles, ouvrirent la serrure d'un secrétaire, et découvrirent, en l'un des tiroirs : des bijoux, une somme de soixante mille francs, des papiers et des photographies. On ne garda que les papiers, et le reste fut renvoyé à la souveraine en exil. Parmi ces photographies se trouvait celle d'un jeune Espagnol, de noble mine ; et, au dos de la carte, on lisait ces mots autographes, écrits dans la langue de Galderon :

Il faut savoir aimer en secret

Hélas ! Camerata n'eut point cette sagesse ni cette discrétion prudente ; sa triste fin peut être ajoutée aux exemples historiques des périls, qui sont la conséquence et le tribut des amours trop haut placées.

D'intervalle éclataient, parmi la sérénité voluptueuse où se laissaient bercer les cœurs, des causes passionnelles retentissantes. On les suivait avec un âpre intérêt. Je n'en rappellerai qu'une, au hasard, celle qui mêla, dans le bruit des débats judiciaires, les noms du capitaine de La Roncière et de Mme de Morel.

Vers 1853, le général baron de Morel commandait à Saumur. Il adorait sa femme et sa fille. Il avait au plus haut degré la piété du foyer domestique. L'un de ses officiers, le capitaine de La Roncière, était reçu chez lui et y fréquentait assidûment. Toute la ville était informée des empressements du capitaine auprès de la baronne, sauf le mari. Une dénonciation parvint à celui-ci, une lettre anonyme l'avertissant qu'à telle heure de la matinée, en sa propre demeure, il trouverait secrètement enfermés sa femme et le capitaine de La Roncière. Transporté de colère et de jalousie, il court à sa maison, heurte violemment à la porte de la chambre à coucher de la baronne et commande d'ouvrir. Elle ouvre, avec un air d'étonnement sur le visage : elle est seule. Dans le même instant, des cris aigus se font entendre ; ils sortent de la chambre de sa fille. II s'y précipite, et celle-ci lui apparaît, les cheveux en désordre, la chemise déchirée, et se plaignant, avec des larmes, que le capitaine de La Roncière a tenté contre elle un acte de violence. Était-ce un fait réel, qu'elle venait de dénoncer ? Ou l'une de ces hallucinations nerveuses, comme elle en avait éprouvé, disait-on, dans son enfance ? N'avait-elle pas imaginé plutôt ce dérivatif, pour sauver l'honneur de sa mère ?

Un procès sensationnel fut engagé. Berryer soutint l'accusation. Chaix-d'Est-Ange se porta le défenseur de La Roncière, qui, s'étant refusé à fournir aucune explication susceptible de compromettre Mme de Morel, fut condamné. La peine,

qui lui fut infligée sur le réquisitoire de Berryer et la plainte de Mlle de Morel, était de plusieurs années de prison. Il y resta quelques mois, seulement, la conscience qu'on avait de son innocence ayant été plus forte que la raison du jugement rendu ; et, par la suite, il fut nommé gouverneur de l'une de nos colonies. On avait tout oublié déjà.

Le suicide, à une date bien ultérieure, du duc d'Elchingen produisit une impression plus profonde et plus durable au sein de la société impérialiste. On s'était bien gardé, d'ailleurs, d'en ébruiter le motif et les circonstances.

Lorsqu'il sortit de Saint-Cyr, l'autorité militaire l'avait désigné comme officier de l'armée d'Afrique. En Algérie, les hasards de la vie de garnison le portèrent à lier connaissance avec une Maltaise, qui s'empara de ses sens et de sa volonté, au point de l'amener à la reconnaître pour sa femme. Il vécut avec elle sous la tente africaine, et commençait à regretter l'imprudencence qu'il avait commise, lorsque brusquement cette fille disparut.

Ney revint en France, la quitta une seconde fois pour prendre part à l'expédition du Mexique, et enfin reprit le chemin de la mère patrie. Une dizaine d'années s'étaient écoulées depuis l'histoire de la Maltaise. Il avait épousé Mlle Heine, fille adoptive de la richissime Mme Furtado-Heine, et en eut quatre enfants. Il vivait à son foyer tranquille, heureux, lorsque le passé se réveilla. Une campagne d'intimidation venait d'être entamée contre lui. Un fils de la Maltaise avait surgi de l'ombre, qui prétendait revendiquer la paternité et le nom d'Elchingen. Des menaces parvinrent à l'adresse de Ney. On introduirait devant les tribunaux une action juridique établissant que son second mariage était nul et que les enfants de cette seconde union étaient sans état civil.

Pour écarter de sa voie les ennemis de son repos, il versa de l'argent, encore de l'argent ; mais plus il en donnait, et plus croissaient les exigences. Accusation de bigamie, inscription en faux contre ses enfants légitimes : c'était le double scandale qui allait être soulevé. Il prit peur et se rendit chez le préfet de police Andrieux, avec lequel il eut une longue et sérieuse conférence. Mais, au lieu d'en revenir l'esprit pacifié, il n'en demeura que plus nerveux et plus inquiet. C'est alors que se fixa dans son cerveau l'idée du suicide... Il fut trouvé mort, chez lui, ayant une balle de revolver dans le cou.

L'enquête ordonnée à la suite de ce dramatique événement démontra que la femme, au nom de qui avait été poussée cette campagne avec une effronterie insigne, était morte, depuis plusieurs années, que le mariage en Algérie était nul parce que la Maltaise se trouvait déjà en puissance d'époux, et quel époux ! l'un de ses compatriotes, un sans-patrie quelconque, une sorte de bandit, et que le duc d'Elchingen avait été la victime d'un audacieux chantage.

Sur la liste endeuillée des personnages de marque, qui cédèrent à la suggestion malheureuse de s'arracher la vie, se verrait encore plus d'un nom qualifié, comme celui du prince Achille Murat.

Officier au régiment des guides, il joignait aux avantages d'une position hors de pair les séductions qu'exerçait alors le prestige de l'uniforme, et surtout dans ce corps d'élite, aux yeux et sur l'imagination des femmes. Aimant le luxe et la dépense, il conduisait son train à grandes guides. Dans les heures de jeunesse où il protégeait Cora Pearl, il avait occupé les journaux d'une affaire qui le mit aux prises avec Henri Rochefort. L'incident s'était produit à la première d'une opérette fameuse. On signalait au brillant rédacteur du *Figaro*, dans le voisinage de sa loge, la présence du prince Achille Murat. Sceptique plus que pas un à

l'égard des supériorités qui se fondent sur le privilège d'un nom, sur le hasard d'une naissance, et l'esprit toujours prêt à lancer le dard de l'ironie, le marquis de Rochefort-Luçay, ayant l'air de confondre les qualités des deux personnages, demanda tout haut si ce seigneur n'était pas l'Achille de la *Belle Hélène*, ce qui semblait le rabaisser au niveau d'un héros de parodie, ridicule et trembleur. Le prince avait relevé le trait aussitôt en envoyant deux témoins au journaliste. Une partie de chasse fut arrangée, d'apparence pour l'empereur, en la forêt de Saint-Germain, où la rencontre devait avoir lieu. Napoléon, qui s'était rendu dans un pavillon tout proche, afin de rassurer aussitôt que possible ses personelles inquiétudes, eut le plaisir d'apprendre, à l'issue du duel, que le blessé n'avait pas été son cousin Murât, mais son redoutable adversaire politique Rochefort.

Achille Murat l'eut belle à jouer sa partie, dans cette loterie de l'existence. Malheureusement il gaspilla des dons précieux et sa fortune en même temps, prodigua, jusqu'après son mariage avec la princesse de Mingrèlie, son activité dans de folles imprudences, compliquées de pertes considérables, au cercle et à la Bourse. Il se tua d'une balle au cœur.

Quelques années plus tard, un voile mystérieux enveloppait les circonstances où s'évada de ce monde une femme autrefois bien gâtée du sort et des hommes, la baronne de Silvera. Sœur d'une des princesses de la Cour, une fugue trop signalée l'avait écartée de sa famille et du monde officiel. Elle s'en était consolée en épuisant les largesses d'une existence facile et indépendante, en l'appartement qu'elle occupait, au 165 du boulevard Haussmann et dont nous revoyons encore les lourdes tentures d'un bleu turquoise. On distinguait sa silhouette élégante en maints lieux d'apparat, au premier plan des loges de théâtre ou des tribunes de courses. Elle jouissait de la possession d'un joli chalet, au Bois de Boulogne, et c'était un but à ses promenades, par la belle saison, de s'y rendre en calèche découverte. Tout à coup s'était dissipé dans les nuages ce décor de féerie. La main généreuse, qui subvenait à tant de luxe, avait été glacée par la mort. Après la disparition du comte de Lauvaincourt¹, la baronne de Silvera avait dû se convaincre qu'elle allait rester seule, sans jeunesse, sans argent et sans espoir de reconquérir ce qui s'était évanoui ; elle avait eu cette vision que, le lendemain, elle serait pauvre. Devant une telle perspective son âme s'était remplie d'épouvante. L'idée seule de la médiocrité lui semblait insoutenable. Plutôt que de s'y résigner, elle préféra recourir aux résolutions extrêmes.

Un soir, elle déclara à sa femme de chambre qu'elle se déshabillerait seule et n'aurait pas besoin de ses services. Sur la table de nuit, au chevet de sa couche, on avait disposé deux fioles, l'une contenant une potion calmante et l'autre renfermant de la morphine. Sa main s'égara. Elle absorba la morphine. Mais, pour écarter le soupçon d'un empoisonnement volontaire, elle avait eu la précaution d'écrire ce billet au crayon :

Je me suis trompée. Il est inutile d'appeler ma femme de chambre ni personne. Je me vois mourir. Rien ne pourrait me sauver.

Les journaux du lendemain signalèrent la funeste confusion qui avait amené la catastrophe. Ses amis n'adoptèrent pas cette version. Ils restaient convaincus que la baronne de Silvera s'était donné la mort parce qu'elle n'aurait pu supporter les conditions d'une vie incertaine et besogneuse.

¹ Il possédait un joli hôtel rue de la Ville-Lévêque.

Au plein du second Empire des scènes de drame assombrirent les couleurs riantes du roman. De douloureuses péripéties allèrent à leur accomplissement, dont le secret perça sous des apparences enchantées. Mais à ces fâcheux tableaux ne s'arrêtait pas longtemps le regard ni la pensée. On passait vite en fermant les yeux. On continuait de jeter des roses. Une souplesse comme naturelle et charmante à se tirer des mauvais pas — les faux pas où la pudeur chavire — l'insouciance, la joie de vivre ne laissaient pas s'arrêter en si beau chemin celles qui n'avaient que leur ondoyante humeur pour morale et pour philosophie¹.

Bien des frivolités s'éparpillaient à travers ce monde, où tant de jolies créatures dansaient avec une sorte de frénésie dans les rayons du soleil parisien. Du moins si leurs fantaisies légères s'égarèrent quelquefois, c'était avec insouciance et sans calcul. Les âmes étaient un peu folles, mais les cœurs et les mains étaient purs d'intérêt.

Il en est autour de nous, maintenant, et beaucoup, qui se riraient de tels scrupules.

On les admire, celles-ci, les nôtres, nos contemporaines : elles tiennent cour plénière en leurs salons, reçoivent comtesses et duchesses, en arborent les titres, souvent, et, pour le reste, ne s'en remettent qu'à leur conscience. Gomme, par hasard, elles ont rencontré, sur le chemin de la vie, le mari qu'il leur fallait, insignifiant, discret et décoratif, sans préjugés, et dont le nom leur sert à contresigner la facture des emprunts mondains, au prix desquels sont cotées leurs faveurs, elles joueront leur rôle sans broncher jusqu'au terme de leur ambition, — un rôle ambigu, étrange, que ne soupçonnaient point les charmeuses de la haute société féminine d'autrefois.

Il y a plusieurs années, un fait inouï se passait chez une de celles qu'on dénomme, en la bourgeoisie régnante, de grandes mondaines. On peut interroger, en tous sens, les annales secrètes d'une époque, — je parle du second Empire — qui fut étourdie, dissipée, sans être corrompue ; on n'y découvrirait rien de semblable.

Armée de tous les moyens de conquête que peut fournir une beauté résistante et de toutes les ressources qu'y peut ajouter une énergie soutenue, une application sans défaillance à ne jamais s'écarter d'un but unique : dominer et s'enrichir ; très environnée, chez elle, très annoncée dans les carnets d'élégance quotidienne de la presse, cette privilégiée de la dernière heure s'était créé une situation singulière dans le Paris sceptique et complaisant. On savait le nombre et la diversité de ses intrigues, sans ignorer non plus ce que chacune d'elles avait dû lui rapporter en accroissement de prestige et de luxe. Les conversations ne chômaient point, entre intimes, quand elles abondaient sur ce thème. Mais on pensait avoir besoin d'elle et l'on avait pris l'habitude de le croire. D'ailleurs, on appréciait la femme pour sa beauté de corps et de visage, que le temps consacrait sans l'altérer, et pour cette adresse infaillible, si bien avertie sur ses intérêts, qui lui tenait lieu de toute supériorité ; et ses fêtes attiraient un monde énorme. On se rencontrait dans son salon comme dans le lieu le plus parisien du [Tout-Paris](#) où se groupaient les aristocraties du talent et de la finance.

¹ Cf. notre livre sur *La Séduction*, page 222.

Les aventures de sa vie privée, que couvraient le nom et la situation du mari, ne transparaissent que vaguement au dehors, et pendant qu'on était chez elle, en face d'elle, on n'osait plus se souvenir.

Un scandale s'ébruita, cependant.

Le fils de cette Marneffe perfectionnée — presque un adolescent — auquel, jamais satisfaite assez, pour son compte personnel, de l'excès de ses fantaisies, elle n'accordait que de maigres subsides — s'était laissé entraîner à contracter des dettes pressantes. Sa signature n'ayant pas rencontré de crédit, il était accouru chez sa mère, anxieux, la tête perdue ; il avait avoué ses fautes, et l'avait suppliée de lui venir en aide. Elle recevait aisément, mais ne donnait pas de même. Elle refusa nettement et rudement. Alors, le fils avait senti refluer de son cœur à ses lèvres les hontes maternelles ; et il lui avait jeté à la face les turpitudes de sa vie, celles qu'il connaissait au moins. Et cela dit, il s'était tué sous les yeux de l'impassible.

Elle n'avait pas prévu cet ennui. Justement elle avait une réception, ce soir-là. La fête ne fut pas décommandée. La mort du jeune homme fut tenue secrète jusqu'au lendemain. On ne sut les choses complètement que peu à peu ; la vérité ne filtra que goutte à goutte. D'ailleurs rien ne fut changé aux habitudes de cette financière de l'amour mondain et de ceux qui fréquentaient chez elle¹.

Il fut épargné à la société impérialiste, si évaporée qu'elle fût, de connaître la courtisane du monde, — le type hybride, indigne et triomphant, qui achève de consommer, sous nos yeux, la faillite de l'amour.

Les femmes du second Empire, me déclarait avec sa militaire franchise le général de Galliffet, on peut les caractériser en deux mots : elles étaient plus franches et coûtaient moins cher.

Elles n'avaient pas idée des transactions vénales, qui permettent qu'aujourd'hui des femmes de luxe expertes en affaires trouvent légitime, aussi bien qu'une autre sorte de mangeuses d'argent, d'exploiter pratiquement les faiblesses amoureuses de l'homme. Il n'était pas d'exemple qu'une femme du monde consentît à recevoir de l'or ou des bijoux de celui qu'elle aimait par-dessus les frontières du mariage. On insistait à l'une des plus belles amoureuses de la Cour que son amant éparpillait sa fortune avec une prodigalité déraisonnable.

Mon Dieu, répondit-elle, que puis-je à cela ? Pourvu qu'il ne dépense pas ses baisers comme il gaspille son or, ce que vous me dites m'importe peu.

La distinction existait encore entre le baiser qui se donne et le baiser qui se vend.

¹ M. Maxime Formont publiait, en 1901, sous le titre : *Courtisane*, un roman qui n'était que le cadre embelli par l'art, dramatisé par l'imagination, de cette aventure parisienne réellement vécue, parmi l'indifférence perverse de ceux et de celles qui la côtoyèrent.

CHAPITRE DEUXIÈME

DANS LE DEMI-MONDE ET LES COULISSES DU THÉÂTRE

Entre le vrai monde et le quart de monde. — Une classe intermédiaire. — Quelques-unes. — L'étonnante aventure d'Élisa Parker. — Ses équipages, ses toilettes, ses salons. — Triste épilogue à tant de splendeur toute de surface. — Une autre histoire. — Mme de X... ; ses succès d'esprit et de beauté ; son mariage ; des traits et des anecdotes. — Mme de Brimont. — Des inconnues. — Confusion dans les rangs des demi-mondaines véritables, telles que les définissait et caractérisait Alexandre Dumas fils. — Chez les comédiennes. — Amoureuses et artistes. — Indulgence et facilité générales. — Un mot de Barrière. — Une maxime de Suzanne Lagier. — Le cri du cœur de la ballerine. — Les vertueuses du Gymnase ; les dissipées des Bouffes, du Palais-Royal et de partout. — Frétilton et ses complaisances. — A l'Opéra. — Protectors et protégées. — Tous du Jockey-Club ! — Une visite royale. — De la scène au public. — Douce tolérance. — Aux Délassements-Comiques et dans les autres théâtres du genre. — Succès général pour les comédiennes du Bois de Boulogne.

Sur la limite séparant nettement la haute société féminine de la classe des irrégulières de franche volée, s'était formée, comme en une sphère vague et indéterminée, une catégorie très à part de femmes venues de tous pays, divorcées, séparées sans divorce, ou naufragées de l'amour ayant trouvé devant leur foyer légitime, tout à coup, quand elles voulurent y rentrer, les lois sociales rangées en bataille pour leur en barrer le passage, et qui s'en allaient à travers l'existence, aventurément. On avait trouvé des termes spéciaux afin de désigner ces femmes plus ou moins rejetées de la famille, et qui fréquentaient l'école du monde.

Sans être des courtisanes, elles ne le cédaient pas à celles-ci en ardeur pour le plaisir. Tout en conservant des liens avec la société à laquelle les rattachaient leur naissance, leur situation de fortune ou des contrats régulièrement passés à la mairie et à l'église, ces **demi-mondaines** ou ces **demi-castors** ne s'embarrassaient que le moins possible de scrupules, mais se livraient à une fête échevelée et déployaient une imagination extraordinaire à varier la suite de leurs amusements. On eût dit qu'elles se plaisaient à déchirer de leurs mains frémissantes les derniers lambeaux de leur dignité déchue.

Quelques-unes furent très en évidence.

Par l'étrangeté de son sort, comme par l'éclat de ses richesses, se détachait, exceptionnelle, une Mme Musard.

Il y a de cela des années et des années, sur les bords de l'Ohio, dans une auberge, une jeune beauté, qu'on s'étonnait d'y voir, maniait de sa main légère le balai de la camériste. J'ajouterai qu'elle dansait et jouait du violon. Un musicien français vint à passer, la regarda, fut séduit et la prit pour sa femme.

Elisa Parker traversa l'Atlantique. Peu de mois après, sans avoir brisé les liens apparents du mariage, elle avait conquis l'un des premiers rôles sur le théâtre de la galanterie européenne.

A Bade, où ses grâces faisaient florès, un roi, un véritable roi, le flegmatique Guillaume III de Hollande, si rigide en ses principes pour ce qui regardait son entourage, si austère dans les leçons de morale qu'il prodiguait à son fils le prince d'Orange — lequel ne s'en souciait mie —, la pria d'être la dame de son palais. Quand ! ce fut le moment de récompenser les complaisances de la belle Américaine, il s'avisa d'un moyen qui lui sembla commode et peu coûteux. Guillaume tira du fond d'une armoire une liasse de papiers illustrés, qui ressemblaient à des actions, et les lui abandonna. Des titres hypothétiques, sans beaucoup d'importance, mais dont elle attendrait ce qu'une chance secourable voudrait bien en tirer ! Or, il se trouva que, sans y prendre garde, c'était une fortune qu'il venait de mettre entre ses mains, et que, de ces papiers vagues, émis par une société d'exploitation de mines de pétrole en Amérique, une transfiguration magique allait faire sortir : un hôtel, des chevaux de luxe, des cochers, des laquais, et tout le train d'une maison princière. Mme Musard avait été la Danaé d'un Jupiter inconscient.

Aussitôt installée, casée dans son opulence, ayant à sa droite le musicien ébloui dont elle portait le nom, elle déploya un arroi extraordinaire et stupéfia Paris, — sans le séduire, il est vrai, ni l'enchaîner sur ses pas. Car, les femmes, ainsi que le remarquait l'auteur de la *Haute Noce*, ne lui pardonnaient pas sa beauté

supérieure ; et les hommes en voulaient au mari du faste de grand seigneur, dont il faisait étalage, quand tout le monde l'avait vu conduire un orchestre exécutant des polkas. Cependant elle affrontait l'opinion et prétendit la subjuguier.

Le huit-ressorts aux laquais poudrés de Mme Musard croisait hardiment, sur l'avenue de l'Impératrice, aux heures du Bois, les équipages de la Cour. Chaque jour, sa calèche descendait les Champs-Élysées, attelée de quatre chevaux, avec leurs harnais étincelants, et, dans ces harnais, des rosettes brillaient aux couleurs de la dame. Elle avait sa loge, à l'Opéra, aux secondes galeries de face, entre les colonnes, et cette loge était fameuse. On contait merveilles de sa table, de son hôtel monté à l'anglaise, de ses écuries reluisantes comme un salon, de ses remises où, sous des housses, dormaient des voitures de gala, qui ne sortaient que dans les grandes cérémonies. On faisait bruit de ses merveilleuses toilettes, telles que la robe à trois mille perles, qu'elle avait revêtue à un dîner donné chez elle en l'honneur du prince de Chimay.

Il se distribuait des billets pour visiter l'écurie d'Elisa Parker ; et c'était une faveur haut cotée chez les sportsmen que d'être invité à déjeuner dans cette écurie, au milieu de vingt chevaux renommés.

Si l'on déjeunait en bas, près du coffre à avoine on dînait en haut, dans le magnifique appartement dont Chaplin avait décoré les salons de ses peintures maniérées et charmantes. Les gens de lettres et les artistes en vue, qu'elle invitait à sa table : Arsène Houssaye, Gautier, Albéric Second, Chaplin, Ziem, s'émerveillaient de la somptuosité du service et du nombre des serviteurs. Trois nègres et trois blancs alternaient leur office, en culotte courte, bas de soie, souliers à boucles, et coiffés de perruques du grand siècle : n'était-ce pas rare et magnifique ?

Un soir, rapporte Arsène Houssaye, qui avait son couvert mis chez Elisa Parker comme il l'avait, tout proche de là, chez Thérèse Lachmann, un soir, on apporta une jolie fillette, au dessert. On ne put savoir si elle était sa fille, ou la fille de son mari, ou la fille de sa sœur. Aux interrogations curieuses de ses hôtes elle répondait : **C'est la fille des fées**. Un peu plus tard, elle autorisa les gens à croire que Nanine était son enfant.

Mme Musard continuait ses promenades aux Champs-Élysées et au Bois, ses réceptions d'hommes, ses achats de chevaux, ses singularités sportives. Mais l'ennui résidait au fond de son âme. Elle avait acheté un château à Villequier, elle y apportait avec elle une impression de solitude morale, que tout le mouvement, où elle s'était jetée avec une ardeur d'étourdissement et de vertige, ne parvenait pas à chasser. Paris décidément n'avait pas adopté le couple étrange. Elisa n'eut jamais la douceur d'éblouir la jalousie des femmes ; car, elles ne se montraient pas chez elle. A peine si quelques marquises exotiques et impécunieuses s'y aventuraient. Ses millions ne faisaient qu'illustrer son isolement. Elle n'appartenait à aucun monde et n'avait sa place définie dans aucun cercle féminin. Elle avait un hôtel, mais pas de véritable foyer, ni de mari dont elle pût être honorée, ni d'amie dont elle pût être certaine. Et tout cela finit très mal.

Le prestige de sa beauté, qui était sa raison d'être et fut la cause de son triomphe, ce prestige éphémère aussi l'abandonna. La paralysie s'abattit sur l'un de ses yeux, qui demeura clos obstinément sous la paupière baissée. Puis, elle perdit celle qu'elle appelait sa fille Nanine, et qu'on supposait être l'enfant de sa sœur et du violoniste Musard. Enfin, comme dernier épisode de ce triste

achèvement, on apprit tout à coup qu'elle était devenue folle, et d'une folie furieuse. On l'avait transportée en la maison du docteur Blanche. Elle lançait des imprécations contre Chaplin, parce qu'il lui avait appris à peindre, et contre ses visiteurs, parce qu'elle les croyait des espions et des ennemis. Cette exaltation se calma. Mais elle ne survécut que peu de jours au renversement de sa raison. L'une de ses pensées finales avait été de demander une plume, pour écrire au roi de Hollande.

A l'annonce de sa mort¹ succéda la nouvelle que Musard, deuxième du nom, n'avait jamais été marié véritablement avec Elisa Parker, et que, s'il avait joué le rôle d'un époux, c'est qu'elle l'avait exigé de lui, parce qu'elle tenait avant tout à l'estime et à la considération, — qui ne lui furent jamais accordées.

On vendit les meubles, les tableaux, les chevaux, les équipages. La comtesse de Loynes acheta l'hôtel de l'avenue d'Iéna, et le comte d'Alta-Villa fit acquisition du château de Villequier. Quant à Musard, il voulut voyager pour oublier. Son voyage fut à court terme. Il mourut en pleine mer, de France en Algérie.

Quelle chute de rideau sur le coup de fortune extraordinaire des premiers jours !

Dans la sphère nébuleuse où brilla et s'éteignit l'étoile d'une Mme Musard, il y eut des apparitions et des disparitions rapides. On put y suivre du regard plus d'un de ces anges tombés de l'aristocratie, comme le disait poétiquement Saint-Victor, qui, s'ennuyant dans leur ciel blasonné d'or et d'azur, gardé par les chastes licornes de l'art héraldique, voulurent, à tout prix, en descendre pour se mêler aux saturnales du monde inférieur.

De grandes dames déchues, des aventurières travesties, s'essayèrent à remonter la pente où elles s'étaient lancées avec une fougue étourdie : elles n'y réussirent pas toujours ; quelques-unes furent entraînées par l'abîme de la chute et de la misère.

D'autres, plus favorisées du sort, parvinrent à regagner la terre ferme, et même à se recréer, une situation dans le monde, au bras d'un mari, comme l'avait rêvé, sans y atteindre, la baronne d'Ange de Dumas fils. Gomment s'éleva l'une d'entre elles à une véritable célébrité salonière, tenant maison, recevant chez soi les gloires les mieux établies de l'intelligence ? L'histoire n'en fut jamais bien exactement rapportée.

Si j'en crois la mémoire fidèle d'un sien ami, — un ami d'autrefois, — les choses s'étaient passées comme nous l'allons dire.

Celle dont nous parlons était une aimable comédienne, que les succès du métier avaient lassée de bonne heure et qui préféra s'abriter jeune dans le calme d'une existence toute faite. Le fils d'un haut dignitaire amoureux et riche la lui avait assurée. Deux sentiments se partageaient son cœur : une passion vive pour sa maîtresse et une chaude affection pour un camarade, officier sans fortune, qu'il recevait dans sa maison et traitait comme un frère. Il s'y reposait heureux et

¹ Peu de temps auparavant, Guël y Rente, le peintre Ziem, Arsène Houssaye s'étaient trouvés ensemble au château de Villequier. Et l'un de ceux-là, Guël y Rente, avait dit aux autres : [Savez-vous qu'un drame terrible se prépare ici ? Mme Musard, sa fille et son mari finiront mal](#). La prédiction n'avait demandé que quelques mois pour s'accomplir. Tous trois moururent dans le délai d'une année.

confiant. Soudain des nuages épaissirent l'horizon. Le tonnerre gronda. La guerre avait éclaté. Il dévoua une partie de son cœur au service de la patrie. On l'avait appelé au commandement d'un bataillon de mobiles.

Un soir, pendant que faisait rage la canonnade des forts extérieurs, une estafette lui fut envoyée à l'appartement qu'il occupait avec son amie, aux environs du boulevard Haussmann. Le commandant devait avoir rejoint, à onze heures, tel point qui lui était désigné de la zone des fortifications. Il donna l'ordre aussitôt de seller son cheval. L'officier, qui était de tiers au dîner, manifesta l'intention de le suivre :

Non, lui dit B..., il ne faut point la laisser seule ; au contraire, tiens-lui compagnie encore quelques instants ; reconforte son âme inquiète.

Il monta en selle et s'en va, sur la foi des traités. Il devait passer la nuit au bastion. Quand il fut aux remparts, on lui apprit que les mesures' avaient été changées, qu'il n'y avait eu qu'une alerte, pour ce jour-là, et qu'il était libre de rentrer. Une vague inquiétude le rappelait. Il pressa l'allure de son cheval et eut bientôt regagné le nid d'amour. La maison était plongée dans l'obscurité. Un calme profond y régnait. Son amie, pensait-il, devait dormir d'un sommeil pur. Il était impatient de la surprendre, de la réveiller par un baiser.

Il met la clef à la serrure, pénètre dans l'appartement, et ne fait qu'un pas jusqu'à la chambre. L'infidèle n'y était pas seule ; ses yeux n'étaient pas clos, ni les yeux du gardien qu'on lui avait donné ; que dis-je ! leur conversation de nuit était au plus haut point de son animation. La faible lueur d'une veilleuse éclairait ces intimités.

Il en a trop vu. Un froid de glace a pénétré son être. Il ne prononce pas une parole, mais fait un pas en arrière, se porte silencieusement dans la pièce voisine, ouvre à tâtons un coffre-fort, en tire un portefeuille où il avait enfermé ses titres de fortune et ses dispositions dernières, par lesquelles il l'instituait, elle, la perfide maîtresse, sa légataire universelle en cas de mort à l'ennemi, rentre dans la chambre et jette ce portefeuille sur le lit, où ils étaient encore enlacés. Puis il partit pour ne plus revenir. Il était allé se faire tuer dans un combat d'avant-poste.

A quelque temps de là, un mariage fut célébré avec tout l'accompagnement des pompes religieuses et civiles. Elle fut comtesse, presque grande dame, très visitée et quasiment honorée.

Sa vertu régénérée ne demeura point, dans cette situation nouvelle, à l'abri de tout choc. Je dirai même que ladite vertu eut des alarmes tardives ; et j'en citerai, comme exemple, un trait d'une de ses dernières batailles.

Les saisons s'étaient succédé nombreuses, depuis qu'avaient fleuri dans le cœur de la comtesse les roses pourpres de la passion juvénile. Mais elle n'en avait pas abdiqué l'empire. Entre les hommes d'esprit qui lui furent présentés, elle avait fort remarqué Charles Haase, artiste jusqu'au bout des ongles, merveilleux connaisseur en peinture, au demeurant le plus généreux des chrétiens. Tenue sous le charme, dès la première visite, elle n'eut rien de plus pressé que de le prier à dîner pour le lendemain. Lors, sans se donner aucun mal, il se fit enjoué, spirituel, étincelant, ce qui la disposa à le garder à souper ; mais, comme s'il n'eût aucunement jusque-là subvenu aux frais de la conversation, il se surpassa au point qu'elle n'entendit plus à le laisser partir avant le matin.

Charles Haase était prêt à regretter la dépense d'esprit où il s'était mis ; mais il fit contre excès de fortune bon courage, et se prépara à passer le reste de la nuit dans l'appartement de la comtesse. Elle s'était retirée en lui disant, avec un sourire encourageant : **A bientôt**, lorsqu'une femme de chambre se présenta pour avertir Ch. Haase qu'il trouverait toutes choses à sa convenance dans le cabinet de toilette voisin de la chambre de Madame. Il remercie la soubrette, se rend où on l'envoie, passe le temps nécessaire dans cette pièce intime, puis, conscient de ses devoirs, il pousse la porte de la chambre à coucher, tendue de satin violet avec des ornements foncés de noir et... Mais il vient à peine d'entrer que des cris s'échappent de Et, les cris d'une pudeur effarouchée. La comtesse, a pris peur :

Un homme ! Grand Dieu !

Et elle appelle au secours sa mère, quoique cette excellente personne eût quitté depuis longtemps notre vallée de misère.

Votre mère, madame ? a répondu Haase. **Ne craignez rien. Je vais, de ce pas, la chercher.**

Il s'éloigna, en effet, pour ne plus reparaître.

Ces légères mésaventures n'empêchaient point que ses fidèles ne lui trouvassent **le charme**, comme ils ne se lassaient point de le lui redire. Elle avait eu l'art subtil d'attirer et de garder chez elle les princes de l'esprit et de la société parisienne, des philosophes, des poètes, des diplomates, des artistes ; et il n'était pas de maison, à Paris, où s'éparpillât plus de monnaie brillante qu'à ses dîners et soirées.

Pour en revenir aux demi-mondaines du Second Empire, au temps où ne s'était pas encore confondue la bande séparée de leur zone spéciale avec les terrains libres, où s'agitait la foule tapageuse des **impures**, il se voyait là des pécheresses d'élite dont il eût été assez difficile de préciser, à première vue, la position sociale. Elles avaient les manières, les habitudes le langage d'une société où elles ne s'étaient pas maintenues mais qui avait été la leur.

Une Mme de G***, une Mme de Brimont s'étaient épanouies en brillante place ; des aventures trop signalées mi-politiques ou simplement passionnelles, les en avaient exclues. Mais leur assurance s'était redressée à la hauteur du dédain de leurs rivales. Elles n'en avaient que plus largement ouvert les portes de leur maison. Chez Mme de G*** continuaient à se rencontrer des hommes considérables dans les finances, la politique et les arts, très tolérants sur le reste. Chez la comtesse Marie de Brimont défilèrent, à la suite du prince Napoléon — qui n'avait rien de Caton le censeur, — toutes les illustrations libérales dont l'indulgence étendait aux mœurs l'élasticité de leurs doctrines. Il en fut plusieurs, dont l'origine se perdait **dans la nuit des Mille et une Nuits**, et qu'en recherchait simplement parce qu'elles étaient belles et qu'elles plaisaient. Elles se tenaient ostensiblement à distance des femmes de plaisir et d'argent. Elles avaient leur jour déterminé, leurs réceptions ouvertes comme les maîtresses de salon des deux faubourgs.

Mais ce qui était inévitable arriva. Le désordre se mit dans leurs rangs. Les définitions restrictives, qu'on adopta pour spécifier une caste si particulière de jolies femmes indépendantes, se dépouillèrent de leur valeur au frottement de

l'usage. On perdit le sens des distinctions ; qu'avait établies Dumas fils, géographe d'une terre nouvelle apparue subitement à l'horizon parisien, lorsque créant le vocable : demi-monde, il avait voulu désigner la catégorie intermédiaire des déclassées, séparées des femmes honnêtes par le scandale public et de la cohue des courtisanes, par le désintéressement dans la faute.

Entre une baronne d'Ange et une Anna Deslion s'effacèrent peu à peu toutes différences.

Lorsqu'un optimisme général revêtait, de tous côtés, les apparences d'un riant paganisme, on eût été bien surpris de ne pas le voir fleurir dans le monde accueillant des coulisses.

En ces années d'abondance, il y eut, sur les théâtres parisiens, un concours sans pareil de femmes plaisantes à voir et non moins douces à connaître, pour leur cœur pitoyable.

Dans les intervalles de sa vie errante et décousue, Aimée Desclée, avant d'être l'admirable créatrice de *Froufrou* et de la *Visite de noces*, avait presque abandonné la carrière dramatique et vécu, pendant quatre années, de la vie oisive des femmes à la mode¹, recherchée moins pour la gracilité de son corps frissonnant que pour les séductions de son esprit et l'étrangeté même de sa nature morale. Avec sa sensibilité nerveuse excédée, Desclée fut autant qu'une grande artiste, une grande amoureuse. Elle avait un ardent besoin de se donner, de s'attacher et d'aimer².

Sans y apporter ni tant de sentiment ni tant de profondeur, que d'artistes, au-dessous d'elle, aimablement ressentaient ce qu'elles étaient appelées à jouer en scène ! Elles avaient à leurs pieds la fleur des cavaliers parisiens. Les amoureux en bon ordre assiégeaient de trois côtés à la fois les loges de Céline Montaland, de Blanche Pierson et de Léonide Leblanc. Toujours vive, aimable et bonne, aussi généreuse de ses galants suffrages que de son talent, l'irrésistible Déjazet ne laissait rien perdre des droits, que lui gardait, en l'art de plaire, le privilège de ses vingt ans éternels. A ce que prétendait une mauvaise langue, Eugène Briffault, Déjazet a longtemps été la première bonne fortune dont se vantât un écolier, au sortir du collège. Moins par tempérament que par dilettantisme, Madeleine Brohan — la meilleure amie du prince de Joinville — permettait de croire qu'elle avait de l'indulgence pour les faiblesses du cœur. Hortense Schneider, la reine de l'opérette, avait la réputation d'être suggestive et entraînant autant dans la réalité que dans l'interprétation de ses rôles. Née pour l'amour, la délicieuse Léontine Massin allait annoncer bientôt qu'elle suivrait sa vocation avec un zèle extrême. Toute une escadrille encore de jolies et captivantes personnes, Rose Deschamps, Berthe Legrand, Judith Ferreira, Hortense Neveu, Elmire Paurelle, Honorine, la favorite en titre du prince de

¹ Desclée faisait allusion à cette période trouble de son passé, lorsque, révélant une de ses tendres faiblesses à celui qu'elle appelait son *doux confesseur*, à Dumas fils, elle lui écrivait : *Il était beau, il avait l'air si doux ! Je n'avais été que vendue ; me donner avait comme un attrait pour moi.*

² *J'ai un besoin de tendresse, de caresses, qui m'épouvante. Ce petit corps maigre contient d'inépuisables richesses, qui m'étouffent. A qui les donner ? qui les veut ?* (Lettre de Desclée à Dumas fils.)

Carignan, sa sœur Emilie Keller, et beaucoup d'autres comédiennes amusantes, maîtresses exquises, amies presque fidèles, avaient cette générosité de ne pas vouloir seulement procurer aux spectateurs pris en masse des passe-temps agréables, mais d'en étendre les grâces particulières sur les favoris de leur intimité. Il y avait bien, par hasard, des beautés sauvages, des jeunesses farouches. On disait, de celles-là qu'elles cherchaient à se singulariser. En revanche, de toutes parts, sur les planches, derrière les portants, dans les recoins des coulisses, on n'entrevoit que sémillantes créatures toujours postées pour la séduction. A la vie artistique d'autrefois, changeante, aventureuse, continuellement en excitation, la sagesse contemporaine n'avait pas encore donné pour remplacement l'honnête monotonie de l'existence domestique. La manie sainte du mariage ne sévissait point dans le monde des princesses de la rampe, comme elle y domine à présent. On venait à cela, sans doute, mais après, sans impatience. Il y avait des cas de nuptialité, évidemment. De justes noces allumaient leurs flambeaux chez Thalie. Elles consacraient l'amour, mais ne l'apprenaient point, à celles qui se rangeaient, une fois pour toutes, sous les lois de l'hyménée. L'initiation sentimentale n'avait pas attendu ce jour-là. L'expérience du plaisir avait précédé de loin la conjugale leçon. Circonstance toute simple, toute coutumière, et qui me rappelle un joli mot de Théodore Barrière Passant sur le boulevard avec l'un de ses amis, il reconnut une actrice, dont on avait annoncé le proche mariage, et qui portait le deuil d'un sien parent, d'un oncle. *Tiens, pourquoi est-elle en deuil ?* demanda le compagnon de Barrière. — *Mais à cause de son mariage,* répliqua l'auteur dramatique. *Elle a entendu dire que lorsqu'on se marie, il faut bien perdre quelque chose ; alors, elle a fait ce qu'elle a pu : elle a perdu son oncle !*

Chez les comédiennes d'alors, affranchies des sujétions conjugales, libres comme l'air, circulaient de conserve les leçons et les exemples d'une morale aussi accommodante qu'attrayante. On y comprenait et appliquait en douceur les devoirs de la vie. Beaucoup de charmantes femmes jouaient, chantaient, paraissaient sur la scène, qui avaient gardé des accointances visibles avec le ton et les manières de la société galante. Leur goût pour le plaisir, l'indépendance osée de leur langage, leurs façons et leurs gestes légèrement pervers en découvraient de clairs indices.

Si, par hasard, quelqu'une se piquait de philosophie, chez ces amoureuses on pouvait se dire que les dogmes en étaient simples et les règles faciles :

Moi, disait Suzanne Lagier¹, je jalouse les femmes qui ont beaucoup de principes, parce qu'elles peuvent en changer.

L'indulgence était presque sans limites, parmi ces charmeuses pour toutes les folies du cœur et des sens, fussent les pires. Par un effet du hasard, des amoureux de l'art et des artistes de l'amour, réunis dans le boudoir d'une actrice des Variétés, causaient passion, adultère, viol... et, faciles aux voluptés consenties, mais sévères à ce crime, leur commun avis penchait à prononcer que

¹ Suzanne Lagier !... On l'avait vue mince à tenir dans un bracelet, mais il y avait longtemps de cela. C'était au jour de ses lointains débuts, quand on eût dit, à la considérer en scène, si occupée des plis de sa robe et des frisons de sa coiffure, si attentive à façonner ses attitudes et son sourire, qu'elle posait pour un peintre imaginaire dessinant son pastel. Ô puissante ironie de la nature ! s'écriait le poète des Camées parisiens, en contemplant d'un regard où ne flottait, certes point l'image du vide, les amplifications de volume survenues chez la folle comédienne.

le Code était trop clément à l'égard de ceux qui commettent un pareil forfait. Ah ! murmura une tendre ballerine, ne dites pas du mal du viol ; je lui dois un père.

Pour peu qu'elles fussent jolies et en faveur, les femmes de théâtre se voyaient assaillies de tant d'offres empressées et de séduisantes propositions qu'elles ne pouvaient raisonnablement les repousser toutes. L'une d'elles avait-elle momentanément le cœur inoccupé, la nouvelle s'en répandait tôt ; les bouquets affluaient dans sa loge à ne savoir où les mettre. Le *Figaro* du 18 mars 1860 nous en donnait une vague idée, lorsqu'il glissait cette petite annonce entre les événements parisiens :

666 messieurs de tous âges aspirent, en ce moment, à la main gauche de Mlle X...

Il suffisait qu'une jeune personne eût un peu de figure et un peu de jambe, et qu'on en eût acquis la certitude du bout de la lorgnette, pour que se présentât aussitôt le riche malfaiteur ayant en portefeuille la commande prête de la Victoria vernissée, des toilettes et du reste, enfin de tout ce qu'il fallait à une *femme carrossable*. C'est le bois de Boulogne qui dévore les comédiennes ! s'écriait, un jour qu'il pleuvait, le moraliste du perron de Tortoni, Aurélien Scholl.

C'était une surprise, un effarement à n'en pas revenir d'apprendre qu'il existait quelque part des artistes sages ou se donnant les gants de l'être. Il fut un moment, un court moment, où la troupe féminine du Gymnase avait la réputation de s'être vouée tout entière à la chasteté. La chose parut inouïe, insoutenable, presque scandalisante.

Un matin — oh ! très matinalement — Dumas fils arrivait en soufflant près d'une dame qui, celle-là, n'était pas classée dans le cadre vertueux de Montigny.

— Ouf ! soupire-t-il, je n'en puis plus.

— Qu'as-tu donc ? s'écrie cette amie inquiète.

— Ah ! ma chère, j'étais tout à l'heure au Gymnase, j'étouffais dans cette atmosphère virginale.

— Est-ce que tu comptes sur moi pour respirer ?

— Oh ! non, je craindrais trop un courant d'air !

On ne faisait pas tant de simagrées, aux Bouffes ou au Palais-Royal. Était-ce ici ou là, chez Offenbach ou chez Dormeuil ? Il était connu que Frétilton, la charmante Frétilton, avait de grandes bontés, non seulement pour de nobles et généreux seigneurs, mais pour un simple comparse, l'ami de cœur. Benoît et Frétilton, dis-je, s'adoraient et se le prouvaient à chaque rencontre. Une après-midi, le régisseur les surprit dans l'escalier, au beau milieu d'une conversation ultra-familiale.

— Ah ! mademoiselle, s'écria-t-il, vous vous oubliez avec un garçon machiniste ! Comment peut-on déroger à ce point ?

— Je place mes affections où il me convient.

— Soit, mademoiselle, mais, à l'avenir, ne les placez plus dans mon escalier.

On avait des visées plus hautes dans les coulisses de l'Opéra, où tant de frétilantes personnes, ayant leurs habitudes et leurs habitués, leur chic et leur cercle, avaient été dressées à ne pas prendre d'amants, en dehors du Jockey-Club.

Avant de s'engager il était rare qu'aucune de ces aimables pirouetteuses omît de poser la question : Est-il du Jockey ? Ce qui équivalait à demander : A-t-il naissance, fortune et distinction ? Il y avait bien, dans les tout premiers commencements, des sujétions inévitables ; on n'avait pas autant qu'on l'aurait voulu la liberté du choix ; il fallait se plier quelquefois à subir des protections, qui n'entraînaient pas avec elles le plaisir et l'amour. Quand Louis Véron gouvernait l'Opéra, il avait jeté son dévolu sur une jeune et brune danseuse. Or, à ce moment là, il n'avait pas le cœur très expansif ; il songeait beaucoup moins à la combler de tendresses qu'à l'entretenir, dans le tête-à-tête, d'un seul souci dont il avait l'humeur chagrine ; c'est qu'en dépit de lui-même et de tous les médecins, ses confrères, l'illustre dîneur ne parvenait pas à maigrir ! ... Chaque fois qu'il essayait une potion ou des pilules ou un médicament quelconque destiné à refouler cet excès d'embonpoint, il n'oubliait jamais de commander une deuxième dose... pour la petite. A l'instant où elle allait entrer en scène ou quand elle avisait à se reposer des fatigues du ballet, inmanquablement elle voyait arriver son trop puissant protecteur, tenant en main la fiole ou la bonbonnière suspecte. **Mon enfant, prends cela**, lui disait-il d'un ton doucement impératif. Elle obéissait, ingurgitait et à ce jeu maigrissait, pendant que Véron continuait à grossir. Enfin, elle eut assez du régime et laissa le docteur avec ses remèdes, un beau soir qu'elle eut la chance d'accueillir, dans les coulisses, un généreux prince russe, qui lui offrait en guise de drogues minoratives ou fondantes, des bonbons véritables, accompagnés de certaines dragées, ressemblant fort à des diamants.

Au foyer de la danse de l'ancienne Académie de musique, dans le vieil opéra de la rue Le Peletier c'était une animation, une gaîté, un diable au corps, qui ne se dépensait pas en pure perte. Coryphées et petits sujets se faisaient un plaisir d'arriver successivement, pendant l'entr'acte qui précédait le ballet, sur ce terrain d'entente, où se nouaient des relations précieuses, où se confectionnaient des réputations, et où les attendaient, le chapeau à la main, le gardénia à la boutonnière, les grands pontifes de l'abonnement et des avant-scènes¹. Des voyageurs illustres y faisaient apparition, dans les circonstances solennelles. Quoique le ton ne se fût pas encore établi, qui a transformé plus tard de certains souverains, comme l'empereur d'Allemagne ou le roi de Belgique, en perpétuels touristes, les rois et les princes d'alors se déplaçaient volontiers, et pour l'unique,

¹ Aguado, le duc de Morny, le marquis de La Valette, Paul Daru, le comte de Montguyon, Meyerbeer, Auber, Roqueplan, Scribe, le docteur Véron, Ludovic Halévy, étaient de ces grands habitués de l'Opéra. L'auteur de la *Haute Vie* a tracé un crayon alerte du foyer de l'Opéra, au moment psychologique, avant le premier tableau du ballet.

Voici d'abord l'escadron charmant des sept à huit sujets les plus applaudis, les plus à la mode, les plus courtisés. Chacune d'elles commence par aller donner une poignée de main et échanger quelques compliments avec les cinq ou six plus importants de ces messieurs, avec lesquels elles sont sur le pied d'une coquetterie familière, et qui daignèrent laisser descendre sur elles leur haute et galante protection. Puis, elles forment des apartés et s'en vont chuchoter dans les petits coins avec leurs amoureux en titre ou leurs attentifs du moment.

Viennent ensuite les coryphées et les petites, lutinées par les vieux abonnés, serrées de près par les plus jeunes, éparpillées sur les divans aux quatre coins de la salle, riant, gesticulant, gambadant, au besoin comme des pensionnaires en récréation, croquant à belles dents les bonbons et les friandises, en examinant avec un sourire de satisfaction les pierres et les bijoux, que les fringants clubmen leur ont apportés. Il y a des jours, où l'on tire des loteries pour la petite bande ; alors, ce sont des cris de joie, des farces, des plaisanteries des coq-à-l'âne, des gauloiseries, à désopiler les plus gourmés.

pour la secrète raison d'aller un peu secouer le lourd manteau de l'étiquette par les chemins détournés de l'aventure parisienne.

Une attraction particulière poussait ces Majestés et ces Altesses vers l'Opéra : l'amour du corps de ballet et des danseuses. Elles avaient tant de grâce en leur mine, tant d'esprit dans les jambes ! On ne leur défendait pas, à ces visiteurs-là, l'entrée du couloir sombre, qui communiquait de l'ancienne salle aux coulisses, et que gardait farouchement contre les intrusions du commun la redoutable Mme Crosnier. Que dis-je ! On les y conduisait par la main. Ludovic Halévy, qui promenait si souvent dans les mêmes parages sa fantaisie observatrice, y nota, chemin faisant, et à ce propos, une bien piquante anecdote.

L'un de ses amis avait la faveur appréciable d'être, en excellents termes avec la mère d'une jolie danseuse et la satisfaction plus positive de n'être pas mal non plus avec celle-ci. Il était en visite réglée chez ces dames, et s'y trouvait, chaque fois, le bienvenu. Il arrive, une après-midi, vers quatre heures. La mère vient lui ouvrir. Elle a le visage animé, les yeux brillants :

Ah ! monsieur, s'écrie-t-elle en l'apercevant, nous ne pouvons pas vous recevoir aujourd'hui. Si vous saviez ! si vous saviez !

Elle respira, souffla et continua, écarlate de bonheur et d'orgueil :

Nous avons un roi ! nous avons un roi ! Et il est là ! il est là !

Et, prestement, elle ferma la porte au nez de cet ami des jours ordinaires.

Ledit monarque, peu de temps après, était chassé de ses Etats, par la révolution. Ce fut la revanche du visiteur éconduit.

Ce qu'on jouait tous les soirs aux Variétés, au Palais-Royal et ailleurs, n'était pas de nature à moraliser le théâtre ni celles qui vivaient du théâtre. On cascadaient de trop bon cœur dans ces comédies et dans ces opérettes pour que l'envie d'en faire autant ne se communiquât point aux interprètes. Le public, lui-même, se ressentait de cet enseignement libre. Les hommes les plus graves se surprenaient, au plein de leurs occupations, à fredonner le couplet entendu de la veille, où Suzanne Lagier d'une façon si excitante soufflait à ses contemporaines l'engageante invitation : *Batifolez, mesdemoiselles*. C'était en l'heureux moment où *Folichons et Folichonnettes* faisaient des leurs aux Délassements-Comiques, et livraient aux échos de la rue leurs affriolantes espiègleries.

Aux premiers jours de 1861, pendant que la *Chanson de Fortunio* et Mlle Pfozter, avec sa voix de cristal où mordait de l'acier, obtenaient, chaque soir, aux Variétés, un triomphe digne de la salle Ventadour, Paris entier répétait la valse chantée d'Offenbach dont la strette est si ravissante : *Toutes les femmes sont à nous*. Le chant folâtre voltigeait sur les lèvres des jeunes et des vieux : *Oui, toutes les femmes sont à nous* ; et les uns comme les autres : blonds, bruns, blancs, gris pommelé, s'endormaient sur cette douce pensée dans le jardin florissant des rêves.

De toutes celles qui paraient de leur jeunesse les scènes du boulevard, bien réduit était le nombre des véritables élues, joignant les dons du talent aux séductions de la personne. En revanche elles étaient légion, qui n'étaient venues au théâtre que pour jouer des rôles à toilettes et à jambes. Les belles-petites avaient la passion enragée des coulisses. Aux Délassements, aux Folies-Déjazet,

dans tous les petits théâtres à complaisances, on ne les comptait plus, celles qu'on aurait pu tout aussi bien nommer les comédiennes du Bois de Boulogne. Que de biches, à leurs débuts, recueillirent leurs premiers triomphes amoureux aux Délassements, le théâtre bohème par excellence !

C'était un sans-façon inimaginable dans ce temple minuscule de la gaîté française. La troupe féminine se composait d'une vingtaine de dames recrutées un peu partout et dont chacune était apte à réjouir ou l'oreille ou la vue, sinon les deux ensemble, sans préjudice des agréments supplémentaires. Mais, quelle troupe folâtre et indocile ! Jamais directeur n'en eut sous la main de plus malaisée à conduire. Quoi que pût dire ou pût faire Sari, le maître du lieu, les inexactitudes aux répétitions se réitéraient journellement. Sans cesse, telle ou telle de ses actrices négligeait de venir, retenue l'une par le vilain temps, l'autre par un retard de chemin de fer, une troisième par la raison qu'elle, ne disait pas. Il en fut une — elle s'appelait simplement Julia — qui donna pour excuse d'une représentation manquée cet argument magnifique qu'elle avait oublié l'heure du théâtre.

Quant à la moralité du personnel il fallait se réserver, sur ce chapitre, des trésors d'indulgence. Aux Délassements-Comiques était entrée, en 1860, une très belle fille nommée Anna et qui tenait, comme emploi dans la maison, ce qu'on appelait **les colonnes**, c'est-à-dire tout ce qui devait avoir l'air d'être majestueux et monumental. Or, cette Anna inspirait l'idée de la sagesse en personne, parce qu'on ne lui avait jamais connu deux amis à la fois et qu'elle n'eût pas trompé son amant du jour pour un mobilier en bois de rose. On admirait, on célébrait sa vertu. Celle-là, disait-on., avait des principes ! D'une seule voix, Clémentine et Rigolboche l'avaient surnommée **la femme honnête** des Délassements.

Ces demoiselles attiraient, chaque soir, un public spécial et empressé. Les avant-scènes, les baignoires, les fauteuils d'orchestre étaient remplis de jeunes fashionables, ravis de se retrouver au théâtre entre soi, comme dans une succursale de leurs cercles, avec de jolies femmes en plus sous les yeux, j'allais presque dire sous la main.

Il fallait, cependant, mettre en jeu des protections exceptionnelles pour jouir de l'accès des coulisses. On avait dû hausser les barrières contre l'invasion masculine. Quant aux entrées de faveur, Sari les avait restreintes au minimum. Quelques audacieux essayaient parfois de se faufiler dans la salle ; mais la surveillance était active à la porte. Un soir, l'un de ces quêteurs de places sans bourse délier, fut arrêté par le contrôleur, à l'instant où il allait tourner l'angle du vestibule :

- Vous ne pouvez pas entrer.
- Mais pour quelle cause ? J'entre tous les soirs.
- M. Sari vient de supprimer toutes les entrées.
- La mienne aussi ?
- La vôtre aussi.
- Et de quel droit, s'il vous plaît ?
- Dame, du droit que tout directeur...
- Cela est inexplicable. On ne peut pas me les avoir retirées.
- Et pourquoi donc ?

— Parce que je ne les ai jamais eues !

Les communications entre les artistes et les spectateurs étaient des plus directes, des plus intimes qu'on pût souhaiter, pour leur contentement réciproque. De la scène les comédiennes échangeaient avec les habitués des sourires, des signes d'intelligence et des clins d'œil, qui n'avaient pas été prévus dans les pièces, mais qui en soulignaient singulièrement les effets. On ne s'étonnait de rien, sinon de voir des êtres candides s'aventurer en cet enfer parisien. Lorsque, par hasard, s'y fourvoyait une famille appartenant à l'espèce bourgeoise et honnête, il y avait cent à parier contre un qu'elle en serait bientôt chassée par la tenue du voisinage. C'était la joie suprême du contrôleur. Elle s'en ira, jugeait-il à coup sûr, cette famille pudibonde avant la fin du prologue ; on revendra sa loge, et ce sera double bénéfique pour le théâtre.

Que ces actrices et ces dilettantes, que ces rieurs et ces rieuses filaient agréablement les heures ! C'était d'abord le spectacle débordant de gaîté. On allait ensuite souper, dans les conditions les plus enviabiles. Et tout cela se terminait par des jeux et des ébats, qui n'avaient rien de déplaisant non plus.

CHAPITRE TROISIÈME

LA HAUTE VIE

Chez les patriciennes de la galanterie. — Période d'abondance miraculeuse pour les filles du monde. — Affluence des étrangers. — Leurs étapes de voyage à Mabilly, au Château-des-Fleurs, au Casino-Cadet, au Petit Moulin-Rouge, dans les restaurants à la mode. — Conversations instructives. — Des invités de première marque, à ce banquet des nations. — Princes héritiers. — Le duc d'Hamilton. — Douglas ; un souper tragiquement fini, à la maison Dorée. — Pour représenter la Hollande, sur le pavé parisien. — Au nom de la Russie : Paul Demidoff et le prince Nariskhine. — Des fêtards orientaux. — Autodafé joyeux des millions de Khalil-Bey. — Des incidents, des anecdotes ; la morale du spectacle.

Si nous descendons encore d'un cran social, nous nous apercevons sur-le-champ qu'à ce niveau les mots vertu, pudeur et d'autres semblables ont absolument perdu leur signification. C'est la païennerie complète. Tout le Paris soupeur y fait tapage. La satisfaction des appétits en liesse n'a de bornes, en ces lieux, que la capacité des estomacs et de portefeuilles. Oncques les filles du monde, comme on appelait, au moyen âge, les femmes légères par profession, ne connurent de saison si festoyante et si productive. Aussi, que sont bruyantes et démonstratives leurs intimes félicités ! Dans les élans d'une gratitude ingénue, elles croient remonter à la source de cet état fortuné, en y associant l'image du prince indulgent, qui veille aux destinées du pays. L'empereur, elles pouvaient l'aimer, disaient-elles. Il était leur bienfaiteur et leur père...

Tout sert de marchepied à leurs succès : les tendances de l'imagination autant que la complaisance générale des mœurs. Poètes, romanciers, auteurs dramatiques se moussent les uns les autres à exciter dans les cerveaux les idées les plus délirantes qu'on puisse concevoir de cette vie fébrile. Il n'est point de jeune clerc, au fond de son étude, qui ne caresse du regard, comme dans un songe, le spectacle enchanteur de tables étincelantes d'argenterie ou d'or et de porcelaines fines, autour desquelles de fortunés convives ont pris place à côté de femmes parées et charmantes, aux épaules découvertes, à la gorge nue, aux yeux brillants.

Puis, l'ardeur inouïe qui, depuis quelques années, portait les étrangers en foule à la conquête des voluptés parisiennes, avait jeté une animation sans égale dans le pays de Cythère.

Accourus du Nord et du Midi, pour l'unique fin de se divertir sans gêne ni contrainte sur les rives hospitalières de la Seine, ceux-là n'étaient pas les moins turbulents à la table du festin. Ils avaient apporté avec eux des impatiences hâtives et gourmandes. Ils s'étaient lancés tête baissée dans la fournaise, l'attirante fournaise qu'on leur avait dépeinte, et s'y démenaient enragément.

Certes, on travaillait, on étudiait, on créait, à Paris, dans tous les ordres de l'intelligence, de l'art, de la haute industrie. Mais de ces choses sérieuses nos visiteurs n'avaient que le moindre souci. Leurs yeux ne s'ouvraient pas pour les musées et les bibliothèques. Ils connaissaient vaguement la Sorbonne et le Collège de France, mais savaient par cœur la composition des petites tables, au café Foy¹, au café Riche ou chez Philippe¹. Quant aux cabinets célèbres, tels que

¹ Jacques Bignon avait pris, vers 1853, la direction du café Foy, à l'angle de la chaussée d'Antin et du boulevard. La véritable élégance de ce cercle d'înatore consistait dans le relief et la qualité des habitués. Sous l'Empire, on citait à la table du coin, très connue sous sa désignation : le duc Decazes, le duc de Gramont-Caderousse, qui, pour souper, traversait la chaussée, et passait en face, au café Anglais, Albéric Second, le baron de Plancy, Clément Laurier, l'avocat renommé, le duc de Rivoli, plus tard prince d'Essling, Aurélien Scholl, Adolphe Gaiffe. D'occasion y passèrent Janvier de la Motte, Xavier Aubryet, le prince Lubomirski, le marquis Alfieri, neveu de Cavour, le comte de Nesselrode. Après la guerre, la table du coin, vers 1878, émigra dans le nouvel établissement de Bignon, avenue de l'Opéra, avec Adolphe Gaiffe, président et doyen, Edmond de Lagrené, Aurélien Scholl, qui tenaient cour d'esprit, au milieu d'un brillant entourage.

le 10, chez Jacques Bignon, avec le maître d'hôtel Henry, le grand 16, au café Anglais, avec Ernest, et le 13 de la Maison Dorée, avec Joseph, le fameux Joseph, qui devait toujours publier les Mémoires de ses impressions nocturnes, ils en possédaient à fond l'histoire et la légende. Ils étaient venus à Paris pour Mabille, pour le Château-des-Pleurs, pour la cuisine du café Anglais, Sur leur carnet de voyage n'avaient pas été prévues d'autre étapes, sinon quelques arrêts accessoires en des lieux similaires spécialement réputés. Que la capitale française fût le centre littéraire et artistique le plus important du monde entier, ils ne le contestaient pas, mais se bornaient à le croire sur parole ou sur la foi des écrits. Ils avaient appris d'une source différente que le Casino-Cadet était une école excellente pour l'éducation des étrangers. Ils allaient y puiser les leçons, que réclamait leur noviciat, et y acquérir l'aplomb nécessaire. Au bout de peu de temps, ils se sentaient comme chez eux dans cet institut de la haute bohème.

Il leur restait bien encore des étonnements, lorsqu'ils se transplantaient en des cabarets de gens du monde, d'un cachet et d'une tenue fantastiques, comme était le Petit Moulin-Rouge, et en plein quartier François Ier². Les formes du langage y paraissaient singulières. Des questions bizarres, des interpellations déconcertantes se croisaient de table à table, dont le sens échappait au vocabulaire de la conversation courante. C'était, à chaque instant, au garçon qui passait chargé d'assiettes des demandes de mets inconnus

— Praline est-elle là-haut ?

— Mistigris est-elle arrivée ?

— Avez-vous Mousseline ?

Il fallait quérir des explications auprès des habitués. On se penchait vers son voisin de droite ou de gauche, qui pouvait être un Roqueplan ou un Albéric Second :

— Qu'est-ce que tout cela ? Des glaces, sans doute.

1 Le restaurant Philippe, la gloire de la rue Montorgueil. Il était de notoriété légendaire que, dans un coin des caves de cette maison bien famée, dormait un certain lot de bouteilles vénérables, un Clos-Vougeot de 1846, auquel ne pensaient plus, sans frissonner de désir, les élus, qui l'avaient, une fois, goûté. C'était le lieu de réunion, où se rejoignaient, pour une succession de repas pantagruéliques, tous les samedis, depuis six heures du soir jusqu'au lendemain matin, les douze membres du Club des Grands Estomacs. Dix-huit heures de coupes de fourchettes héroïquement piquées !

2 Ce restaurant, écrivait, en 1856, l'auteur de la *Comédie-Parisienne*, est orné de l'ombre de l'apparence d'un similaire de jardin, et voilà l'explication de sa vogue et de sa fortune. Ailleurs, on va pour manger et pour boire. Là, on vient surtout pour voir et pour être vu. Les premiers arrivés s'installent dans le jardin ou escaladent l'escalier casse-cou du pavillon. Les derniers arrivés prennent d'assaut la maison, font mettre leur couvert sur les balcons, et, s'il n'y a pas de balcons, sur l'appui des fenêtres.

Dès lors, commence entre les convives des deux sexes un système de télégraphie perfectionnée. Le jardin échange des sourires avec l'entresol ; le premier étage envoie des baisers à la tonnelle ; les mansardes tutoient le pavillon chinois et l'appellent par son petit nom. Cependant, les garçons circulent, porteurs de coupes, où pétille le vin de Champagne, cartes de visite des tables carrées aux tables rondes. *A la tienne, mon loup ! — A la tienne, mon chat !* — On parle très haut ; on rit plus fort, tandis qu'un grand drôle, armé d'une mandoline, imite le chant des oiseaux, après quoi, il braille la Chanson de Valentin, paroles d'Alexandre Dumas fils musique d'Alfred Quidant.

- Des glaces... Je vous garantis que non.
- Des primeurs ?
- Je n'oserai l'affirmer.
- Qu'est-ce donc ?
- Les plats du soir.
- La carte n'en fait pas mention.
- Ce sont des extra.
- Coûtent-ils cher ?
- Ça dépend des circonstances.

Enfin, on daignait mettre au courant le noble étranger venu d'un si beau pays ! Ce n'était rien d'autre que les noms de guerre de ces demoiselles. Il n'était pas besoin d'une longue fréquentation pour s'apercevoir que sous les tonnelles du Petit-Moulin-Rouge florissait une annexe originale de Mabilles ou du Château-des-Fleurs.

Le préfet Haussmann, en pleine fièvre de reconstruction et d'embellissement des quartiers de la ville, s'était échappé à dire que Paris devait être un immense caravansérail, où l'Europe viendrait prendre ses vacances. Il ne croyait pas si bien parler lorsqu'il osait cette boutade

Du Douro à la Volga et de l'Elbe au Danube une singulière opinion s'était formée, posant en principe et en fait qu'on n'avait d'occupation à Paris sinon de causer aux femmes légères, manger des écrevisses et danser des pas hasardés. Et cette manière de voir avait paru une raison suffisante pour provoquer, de toutes parts, une sorte d'épidémie voyageuse. Les rois, les princes s'arrachaient à l'amour de leurs sujets ou vassaux et pèlerinaient à qui mieux mieux vers ce point central de la curiosité européenne. Une étrange nouvelle leur était parvenue, au delà des fleuves et par-delà les mers, publiant que les caves de la Banque de France regorgeaient d'or et d'argent. Leur impatience était grande aussi de régaler leurs yeux de ce divin spectacle, en attendant l'occasion d'y plonger les bras jusqu'au coude, sous forme d'emprunt ou de contribution de guerre.

Avec un magnifique entrain ces potentats en rupture de couronne s'en allaient dîner, luncheon ou danser en ville. On coudoyait des altesses, à chaque coin de rue. Les journaux exultaient de cette invasion pacifique des Anglais, des Russes, des Prussiens ; et les horizontales des différentes marques remerciaient la Providence de la prospérité de leurs affaires.

Ce flot de visiteurs inondait les jardins de Terpsichore. Car il est bon de le redire, les Parisiens n'allaient plus guère à Mabilles. Ils avaient abandonné au ravissement d'une clientèle cosmopolite les cancons éperdus, qui projetaient à la fois tant de jolis pieds à hauteur de visage. Pour leurs hôtes se démenait avec un entrain sans égal le quadrille de Frisette et de Rigolette ayant Brididi et Paul Piston comme partenaires. Pour eux, ces beaux spectacles chorégraphiques et ces luttes de ronds de jambes et ces assauts de chassés-croisés I De Frisette ou de Rigolboche, de Rosalba ou de Nini Belle-Dents, d'Alice la Provençale ou de la grande Pauline — la gloire et la joie de Chicard — laquelle de ces héroïnes des danses ultra-décolletées emportait la palme du grand écart, c'est ce qu'il fallait

demander aux exotiques. Le temps était loin où l'on polkait entre Parisiens de Paris, à Mabilles et dans tous les bals publics. Un tel envahissement de foule internationale s'était répandu que l'élément autochtone s'y était presque anéanti, noyé ; on ne le retrouvait qu'à l'état d'épaves parmi cette population flottante, habituée à se dire que Paris tenait dans les jardins Manille¹.

A ce banquet des nations, des invités de haute marque attiraient exceptionnellement les regards par l'importance de leur condition, le chiffre de leur fortune ou l'originalité de leur physionomie.

C'est ainsi que le prince de Galles et les deux Hamilton y représentaient l'Angleterre, tandis que le prince d'Orange incarnait sous des dehors émancipés la froide patrie néerlandaise, ou que Paul Demidoff et le prince Nariskhine occupaient, au nom de la Russie, une place considérable sur le pavé de Paris.

Le prince de Galles, qui devait affirmer, étant devenu Edouard VII, des qualités de gouvernement et de diplomatie si fines et si sûres, récréait à la diable ses loisirs trop prolongés. Ce furent péchés de jeunesse, dont il subsista de légères traces dans les chroniques du temps. Aurélien Scholl songeait à cet illustre seigneur, lorsque tardivement il s'écriait, à propos des dîneurs de la Maison Dorée disparus :

Il n'en reste qu'un de la bande d'autrefois : c'est le prince de Galles ; mais il a mal tourné, il est devenu roi.

On aurait oublié le duc d'Hamilton-Douglas sans un épisode où le comique se mêla à l'horrible d'une manière toute shakespearienne.

C'était à la suite d'une nuit de bombance. Lord Hamilton avait eu l'idée de souper, à la Maison Dorée, avec le colonel Jacques Howard, attaché militaire à l'ambassade d'Angleterre en France, et avec deux femmes aimables, comme il les fallait, pour animer les entr'actes de la conversation. L'une d'elles était Nelly, la maîtresse de Fiorentino, ayant, ce soir-là, laissé à son bureau de rédaction le célèbre critique. Le cabinet voisin était occupé par le comte de Plœuc, Max Radiguet, René de Pont-Jest et de gracieuses inconnues. On s'était fort amusé de part et d'autre ; puis on avait voisiné de porte à porte, et les propos en l'air et les éclats de rire féminins s'étaient mêlés jusqu'à quatre heures du matin. Le duc alors donna le signe du départ. Il était visible, à considérer son visage enluminé, que trop de fois les coupes de Champagne avaient pris le chemin de la table à ses lèvres. Il restait maître de lui, cependant, à la différence du colonel Howard, qui avait peine à se tenir debout. Quant aux soupeuses, selon le dire d'un des convives, quarante années après, elles chantaient un refrain d'Offenbach et, les yeux brillants, les toilettes un peu chiffonnées, elles déraisonnaient à qui mieux mieux.

Le comte de Plœuc, Max Radiguet et Pont-Jest avaient accompagné le duc jusqu'au haut de l'escalier, qui descendait à la rue Laffitte. Il marchait droit, d'un pas assez ferme, lorsque s'étant retourné pour saluer Nelly de la main et donner

¹ On a fait à Mabilles une renommée vicieuse bien surfaite. C'était surtout un lieu de promenade et de réunion, agrémenté de musique et de quadrilles, où l'on venait pour être vu, pour regarder les toilettes et les jolies figures, et pour y former des liaisons fugitives, au petit bonheur.

l'adieu, subitement il perdit l'équilibre, se renversa en arrière, roula le long des marches et fit, au rez-de-chaussée, une chute si malheureuse qu'il resta sur le coup. On s'était précipité pour le relever, lui porter secours. Il était inerte, les yeux hagards. On dut le remonter dans le grand salon de l'entresol, qu'il avait occupé si gaîment tout à l'heure et l'étendre sur le divan. Il avait complètement perdu connaissance. Les femmes s'étaient retirées ; l'une d'elles, avec l'inconscience habituelle aux filles de Vénus, n'avait trouvé que ce mot de regret en parlant du noble amphitryon : *J'ai bien peur qu'il n'oublie de nous envoyer le break, qu'il nous a promis pour aller aux courses, dimanche.*

Mais il râlait. Sa poitrine était haletante, et ses paupières restaient closes. Agenouillé près du divan, lord Howard, sans bien comprendre ce qui se passait, l'appela à voix douce. Un médecin entra. Le docteur Delrieu lui frotta le front et les oreilles avec de l'éther. Ses yeux s'entr'ouvrirent, ses membres tressaillirent d'un léger mouvement. S'imaginant, à cette vue, que le duc revenait à lui, Jacques Howard s'était relevé et, dans un éclat de rire, qui parut sinistre, il présenta une coupe de vin pétillant à son ami presque mort, en criant : *Aoh ! Douglas, my dear, you are better now ! a glass champagne. Aoh Douglas, hurrah !*

La congestion cérébrale s'était déclarée. Hamilton fut transporté chez lui, à l'hôtel Bristol. On télégraphia à sa femme, la princesse Marie de Bade¹. Le troisième jour, le duc avait repris connaissance. Il se levait, se promenait fébrilement d'un bout de la chambre à l'autre, jetant, parfois, un regard au dehors, sur la place Vendôme, mais n'articulant pas un mot. Il mourut sans avoir desserré les lèvres.

Dieu merci, les soupers de la Maison Dorée² n'avaient pas souvent de ces épilogues tragiques.

Le prince d'Orange, avec ses traits réguliers, son teint du Nord, ses cheveux blonds était le type représentatif de la Hollande dans le clan de la haute noce cosmopolite. Il valait mieux que sa réputation parisienne. Des circonstances indépendantes de sa volonté : les tracasseries paternelles, l'inaction auquel on l'avait réduit, hors de son pays où il était fort aimé, l'ennui, le désœuvrement, le poussèrent à rechercher l'étourdissement des plaisirs. Il en prit trop l'habitude sans en avoir assez l'endurance ; il excéda la dose, et y ruina de bonne heure ses forces et sa vie.

¹ A propos de cet accident, Mérimée, le 12 juillet, écrivait à son ami Panizzi, conservateur du British Museum, à Londres :

Je devais dîner avec Sa Majesté, hier ; mais, au moment de mon ter en voiture pour Saint-Cloud, est arrivé un de ses écuyers, m'annoncer que le dîner était remis, attendu que le duc de X..., venait d'avoir une attaque, on ne sait pas bien de quoi, et qu'il était encore sans connaissance. Il y a deux divinités païennes, qui peuvent être accusées du fait, pour lesquelles il avait trop de penchant. On nous a remis à demain pour le cas où l'accident ne finirait pas mal.

Et le 16, il commençait une nouvelle lettre au même correspondant par ces mots : *Voilà le pauvre duc de X..., qui paye cher ses amusements trop tardifs.*

² La maison Dorée, dirigée de père en et par les Verdier, fut une sorte d'édifice historique de la gastronomie. Alexandre Dumas en fit le titre d'un de ses romans. Des monarques y festoyèrent. On jeta, par les fenêtres de la maison Dorée, bien de l'argent et de l'esprit. Mais il n'est pas de belle légende qui n'ait sa fin. Elle s'en alla, à son tour, où s'en étaient allés Bignon et Tortoni.

Lorsque Paul Demidoff¹ débuta à Paris, selon le mot de Wolff, dans l'emploi des noceurs *di primo cartello*, il n'avait pas plus de vingt-trois ans ; il était riche et le plus beau cavalier de sa génération. Ce dernier point était de trop, au regard de son émule Nariskhine, qui avait le même âge, plus de millions encore, mais, chétif et malingre, jalousait la prestance et la santé de Demidoff. On racontait des choses surprenantes de leur émulation au jeu et de leur rivalité dans les grandes dépenses. Paul Demidoff avait fait construire l'hôtel de la rue Jean-Goujon, qu'on allait visiter comme une merveille, non seulement pour les salons, la salle à manger, la salle d'armes, où les meilleurs peintres et les plus délicats artistes avaient associé leurs talents, mais pour les écuries en bois des îles, avec leur plafond lumineux. Nariskhine étonnait l'opinion par la puissance de son argent, qu'il prodiguait sans plaisir, sans joie, sachant qu'il ne pourrait être ni ruiné ni rendu d'aucune manière l'homme heureux qu'il ne fut jamais. On le vit, une après-midi, entrer par désœuvrement à l'hôtel Drouot, y payer un Murillo quatre cent cinquante mille francs, et ne s'arrêter à ce chiffre que parce qu'il n'avait plus personne en face de lui capable de lui tenir tête. Et, comme un ami lui demandait jusqu'où il aurait, au besoin, poussé les enchères, il avait répondu froidement :

Toujours ! toujours !

Le prince Nariskhine, Paul Demidoff, lord Hamilton, représentaient les trois plus grosses fortunes de Paris. Au second plan, Khalil-Bey faisait danser les millions de son héritage ; et Mustapha-Pacha rendait aux Parisiennes une partie de l'argent qu'Ismaïl avait emprunté aux Parisiens, en dévorant avec elles ses terres d'Égypte.

Il y eut, à un moment donné, un certain groupe de fêtards exotiques turcs, égyptiens, moldo-valaques, sans parler des nababs indiens passés de mode et du Brésilien légendaire, dont la suprême ambition était de marcher en tête des noceurs parisiens. Ils y mettaient leur gloire, et leur argent aussi. Les prodigalités d'un Khalil-Bey plongeaient dans l'admiration le monde entier des cocottes.

Khalil-Bey ! Il était apparu aux regards de gens de Paris, vers 1865, accompagné d'une suite magnifique. La venue de cet Oriental leur avait été tambourinée à grand tapage. On leur avait dit : *C'est un homme des Mille et une Nuits, qui vous arrive*. La première impression ne fut pas sans mélange. Si ébloui qu'on pût être par les reflets de son or, la complaisance eût été excessive à prétendre qu'il fût un miracle de beauté. Avec son visage lourd et commun, ses petits yeux disparaissant presque sous les enveloppés graisseuses des paupières et que recouvrait, d'habitude, une paire de lunettes bleues, son encolure épaisse et le manque absolu de distinction de ses mains larges et courtes, l'illusion n'était pas permise à ce point. Une délicieuse cantatrice, Marie Roze, qui nous le dépeignait, après bien des lustres écoulés, nous avouait qu'il n'y avait eu ni vertu ni mérite en elle à résister aux empresses de ce Turc très doré, très argenté sans doute, mais si éloigné de fournir l'idée d'un amoureux présentable !

¹ Il était le neveu du vieux prince de San-Donato, Anatole Demidoff, l'ex-époux de la princesse Mathilde.

Beaucoup de jeunes Parisiennes versées en la science du calcul raisonnaient différemment. Ce fut entre ces complaisantes personnes un zèle, une émulation notoires à qui le délesterait le plus agilement possible du poids de ses millions. Il en avait apporté une quinzaine dans ses coffres. Superbe en fut la flambée. On cria merveilles, mais le spectacle ne dura guère.

Ce diplomate pour rire avait des gestes de munificence à la Buckingham. Les pierres précieuses coulaient de ses doigts avec une aisance merveilleuse, et comme s'il eût possédé le talisman des enchanteurs. A une fin de dîner, étant de société avec Nestor Roqueplan, Marie Colombier et Esther Guimond, au restaurant des Frères Provençaux, on avait posé devant lui, comme devant ses convives, le bol d'eau parfumée. Au moment d'y tremper le bout des doigts, il laissa tomber une bague ornée d'un superbe diamant rose. Avec un empressement habile Marie Colombier, qui était placée à sa droite, cueillit la bague et la lui tendit d'un joli geste, qui avait l'air de demander sa récompense. Alors Khalil, très grand seigneur, de lui répéter le mot de Charles-Quint à la duchesse d'Etampes : *Elle est en de trop belles mains pour la reprendre*. Vraiment, tant de bonne grâce ne pouvait pas rester enclose entre les murs d'un cabinet particulier. Les journaux en furent informés au point du jour. Et, spirituellement, Louis Veuillot glissa cette réflexion dans un coin de ses *Odeurs de Paris* :

Les princes sèment les pierres précieuses dans le boudoir de la petite Pigeonnier ; c'est peut-être comme le petit Poucet pour retrouver leur chemin.

Ces beaux mouvements risquaient, parfois, de n'être pas appréciés à leur valeur, par les aimées et les théâtres admises à en partager l'aubaine. Le généreux Barbare avait prié des dames de la Cour, qui ne passaient point pour des mijaurées ou des prudes, d'assister à une soirée chez lui, où l'on aurait la Thérèse. Elles écoutèrent d'une oreille absente d'excellents premiers rôles de l'Opéra et des Italiens. Les enthousiasmes se réservaient pour la Patti du peuple. Elle se surpassa, en si brillante compagnie. Le Sapeur, la Gardeuse d'Ours, la Reine des Charlatans et cette cantilène d'un charme inappréciable : C'est dans le nez que ça me chatouille, prirent des grâces imprévues sur ses lèvres. Elle avait livré toutes les perles de son répertoire.

Khalil, enchanté, voulut gratifier l'artiste d'une rémunération follement princière. Il donna l'ordre à son secrétaire de passer chez Thérèse et de lui remettre de sa part deux boutons de diamants estimés valoir une dizaine de mille francs. Le prix de quatre chansons ! Mais la diva de la chope, comme l'appelait Philibert Audebrand, n'était pas encore très experte en matière de joaillerie.

Voilà, dit-elle, une gracieuse attention, et qui me rappellera toujours le plaisir que j'ai eu d'être reçue chez Son Excellence... Cependant, j'aimerais savoir aussi combien vous me donnerez pour le plaisir que j'ai paru faire au prince et à ses invités. Je vous avertis que je ne me dérange pas à moins de cinq cents francs par soirée.

Khalil, en apprenant le résultat de son message, ressentit une légère surprise, écrivit qu'il y avait erreur, et pria qu'on acceptât en échange deux billets de mille francs, envoyés sous enveloppe. Thérèse fut radieuse de tant de libéralité ; et Khalil rentra sans trop de regret dans la possession de ces magnifiques brillants, que la chanteuse avait pris pour des bouchons de carafe. Il se trouva bientôt un complaisant ami, pour lui apprendre la lourde erreur qu'elle avait commise. Elle s'en mordit les doigts, comme on pense.

Khalil-Bey avait la main facile, à l'excès. Les cercles et les filles ne firent qu'une bouchée de ses trésors. Il laissait du sien, chaque fois, sur le tapis vert. Et quelles sommes ! Une après-midi, le jeune prince Nariskhine le nettoya de trois cent mille francs, en un seul coup. Il jouait assez fréquemment avec le comte Treilhard, le baron de Plancy, et autres gros bonnets des cercles réputés. Il avait l'innocente manie de vouloir toujours compter l'argent de la cagnotte, Ces attouchements inquiétaient Treilhard, qui, de sa voix nasillarde, lui disait : **Mon cher Khalil-Bey, ne touchez donc pas à la cagnotte. Je ne me méfie pas de vous ; mais il est sans exemple qu'on y ait ajouté quelque chose.** En vérité, le pauvre ambassadeur y ajoutait le produit de ses pertes.

Il fut la proie de tous et de toutes. Sur les chevaux qu'il achetait, sur les paris, auxquels il se laissait engager, aux courses, on le trompait sans vergogne. Ses intendants le grugeaient. Une bonne demi-douzaine de parasites s'engraissaient à ses dépens. Et les dames de cœur, si l'on peut employer cet euphémisme, soufflaient ce que n'avait pas emporté la dame de pique.

Chaque matin, assure Albert Wolff, le courrier lui apportait les offres les plus bizarres des entremetteuses, collées à sa trace ; l'une prétendait avoir découvert, dans un faubourg, une perle d'innocence et de beauté, une orpheline de dix-sept ans ; une autre lui proposait la femme séparée d'un grand d'Espagne ; une troisième lui envoyait à consulter une liste de modistes, avec le prix courant de leurs faveurs. Les plus pressées, s'offraient elles-mêmes. Les curiosités, qu'avaient excitées les prodigieuses folies de l'ambassadeur turc, furent telles que des femmes du plus grand monde demandèrent à visiter, en l'absence de Khalil, ses appartements secrets. On leur avait tant parlé d'un certain boudoir, le fameux boudoir décoré du haut en bas de toiles érotiques par le pinceau de Courbet !

L'envoyé de la Sublime Porte souriait aux belles esclaves de son caprice oriental, mais pour n'user de ses droits de seigneur que petitement et rarement. Car, il était sobre sur le chapitre de l'amour comme sur le chapitre du vin. Seulement, il lui plaisait d'occuper dans l'opinion l'emploi d'homme à femmes. Il aimait, en outre, à donner une haute idée de sa finesse d'intelligence. Il avait plusieurs secrétaires chargés de faire croire qu'il avait de l'esprit.

Il paya chèrement cette double ambition, si chèrement qu'après avoir fasciné Paris de son luxe de satrape, il se réveilla aussi dépouillé que Jean-sans-Terre. Le richissime Khalil-Bey de la semaine précédente n'était plus que Monsieur Sans le Sou. Il dut reprendre le chemin de Constantinople, avec l'espoir d'y reconquérir sa fortune perdue¹. On apprit sans beaucoup d'étonnement que la fête était finie, et que l'appartement de Khalil-Bey, à l'angle de la rue Taitbout, était à louer.

Mais, celui-là parti, d'autres pachas étaient venus. Les demi-mondaines continuaient de bénir les hommes à fez. Matin et soir elles se réjouissaient, en la candeur de leur âme, de l'abondance de monnaie étrangère, qui, par ces temps fructueux, pleuvait de leur ciel-de-lit.

¹ Cette espérance ne se réalisa point. Et l'hallucination des millions insaisissables tourna en démence. La folie s'abattit sur ses derniers jours. Ainsi que le remarquait un de ceux qui le connurent le mieux, Khalil-Bey mourut non pas de ses excès, comme on l'a prétendu, mais de la folie du désespoir, qui avait frappé son cerveau, du jour où il avait vu s'évanouir définitivement ses rêves d'une fortune nouvelle, pour remplacer celle qu'il avait gaspillée.

CHAPITRE QUATRIÈME

ENCORE LA HAUTE VIE

Ceux qui conduisaient le mouvement. — Une brillante jeunesse. — Silhouettes de ce monde et de cette période. — Le vicomte Paul Daru, président du Jockey-Club. — Des exemples de son étonnant prestige ; comment on le recevait, avec quel respect on lui parlait, au foyer de la danse. — Son frère Napoléon Daru ; historiettes de boulevard. — Le duc de Gramont-Caderousse. — Comment il nous amène à parler des affaires de jeu. — Un mot, en passant, sur le comte Arthur de Lauriston. — Hors du tapis vert ; incident de bal masqué. — Caderousse ; son caractère, ses boutades, ses duels, sa manière d'être avec les femmes. — Gramont, le duc et la duchesse de Persigny. — Le dernier trait de cette existence agitée. — Un dénicheur d'étoiles : Raphaël Bischoffsheim. — Récit d'une plaisante aventure dinatoire. — Les fashionables de la littérature. — Roger de Beauvoir et son inconnue. — Une belle et singulière physionomie : Adolphe Gaiffe. — Après ces philosophes de la vie ardente, un autre groupe de viveurs et de viveuses de la nuit. — Excitation générale à l'amusement, au plaisir. — Toute l'atmosphère parisienne.

Les viveurs étrangers du second Empire, dont nous venons de ranimer les traits, avaient leurs singularités, leur tempérament, leur originalité plus ou moins prononcée ; ils diversifiaient, par les contrastes de leurs natures, les aspects de la fête à laquelle ils prenaient une si large part. Toutefois, on n'aurait su dire qu'ils fussent les maîtres ni les guides du mouvement, qui les emportait. Ils cédaient à l'entraînement ; ils s'y jetaient avec fougue ; mais ils ne lui donnaient pas l'impulsion. Des Parisiens, d'une essence toute locale, avaient gardé la direction du Paris viveur. Ils étaient quelques-uns à imprimer l'élan au reste de la bande, à exciter ou à conduire, à régler ou à précipiter le train de la haute noce.

Grands seigneurs et gens d'esprit, doués d'une exquise politesse et d'une rare distinction ils ne se montrèrent pas uniquement des hommes de plaisir, réduits à n'être que cela, parce qu'ils ne pouvaient être autre chose, mais des raffinés d'une classe à part, des mondains magnifiques, qui s'étaient dévolus, par goût, le rôle alternatif d'entraîneurs ou d'arbitres, dans le cercle brûlant dont ils étaient le foyer.

C'était affaire à eux de discipliner le tourbillon et de l'empêcher de verser dans l'ornière de la vulgarité. Ils donnaient le ton, par-dessus tout. Ils gouvernaient la mode sans contrôle ni conteste. Et, à défaut de leur patronage, les plus belles, les plus folles erraient, désorientées, sans nom et sans prestige. Les Montguyon, les Guy de la Tour du Pin, les Charles de Mornay, les Paul Daru, voire même les Gramont-Caderousse étaient investis d'un ascendant inouï. Nous en jugerons par un trait, que me rapportait le marquis de Charnacé.

Le vicomte Paul Daru, président du Jockey-Club avait positivement l'auréole. Il était le maître impeccable, que chacun écoutait, suivait, imitait, avec une foi, que je dirais religieuse, s'il ne s'agissait pas d'un sujet aussi profane. L'un des membres du grand cercle, en particulier, un Angevin du nom de Montreuil, lui témoignait des assiduités infinies. Il savait dans le plus petit détail les goûts et les façons d'être du vicomte, et mettait à s'y conformer un soin exemplaire. Ainsi, comme Paul Daru menait une existence de nuit très fatigante, avec les complications le rendez-vous de femmes et les émotions du tapis vert, il avait l'habitude de s'assoupir, un moment, dans un fauteuil, au salon, tous les soirs après le dîner. C'était régulier. Il n'y manquait pas une fois. Montreuil en connaissait l'instant précis et le compte de minutes. Il se tenait auprès de lui sage, patient, surveillant de l'œil la marche des aiguilles ; et lorsque s'annonçaient les signes d'un proche réveil, il allait prendre la canne et le chapeau du dormeur. Daru avait à peine remué un cil, qu'il lui tendait déjà l'un et l'autre objets.

Vicomte, lui disait-il, **voici votre canne, votre chapeau ; il n'y a pas un moment à perdre, si nous ne voulons pas arriver en retard, à l'Opéra.**

Et tous ces empressements et toutes ces complaisances domestiques, c'était uniquement pour avoir la satisfaction de se montrer, à côté de Paul Daru, dans l'une des loges du Jockey-Club !

Ami et compagnon de plaisir du duc de Morny, Paul Daru, qu'il fût seul ou en compagnie de l'homme d'Etat, était des plus assidus à rendre visite aux étoiles chorégraphiques. Il exerçait un empire prestigieux sur l'imagination des marcheuses et des néophytes du ballet ; et, pour employer les expressions d'un spirituel chroniqueur de la *Vie parisienne*, on aurait pu croire qu'il leur apparaissait comme un astre lumineux, eu qu'il se promenait dans les coulisses avec l'autorité d'un sultan, qui parcourt son harem. Plein d'une condescendance

souveraine, il parlait à chacune, tutoyait celle-ci, pinçait le menton de celle-là, adressait à telle autre, d'un ton lointain, un compliment ou une invitation. Si bien, ajoute le même conteur, qu'il finissait par croire qu'il les avait toutes plus ou moins honorées de ses faveurs.

— Petite, se prenait-il à dire négligemment, en s'adressant, comme d'un air distrait, à l'une des jeunes beautés en contemplation devant lui, petite, est-ce que nous n'avons pas déjà... soupe ensemble ?

— Mais non, monsieur Daru, jamais.

— Tu crois ?

— Mais j'en suis sûre, monsieur Daru.

— Eh bien ! ce sera pour un de ces jours.

Et il la laissait sur cette espérance, quitte à ne pas s'en souvenir, une heure après.

Son frère, le comte Napoléon Daru, qui joua, sur la fin de l'Empire, un rôle politique assez actif, avait été lui aussi, l'un des premiers sujets de cette existence fashionable. Bien des demi-mondaines et des plus lancées avaient considéré comme un honneur de façonner à ses leçons leur esprit, leurs manières, et se montraient presque heureuses, s'il daignait en agréer, de temps en temps, une petite marque de reconnaissance. Une après-midi qu'il donnait à souper à dix ou douze Aspasies du boulevard, l'une d'elles fit cette remarque à haute voix, en portant la santé de l'amphitryon, qu'il n'aurait pas à objecter qu'aucune, dans la compagnie, n'eût été, à son égard, très complaisante et très douce.

Serait-ce vrai ? répartit Daru, dont les souvenirs s'embrouillaient. Aimables vous le fûtes et vous l'êtes, certes. Mais, comme cela, réellement, toutes ? Sans exception ? Il faudrait voir ça.

Et, se levant :

Mesdames, que celles qui ont été à moi veillent bien lever la main.

Du même temps, toutes les mains sont en haut. Alors Daru de lorgner cette brune : En effet, reconnaît-il, et d'examiner cette blonde : Oui, encore oui, jusqu'à ce qu'enfin if arrivât à une très jeune, qu'il n'avait jamais vue, mais qui avait levé sa mignonne main, elle aussi. Quand on quitta la table, son premier soin fut d'éclaircir le mystère. Il pria cette Phryne enfantine de lui expliquer le pourquoi de la chose :

Mais, monsieur, répondit-elle, si je n'avais levé la main, j'aurais été déshonorée.

Comment s'attacher à suivre la trace de ces viveurs à trente-six carats et ne pas revenir sur le nom, sur tes prouesses du duc de Gramont-Caderousse ?

Grande était sa fortune, mais combien davantage le fut sa prodigalité ! Les cercles, les chevaux et la galanterie faisaient journellement de terribles brèches aux flancs de son coffre-fort. Il se trouva plus d'une fois besogneux, malgré qu'il possédât un revenu considérable.

Les cercles, disons-nous, étaient fort remués alors par les affaires de jeu. Au courant d'une seule quinzaine, on apprenait coup sur coup qu'Achille Delamare et

Daru étaient ruinés ; que le comte de Jobal avait été réduit à la portion congrue ; qu'un marquis aventureux, après avoir perdu toute sa fortune, s'était reconstitué en un mois un revenu de cent mille livres, avec vingt-cinq louis que lui prêta le caissier, mais qu'un mois ensuite il avait reperdu les deux millions, plus les cinq cents francs du caissier, ayant oublié de les rendre ; et que le comte de Lauriston, après avoir dépouillé en un tour de main l'imprudent Caderousse de plusieurs centaines de mille francs, avait accepté de celui-ci, pour dernier paiement, dix-huit mille livres de rente viagère, jusqu'à ce que lui-même, frappé du choc en retour, plongeât corps et biens. L'or ne tenait pas aux doigts de ces prodiges du grand genre, capables, pourtant de se ressaisir au bas de la côte, et de prouver, à l'occasion, qu'ils avaient gardé de la vaillance au cœur. Ainsi cet Arthur de Lauriston, qui avait été l'un des hommes les plus écervelés de Paris. Quand il eut dispersé sa fortune à tous les vents, lorsqu'il eut bien constaté que ses dernières réserves s'en étaient allées avec le reste, il prit son parti bravement. De bon matin, ce jour-là, il était monté dans son cabriolet, irréprochable de tenue, comme pour sa promenade habituelle au Bois ; mais il avait tourné la tête de son cheval dans la direction de la gare de Lyon ; et, parvenu là, il s'était embarqué froidement à destination de l'Algérie, où il s'engagea dans la troupe coloniale, comme simple soldat. Il avait assez courtisé les cartes et les filles ; il se donnait, maintenant, au service de la patrie. Il ne réapparut que dix années plus tard, à Paris, décoré et officier d'ordonnance de Napoléon III.

Gramont, hors du tapis vert, avait le don d'ubiquité parisienne. On le rencontrait partout où flambaient les gaîtés du soir et de la nuit. Par exemple, on n'eût pas compris un bal, à l'Opéra, où ne se fût pas manifestée sa présence, où n'eussent pas éclaté ses imaginations fantasques et ses saillies. Et là-dessus une anecdote. En l'une de ces mêlées carnavalesques, Gramont, qui était un des habitués du fameux couloir, venait d'apparaître au rez-de-chaussée, lorsqu'il fut reconnu, hélé, vivement interpellé par un chicard des hautes galeries. Il leva la tête et renvoya le quolibet. On le ramassa prestement. Ce fut une passe héroïque de propos gouailleurs, qui tenaient en joie le public houleux. Enfin, Caderousse, à bout de verve peut-être ou pressé d'en finir avec ce masque impertinent :

— Je te défie, lui crie-t-il, de répéter ce que je vais faire.

— Oh ! oh ! voyons le miracle. On en brûle, on en meurt d'envie.

Alors, tranquillement, Gramont se déchaussa, tira ses bas, et, les pieds nus, nets et blancs, attendit. Il avait bien choisi son argument de la fin. Notre chicard, qui n'était pas préparé à ce tournoi de propreté, où l'eussent mis en un état d'infériorité trop visible les négligences de son hygiène balnéaire, jugea prudent de disparaître. On ne le revit plus de la soirée¹.

Gramont dénonçait, en ses propos, en ses boutades, en ses allures, quand il ne les surveillait pas, un laisser-aller spirituel, qui tenait un peu du débaillement et dont n'avaient pas toujours à se féliciter ses compagnons de table ou de jeu. Tel, le prince d'Orange, qu'il avait baptisé entre deux verres de Clicquot, du sobriquet de prince Citron, ne put jamais se débarrasser du fâcheux surnom. On voulait bien concéder qu'il avait une manière de dire les choses, qui leur enlevait tout

¹ Ce trait amusant et typique me fut raconté comme étant de Gramont-Caderousse ; j'eus des raisons de croire, par la suite, qu'il eut pour véritable auteur le comte Edmond de Lagrené.

caractère blessant ; mais le mot, une fois lancé, ne se rattrapait plus, il courait, circulait, et le mal était produit. Ce prince d'Orange, né pour gouverner, et que les tracasseries paternelles, l'ennui, l'inaction, plutôt que son goût et les inclinations de sa nature, avaient poussé dans le tourbillon de la vie parisienne, où finalement il sombra, cette Altesse royale condamnée, par un jeu du hasard, aux plaisirs forcés, dut maudire plus d'une fois l'improvisation malheureuse de Caderousse, lorsqu'une expérience quotidienne l'eut convaincu qu'il avait perdu son nom historique et s'appellerait à perpétuité Citron. Il n'était pas rare qu'un habitué l'apercevant, au sortir des théâtres, installé devant le restaurant Bignon, s'écriât le plus naturellement du monde : **Tiens, voilà Citron !** ou qu'une fille en vue, descendant de sa voiture, piquât droit à lui, et, sans se gêner, lui demandât : **Qu'est-ce que tu m'offres, Citron ?...** Voilà, pourtant, comment se forment les légendes !

Les amies de Gramont, pour le moins autant que ses amis, eussent désiré de sa part plus de ménagement et moins de franchise. Il était loin d'avoir envers les femmes la courtoisie parfaite du prince d'Hénin, qui, maître et seigneur de la plus belle courtisane de Paris, mais qui n'était autre que courtisane, la Barucci, n'allait jamais en visite chez elle sans prendre le soin ou la précaution de faire demander si elle était visible. Gramont, lui, avait plutôt le mot rude avec ses maîtresses d'occasion. Quant à ses propos sur les gens de voisinage, ils tombaient comme ils lui venaient à la bouche, aimables ou non. Pour n'en citer qu'un trait, il jugeait bien sommairement le pauvre Khalil-Bey, un jour qu'il pesait dans ses balances de Parisien caustique la valeur intrinsèque de ce diplomate ottoman. **C'est un sanglier**, disait-il à Bernard Bauer, **qui nous répéta le mot, un sanglier dont la civilisation occidentale a fait — sauf votre respect — un cochon.**

Si follement étourdi qu'il parût, au jour la journée, dans sa ligne de conduite, il ne s'ensuivait pas qu'il eût l'humeur, uniformément commode. Il avait le caractère coloré du ton ardent de ses cheveux — roussâtres ; en son tempérament résidait un fond de pugnacité, dont il ne fournit que trop souvent la preuve par le nombre des affaires qu'il s'attira. L'un de ses duels eut même des conséquences mortelles pour son adversaire, Il montait en steeple-chase et avait la réputation d'être un des gentilshommes rider s les plus accomplis. Quelqu'un contesta la justesse de cette réputation, dans la galerie des amateurs. Il y avait, alors, comme rédacteur du turf, au journal le Sport, un Anglais du nom de Dillon, qui s'était avisé de critiquer la manière de monter en course du duc de Gramont-Caderousse. Or, on n'ignore point que c'est là un exercice compliqué, et qu'il y faut des qualités réelles d'intelligence et de sang-froid. Très peu endurant de son naturel. Gramont écrivit au Sport une lettre injurieuse pour son rédacteur, se résumant à dire que la mauvaise opinion d'un ignorant ne pouvait l'atteindre. Cet Anglais flegmatique mais sensible lui envoya ses témoins, par retour de courrier. Le duc de Gramont fut obligé de constituer les siens aussitôt, Le duel eut lieu dans la forêt de Saint-Germain. Et Gramont, qui était une fine lame, traversa la poitrine de son contradicteur. Dénouement fort regrettable d'un démêlé, qui tenait à une cause aussi futile !

A travers ses légèretés, le gentilhomme savait ne perdre point les privilèges de son éducation première. Il pouvait Conserver, au milieu des compagnies les plus échevelées, une distinction réelle, un savoir-vivre irréprochable. Et il en témoignait surtout, quand il se retrouvait chez soi, parmi son monde. Le préfet de l'Eure, Janvier de la Motte, l'avait invité, en même temps que Fialin de Persigny, la duchesse, femme de ce dernier, et des amis communs. Or, nul entre

ceux-ci n'ignorait que Caderousse passait pour galantiser la duchesse, avec succès. Mais il se tint sur une réserve si parfaite, il avait l'air si complètement absent de toute faveur particulière qu'il semblait être beaucoup plus avant dans l'amitié du duc que dans les sentiments de la duchesse.

Cependant, la vérité nous oblige à confesser qu'il n'observait pas toujours tant de discrétion, qu'il pouvait être l'homme le plus compromettant de France et de Navarre, et qu'il lui suffisait, pour imposer silence à ses scrupules, de la moindre occasion que lui suggérait son caprice, comme il lui arriva, de façon étrange, une autre fois, et justement au sujet de la même grande dame.

Le duc de Persigny était arrivé au cercle dans un état d'humeur épouvantable contre sa femme. Il s'en plaignait à haute voix, prenant un chacun à témoin de ses ennuis domestiques. Elle avait, déclarait-il, tout à fait perdu le peu de raison qu'elle tenait de sa mère, la princesse de la Moskowa. Il articulait ses griefs, s'excitait en parlant, et l'on sentait qu'il allait dépasser la mesure, lorsque Gramont, sur un ton demi-enjoué, et comme pour se railler, en même temps, du bruit qu'on faisait courir de son intimité avec la duchesse, interpella le mari en ces termes : *Monsieur le duc, je ne vous permets pas de dire du mal de ma maîtresse.*

Sans cesse veillant et toujours en avant dans toutes les fêtes, Gramont s'y épuisa tôt. Il n'avait ni le tempérament ni la force de résistance, qu'il eût fallu pour dompter les fatigues de cette vie à outrance. Il dut pressentir, de bonne heure, que ses jours étaient comptés. N'ayant jamais cessé d'être en état de guerre avec sa famille, qui l'avait fait interdire comme prodigue, il imagina, pour l'en punir, de la léser de ses droits à l'héritage : il légua sa fortune entière au médecin qui l'avait soigné. Il s'endormit du suprême sommeil avec la certitude qu'il venait de jouer un dernier et excellent tour à cette famille, qui l'avait tant obsédé de ses conseils, de ses plaintes et de ses poursuites. Mais le testament n'eut pas l'effet qu'il en avait attendu ; on le frappa de nullité.

Parmi les personnages de premier plan qui se plaisaient à figurer dans le monde de la galanterie fardée, les femmes citaient avec gratitude le nom de Raphaël Bischoffsheim.

Né loin de Paris, il n'en était pas moins désigné, classé comme une figure essentiellement parisienne. L'un des principaux soutiens ou, pour mieux dire, l'une des cariatides du perron de Tortoni, on savait apprécier sa valeur, ses valeurs surtout, au café Riche, à la Maison Dorée. Il ne dédaignait point les jardins de Manille. Protecteur attitré des débutantes, il répandait des bienfaits sans nombre sur la tête d'une foule de jeunes personnes aux mœurs abandonnées.

On parlait, huit jours durant, des festivals qu'il donnait au restaurant des *Frères provençaux*, et auxquels il conviait les chroniqueurs les plus goûtés, les comédiennes les plus aimées et les dégrafées du dernier chic. Il se voyait là jusqu'à cent cinquante convives en belle humeur. Les tables succombaient sous le poids des dindes truffées. Le Champagne s'épandait comme de l'eau courante. Et, le repas fini, on allait à d'autres plaisirs : du rez-de-chaussée on montait au premier étage, où les sons d'un orchestre excellent vous invitaient à la valse. Les lumières ne s'éteignaient que pour céder la place aux rayons du soleil levant.

Favori du dieu Plutus, il avait le geste libéral et l'invitation facile. La moindre petite histoire de femme lui était prétexte, occasion de banquet. Il avait la joie communicative, et les amis de cet excellent [Bischeim](#) l'en applaudissaient fort, au dessert.

Albéric Second, qui fut des intimes de Bischoffsheim, glissa dans son [tiroir aux souvenirs](#) le récit d'une de ces aventures dînatoires, chez Bignon. Les détails en sont assez piquants pour nous inciter à y revenir, sur la foi de cet homme d'esprit.

Je sors du café Riche, lui avait déclaré à brûle-pourpoint notre financier, qui paraissait occupé d'autre chose que de ses affaires. J'ai retenu, pour ce soir, le salon bleu de rentre-sol. Je compte sur vous. Nous serons douze, tous bons garçons, les dames comprises. Bignon l'a juré : il nous livrera ses plus grands vins et nous fera sa plus grande cuisine. Lambert Thiboust — comment se passer de Lambert Thiboust ? — sera des nôtres, et Villemot, et Henri de Pène, Edmond About, Roqueplan.

— Mais, quel heureux motif nous vaut ces agapes nouvelles ?

— C'est une personne que je veux fêter.

— Sans doute. Gomment ne l'avoir point deviné. Et cette mystérieuse ?

— Une personne adorable.

— Sait-on, en ces parages, son nom, ses mérites ?

— Aucunement : c'est une étoile que je viens de découvrir.

Et, sur ces mots, il repartait en course, pour recruter ses convives. A sept heures et demie, la réunion était au complet dans le salon bleu, — sauf l'amphitryon et l'héroïne annoncée. Huit heures sonnèrent : on les attendait encore. Les estomacs réclamèrent énergiquement. D'une voix unanime, le chœur des invités commanda de servir. Les huîtres de Marennes et le potage à la purée de gibier s'étaient évanouis déjà dans les profondeurs stomachiques, lorsque parut Raphaël, non pas avec l'air épanoui qu'on s'attendait à lui voir, mais avec une pâleur livide, qui n'était vraiment pas de situation.

Toutes mes excuses, dit-il. Je viens de chez la personne. Elle n'y était pas. Dieu veuille, qu'en traversant le boulevard, elle n'ait pas été victime d'un accident !

Et, en exprimant cette crainte ingénue, un pleur faillit perler au coin de sa prunelle.

Les grands vins circulaient, mais sans produire leurs effets accoutumés. Une gêne pesait sur la compagnie. Bischoffsheim ne soufflait mot. On le sentait préoccupé, anxieux. Lambert Thiboust s'efforçait en vain de réchauffer des flammes de sa vive gaîté la température descendue à la glace. Inutilement appelait-il à son aide le renfort des anecdotes et des couplets vaudevillesques. Il avait chanté, comme en désespoir de cause, son à-propos patriotique d'Abd-el-Kader et de la blanchisseuse parisienne¹, qui obtenait, dans le moment, je ne

¹ C'était là que le héros arabe versait dans le sein du public, en ces termes, sa flamme et ses soupçons :

De c'te petite blanchisseuse
Vraiment mon cœur est épris.
C'est peut-être une farceuse :
On en voit tant à Paris !

sais plus où, un succès de fou rire. Tout cela ne déridait pas le front nuageux de Bischoffsheim. Tandis qu'on versait le café, n'y tenant plus, il demanda qu'on lui permît d'aller s'enquérir, à nouveau, sur l'objet de son amour et de ses perplexités. Son coupé était en bas. Il serait bientôt de retour.

Sa voiture n'avait pas eu le temps de tourner l'angle du boulevard et de la rue Laffitte que la course en était rendue inutile. La porte du salon s'ouvrit à deux battants, livrant passage, dans un murmure de jupons soyeux, à la blonde retardataire très jolie, très blanche, avec de grands yeux bleus, une bouche gracieuse et un corsage prometteur :

Tiens, fit-elle en entrant, sans s'émouvoir davantage. Vous en êtes déjà au café ? A-t-on eu la politesse de me laisser quelques croûtes à grignoter ?

Aussitôt on lui donne place. Avec un respect infini, le maître d'hôtel lui présente sur un plat d'argent le menu du dîner.

Rien de tout cela ne me gante, dit-elle en écartant ce programme de gourmandises raffinées. Une soupe à l'oignon, des moules à la poulette, du bœuf à la mode, des truffes au vin de Champagne, du fromage de Brie et de la compote d'ananas : voilà mon menu à moi.

Le maître d'hôtel, dont les derniers cheveux se hérissaient d'effarement, devant la profanation de ces mets vulgaires au café Riche, lui tendit la carte des vins. Elle mit le comble à ses hérésies en réclamant du lunel et du chablis première.

Cependant, elle n'avait pas encore prononcé le moindre mot sur Bischoffsheim, et elle était arrivée au deuxième plat sans avoir remarqué son absence. Enfin, comme si l'idée lui en était venue subitement à l'esprit :

Voyons, je n'ai pas fait fausse route ? Nous sommes bien ici chez Bignon, au café Riche ? Me serais-je trompée de cabinet ? J'ai beau vous envisager tous, je n'aperçois pas l'aimable monsieur, qui m'a invitée.

On fixe sur-le-champ son incertitude. On lui dépeint les anxiétés de Raphaël et le steeple-chase effréné, qui en avait été la conséquence. Puis, quand on eut épuisé ces détails, la conversation s'arrêta, faute d'aliment. Les femmes poignardaient du regard la nouvelle venue. Les hommes avaient l'air absent en tournant les journaux du soir. Par bonheur, Lambert Thiboust se mit à l'interroger avec cet intérêt qu'il savait communiquer aux propos les plus futiles. Elle expliqua que sa couturière avait manqué le train, au propre ou au figuré, qu'elle eût mieux aimé périr que de venir sans sa robe neuve, et qu'il était bien fâcheux, pour les femmes, de ne pouvoir jamais compter sur l'exactitude des couturières et des modistes.

Lambert approuve et porte un toast à la santé de la belle.

— Mais, demande-t-elle, ne saurai-je pas avec qui j'ai le plaisir de causer ?

Il se nomme.

— Comment ! Vous êtes Lambert Thiboust, l'auteur ?

— Lui-même.

— C'est vous qui avez fait les *Filles de marbre* ?

— Mon Dieu oui, et, pourtant, vous voyez, mon ingrate patrie ne m'a pas encore logé au Panthéon.

Alors, avec un léger tremblement dans la voix, émue de se sentir en face d'un homme aussi célèbre, elle confesse à Thiboust ses désirs, ses espérances. Elle aspirait justement à trouver un engagement pour le théâtre. Où l'on voudrait, aux Variétés, au Palais-Royal, aux Bouffes. Elle arrivait de Constantine, où elle avait chanté le répertoire d'Hervé et d'Offenbach. Il ne dépendait plus que de Lambert Thiboust de dire un mot, de faire un signe : elle serait lancée, à Paris, du jour au lendemain.

Pendant qu'elle laissait parler son cœur et ses ambitions à l'oreille du vaudevilliste, un à un les convives quittaient le salon, le directeur de l'Opéra allant à son théâtre, Villemot, Henri de Pène, About, se rendant à leurs journaux respectifs. La Barucci avait entraîné les femmes à venir tailler un bac chez elle. Lorsque Bischoffsheim reparut, essoufflé, il ne restait là que Thiboust, Albéric Second et la [personne](#). Enfin, elle était retrouvée ! [Bischeim](#) oublie les mauvais moments de cette cruelle soirée, et sa satisfaction serait sans mélange si la conversation engagée n'avait pas eu pour sujet les tentations du théâtre.

[Ah ! ça, mon cher, s'écria-t-il en interpellant Thiboust, je compte que vous n'allez pas me jouer de mauvais tours. Avec vos éternelles promesses d'engagement et de rôle de début, vous les ensorcelez toutes. Ne jetez pas un sort à celle-là comme aux autres.](#)

On partit. Bischoffsheim prit la jeune femme dans son coupé et la reconduisit au Grand-Hôtel, où elle était descendue.

Il ne la connaissait pas de vieille date. La rencontre avait eu lieu la veille, dans la rue. Par hasard, comme il passait, elle s'était montrée désireuse d'un renseignement ; et il s'était mis à sa disposition ; il avait poussé la complaisance jusqu'à l'accompagner au bureau de poste, et, sans plus attendre, il l'avait invitée à dîner, pour le lendemain, au café Riche.

Il croyait bien tenir sa conquête ; mais il était dit qu'une mauvaise chance l'y poursuivrait jusqu'au bout. Quatre jours après le dîner, à une heure [ridiculement matinale](#), il envahissait le domicile d'Albéric et lui conta son infortune. Des affaires urgentes l'avaient appelé au Havre. Il n'avait pu surveiller sur place ses espérances de bonheur. Et voici qu'elles s'étaient envolées, pendant ce court délai. [La personne](#) s'était laissé enlever avec charmes et bagages par un Russe de distinction, son voisin d'étage, au Grand-Hôtel, le comte Battenhof.

[Je suis inconsolable, soupirait-il, et j'entends ne pas être consolé.](#)

Il le fut, cependant, au bout d'une huitaine de jours, sous les apparences et par la grâce d'une passante aux cheveux roux qui l'aida, pendant trois mois, à porter sa douleur.

Cette plaisante historiette eut un dénouement assez triste. Cinq ou six mois plus tard, Albéric Second retrouva la jeune femme à Trouville. Mais, quels changements survenus ! Elle était loin de songer, maintenant, à ses anciennes fantaisies de cabotinage ; elle se souvenait seulement, avec une sorte d'obsession malade, de Lambert Thiboust, et la nouvelle de sa mort, qu'un journal lui apporta, l'avait frappée au cœur. On l'appelait la comtesse Battenhof. Elle était environnée du luxe le plus raffiné. Cependant, il eût mieux valu qu'elle fût restée la Schneider de Constantine. La phtisie galopante la consumait. Elle n'avait plus que quelques jours, quelques heures à vivre.

Bischoffsheim fut-il instruit de sa brusque disparition ? Mais, nous l'avons dit, il s'était consolé rapidement d'un inconsolable désespoir. Il continuait à donner des

dîners brillants ; et c'est dans l'un de ces dîners, organisé en l'honneur d'Hortense Schneider, à propos de son départ pour une tournée en province, et auquel avait été priés Rochefort, Villemessant, Sardou, que fut décidé le sort du premier numéro de la *Lanterne*. Il persévérerait à dénicher des étoiles, au théâtre, sans se douter qu'il deviendrait, un jour, par dilettantisme d'études spéciales, le sérieux astronome, que l'Académie des sciences accueillerait dans son enceinte. Il se rendit, avec le temps, un homme grave, un personnage politique, un philanthrope. Mais on ne se dépouille jamais complètement du vieil homme. Les prédilections profanes de sa jeunesse et de son âge mûr lui tinrent fidèle compagnie jusqu'au terme. Astronome impénitent du ciel de la galanterie, il protégea sans désespérer les jolies femmes et les comédiennes.

Quelques-uns de ces amants de la nuit appartenaient à l'aristocratie des lettres et des arts. Maint conteur en réputation tirait autant de lustre de l'éclat de ses bonnes fortunes que du brillant de ses écrits. A l'un d'eux, Véron, le docteur Véron adressait une invitation à souper. Avec beaucoup d'esprit et d'une manière à chatouiller délicieusement son amour-propre, à l'endroit le plus sensible, il lui en faisait part en ces termes : *Venez donc dîner avec nous, mon cher... un tel. Je ne me rappelle pas votre petit nom, mais je le demanderai à l'une ou à l'autre de vos maîtresses.* Il aurait pu se nommer Roger, pour les femmes, ou Arsène peut-être, étant Roger de Beauvoir ou bien Arsène Housaye.

Le deuxième a rapporté du premier une aventure diabolique, dont le théâtre fut la chambre à coucher d'une femme du monde tombée en littérature ; la marquise de Saint-Mars, devenue, à l'intention de ceux et de celles qui lisent, la comtesse Dash. Depuis des mois, rien ne tenait plus entre Beauvoir son amant et la marquise. Elle s'en était allée à travers l'Allemagne se faire sacrer souveraine en quelque vague principauté. Il avait oublié ce détail, un soir qu'il avait trop bien soupe et que, se trompant de chemin par une familière habitude, il avait pris celui qui conduisait à la rue et à l'appartement de la fugitive. Il en avait gardé la clef dans sa poche. Une fois de plus il s'en servit pour ouvrir la porte d'une chambre à deux lits, dont à deux ils n'avaient occupé souvent qu'un seul. Plein de résolution il assiège la place, dont il croit bien connaître le fort et le faible. Un cri sort des oreillers de dentelles, le cri de la pudeur outragée. La comtesse Dash ne dormait pas là, mais l'une de ses jeunes amies de province, à qui elle avait permis d'habiter chez elle, pendant son voyage féérique.

Ce cri a eu de l'écho. La femme de chambre l'a entendu et en a poussé un autre plus aigu : des gens de service, des voisins sont accourus en simple appareil. Rien moins que satisfaite d'une telle invasion, la jeune femme se fâche :

— *Que veut dire ?*

— *Mais madame a crié,* objecte la femme de chambre.

— *Si j'ai crié,* répondit la jeune capricieuse qu'on a eu le temps de rassurer, *si j'ai crié, c'est que ça me faisait plaisir !*

L'esprit, cette flamme de l'imagination, ce don de quelques natures vives, qui leur fait concevoir toutes choses avec feu, cette incarnation brillante de la causerie, d'où se dégagent sans peine les reparties vives, les pensées fines, originales, les allusions adroites et les heureuses saillies, l'esprit ne fut jamais plus alerte et plus courant, même au XVIIIe siècle, où l'on savait si bien

déraisonner avec grâce et malice, que dans la compagnie de certains hommes du Second Empire, dont la verve ne tarissait point à travers le livre, le journal ou la société. Roqueplan et Gaiffe étaient de ces merveilleux causeurs dont on aurait pu dire que leurs paroles tombaient en reflets pétillants comme des pierreries.

On a beaucoup chroniqué sur Nestor Roqueplan. On connaît beaucoup moins Adolphe Gaiffe, que Victor Hugo avait surnommé [le plus beau des enfants des hommes](#). Oui, beau comme Endymion et capable de rendre la lune rêveuse, cet Adolphe Gaiffe n'aurait eu qu'à le vouloir pour se porter au rang des grands victorieux de l'amour.

Si j'en crois un portrait, qui fut tracé de lui, au temps de sa verte jeunesse et qui mettait en valeur son front droit et bien modelé, une forte chevelure ondoyante et bouclée, de longs cils, des lèvres pourpres et d'un contour gracieux, se relevant d'un menton énergique et d'un col vigoureux, il avait bien les avantages désirables pour cela. Mais la conviction lui manquait. Il se laissait aimer, sans doute, et ne se refusait point à cueillir l'occasion qui passait à portée de sa main. On savait, dans le monde des coulisses, qu'aux environs de 1850, au foyer de la Comédie-Française, deux femmes illustres avaient joué aux cartes la chance de se déclarer la première et que Rachel avait gagné la partie ; on savait, disons-nous, qu'il eut le contentement peu banal d'entendre la grande tragédienne murmurer à son oreille, le soir, le : [Cher seigneur, je t'aime](#). Seulement à l'exception de cette reine de théâtre, on ne lui connut jamais, en fait de maîtresses — avant son mariage — que des femmes assez nulles.

Il n'en recherchait pas d'autres et s'en tenait à celles-ci par système. L'opinion qu'il avait de l'intelligence féminine touchait à l'extrême du dédain et de la sévérité. Il n'appréciait qu'à la petite mesure les femmes d'esprit, estimant que cet esprit même est d'une espèce inférieure. Aussi se gardait-il, comme du plus grand péril d'ennui, de fréquenter en leurs salons. L'un des frères de Langeac l'ayant invité, lui et plusieurs, il s'était aperçu qu'on se montrait fort empressé, ce soir-là, autour d'une jeune comédienne, Jeanne Destoubets, la future comtesse de Loynes, et qu'on avait l'air de faire grand état, non seulement de ses yeux brillants sous l'arc pur des sourcils et des roses fleuries de son teint, mais des finesses de paroles, qui voltigeaient sur ses lèvres. Gaiffe fut le seul à prendre parti contre cette manière de voir : [C'est une poseuse](#), affirmait-il. Et il ne lui ménagea point les piquêtes de son ironie.

Adolphe Gaiffe passa bien des nuits blanches dans les restaurants parisiens. Rarement y faisait-il sa compagnie privée de Frisette ou de Turlurette. Son plaisir était de retenir un cabinet et de s'y enfermer avec des amis tels que le comte de Juigné, Nestor Roqueplan, ornés comme lui-même de la politesse des âges évanouis. Il ne pouvait souffrir aucune espèce de banalité. Les effacés, les neutres, les pâles esprits, il ne les connaissait point et ne les voyait point. Jamais à bout de verve, il résistait à causer ainsi jusqu'au matin.

Il ne se couchait pas avant quatre ou cinq heures. Mais, en revanche, quand il avait gagné son lit, il s'y incrustait et ne le quittait plus que le soir. Une après-midi, l'un des intimes de Gaiffe, prenant avec soi son jeune fils, un bambin de cinq à six ans : [Nous allons voir un ami](#), lui dit-il, [tu sais, M. Gaiffe](#). — Ah ! oui, dit l'enfant, [le monsieur qui est toujours couché !](#) Il n'accordait au sommeil que le strict nécessaire et passait la meilleure partie de son temps à lire. Dédaigneux des flâneries boulevardières, il dévora des bibliothèques, durant ses siestes laborieuses. Paresseusement étendu, il accroissait sans effort la somme de ses connaissances. Son savoir était énorme. On pouvait l'interroger, il répondait avec

une sûreté parfaite sur toute question. Aussi professait-il, d'habitude, une grande rigueur à l'égard de ses contemporains. Un jour qu'on lui faisait l'éloge d'un livre, dont l'auteur avait consacré l'objet à la peinture des mœurs et des idées, du XVIIe siècle : *C'est faux*, prononça-t-il, *d'un bout à l'autre*. Et il se mit à décortiquer l'ouvrage, phrase à phrase, de sorte qu'il n'en resta plus rien. Ses jugements étaient tout d'une pièce. Il cataloguait lest gens dans son esprit, une fois pour toutes, sous une étiquette distincte, comme des hommes, qui avaient reçu de la nature une aptitude, un don, en dehors desquels le reste de leur personnalité était non avenue pour lui.

Gaiffe, que tourmentait l'esprit, avait horreur de la plume. Nul ne fut moins exact dans sa correspondance, qui, pour ainsi dire, n'existait pas. Bien qu'il tournât d'une façon délicate la meilleure langue du XVIIe siècle, il ne s'y employait que malgré soi. En considérant le petit nombre de ses écrits, on aurait pu croire qu'il n'avait pas la main légère et qu'il composait difficilement. Au contraire, il jouissait d'une étonnante facilité. Quand il bulletinait et politiquait, en la Presse, sous la direction de Peytral, son cabinet de travail était ouvert à tout venant. On pouvait entrer et sortir, jaser, s'interpeller ; rien ne troublait l'agilité de sa plume, aussitôt qu'il lui avait lâché la bride. La littérature vit de contrastes. Cette aisance merveilleuse de Gaiffe fut encore portée dans un relief plus frappant par la manière de travailler si différente de son successeur Prévost-Paradol, qui fermait hermétiquement les portes, dès qu'il se mettait en frais d'écriture.

Lorsque la direction de la Presse changea de main, il lui fallut quitter la place. Il exerçait un véritable empire sur l'esprit du jacobin Peytral. Quoique verbeux et discoureur, ce dernier était comme éteint devant lui. Avec Emile de Girardin, il en alla tout autrement. Adolphe Gaiffe aimait à dominer, Girardin était essentiellement dominateur ; et ce dernier étant le maître, il le lui fit savoir.

Il ne messeyait pas à un épicurien comme celui-là de reprendre sa liberté complète. Mais, l'ennui de l'affaire, c'est que les écus sortaient de sa poche et n'y rentraient plus d'aucune manière. Sur ces entrefaites, le financier Solar, qui avait lié partie avec Mirès, offrit à Gaiffe de se l'attacher comme secrétaire. Le mot sonnait mal à l'oreille de l'intéressé ; il impliquait des obligations d'ordre, de suite, de ponctualité, qui, lui semblaient inquiétantes :

— *Me voyez-vous*, s'exclamait Gaiffe, causant de l'affaire avec son ami Guy de Charnacé, *me voyez-vous, bien le secrétaire de cet idiot de Solar ! Vous comprenez si j'hésite !*

— *Vous ne devriez pas avoir d'hésitation. Le cas est clair. Vous n'avez rien, et pas à dîner, ce soir.*

— *Mais, ce Solar se lève à des heures indues ! Il est sur pied, à sept heures du matin, quand à peine je viens de me coucher. C'est d'un grotesque achevé.*

Pourtant, nécessité faisant loi, il a promis, de se rendre, le lendemain, matinalement, de l'hôtel borgne, où il gîtait, rue de Provence, en l'élégante demeure qu'habitait Solar, au coin de la rue Saint-Georges.

Il ne s'arracha pas du lit sans peine. Il y avait fallu l'intervention énergique de Charnacé, qui, pour l'y contraindre, amicalement avait emprunté le secours d'une carafe d'eau, qu'il lui versa sur la tête. Huit heures tapant, il pénétra chez Solar, bien surpris de ce miracle d'exactitude.

Décidément, pensa-t-il, *Gaiffe est plus sérieux que je ne me l'étais figuré.*

Il est vrai que, le second jour, il n'était plus là qu'à neuf heures, et, le troisième, à dix. — Nous avons de la correspondance en retard, lui fit observer doucement le financier, voyez cette pile de lettres, auxquelles il est urgent de répondre. — En effet, répondit Gaiffe, avec un sang-froid imperturbable. Je prendrai donc un secrétaire ! Solar, dominé complètement par le prestige qu'il exerçait sur chacun, ne trouva rien à objecter.

Le bureau de Gaiffe, chez Mirès et Solar, offrait cette particularité qu'on n'y apercevait ni plume ni encre. Très au courant des choses de finances sans qu'il parût s'en occuper, entre ses repas chez Bignon il provoqua de bonnes et fructueuses initiatives d'affaires. Il inspirait d'excellentes opérations, quand il ne les démolissait pas. Solar le payait très régulièrement pour ses frais de conversation. A part cela Gaiffe ne lui rendit jamais le moindre service, et la chose n'est pas certaine qu'il ait jamais écrit une lettre pour lui. Ce qui n'empêcha pas qu'il ne prît, à son tour, le goût de la spéculation financière bien comprise et pratiquée sans fièvre ; il s'y arrangea un nid confortable, pour le reste de ses jours.

Des hommes tels que Gaiffe, Aurélien Scholl, Claudin et divers, furent des charmeurs plutôt que des viveurs, des philosophes de la vie ardente plutôt que des jouisseurs. Ils présentaient cette particularité qu'ils avaient horreur de leur lit, aux heures normales et bourgeoises. La façon dont ils entendaient et distribuaient l'emploi du temps leur était commune avec un groupe de noctambules aimables ayant fait de la nuit positivement le jour.

Sans s'être donné rendez-vous ils se retrouvaient, à point nommé, sur le boulevard, alors que l'avait déserté la foule. Les bruits discordants de la rue avaient cessé, l'heure des affaires était depuis longtemps passée, les théâtres avaient éteint leur rampe et fermé leurs portes ; ils s'appartenaient maintenant et pouvaient à leur aise rêver et divaguer¹. Nestor Roqueplan, strictement en habit noir et en cravate blanche, arrivait de l'Opéra, du monde ou de son cercle ; Roger de Beauvoir, on ne savait d'où ; Gustave Claudin, de quelque bureau de journal ; Aurélien Scholl, d'une bonne fortune peut-être, car, étant jeune et joli garçon, il accrocha, dit-on, bien des cœurs au croc de sa moustache ; et Lambert Thiboust sortait de l'un des théâtres où ses pièces tenaient continuellement l'affiche. Ils s'installaient, soit à la Maison d'Or, soit au café des Variétés, soit, un peu plus tard, chez Brébant, et, les coudes sur la table, paradoxaient à perte de vue sur les arts ou l'amour. Ils mangeaient peu, mais parlaient beaucoup. C'était leur manière de distiller, en délicats, les minutes exquises de la vie spirituelle.

¹ Quand par hasard, a noté Claudin dans ses *Souvenirs*, on se séparait plus tôt que de coutume, Roqueplan était furieux. Il demeurait, rue Taibout, et moi, rue Le Peletier. Alors, il procédait ainsi : il montait avec moi dans une voiture de place, et le cocher avait ordre d'aller de la rue Taitbout à la rue Le Peletier, et de la rue Le Peletier à la rue Taitbout, et cela pendant des heures ! Que devait penser l'automédon, à moins qu'il ne dormît sur son siège, de la bizarre espèce de clients, qu'il déambulait ainsi de la nuit au matin !

Le commun des viveurs et des viveuses de la nuit se dépensaient moins en paroles et s'amusaient davantage, au sens réel du mot. Ils couraient les théâtres de genre, les lieux de rendez-vous et les vergers de Vénus. Ils s'y prodiguaient avec frénésie.

En dehors de la société curieusement panachée, dont nous avons silhouetté la physionomie mouvante, Paris enfermait dans son sein un amalgame d'hommes et de femmes, qui n'étaient ni l'aristocratie, ni la finance, ni la littérature, mais qui touchaient un peu à tout cela ; au reste, de commerce facile, sans préjugés, amis de leur aises, passionnés de la fête à découvert, dans les bals, aux soirées de premières, en tous lieux d'exhibition et d'amusements. Femmes de beauté, dandies, demi-poètes, par excellence gens de plaisir : c'était dans la mêlée parisienne un public à part, possédant ses façons de parler, de s'habiller, ayant ses courtisans et ses courtisées,, ses favoris et ses favorites. Il composait le noyau de la vie nocturne, dont la règle était de dîner à minuit et de déjeuner à cinq heures du matin.

Ceux-là produisaient autour d'eux l'excitation joyeuse. Et le reste, la foule anonyme, s'y conformait du mieux et du plus agréablement possible. Chacun, en vérité, s'y poussait peu ou beaucoup. Le souci général de la société était de savoir à quels amusements elle pourrait tuer le temps, après les affaires. La stimulation au plaisir sortait de toutes parts. On n'était alors ni plus écervelé, ni plus corrompu qu'à présent ; mais on s'abandonnait avec plus de franchise à des entraînements, que ne détournaient point de leur objet les occupations ou les aspirations civiques. Si l'Empire ne donna pas beaucoup de liberté, il offrit, en échange, des compensations... illusoire, peut-être, mais qui, sur le moment, avaient bien leur douceur. Les ennemis de la veille comme les satisfaits du jour s'unissaient à trouver que l'univers enfin penchait du bon côté. Des poètes à la lyre d'airain s'attendrissaient à chanter le verdissement du printemps universel. L'atmosphère parisienne était comme saturée de ferments voluptueux. Toutes fantaisies frivoles étaient à l'ordre du jour. La presse anecdotique, boulevardière, charivarique, se sentait portée à une immense faveur. Des visions de formes séduisantes et lascives faisaient frémir le crayon des amuseurs de l'image. Leste et court-vêtue la verve d'un Grévin se donnait libre carrière dans le paradis des modes, dans les sphères tapageuses des princesses de la rampe, des étoiles de ballet et des indépendantes. Un Grévin ! on reconnaissait dans ce seul mot l'élégance moderniste un tant soit peu frelatée, l'allure engageante, la grâce coquette assaisonnée d'un grain de perversité, le chic enfin, qui en était le caractère habituel, l'abrégié, l'essence¹.

Les femmes... Le luxe des femmes, la coquetterie des femmes... on en revenait toujours là. Et toujours coulaient les sources de haute joie. D'apparence — nous

¹ Par quelle figure neuve a-t-on remplacé la frimousse chiffonnée de ces rieuses d'hier ? La vie n'étant plus de mode, ni l'amour, ni la joie, et le talent ne se cherchant plus que dans l'assombrissement et dans l'enlaidissement de toutes choses, les successeurs de Grévin ont substitué, de préférence, à sa Parisienne fine et délicate, fuyante image des passionnettes vite dénouées, des liaisons courtes, librement heureuses et passagères, le type plutôt poignant et douloureux de celle qui résume les veuleries de l'amour repu ; et, sans pitié, continuellement, ils nous servent et portent sous nos yeux en sa note la plus réaliste, la fille telle que nous la coudoyons, chaque jour, l'irresponsable accomplissant sa tâche avec des allures d'hallucinées, vidant les bourses et les cervelles sans conscience, sans plaisir, sans attachement, sans haine, et qui finira sans savoir comment elle a vécu. C'est plus exact peut-être. Avons-nous gagné au change ?

disons d'apparence, car il y eut d'autres efforts et d'autres résultats, sous le second Empire —, ce n'étaient que fantaisies heureuses et changeantes, mousse pétillante de Champagne et de gaieté¹. Aux acteurs, qui tenaient un rôle, petit ou grand, dans ce festolement général, il apparaissait, selon le mot d'un contemporain, qu'eux-mêmes jouaient une féerie, en un décor de pays singulier, où la nappe était toujours mise, les lits toujours prêts, les amours toujours en campagne. Nous ne pouvons que le répéter, en tournant la page et en nous gardant d'abonder en des considérations graves, qui seraient le revers du tableau : ceux qui furent jeunes, oisifs et libres, en ce temps, ne durent pas regretter d'être au monde.

¹ Cf. notre livre sur la *Séduction*, chapitre VII.

CHAPITRE CINQUIÈME

HORS DU MONDE : LA LÉGENDE DE LA MARQUISE DE PAÏVA

Une bonne maison. — Les origines de Mme de Païva. — Sur la présentation pseudo-conjugale de Henri Herz. — Après le départ du célèbre compositeur. — Une période difficile. — Comment elle en sortit victorieusement. — Mariage de Thérèse Lachmann avec le seigneur portugais Araujo de Païva. — Prompte séparation. — Ce que devint le marquis de Païva ; étrange et mélodramatique histoire. — Autre face du roman ; ascension heureuse de la marquise dans le luxe et la volupté. — Le comte de Henckel. — Installation magnifique au centre de Paris. — Description de l'hôtel des Champs-Élysées et de ses merveilles artistiques. — Les dîners qu'on y donnait. — Convives habituels. L'un d'eux ; portrait d'un original, émule prétendu de Brillat-Savarin. — Entre gens d'esprit. — Ce qui se disait chez Mme de Païva, demain comtesse de Henckel. — Elle laisse pressentir des visées politiques. — Hohenlohe, Gambetta, Henckel. — Départ de Paris. — Elle ne fera qu'apparaître et disparaître dans un cadre nouveau d'éclat et d'opulence. — Un court jugement.

Aux environs de 1850, d'aimables seigneurs de lettres, parfois, lorsqu'ils avaient posé la plume sur le manuscrit achevé, se demandaient : **Où irons-nous, ce soir ?** Au divan de la rue Le Peletier, le parangon des cafés académiques ? Au Château-des-Fleurs ? Chez les princesses voilées de ce portique nocturne ? Dans le monde, le vrai monde ? Chez une grande dame authentique ? Où, dans quel lieu de repos ou de délices ?

Un Léon Gozlan ou un Arsène Houssaye n'avaient pas à réfléchir longtemps si l'interrogation se posait à leur esprit justement le jour où recevait Mme de Païva, en son hôtel de la place Saint-Georges, en face de la célèbre maison de Thiers rebâtie avec les millions de l'Assemblée nationale, ou bien, lorsque, plus tard, ayant, à coups de millions aussi, fait sortir de terre son merveilleux hôtel des Champs-Élysées, elle y donnait à dîner princièrement. Ils savaient la date, l'endroit, et l'heure. Ils n'ignoraient non plus que, dans cette maison coulaient les meilleurs vins de France. Ils n'avaient rien de mieux à faire que de s'habiller pour s'y rendre.

Quelle était donc, d'où venait cette fortunée marquise qui, presque seule, alors, avec la princesse Mathilde et la baronne de Poilly, ouvrait une demeure hospitalière aux lettrés et aux arts ? Voici de quelle manière on expliquait la chose.

Un soir de l'année 1863, Sainte-Beuve donnait à dîner en sa cassinette de la rue Montparnasse. Les propos, qui circulaient d'un bout à l'autre de la table, avaient pour thème les salons qualifiés en petit nombre, où fréquentaient les écrivains en passe de célébrité. On parla naturellement de Mme de Païva, de sa fastueuse existence, de son luxe sardanapalesque et de ses réceptions, Théophile Gautier, grand électeur en ce domaine, tenait le discours et détaillait abondamment les phases d'une destinée pleine de surprises. Il y mêlait bien, de ci, de là, quelques amplifications romanesques, ayant l'imagination trop riche pour se refuser le plaisir d'orner la vérité, si extraordinaire qu'elle fût déjà. Le fond de l'histoire, déglacée des broderies qu'il y ajouta, se résumait à raconter ceci.

Sur les confins de la Prusse et de la Russie avait, vu le jour une Juive polonaise trop belle, à son avis, et trop ambitieuse pour languir dans la médiocrité, où le hasard l'avait fait naître. Elle voyagea du nord au centre de l'Europe, passa ignorée en Allemagne, alla conquérir sa place à Paris, faillit y périr de dénuement et de faim ; et, après d'invraisemblables vicissitudes, tout à coup se trouva n'être rien moins que la lionne des célébrités du demi-monde, la reine des femmes entretenues ; puis grande damée, marquise, en amendant qu'elle devint plus encore : la comtesse de Henckel et la cousine du prince de Bismarck. Elle-même en portait témoignage ; car elle se laissait interroger volontiers sur les vertigineuses métamorphoses de sa destinée. Il ne lui déplaisait point de remémorer les phases de son roman miraculeux, et en partant du plus bas. Oui, elle avait bien été cette Thérèse Lachmann poussée dans quelque coin vague de la Russie polonaise, contrainte d'épouser, en 1836, parce qu'il fallait vivre, un petit tailleur à façon du nom d'Antoine Villegoing et qui s'était enfui, une année après, laissant derrière soi un homme et un enfant et faisant route vers les féeriques horizons, où se découvrent de ces nobles inconnus, qui versent aux femmes de beauté un million ou deux, à l'année, pour leurs menus plaisirs.

On commença à la connaître, dans Paris, sous les auspices du compositeur Herz, qui lui donna des leçons de piano, passa de l'utile à l'agréable et, l'annonçant comme sa femme, l'imposa comme telle dans les milieux artistiques. Un spirituel mondain, dont la neige des ans eut le temps de blanchir les tempes depuis lors,

me la dépeignait de mémoire, telle qu'il l'avait entrevue par hasard, en la chaude saison de la vie. C'était à une réunion du soir, chez Mlle Doze, devenue Mme Roger de Beauvoir. Il n'y avait là de femme invitée que Thérèse Lachmann présentée, reçue sous l'étiquette pseudo-conjugale, au bras de Henri Herz. Elle apparaissait orgueilleusement belle, de corps sinon de visage, en la splendeur de ses lignes, un peu opulente de formes, avec la gorge pleine, des seins modelés en coupe et se montrant plus qu'à demi, la lèvre rouge et charnue, l'œil junonien, à fleur de tête, ; d'ailleurs, tenant à être entendue autant qu'à être vue, mais volontaire en son geste, impérieuse en ses façons, ne plaisant pas à tous et jetant dans la conversation des mots qui ressemblaient à des défis, tant elle avait l'air assurée de son pouvoir sur la sensualité des hommes.

Il y eut un point d'arrêt et une hésitation critique dans cette marche de conquête.

Herz, en 1848, s'était réveillé ruiné. Le célèbre pianiste, qui avait la fantaisie du pittoresque, s'était dit qu'il aurait chance de refaire sa fortune en Amérique et que ce ne serait pas une mauvaise idée d'aller donner des concerts aux demi-sauvages de San Francisco, — du San Francisco d'alors — quand le monde entier s'élançait vers la Californie à la recherche de l'or. Il partit, sans se préoccuper de Thérèse Lachmann. Elle n'avait pas eu le loisir de réaliser des économies sur les libéralités intermittentes d'un artiste. La gêne ne tarda pas à descendre chez elle et bientôt ensuite une pire visiteuse : la misère. Elle tomba gravement malade, à l'hôtel de Valois, aux Champs-Élysées. Théophile Gautier racontait que ce fut, en cette heure d'angoisse, qu'il reçut une lettre d'elle le priant de venir la voir. Il se rendit à son appel, dans la chambre dénudée qu'elle occupait. Et, cette femme à demi morte, qui n'avait plus ni son ni maille, lui tint le langage suivant :

Tu vois où j'en suis... Il se peut que je n'en reviendrai pas. Alors, tout est dit. Mais si j'en reviens, je ne suis pas femme à gagner ma vie avec de la confection et je veux avoir, un jour, à deux pas d'ici, le plus bel hôtel de Paris. Rappelle-toi ça.

La chance, l'occasion libératrice s'offrit à elle sous les traits d'une couturière au génie perspicace, qui fit mise hardiment sur la carte à jouer. Ce fut Camille, une émule de Palmyre, à Paris. Elle n'avait eu qu'à envelopper d'un regard connaisseur Thérèse Lachmann pour augurer du lendemain sans inquiétude. Elle lui ouvrit un large crédit, l'habilla de pied en cap et, quand Thérèse sortit de ses mains en une toilette ensorcelante : **Vous n'avez plus qu'à faire le reste**, lui dit-elle. Thérèse partit pour Londres. Un soir, l'ex-madame Herz apparaissait dans une loge découverte, au Covent-Garden, provoquant dans l'assistance fashionable la sensation prévue, c'est-à-dire escomptée ; et, en quittant la salle, elle avait enlevé le cœur de l'opulent lord Stanley.

Comment Thérèse Lachmann. après avoir inspiré des sentiments variés au pianiste Herz, au duc de Guiches, plus tard duc de Gramont, à d'autres dont les noms nous échappent, sut faire passer dans l'âme d'un gentilhomme lusitanien, le marquis Araujo de Paiva, cousin de l'envoyé du Portugal, une passion ardente, l'amener pas à pas à lui offrir son nom et sa fortune, comment s'alluma et s'éteignit, tel un feu de brindilles sèches, cette légitime flamme et par quelles circonstances fut dénouée leur union presque aussitôt qu'elle eût été formée : on n'eut jamais de pleines clartés là-dessus. Il serait bien hasardeux de prendre à la lettre l'explication qu'en a donnée crûment ce terrible langard de Viel-Castel. A l'en croire, dès la première nuit écoulée, Mme de Paiva aurait tenu à son époux de vingt-quatre heures le plus singulier des discours. Leur mariage n'avait pas

été un vain mot, En lui donnant son nom il lui avait apporté ce qu'elle désirait : les convenances et les dehors d'une situation mondaine. De retour elle lui avait procuré les instants de bonheur qu'il avait convoités d'elle : ils étaient quittes l'un envers l'autre. Mais, pour continuer d'agir en **honnête femme**, elle le prévenait sincèrement, ouvertement, qu'elle n'était point la digne épouse, qu'il pourrait présenter en tous lieux sans hésitation, que la sagesse lui commandait de s'en tenir là, sur ce lendemain de possession, de retourner seul en Portugal et de la laisser poursuivre à Paris sa voie d'indépendante.

Plein de confusion à cet aveu dépouillé d'artifice, il aurait écouté le conseil de Thérèse Lachmann. Abandonnant, comme elle le demandait, à sa destinée de pécheresse impénitente celle qui portait maintenant le nom de marquise de Païva, il se serait remis en route aussitôt pour aller ensevelir dans la quasi-solitude d'un château portugais le souvenir d'une aventure entremêlée de plaisir et de regret.

A la vérité, il y eut séparation de corps et de biens, et la chronique des tribunaux ne se gêna point de lever les voiles sur les faits qui avaient précédé et suivi cette rupture. Mais on demeura plus longtemps à percer le mystère de la disparition et de la mort du marquis de Païva. Les choses se passèrent d'une manière étrange et romanesque à faire pâlir les imaginations feuilletonesques les moins vraisemblables qu'on ait inventées sur le plongeon d'un homme du monde ou la culbute suprême d'un viveur.

Cet Ajauro de Païva était un seigneur de fort belle mine joignant à la fougue méridionale, qu'il trahissait dans l'excès de ses passions pour le jeu et l'amour, la dignité froide et contenue particulière à l'aristocratie anglaise, et qu'il avait rendue, sienne lorsqu'il étudiait à Oxford. Il avait tous les goûts de la fashion pour les sports, le cheval et les armes, cultivait les lettres en dilettante, fréquentait les théâtres, autant pour les loges des actrices que pour les pièces représentées et trouvait encore le temps — ce qui n'était point le meilleur de sa vie — de s'attarder aux tables de jeu.

Il était des abonnés de l'Opéra que reconnaissaient, au premier coup d'œil, les demoiselles du corps de ballet, avec sa haute taille, son teint mat, le plissement énigmatique de ses lèvres déguisé en sourire, et la coupe irréprochable de son habit se détachant entre les frais corsages et les jupes de gaze, qui virevoltaient autour de lui. La rosette de la Légion d'honneur saignait à sa boutonnière. On savait qu'il fut, en 1855, commissaire-adjoint à la section portugaise de l'Exposition universelle et qu'il avait sa place gardée dans les cercles diplomatiques. Il passait pour être fabuleusement riche. On constatait ses dépenses ; on ignorait ses justes ressources. Au tapis vert de l'Impérial il avait le geste large, la forme impassible dans le gain comme dans la perte, et, volontiers, taillait à banque ouverte.

De vrai, le marquis portugais, n'était plus, depuis quelque temps, en brillante posture : les cercles et les femmes l'avaient nettoyé jusqu'aux moelles. Et c'est ici que se place l'épisode final, dont le secret s'envola, certain soir, de la plume d'un **vieux Parisien**, qui n'avait point dit son nom et que nous pouvons, en toute certitude, appeler Bernard Bauer.

Araujo de Païva avait pour ami un impérialiste intransigeant, féru de son zèle dynastique jusqu'à se rendre compromettant, bretteur enragé, conspirateur d'instinct et duelliste par besoin, fantasque avec cela, excessif en toutes ses impulsions et n'éprouvant rien, à demi : confiance, amitié, colère ou haine. Or,

ce personnage singulier ne pouvait se passer de la compagnie de Païva. Il le voulait avoir, incessamment, entre sa femme et lui. En maints lieux se revoyait toujours uni cette sorte de ménage à trois. Après la révolution du 4 septembre, on était revenu d'Ecosse à Paris. K... — nous le désignerons par cette initiale — n'était plus consul. Les appointements, qu'il tenait de la caisse impériale, n'existaient plus. La fortune de Païva s'en était allée dans les airs, en fumée. Cependant, le trio n'avait pas modifié son ordinaire, dépensait sans compter et vivait largement. Il ne pouvait être question de fonds secrets, inavouables, avec l'ancien fonctionnaire, que ses bizarreries n'empêchaient point d'être un parfait homme d'honneur. Quelle était la source du Pactole ? S'autorisant des droits d'une vieille camaraderie, Bauer se proposa d'éclaircir un tel doute. Un jour, il demanda au serviteur de l'empire dépossédé de ses anciennes fonctions, si le Ciel l'avait favorisé d'un héritage.

Pas du tout, répondit-il. Au contraire, Païva et moi, nous avons mangé peu à peu ma modeste fortune. De cent cinquante mille francs, pas davantage, dont elle se composait, il reste à la caisse commune, trois mille huit cent quarante francs et quelques centimes. Le compte est exact...

Son interlocuteur l'examinait, stupéfié :

Vous me croyez fou. Eh bien ! écoutez la suite. Mais, avant tout, jurez-moi de garder jusqu'à nouvel ordre le silence du tombeau sur ce que vous allez apprendre de ma bouche.

— Soit, comme je ne suppose point qu'il s'agisse d'un crime commis ou à commettre, je vous en donne ma parole.

— Sachez donc que, depuis des années, Païva a dû me faire des emprunts successifs. N'ayant pas à se fonder, dans le présent, sur les richesses d'une mère sordidement avare, à qui pouvait-il s'adresser mieux qu'à moi-même ? Mais cela n'est qu'une bagatelle. Nous en serons dédommagés amplement. Et voici de quelle manière. Païva, vous le savez, sans doute, autrefois a constitué à sa femme un douaire de huit cent mille francs. L'union fut courte. Il y eut séparation, et la femme séparée n'y perdit rien, étant devenue, par la suite, et de la façon la plus aisée, archimillionnaire. Alors, le marquis lui intenta un procès en restitution de cette dot fictive. Sa cause, il l'a gagnée haut la main, en première instance, en appel et en cassation. Pour garantie de paiement a été prise, par autorité de justice, une hypothèque sur une propriété de Mme de Païva : la terre de Pontchartrain, valant au bas mot quatre millions. Le tribunal a accordé, de plus, les intérêts de retard. Nous toucherons un million cent mille francs. Un joli denier ! Mais, comme nous devons cent mille francs à Jules Favre, pour ses honoraires d'avocat, nous ne réaliserons, en chiffres nets, qu'un million. Mis en viager au dernier survivant, cela nous vaudra juste soixante-quinze mille livres de rente. Nous en avons réglé l'emploi. Nous irons vivre dans le Yorkshire, où les chevaux abondent, à des prix très abordables. Nous avons déjà loué un cottage ; il y aura une chambre pour vous ; et cette chambre, je puis vous la montrer ; car, voici la photographie du castel. Les écuries, que vous ne voyez pas, sont derrière. Il y aura place pour six chevaux ; mais, comme il est sage de se borner en commençant, nous en aurons seulement quatre. J'ai dit. Qu'en pensez-vous ?

— Mais je pense que nous naviguons en plein roman, en plein conte de fées ou des *Mille et une Nuits*, et que ce serait magnifique, admirable autant qu'extraordinaire, s'il y avait des garanties, des preuves.

— Des preuves ? Vous demandez des preuves ? Je vais vous en fournir. Venez.

Et il entraîna, au pas de course, l'auditeur incrédule, rue Caumartin, à l'hôtel où demeuraient l'ancien consul et sa femme, très près du logis de Païva, qui, pour le moment, avait restreint son ambition à n'occuper qu'une chambrette sise rue Neuve-des-Mathurins et donnant sur la cour. Qu'importait l'heure présente ? N'allait-il pas en sortir, demain, millionnaire ?

On monta l'escalier, on pénétra dans une pièce exigüe :

Tenez, dit-il en tendant à Bauer une serviette bourrée de papiers. **Le trésor est là-dedans. Emportez et lisez.**

Celui-ci, que talonnait la curiosité, se hâta d'arriver chez lui ; et, Renfermant à triple tour, se jeta tête baissée dans le dépouillement de ces actes, de ces lettres, de ces jugements, de ces extraits d'hypothèques, de ce grimoire juridique portant bien des caractères d'authenticité. Néanmoins, son incrédulité persistait sous la forme du doute traversé de défiance. Le lendemain, il demanda à celui qui lui avait confié le dossier l'autorisation de le soumettre à l'un des membres les plus experts du notariat parisien.

L'examen ne comporta pas d'hésitation.

Oui, ces pièces, fut-il répondu, **sont authentiques. Il est vrai que je n'ai jamais entendu parler de ce procès. Mais on ne peut pas tout savoir.**

Une quinzaine s'écoula. Bauer, son ami et le marquis de Païva se retrouvaient ensemble, causant dans la salle à manger d'un coquet pavillon, qui avait été loué, pour y terminer la saison, près de la forêt de Fontainebleau. K... rayonnait de confiance, Païva paraissait plus excité, plus fiévreux qu'à l'ordinaire ; Bauer regardait, écoutait, et se demandait, par instants, s'il ne rêvait point. Sur ces entrefaites, arriva le curé de l'endroit. Il venait solliciter du riche gentilhomme, dont la légende, aux alentours, avait déjà triplé, que dis-je ! décuplé le million, qu'il daignât, en sa munificence, accorder un vitrail à l'église.

Combien le vitrail ? demanda négligemment Païva.

— Oh ! une misère pour vous : sept cent cinquante francs.

— Commandez-le.

Et le vieux prêtre s'était retiré, en le couvrant de bénédictions. Quelques minutes plus tard, Païva prenait le train du soir pour Paris. Il aurait le soin de voir Jules Favre, le lendemain, et de très bonne heure, disait-il. Ceux qui restaient à la maison allumèrent leurs bougeoirs pour gagner leur chambre et leur lit. En serrant la main de son hôte et lui souhaitant le repos de la nuit, K... ajouta ces paroles :

Il est grand temps que nous touchions notre million. Je viens de donner à Païva deux mille deux cents francs, qu'il doit verser demain au greffe de la Cour de cassation, il me reste purement et simplement dix louis. Bah ! pour trois jours, c'est plus que suffisant.

Cette agréable pensée berça son sommeil. Le lendemain, tous rentrèrent à Paris. Le surlendemain, Bauer, en parcourant les journaux, d'un œil distrait, fut arrêté par ce titre, à la manchette des faits divers : SUICIDE MYSTÉRIeux DU COMTE DE P***, RICHE PORTUGAIS. Il ne fit qu'un bond et se précipita rue Caumartin. Il n'eut pas à questionner ses amis. C'était sur leur visage et dans leurs paroles un mélange de confusion, de colère, de désespoir indescriptible, à travers lesquels

se faisait passage, par hoquets et par saccades, le récit tragique de ce qui était arrivé. Le lundi soir, les premiers mots de Païva en revoyant K... et sa femme avaient été pour leur dire :

Mes amis, depuis des années, vous avez été avec moi au sacrifice, à la peine ; je veux que, demain, vous soyez à la fête. A midi sonnant, grand déjeuner à la Maison d'or. Je vous l'offre. Après, ce sera la forte somme. On la touchera, le même jour, avant la fermeture de la caisse, à la Banque.

En effet, il fut superbe, ce déjeuner. On était demeuré deux heures à table, s'oubliant, nageant dans le bonheur. Païva buvait, riait, plaisantait : C'est mon dernier déjeuner, disait-il, en ajoutant aussitôt : d'homme pauvre. Enfin, il se leva : J'ai laissé les pièces à la maison, par prudence : je cours les chercher, attendez-moi. Il serre les mains, qui lui sont tendues, d'une rapide et fiévreuse pression. On le sent ému ! L'éblouissement du million...

Les minutes parurent longues. Elles tombaient avec lenteur. A chaque pas dans le couloir, on prêtait l'oreille ; on s'attendait à le voir apparaître, tenant les fameuses pièces. Mais il ne se montrait toujours point. Deux heures et demie. Deux heures trois quarts... personne !

L'inquiétude nous prit à la gorge. Un accident avait dû se produire. Il fallait aller, chez lui, s'informer, sans perdre un moment. Nous étions arrivés déjà, lorsque, au coin de la rue, devant sa demeure, nous apercevons un énorme rassemblement. Que s'était-il passé ? Nous fendons la foule, et, avec mille peines, nous parvenons à franchir le pas de la maison. Nous entrons dans la chambre. Ma femme tombe comme foudroyée. Quel spectacle ! Il gisait sur son lit, défiguré, méconnaissable. Il râlait horriblement. Païva s'était tiré un coup de revolver dans la bouche. Son visage était couvert de sang. Il n'avait plus que quelques moments à vivre.

Malheureux, qu'y a-t-il ?

Il fit signe qu'il voulait écrire. On lui tendit un crayon. Il traça péniblement ces mots : C'était faux... Pardon...

— Mais le procès, l'hypothèque, le million ?

Il reprit le crayon, en tâtonnant, et, sur le papier sinistre, que maculaient des taches de sang, il ajouta :

Mensonge... pardon...

Tout s'était écroulé... On transporta Païva à Beaujon. Il mourut pendant la nuit. On apprit, peu de jours après, que sa mère, dont il laissait entrevoir la succession grossie par de longues années d'épargne avaricieuse, était morte, ruinée par les prodigalités de son fils.

L'effondrement du marquis de Païva dans la honte et la mort n'arrêta pas l'ascension heureuse de la marquise dans le luxe et la volupté.

Le hasard est le plus grand romancier du monde, a dit Balzac. Cette force mystérieuse aida singulièrement à contenter ses appétits de luxe et de domination par l'argent, lorsqu'elle mit sur son chemin le comte, futur prince Henckel de Donnersmarck. Et follement cet homme s'était épris de cette femme. Et voici comment — les détails m'en furent rapportés d'une source très sûre — elle sut l'attacher à elle et le garder.

Tout d'abord elle s'était montrée presque dédaigneuse, indifférente, se refusant à faire le signe qu'il avait désiré d'elle, en échange de libéralités princières. Il avait perdu patience. Il n'était plus à Paris. Ce fut elle, alors, qui suivit le [mortel prédestiné](#) ; elle entreprit de le retrouver bientôt et de l'assujettir décidément à son pouvoir. Le temps pressait. Elle partit pour Berlin. Les renseignements dont elle s'était munie tombaient juste ; car, le lendemain de son arrivée dans la capitale de la Prusse, déjà ses yeux avaient rencontré les yeux de Henckel. Toute l'ancienne ardeur du gentilhomme silésien s'était ravivée. Il multiplia ses visites au Staaathome, où elle était descendue, un hôtel de moyen ordre sis non loin de la célèbre promenade berlinoise, *Unter den linden*. Savante en l'art de stimuler les désirs sans les contenter, elle le laissait toujours, au terme de ses entrevues, insatisfait et plein d'amour. Une après-midi qu'il l'avait quittée, déçu, presque irrité, parlant de rompre, mais trop possédé de passion pour s'y résoudre, elle avait osé une dangereuse partie. On n'eût pas trouvé chez elle un écu vaillant. Les repas de toute sa journée s'étaient réduits à une tranche de pain et à une tasse de thé. Elle attendait. Il revint. On reparla d'amour et d'affaires. Il lui représenta, en des termes pressants, qu'un million ou deux par année ne seraient pas à mépriser au prix d'une complaisance, si facile. Elle en était bien convaincue d'avance, elle eut l'air de céder à la persuasion et se déclara vaincue enfin, dans un beau geste las de défaillance. Elle était devenue l'amie passionnée du comte de Henckel, en attendant d'être sa maîtresse légitime et sa femme.

Il était titré, en faveur auprès des princes de la Confédération, accrédité à Paris et, ce qui n'était point dédaignable, il possédait des mines de zinc d'une extraordinaire richesse. Elle n'était plus de la première jeunesse ; les jeux compliqués des fards ne déguisaient qu'imparfaitement la réalité. Son prince allemand avait plusieurs années de moins qu'elle ; et, sans doute, il ne l'ignorait point. Il avait pris la suite d'amitiés plutôt nombreuses. Mais elle avait le talisman particulier, le charme secret, on l'imagine ; car il ne cessait point de la combler. Un jour de mai, comme il entra dans sa chambre, il lui avait dit tranquillement : [J'ai acheté pour vous la terre et le château de Pontchartrain](#). Il venait d'en donner deux millions aux d'Osmons¹. La pluie d'or coulait dans les mains de Danaé ouvertes pour la recevoir. L'hôtel que Mauguin avait commencé et que Lefuel avait achevé de construire pour elle aux Champs-Élysées, était estimé valoir, décoré, meublé, enrichi de merveilles d'art, trois, millions nets. Ajoutez à cela deux millions de rente environ sur les fonds publics. C'est le sort qui lui était fait. Et, quand elle n'eut plus rien à souhaiter de ses richesses, le satrape silésien lui offrit son nom. La petite Juive d'autrefois en était arrivée à ce point d'opulence et de force sociale définitive. Avec sa confiance en soi mêlée d'orgueil, elle en attribuait les résultats moins à la faveur des circonstances qu'à l'énergie et à l'empire de sa volonté.

Une réputation de légende s'était formée, dans Paris, sur le luxe intérieur du temple, qu'elle avait voulu, pour ainsi dire, se consacrer, et dont les artistes les plus habiles inspirés d'elle, de ses goûts chercheurs, de ses fantaisies impérieuses, avaient parfait l'exécution. Car elle en avait elle-même conduit, surveillé et poussé les travaux avec ardeur. [Il faut bien](#), disait-elle, [amuser Henckel](#).

¹ Elle possédait, en outre, au Bois de Boulogne, le pavillon qui fut acheté en dernier lieu par Chauchard. Henckel y mettait ses chevaux.

Cet hôtel de Mme de Païva était au plein cœur de la ville. On le reconnaissait du dehors à ses larges baies vitrées. Une porte de bronze sculptée lourde, majestueuse, s'ouvrait sur le vestibule orné de mosaïque et où s'allongeait un banc de marbre rouge, au-dessous d'une glace miroitant dans son cadre d'or. Quatre portes en indiquaient les dégagements, et, pour peu que les yeux s'arrêtassent à examiner les motifs de bronze décorant ces portes, ils goûtaient le charme des fines ciselures, où Picaud avait gravé plusieurs des allégories de La Fontaine. Tout en face, vous invitait à pénétrer plus avant un petit salon d'apparences fort séduisantes avec ses peintures de Thirion figurant, entre quatre médaillons gardés par des griffons symboliques, le Génie traversant les airs, tandis que se découvrait, au-dessus de la cheminée de marbre noir, une femme demi-nue assise sur une branche morte, une Ariane en pleurs qu'on aurait voulu consoler, une amante trahie se cachant les yeux de désespoir, parce qu'elle ne peut attendrir le dieu perfide prêt à s'envoler.

On savait, en entrant, disions-nous tout à l'heure, qu'on avait passé le seuil d'un temple profane voué à l'exaltation de la femme et de la volupté. L'impression en était rendue plus complète dans le salon immense, dont les cinq hautes fenêtres, abritées contre les clartés trop vives du jour par des rideaux somptueux tombant à plis épais, s'alignaient sur la façade entière. Ici, l'attention se perdait, éblouie parmi tant de détails d'élégance et de beauté jetés à profusion ; elle errait des guirlandes et des rosaces, s'entrelaçant comme des chaînes de fleurs et qu'une main habile avait ciselées dans les lambris de chêne, aux panneaux dont les peintures étaient séparées par des colonnes incrustées de lapis. Elle se reportait aux consoles à table d'onyx supportant des figures de bronze, sorties du ciseau de Dalou, ou se fixait à considérer, sur la cheminée de marbre rouge, le vase antique contre les flancs duquel s'appuyaient deux femmes de marbre blanc, dévêtues jusqu'à la ceinture : la Musique et l'Harmonie, dont une glace énorme reflétait dans la lumière les formes sveltes. Elle voyageait de place en place, et quand elle avait rapidement effleuré les tableaux de Delaunay, de Boulanger, de Lévy, de Gérôme, elle ne pouvait plus se détacher du plafond de Baudry, de l'admirable fresque où le peintre vendéen avait fait palpiter les visions lumineuses du Jour chassant la Nuit. Ce chef-d'œuvre à lui seul valait tous les trésors de cette demeure trop belle. Puis, c'étaient le salon de musique, dont le principal ornement était le charme radieux de Vénus sortant de l'onde, une statue de Picou ; le salon de jeu, qu'éclairaient d'en haut quatre panneaux de verre gravé et qu'avivaient, aux murailles, les fraîches peintures de Brisset, une trilogie de grâce, d'ingénuité, d'amour, sous les aspects de la femme enfant, jeune fille et femme ; et enfin le lieu du festin, la salle à manger spacieuse et superbe, avec ses lampadaires de haut style, ses quatre doubles portes décorées des peintures de Rouvre, sujets de chasse et de vie champêtre, que dominait, au plafond, la fresque de Dalou : *Diane couchée sur un cerf*. C'était la reproduction large d'un des émaux les plus fameux de Bernard de Palissy.

La description est longue déjà, et nous n'avons rien dit du légendaire escalier, où tout était d'onyx¹ : les degrés, la rampe, les balustres et jusqu'au revêtement mural ; ni du palier du premier étage, où l'on s'arrêtait irrésistiblement à envelopper du regard comme d'une caresse, dans la paroi marmoréenne, le médaillon d'Amphitrite, nonchalamment assise sur un dauphin et commandant aux flots, qui bercent sa beauté ; ni de la salle de bain, une merveille où

¹ Une statuette d'argent en marquait le premier degré, à défaut de la devise qu'elle avait demandé à Emile Augier et qu'elle se garda bien d'y faire graver en lettres d'or.

l'imagination la plus raffinée n'avait pu se satisfaire qu'en relevant d'une somptuosité inouïe le service d'une femme amoureuse de son corps, parce qu'elle lui devait la possession des biens les plus enviés de la terre¹ ; ni de la chambre à coucher, le sanctuaire, avec son faste intime et le triomphe insolent du lit tout incrusté de bois rares et d'ivoires précieusement ouvragés, le lit posé comme un autel dans une niche de repos, au-dessous d'une Aurore planant dans l'azur... Mais la plume se lasse à dépeindre ces recherches infinies et tout ce luxe déployé, où l'on sentait la présence d'une idée unique de glorification personnelle, pareille à un défi, et qui finissait par blesser les yeux et la pensée.

Mme de Païva pouvait se déclarer contente d'elle-même et de la vie. Elle avait la maison la plus élégante de Paris. Ses dîners étaient exquisement renommés. Chez elle se réunissaient la fleur des artistes et des écrivains ; et, comme elle avait beaucoup appris, au cours de son existence cosmopolite, elle avait la réputation de savoir causer. Parfois, ses artistes, ses geins de lettres cédaient la place à des gens de finances, à de hauts banquiers. Alors Mme de Païva ne se mêlait que fort peu à la conversation, mais n'en perdait pas un détail et en faisait secrètement son profit. Un moment l'énorme fortune du comte de Henckel avait paru vaciller sur sa base. Elle y mit la main ; et, d'après des inductions adroitement saisies et utilisées, elle y avait ramené l'ordre, l'équilibre.

En temps ordinaire, ses convives étaient des intellectuels de premier choix.

Quelques-uns de ceux-là s'appelaient Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, Eugène Delacroix, Baudry, Emile de Girardin. Si l'on y joignait Gozlan et Houssaye, on avait à peu près nommé les invités de fondation, les élus. Ils pouvaient amener avec eux d'autres hôtes, de leurs amis, pourvu que les nouveaux venus répondissent aux conditions d'élégance spirituelle de la réunion."On y procédait aux voix, afin de tomber d'accord sur le choix des personnes et de maintenir sauve cette belle harmonie d'intelligences en fête soupant chez Aspasia. Une seule femme avait eu les honneurs du vote, à cause de sa beauté parée d'esprit : la sémillante et écrivante Mme Roger de Beauvoir, qui, de temps en temps, faisait face à l'amphitryonne.

De façon courante venaient quatre dîneurs attitrés ayant chacun, auprès de Mme de Païva, son rôle caractéristique et déterminé : Emile de Girardin, de Rheims, Arsène Houssaye et Dumont, l'obscur Dumont.

De Rheims, un conseiller sage et pratique, s'occupait des intérêts de la maîtresse du logis. Il était son chargé d'affaires officieux. Emile de Girardin devait la tenir

¹ Cette salle de bain était l'une des pièces les plus habitées de l'hôtel par Mme de Païva. Elle ressentait, nous a-t-on dit, un continuel besoin de rafraîchir le cours de son sang bouillonnant. En plein hiver elle se plongeait dans l'eau froide, s'habillait à l'air glacé et mettait à ces habitudes une sorte d'amour-propre spécial. A l'une de ses réceptions elle tardait à se montrer. Ses invités attendaient, debout ou assis au salon, que voulût bien les gratifier de sa présence la *maestra di casa*. Dans l'âtre de la cheminée très haute ne flambait, ne crépitait ni bois ni charbon ; mais une température tiède était entretenue par les bouches invisibles du calorifère. Enfin, elle daigna venir. Elle apparut, comme enveloppée des flots verts de l'Océan, avec toutes ses émeraudes ruisselantes sur le nu de ses épaules et de ses bras. Ah ! dit-elle, sans autre préambule, je suis encore un peu bleue, c'est que je viens de me faire coiffer par ma femme de chambre, les fenêtres toutes grandes ouvertes.

au courant des fluctuations de la politique. Le bel et riant Arsène avait, pour mission particulière d'amuser sa curiosité ; il lui détaillait en connaisseur la chronique de la galanterie cosmopolite. Né se croyait-il pas à cela mieux fondé que personne ? A l'entendre il revenait sans cesse d'une excursion nouvelle dans les boudoirs du meilleur monde. Il en causait d'abondance... et d'imagination. Car, nous le remarquerons en passant, Arsène Houssaye ne fut pas, quoiqu'il prétendît un vrai mondain. Il était prié aux réceptions du duc de Morny, du prince Napoléon, de la princesse Mathilde, il avait son tour, aux séries de Compiègne ; mais il n'allait que fort peu dans les cercle aristocratiques, dont il a tant parlé, tant écrit. Il s'était établi d'autorité le fantôme des dames galantes de son temps. C'est qu'en vérité il ne connaissait bien que les demi-mondaines, les cocottes, les filles de l'air. A ses redoutes des femmes de la société s'aventuraient, aimant à friser le péril sous l'armure légère d'un capuchon de satin, ou curieuses d'approcher, à l'abri du masque, ces envolées de la famille, qui ne se masquaient point, elles, et livraient aux regards fureteurs des corsages très ouverts... Houssaye se flattait d'être un des réguliers de Mme de Païva. Il était là comme chez soi.

Quant au quatrième, M. Dumont, il tenait aux repas de la marquise, l'office spécial de dégustateur. Qui connut celui-ci ? Il en fut parlé, de son temps, en des cercles dînatoires. Il n'eut jamais, que je sache, les honneurs de la chronique, pas même du moindre bout de feuilleton. Le plus mince personnage du groupe, il avait son originalité, pourtant. On l'observait avec quelque surprise siégeant, légiférant à table. Et puisque nous l'avons cité, par occasion, entre les habitués de [la marquise des Champs-Élysées](#), nous pouvons aussi bien nous arrêter un moment à esquisser la silhouette de ce héros effacé ? qui prétendit à faire noble figure dans les fastes gastronomiques. Guy de Charnacé, auquel il advint de côtoyer le personnage, chez Bignon et ailleurs, plus souvent qu'à son tour, m'en retraçait, un soir, — comme il égrenait un chapelet de souvenirs, et bien finement — toute une série d'anecdotes.

Les déjeuners de Bignon ! Aurélien Schöll en assaisonnait le menu du sel de son article du jour ou du lendemain. Et l'esprit des causeurs déversait sur cette nappe fameuse et abolie des épices de haut goût. Charnacé y prenait place, l'heure sonnante, chaque jour, avec Adolphe Gaiffe, l'homme le plus spirituel de France, avec Schöll l'improvisateur toujours en haleine du dernier écho parisien, Edouard de Rheims, un dilettante, le marquis de Tholozon, un original, et ce Dumont, qui n'était rien et qui de ce rien avait su se faire un habit si voyant qu'on le retrouvait partout. Quoi de plus bizarre que l'importance dont s'était gonflé, en tous lieux où l'on dînait bien, ce Brummell de la gastronomie ? On évaluait à l'infime mesure sa part d'esprit et de culture. En revanche, quelle belle et savante fourchette ! Il n'existait que par ses excentricités de gourmet. Il n'avait point, hormis cela, d'excuse à parler, et de si haut ! On ne lui connaissait point d'autre situation. Mais celle-là lui suffisait amplement. Il en tranchait net et court.

Lorsqu'il avait à solder des deniers de sa bourse ses déjeuners habituels, chez le restaurateur Bignon, son ordinaire était frugal. Le menti n'allait guère au delà de la traditionnelle côtelette, en tant que morceau de résistance, et des œufs sur le plat en guise d'entrée. Pour cette raison d'extrême simplicité, n'allez pas croire que M. Dumont se montrât moins difficile, et qu'on pût être avec lui moins exact. Oh ! que non point ! Il concevait un degré de perfection dans la préparation de ces mets coutumiers auquel on n'atteignait jamais et son gré. Une scène de comédie se renouvelait fréquemment. On apportait en cérémonie les œufs de M.

Dumont. Mais il n'avait eu qu'à y jeter un regard, un coup d'œil rapide. Il était fixé. C'était détestable, immangeable. On n'avait pas idée d'une telle négligence !

— Maître d'hôtel, clamait-il, faites venir M. Bignon. Et le chef de l'établissement obtempérait à son appel. Il feignait d'écouter avec une circonspection parfaite le grief de son client.

— Ah ! monsieur Dumont, répondait-il en levant les yeux au ciel, si vous saviez quelle peine nous avons à nous faire servir !

Puis, se tournant vers le garçon de restaurant, qui connaissait la formule et attendait l'ordre :

— Enlevez tout de suite ces œufs !

Et cinq minutes après on rapportait les mêmes, tenus au chaud. Alors notre homme condescendait à reconnaître qu'avec un peu de bonne volonté et d'attention on arrivait à présenter convenablement les choses. Son aplomb et sa chance avaient voulu qu'il ne fût jamais oublié sur les cartes d'invitation de Mme de Païva. Devenue-comtesse de Henckel, elle avait gardé ses habitués. Un soir, à l'un de ces dîners, dont le seigneur d'outre-Rhin faisait largement les frais, le maître d'hôtel chargé du service des vins offrait un Château-Laroze de je ne sais plus quelle antique et vénérable année. Dumont, auquel on présentait la bouteille à son tour, non sans énoncer, comme il convient, la date et la qualité du crû, indique de la main qu'il n'en désire pas. Henckel, qui s'est aperçu de ce geste négatif, s'étonne et, se tournant vers son hôte :

— Pourquoi n'accepte vous point de ce Laroze ?

— Monsieur le comte, permettez-moi de vous adosser aussi une question : comment l'avez-vous eu ?

— Mais, c'est Cuvillier — un négociant en vins renommé du jour — qui me l'a fourni.

Et l'autre de répliquer d'un ton péremptoire :

— Il n'en a pas !

Il savait ou plutôt tenait à faire accroire qu'il savait, à une personne près, quels étaient les gens à Paris, qui avaient ou n'avaient pas du Château-Laroze. Il affirmait ainsi des choses extraordinaires avec d'autant plus d'assurance qu'on ne pouvait pas les contrôler. Henckel resta sans voix. Comment ! dut-il songer à part soi, moi gentilhomme silésien, avec ma fortune, avec les ressources sans limites dont je dispose pour contenter mes désirs, j'offre à dîner à un gentilhomme parisien. Je crois n'y avoir rien négligé. Et quand je lui offre d'un crû des plus rares et que j'ai lieu de supposer des plus authentiques, c'est pour m'entendre dire : *Il n'en a pas !*

Le même Dumont, se trouvant à Nice, projette d'aller surprendre l'un de ses amis, à l'heure du souper. Il a pris, néanmoins, la précaution de lui télégraphier, le matin, son arrivée. La maîtresse de la maison, fort troublée de recevoir à l'improviste un tel et si difficile convive, mais toute désireuse d'avoir à lui présenter, à défaut d'ortolans, une pièce de résistance, court chez ses fournisseurs. Désolation ! Il n'y avait plus de filet de bœuf. Il en resterait bien un, le seul et unique, mais on l'a promis à un riche étranger. Elle insiste. Il le lui faut. Elle l'enlève à prix d'or. On a dû tripler la valeur du morceau, l'emporter de

haute lutte. Mais, Dieu soit loué ! la situation est sauvée. Le repas terminé, comme on rentrait au salon, elle s'excusait auprès de M. Dupont de la médiocrité du dîner qu'elle tenait de lui offrir. — **Au moins, ajoute-t-elle, vous aurez eu ce filet.** — **Du filet, madame, mieux vaut ne pas parler.** Le degré de cuisson n'avait pas été conforme aux règles de l'art ! Pour un émule de Brillat-Savarin, il était loin de posséder la bonhomie exquise, le savoir-vivre et le bon ton du magistrat épicurien, qu'il avait pris comme modèle. Dans une dernière circonstance, cet homme, si bien ; informé de l'état des cuisines et des caves de ses amis, faisait observer au maître de la maison que l'harmonie parfaite, le mariage idéal d'un certain mets raffiné et d'une libation de choix aurait exigé un Laffitte d'une année antérieure, et de lui-même il indiquait cette année précise, dont l'amphitryon devait avoir encore une petite réserve. — **Mon cher ami, je crois qu'il ne m'en reste que quatre ou cinq bouteilles.** — **Allons, voyons l'une de ces quatre ou cinq bouteilles.** Comme quelqu'un, M. de Charnacé en personne, se récriait qu'on était arrivé presque au dessert et qu'il était inutile d'entamer de nouveau vin, le généreux hôte, ne voulant rien refuser aux fantaisies de M. Dumont, si excessives qu'elles parussent, donna l'ordre d'apporter le précieux flacon. Et Dumont fut l'un des rares convives, qui accepta d'y recourir. On allait se lever de table. Le verre de Dumont restait plein. On attendait qu'il eût achevé son Laffitte. **C'est fait,** dit-il. Il avait levé son verre sans y tremper les lèvres, et, le passant à plusieurs reprises sous ses narines enflées d'une apparente satisfaction : **Merveilleux ! merveilleux !** Il n'en but pas une goutte. Son effet était produit. Il n'en demandait pas davantage.

C'était, en somme, un personnage ridicule. Mais,, comme il faisait les choses sérieusement, il en imposait de même ; il jugeait, prononçait avec l'autorité d'un oracle. Il était à lui seul la loi et les prophètes en matière culinaire. On se fût bien passé de son opinion ; mais il était parvenu à faire croire, en quelques bonnes maisons, ce dégustateur consommé, ce pique-assiette émérite que, sans sa présence, le meilleur des repas n'eût valu rien.

Nous avons dit les visiteurs ; on ne connaissait guère de visiteuses, chez Mme de Païva. Telles grandes dames se fussent couvert le visage d'un double voile d'indignation et de pudeur offensée à l'idée seule qu'elles pussent fouler les tapis de **la grande courtisane**. Par contre, les hommes les mieux qualifiés en talent, en considération, s'empressaient à lui composer un cercle. Elle recevait, presque chaque soir ; mais elle avait deux jours réservés par semaine : le vendredi, où elle n'avait que dix convives, le dimanche, où ils étaient vingt. Ces chiffres ne changeaient point, tout, en sa prêtant à des combinaisons variées. La table était magnifique. Des mets du dernier raffinement y accompagnaient les primeurs les plus rares. N'avait-elle pas le don magique, qui permet qu'on soit toujours en avance sur le train ordinaire des choses, qu'on les possède et qu'on en jouisse avant qu'elles existent presque ? Elle avait donné ses ordres pour que, sous les vitrines des serres chaudes de Pontchartrain, les fruits mûrs se tinsent prêts à être cueillis en toute saison et qu'il y eût là des fraises énormes, en plein hiver, de quoi blaser la gourmandise de ses hôtes. La marquise y mettait le prix et n'était pas fâchée qu'on n'en ignorât point, autour d'elle. Une après-midi, des familiers de ce palais alibabesque, comme disait Bergerat, Emile de Girardin et Houssaye, se promenaient dans le jardin :

— **Quelle peut bien être la fortune de la marquise ?** demandait Emile.

— Huit à dix millions, répondait Arsène.

— Vous êtes fou ! s'écria Mme de Païva en sortant d'une charmille d'où elle avait entendu la conversation. Dix millions ! mais cela fait à peine cinq cent mille livres de rente. Croyez-vous que c'est avec cela que je pourrais vous donner des pêches et des raisins mûrs, au mois de janvier ? Cinq cent mille francs, c'est ce que me coûte ma table.

Très intéressée à l'égard de son personnel, contrôlant chez soi toutes choses et de très près, capable d'une surveillance domestique, dont les détails frisaient presque la lésinerie¹, elle ne bornait en rien sa munificence, quand elle était extérieure et décorative.

Jamais artistes et gens de lettres n'avaient été plus royalement festoyés. Les flambées de l'esprit se coloraient aux feux des rubis et des topazes qui roulaient dans les verres. Sur cette nappe si bien servie courait la verve des Gozlan et des Gautier. Les sujets naissent d'eux-mêmes pour de tels causeurs. La musique, le roman, la poésie, le théâtre, c'est le pain quotidien de la conversation entre gens de monde et de lettres. Il nous semble, à cette distance, les voir, les entendre, tour à tour ardents ou sceptiques, enthousiastes ou railleurs. Comment donc ne pas médire un peu de son temps ? L'habitude en est vieille autant que le monde. Des épigrammes volent et se croisent sur l'inévitable décadence. La musique de jour ? Bah ! ce n'est que du bruit. La littérature d'imagination ? Une disette lamentable. On sera réduit bientôt, pour apaiser la faim du lecteur mâchant à vide, de réimprimer tout le bagage de 1830 ! Quant à l'art de Terpsichore, sert-il d'en parler ? **On ne fabrique plus que des jambes maigres**, s'écrie Paul de Saint-Victor, qui lut, hier, Philibert Audebrand.

Parfois, les propos s'interrompaient pour écouter Mme de Païva, quand il lui prenait fantaisie de rappeler des détails de sa vie, de se ressouvenir à haute voix. C'était une étrange leçon que de l'entendre poser en principe superbement sa théorie de la volonté, affirmer que tout arrive par cette force individuelle et supérieure, qu'il n'y a pas de circonstances et qu'on se crée à soi-même l'occasion de parvenir au but. Il advenait qu'un philosophe comme Taine était de ceux qui lui prêtaient l'oreille ; lorsqu'elle raisonnait sur la matière. Alors il appuyait sa thèse en savant, en professeur. Elle citait des exemples en femme expérimentée et les tirait de sa propre existence. Un soir, elle présentait aux réflexions de ses invités le fait caractéristique d'une femme d'énergie, qui, pour obtenir un résultat dont elle ne dévoilait pas l'espèce, s'était retranchée du monde pendant trois années, vivant enfermée, sans communication avec les choses du dehors et concentrant ses pensées, ses vues, ses décisions, uniquement sur le plan qu'elle s'était promis de réaliser coûte que coûte. Racontant cela, elle avait fait une pause, tenant l'attention de ses auditeurs comme suspendue dans la curiosité du nom, qu'elle allait révéler ; et, après un silence, elle avait ajouté : **Cette femme, c'était moi !**

La peinture était un des sujets favoris de la conversation, quand le cours n'en dérivait point aux idées galantes, ce qui se produisait assez souvent aussi. Une autre fois, Eugène Delacroix étant là, on s'était enflammé d'intérêt pour la couleur et les coloristes. Chacun émettait son opinion, lançait son mot sur les harmonies des sensations humaines avec les variations polychromes de la

¹ La duchesse de Bauffremont, qui la connut, m'en signalait des traits nombreux, et d'une espèce si simple, qu'il serait oiseux de ces relever.

nature. Léon Gozlan, qui avait écouté d'un air rêveur, perdu dans ses propres réflexions, ces fantaisies de peintres et de poètes, sembla tout à coup s'éveiller et cédant à l'inspiration du moment, emporta un véritable triomphe de parole. Il était en l'une de ces minutes radieuses où l'esprit excité perçoit, comprend et rend toutes choses avec une netteté de vision exceptionnelle. La marquise avait désiré connaître la couleur favorite de chacun. Lui, il avait répondu qu'il les aimait toutes, parce qu'il attachait une nuance distincte à chaque impression. Il paraissait le croire, à cet instant-là, et l'exprimait d'une façon assez spirituelle pour en communiquer l'illusion. Que la gamme en était diverse aux yeux de ce causeur paradoxal et subtil ! Il revêtait d'azur l'image de la piété, de gris perle l'idée de résignation et de rose velouté la conception du plaisir. Mais si la joie prenait à son regard des colorations rouge éclatant ou vert pomme, la satiété lui paraissait café au lait, le sommeil fumée de tabac et la douleur couleur de suie. Et il continuait sur ce thème changeant jusqu'à ce qu'il eût épuisé toutes les subdivisions décomposables du prisme. Houssaye, à son tour, improvisait des vers associant la pâleur des bleuets à la pourpre des vins, le vert ondoyant des forêts aux ors des cheveux sur les épaules nues, harmonisant toutes les notes éparses, qui réjouissent ou séduisent, et finissant par dire que le plus beau ton de la palette est encore la couleur de chair. Et, pendant qu'il charmait ses voisins en s'écoutant lui-même, Gautier dessinait, de souvenir, la figure nue de Cydalise, une maîtresse romantique aux seins abondants.

Toutes les après-dîner n'étaient pas aussi brillantes chez la marquise de Païva. Il y eut à sa table opulente plus d'un moment de lassitude et de gêne. En cet hôtel des Champs-Élysées trop luxueux, trop chargé d'or, ses invités des anciens jours sentaient peser sur eux une contrainte qu'ils n'avaient pas connue, place Saint-Georges. La présence du Silésien froid et compassé, qui réglait la dépense en ces lieux de parade, ne contribuait pas à dissiper l'impression de malaise flottant dans la salle, si engageant que voulût être son sourire de diplomate. Théophile Gautier semblait avoir laissé sur le pas de la porte son entrain habituel. Paul de Saint Victor, ce coloriste de la plume, cherchait des effets et trouvait seulement des phrases. Les Goncourt, qu'on avait amenés là bien imprudemment pour la gloire de celle qui leur donnait à dîner, examinaient d'un œil sans complaisance la divinité du lieu ; et l'aspect de son visage vieilli, peint et plâtré, avec de faux airs d'actrice de province sur le retour, comme ils le représentaient, ne rendait que plus maussade leur humeur dénigrante. Parvenue à un degré de puissance par l'argent, que n'auraient osé concevoir les ambitions les plus hardies, Mme de Païva n'avait jamais éprouvé la sensation du bonheur complet. Elle ne pouvait inspirer, autour d'elle, la gaîté qui ne résidait pas sur ses lèvres et n'habitait point au fond de son âme. Ses artistes et ses poètes n'avaient pas à se le dissimuler ; ils s'ennuyaient souvent chez elle, au milieu de toutes ces magnificences. On disait qu'elle répandait autour d'elle cette impression indéfinissable, que traîne avec soi la volupté froide.

Dans les derniers temps de son séjour parisien la comtesse de Henckel, ci-devant marquise de Païva, avait beaucoup perdu de l'indulgence qui fit admettre d'abord, au moins parmi les hommes, son étonnante ascension au plus haut du succès et de la fortune. Ses convives eux-mêmes, ses commensaux d'habitude, exacts à ses dîners comme le protêt chez le débiteur, s'ils professaient envers elle la reconnaissance de l'estomac, accusaient moins celle du cœur. A l'heure de nuit, où ces terribles causeurs sortaient de sa table et prolongeaient sur le boulevard leur conversation excitée, ils avaient encore, et à ses frais, la dent cruelle. Théophile Gautier, qui l'avait suivie de près, par les alternatives d'une vie

cahotée entre les soucis de la gêne la plus pénible et les triomphes de la prospérité la plus insolente, ne la ménageait guère en ses boutades. A l'époque où l'architecte Mauguin poussait avec activité la construction de l'hôtel des Champs-Élysées, un ami demanda au poète d'Albertus très au courant : — **Où en sont les travaux ?** — **Ça va bien**, répondit-il. **On a déjà posé le trottoir**. Une autre fois, c'était Viel-Castel, qui, faisant les cent pas sous les ombrages de l'avenue en compagnie d'un des intimes de la marquise, s'en donnait à cœur joie d'en médire, évoquant des histoires, contant des détails, filant des anecdotes. Et quelles anecdotes ! L'une de celles-là lui parut si intéressante qu'il ne voulut pas la laisser perdre et qu'il en consigna le souvenir dans ses **cahiers noirs**. La redirons-nous ? Elle est si franchement licencieuse qu'on y hésite à deux fois. La voici, cependant, — pour ne pas laisser de regret aux plus curieux de ceux qui nous lisent, et sous cette réserve que nous en laissons peser la responsabilité tout entière sur la mémoire déjà si chargée de Viel-Castel.

Elle avait eu l'occasion, assez dans sa vie, d'évaluer à leur différent prix les mérites comparés des amis et des amants. Elle goûtait moins ceux-ci que ceux-là, par froideur de complexion ou par satiété. Depuis des mois l'un de ses assidus la poursuivait des protestations d'amour les plus formelles ; il en était arrivé à ce point de déclarations galantes, d'où les périphrases sont bannies. Pour quel jour enfin ? Il lui en posait la question sans cesse et, ne se contentant point de le dire, il écrivait qu'il n'aurait jamais la cervelle en repos tant qu'il n'aurait pas obtenu d'elle ce qu'elle savait bien. De sorte qu'elle en fut excédée et qu'elle se décida à brusquer la conclusion, afin d'avoir la paix. Une après-midi qu'il se montrait plus pressant et, pour elle plus fâcheux encore que d'ordinaire, elle le prit à part et lui dit :

— **Vous y tenez donc beaucoup ? C'est votre idée fixe ? Il faut en finir là-dessus, si l'on veut vivre tranquillement avec vous. Alors, parlez. Que pouvez-vous m'offrir ? Vous êtes pauvre. Vous avez trente mille francs. Qu'est-ce cela ? Je suis riche, j'aime l'argent, la dépense. Je n'en ai jamais assez. Etes-vous en état d'acheter au prix d'un sacrifice la faveur que vous sollicitez ? Dix mille francs ? Les avez-vous ?**

— Non, madame.

— **Vous avez sagement répondu ; car, si vous m'aviez dit : Je les ai, je vous en aurais demandé le double. Eh bien ! puisque vous n'avez pas dix mille francs, trouvez-les. Apportez-les-moi. Nous les brûlerons, et je serai à vous aussi longtemps que durera le feu de dix mille francs, éparpillés en billets de banque.**

— **J'accepte, et vous remercie. A demain, marquise.**

L'un et l'autre point étant convenus, tout fut préparé pour la double consommation.

Dans le boudoir délicieusement clos, elle attend, demi-couchée sur le mol sofa. L'air est embaumé d'un parfum exquis. Dans le demi-jour, on aperçoit un guéridon de marbre placé près du divan, avec des apparences d'autel. La prêtresse de volupté a revêtu, pour la circonstance, ses plus vaporeux atours. A demi renversée, elle balance coquettement son pied chaussé de soie rose. L'heure est propice. Il est entré dans la chambre ; et, s'inclinant d'un geste aisé, le jeune homme a tiré de son portefeuille non pas dix, mais douze billets de mille francs. Elle les a pris dans ses mains, en tête le filigrane, les froisse doucement entre ses doigts, et enfin les dispose sur la table de marbre, en les étalant de façon qu'ils ne puissent se consumer que les uns après les autres. La flamme a

déjà touché le bord du premier de ces billets. On n'a pas une seconde à perdre... Les billets sont brûlés. C'en est fait. Il a contenté sa passion. Souriante et moqueuse, elle le regarde. Ces instants de bonheur furent courts ; maintenant que la raison a repris possession de son cerveau, comme il doit regretter l'inutile sacrifice ! Et cette pensée rend plus ironique encore l'expression du regard de la marquise. Mais lui, la narguant à son tour :

— **Ma pauvre enfant, ne te réjouis pas trop vite ; je me suis fichu de toi. Les billets étaient faux. Mon ami Aguado les avait si bien photographiés que tu n'y as vu que du bleu.**

A ces mots, une flamme de colère monte à ses joues ; elle se dresse furieuse, elle voudrait lacérer de ses ongles le visage de l'insolent. Mais il échappe à la fureur d'Hermione, et se met à descendre l'escalier avec autant de promptitude, au moins, qu'il en avait eu tout à l'heure à le monter.

On en contait d'autres, peut-être mensongères ; on inscrivit à son actif des aventures de toutes sortes, vraisemblables sinon vraies, mais toujours raisonnées et où le sens des intérêts bien compris refrénait les abandons faciles des sens.

Arsène Houssaye lui disait de sa voix caressante : **C'est l'amour, madame, qui vous a appris le français.** Elle répondait : **Non, c'est le français qui m'a appris l'amour.** En vérité, elle ne sentit jamais au fond des moelles la douceur et la puissance de ce sentiment, dont elle prononçait le nom et qui résume toute idée de passion entière sans réserve et sans calcul. Généreuse à sa manière, dans l'étalage d'un faste domestique, qui était sa gloire et sa revanche, elle s'entendait moins à gagner les sympathies et n'y dépensait que le moindre effort.

Cependant, chez cette Impéria régénérée deux fois par la consécration du mariage, continuaient à fréquenter des hôtes illustres. On y voyait à souper, maintes fois, le prince de Hohenlohe, ambassadeur d'Allemagne à Paris et qui recueillait là, comme partout où il passait, des miettes pour ses Mémoires, appelés à un retentissement si extraordinaire. Il maniait la langue française à la perfection ; les raffinés lui trouvaient des airs de parenté spirituelle avec l'Allemand parisianisé que fut Henri Heine. C'était son malin plaisir de bercer les oreilles françaises d'espairs vagues, de promesses enveloppées d'une restitution possible et qu'il devait s'efforcer de tout son pouvoir à rendre chimériques, lorsqu'il fut appelé, après le comte de Henckel, mari de Mme de Païva, au gouvernement d'Alsace-Lorraine. Gambetta prit aussi le chemin de cette **maison du péché**. Il ne lui déplaisait point d'en gravir les degrés de marbre. Le tribun assagi agréablement envisageait dans ce décor de magnificence et d'art, des perspectives douces à son imagination de république athénienne. Il n'y venait pas seulement par dilettantisme. Il pensa trouver là des aides secrètes à des combinaisons d'entente internationale, dont il espérait étager ses desseins de politique extérieure.

Des projets s'étaient levés, de grands projets à la suite de ces visites fréquentes du chef de la gauche républicaine. Henckel espéra négocier un rapprochement entre la France et l'Allemagne, au moyen d'une rencontre de Gambetta avec le prince de Bismarck. C'était un point arrêté, une affaire presque entendue. Les dépêches s'étaient succédé entre Paris et Berlin. Le 12 avril 1878, Henckel de Donnersmarck avait télégraphié au chancelier de l'empire allemand que Gambetta était, pour le moment, introuvable et ne pourrait arriver avant

huitaine. Dix jours plus tard l'homme d'Etat français demandait au comte un rendez-vous entre une heure et deux heures, afin de causer sérieusement. Et, le lendemain, Henckel, très ardent à sa tâche, envoya une nouvelle dépêche à Bismarck, lui annonçant que Gambetta partirait le dimanche suivant et serait, le lundi 29, à Berlin. L'objet entrevu était de négocier au sujet de la Lorraine. Mais, dans l'intervalle, Gambetta s'était désisté. Il écrivit au comte Henckel les lignes suivantes, dont l'intérêt est historique :

Quand j'ai accepté, hier, avec empressement, je n'avais pas compté avec l'imprévu, qui nous tient en échec. Les questions relatives au ministère de la Guerre ont pris des développements considérables. On me prévient qu'un grand débat sera ouvert sur le ministère de la Guerre, dès la réunion des Chambres, et je me trouve donc dans la nécessité d'ajourner tout au moins après la session, qui sera probablement très courte, l'exécution d'un projet à la réalisation duquel vous avez prêté un concours si efficace et si sympathique.

En réalité, après mûre réflexion, il n'avait pas voulu se rendre à Berlin pour y prononcer en vain le nom de nos provinces perdues ; et il donna comme prétexte de son changement de dessein la rentrée des Chambres et la discussion d'une loi militaire dont il était l'auteur. Après la guerre, des ambitions agrandies s'étaient formées dans le cerveau de Mme de Païva, apte à écrire comme à parler en plusieurs langues. Elle aspirait à prendre rang parmi ces officieuses de la diplomatie — telles Mmes de Castiglione et de Mercy-Argenteau — dont les manèges et les visées, sur la fin de l'Empire, occupèrent toutes les chancelleries de l'Europe. Mais elle ne put s'y tenir longuement. Avec ses alliances étrangères, son parentage germanique, elle se rendit suspecte à quelques-uns. Elle éveilla des soupçons. Il fut dit que le gouvernement français, qui ne partageait pas les illusions complaisantes de Gambetta, lui intima secrètement l'ordre de passer la frontière. On se souvenait avec une impression mêlée de doute et de méfiance que, pendant l'invasion, aux plus mauvais jours, et par un ordre venu de très haut, sa terre de Pontchartrain comme tout ce qui était de son voisinage, choses et gens, avaient été très ménagés. On la jugeait à craindre. Elle quitta Paris et la France, emportant dans l'un de ses nombreux écrins le collier superbe dont l'impératrice Eugénie parait sa beauté du soir, aux Tuileries, et qui était allé entre les mains de la comtesse de Henckel, ainsi qu'une dépouille de luxe impérial, après la révolution du Quatre-Septembre. Il lui restait un regret : c'était de n'avoir pas à ses ordres, comme dans les contes arabes, un enchanteur qui aurait eu le pouvoir de transporter instantanément sous un autre ciel l'habitable somptueux édifié pour elle et décoré pour elle, dans ce Paris, d'où elle était bannie. On avait appris à connaître ses résolutions brusques et violentes ; on n'était pas sans craindre, en son ancien entourage, qu'il ne lui passât par la tête de faire jeter à bas l'hôtel et ses marbres, ou de faire gratter la fresque merveilleuse de Baudry, afin que nul regard étranger n'en eût la jouissance après elle. C'était l'effroi continuel de l'artiste auquel elle avait dit, une fois, sans ménagement :

Je veux avoir été seule à jouir sur la terre de vos délicieuses décorations. J'en ai le droit, je pense, les ayant payées ce que vous avez voulu. Priez Dieu que je vive !

Le changement de résidence avait dû s'accomplir, pour elle, sans déchirement de cœur. Le palais, que Lefuel lui construisit à Neudek, s'il n'était pas rehaussé d'un art aussi délicat, n'était pas moins opulent que l'hôtel des Champs-Élysées. A son regard était offert, en l'absence de la fresque de Baudry, le plafond symbolique

dont un peintre d'Allemagne avait enrichi son nouveau salon, en se souvenant à propos qu'elle avait remplacé le nom trop plébéien de Thérèse et qui lui rappelait trop ses origines par le nom mythologique et quasi virginal de Diane. On y voyait Vulcain — c'était une allusion ingénue aux mines et forges où s'était enrichi le comte de Henckel —, Vulcain ordonnant à ses cyclopes de forger des flèches destinées à, la déesse ; et l'Amour, enlevant ces flèches de l'enclume encore embrasée, les portait à la divine chasseresse, qui daignait, du haut de ses nuages vaporeux, les agréer d'un sourire.

Malgré cela, de vagues appréhensions persistaient dans le monde artiste parisien sur les déterminations fantasques qu'eût été susceptible de prendre, par caprice ou par irritation, celle qui avait quitté la capitale française pour n'y plus revenir. Elle n'eut pas le temps d'en décider. Elle avait quitté Paris, déjà très malade. La mort la surprit, à ce point culminant de sa fortune, qui avait fait de Thérèse Lachmann, ci-devant marquise de Païva, une princesse alliée à la famille impériale allemande et la femme du gouverneur des deux provinces arrachées au pays voisin. Depuis quelques années elle assistait, d'heure en heure, à la flétrissure de ses charmes¹ et à la disparition physique de ses forces. Une mélancolie, dont elle faisait parade, remplissait la solitude de son âme, au sein de cette fortune menteuse, qu'elle avait exigée et dont elle usait avec une satisfaction hautaine, mais sans joie. Elle disparut, laissant derrière elle une légende inouïe d'étrangeté.

Ainsi vécut et passa cette femme d'aventure, à la volonté âpre et tenace, qui se vantait que tous ses désirs fussent venus à ses pieds comme des chiens couchants. A défaut de sentiment, de tendresse, de générosité véritable, qui sont le luxe de l'âme, elle avait eu l'intelligence du rôle à jouer. Servie jusqu'au bout par un concours de circonstances exceptionnelles, elle fut, en somme, bien de son temps : l'époque des parvenues sous le règne d'un parvenu.

¹ Il lui en était resté des traces, néanmoins. A soixante ans passés, elle eut encore des admirateurs. J'ai connu l'un de ceux-là, m'écrivait Augé de Lassus, qui s'extasiait à la voir passer alors, chasseresse intrépide et alerte, en costume presque masculin, et le fusil à la main.

CHAPITRE SIXIÈME

CHEZ LES ARTISTES : PRINCESSE D'OPÉRA

Des salons au théâtre. — Souvenirs de 1860. — Les plus brillantes étoiles de la salle Ventadour, sous le second Empire. — Traits de la Frezzolini ; un plaisant quiproquo. — Mme Miolan-Carvalho, Emile de Girardin et la critique. — L'autographe du directeur de la presse. — Une autre anecdote inconnue. — A un grand dîner, chez la Patti ; effusion de larmes promptement séchées. — Caprices de diva. — Le marquis et la marquise de Caux. — Particularités de la vie et de la carrière de la Patti. — Réminiscences de l'ancien Opéra. — Une chanteuse légère. — Mlle Bernardine Hamakers. — Souvenirs vécus sur le monde de la musique et des compositeurs. — Lettres et causeries. — Dans l'intimité d'Auber. — A la table de Véron. — Les dîners de Rossini. — Aux répétitions de Meyerbeer. — Hors du théâtre. — Une pointe chez Philippe. — Au Grand Seize. — La fin d'un brillant rêve.

Les saisons abondantes étaient revenues pour les principales scènes dramatiques, lyriques, opéradiques. Le Théâtre-Français avait passé les mauvaises heures, les heures moroses de stagnation et de déveine. Des comédiens et des comédiennes de premier ordre, des œuvres littéraires de haute valeur, avaient retrouvé, dans l'illustre maison, un public chaleureux et fidèle. L'Opéra demeurait le temple du grand art, tout en ménageant aux profanes les passe-temps détournés des coulisses et du foyer de la danse. Chaque soir de représentation, en l'enceinte trop exigüe de la rue Le Peletier, Christine Nilsson était rappelée sans fin par des applaudissements frénétiques. Au firmament de la salle Ventadour, la lumière avait perdu de son éclat. Les gloires les plus pures, les plus radieuses, s'étaient envolées. La Malibran avait replié ses ailes. Mais, si le Théâtre-Italien n'était plus, comme dans les premières années du règne de Louis-Philippe, le saint des saints de la déesse Harmonie, il continuait d'exercer un ascendant suprême sur les habitudes de la haute société.

La Frezzolini, succédant à la Pasta, à la Malibran, à la dona Anna de Sontag, à Mme Garcia Viardot, à la Grisi, à la Jenny Lind et à l'Alboni, y avait tout récemment frayé les voies à l'ascension de la Patti. Ce fut pour Frezzolini, ce fut pour la douceur moelleuse de sa voix que Verdi composa deux de ses opéras.

Elle était de taille élancée et d'une beauté brune très captivante ; elle aurait pu rivaliser avec la Castiglione pour la plasticité de ses formes ; car elle était faite comme une statue, qui serait parfaite. Pendant un séjour, qui la retint en Paissie, un prince de la famille des Romanoff s'était épris pour elle d'un sentiment puissant et durable : il avait offert à cette reine du chant la situation et le rang d'une vraie princesse. On n'attendait que le consentement de l'empereur. L'autocrate, qui régnait sur les bords de la Neva, notifia à la cantatrice d'avoir à quitter son empire. Le rêve était brisé. Elle eut le temps de l'oublier à travers ses pérégrinations d'Europe et d'Amérique. L'imprésario Strakosch l'avait engagée pour l'une de ses tournées transatlantiques ; et ce fut l'occasion, au cours du voyage, d'un plaisant quiproquo. La Frezzolini s'était mise en route avec un perroquet, dont elle avait peine à se séparer, à cause d'une qualité, qui était le propre de ce volatile : il imitait à s'y méprendre la voix de sa maîtresse. Un jour qu'on avait fait étape à la Nouvelle-Orléans, Strakosch ayant un avis pressant à transmettre à sa pensionnaire, se dirige vers sa chambre et gratte à la porte : **Entrez, monsieur**, lui crie-t-on de l'intérieur. Il obéit, tourne le bouton et pénètre céans. La Frezzolini, devant le miroir, procédait à sa toilette. Elle, n'était vêtue que de l'air du temps. Strakosch s'excuse de sa méprise, et se retire aussi lentement que possible : l'organe du perroquet l'avait trompé ; car, c'était l'oiseau qui avait répondu à l'étourdi, comme une perruche que peut-être il était.

Vinrent les temps inévitables, où les heures roses se font de plus en plus rares dans la vie. Il avait neigé sur la noire, épaisse et soyeuse chevelure de la belle Italienne. Des lignes cruelles sillonnaient ses traits hardis et purs. Son corps superbe avait pris une étrange maigreur. Il lui restait ses grands yeux noirs très doux et sa voix. Mais elle n'égrenait plus guère les perles de cette voix tant admirée, et qui ne voulait plus les, répandre. Ou pour l'obtenir d'elle, on avait à l'en prier beaucoup. Ceux qui, par hasard, en avaient la révélation tardive, sans être avertis d'abord, tressaillaient à l'entendre de surprise et d'émotion. Tel, Georges Boyer, le secrétaire général de l'Académie de musique, en garda la souvenance et m'en faisait le récit longtemps après. Tour à tour, ce soir-là, des artistes pimpantes s'étaient montrées, détaillant avec grâce les fanfreluches de la

musique et de la poésie salonières, lorsqu'il vit se lever et s'avancer, à pas indolents, vers le piano, la silhouette d'une femme, qu'il ne se rappelait pas avoir rencontrée au théâtre ni dans le monde. Et le timbre de cristal avait frémi, comme l'écho d'un instrument divin. Il écoutait encore. Elle avait achevé sur une note pénétrante et profonde comme un cri de l'âme, le chant d'amoureuse tristesse, qui, tout à l'heure, vibrait sur ses lèvres. Elle s'était rassise. On l'entourait. On la félicitait. A ce moment, un des invités s'approcha d'elle et l'aborda par une longue révérence ; puis, tirant de sa poche d'habit un objet, qui pouvait être un portefeuille, ou un porte-cartes, ou un étui recelant la feuille de Cuba, il l'ouvrit et le présenta à la cantatrice, dont les doigts cueillirent légèrement un cigare. Au flambeau voisin, elle alluma ce havane ; et les volutes de la fumée s'épandirent dans le salon. **Qui est-elle donc ?** demanda Georges Boyer. — **Comment ! vous ne la connaissez pas ! Mais, c'est la Frezzolini.** Il se fit présenter ; et nul ensuite, ne se montra plus attentif et plus prodigue d'hommages aux suprêmes accents de la grande artiste. Plus d'une fois, en des maisons amies, quand on la pressait avec insistance de verser un peu d'harmonie autour d'elle, il avait le geste d'imploration, qui la décidait. Courbant le genou devant elle : **Je viens vous prier,** lui disait-il, **d'être vous-même et de nous enchanter.** Il fut moins heureux, certain soir, dans les effets de sa prière. C'était chez Carlotta Patti. La brillante réunion eût laissé des regrets, si l'on n'avait pas eu la faveur d'entendre la Frezzolini. Cependant, elle se déroba au désir, qui lui en était exprimé et demandait en grâce qu'on ne la forçât point de trahir les défaillances de son talent, de sa santé même ; et Georges Boyer avait eu recours à l'argument aimable et vainqueur. Il le fallait donc ! Elle commença de chanter l'un de ses airs les plus applaudis, jadis, aux Italiens ; mais, tout à coup, à la deuxième mesure, elle pâlit, ferma les yeux et tomba raide sur le sol. Ce fut un émoi inexprimable.

Sur les derniers jours de la Frezzolini descendirent les ombres de la folie¹.

Il y avait du temps déjà que la célèbre interprète de Verdi avait quitté les Italiens, lorsque Adelina Patti se disposait à lancer ses trilles les plus étourdissants et ses plus audacieuses roulades. Elle arrivait au meilleur instant souhaitable.

La génération d'artistes rayonnantes, qui avaient ébloui les duchesses de Balzac, était sur le point de disparaître.

La seule chanteuse de l'école rossinienne, qui eût pu lui barrer la route, remarquait l'auteur des Etoiles du Chant, la seule qui eût pu lui disputer le cœur d'Almaviva, **la divine Bosio**, venait de mourir, à l'âge de trente-deux ans, loin de Paris, victime de son dévouement aux pauvres de Moscou. Lorsque apparut Adelina, dans le merveilleux *Barbier de Séville*, sous la basque et la jupe de l'espiègle Rosine, avec ses yeux sombres d'Andalouse, si bien faits pour décocher l'amoureuse œillade, ses cheveux noirs, ses joues au teint mat et chaud, avec sa vivacité native, son sourira attirant, son ardeur toute juvénile, lorsqu'on l'entendit commencer son ramage plein de grâce et varier de mille traits ses

¹ La Frezzolini s'était mariée deux fois. A la mort de Poggi, le chanteur qu'elle avait apprécié sur le théâtre, mais dont elle eut plus à se plaindre qu'à se louer dans le partage de l'existence, elle côtoya les bords arides de la pauvreté, sortit de cette épreuve à la suite d'un procès, dont l'issue tourna heureusement pour elle, et, quelques années ensuite, contracta une seconde union. Elle avait épousé un médecin distingué de Paris.

notes étincelantes¹, ce fut un enthousiasme, qui ne cessa plus de déborder. Dieu sait sur quel ton les poètes accordèrent leurs accents² pour chanter cette nouvelle déesse de la vogue ! Les amateurs de vocalises furent en extase.

Ainsi, la Patti faisait les beaux soirs de Ventadour. Ailleurs triomphait Mme Miolan-Carvalho, qui versait dans la mélodie française tout ce que pouvait offrir de grâce expressive et de brio, à défaut de justesse, de sobriété forte, de sentiment profond, la musique italienne.

Une immense faveur s'attachait à ces cantatrices, que caressait une louange continuelle. Elles régnaient, indiscutées. Sous la plume des critiques coulaient intarissablement les superlatives épithètes... Charmantes, éblouissantes, merveilleuses, prestigieuses, prodigieuses, incomparables, divines : c'en était le crescendo familier. Il était à peine admis qu'on apportât quelque sourdine au bruit des acclamations. J'en révélerai un trait inconnu, bien caractéristique. Je le tiens du héros de l'anecdote, un arbitre de la musique, en ce temps-là, un juge sincère, mais imprudent en sa franchise, qui avait osé douter, une minute, de la perfection absolue de Mme Carvalho.

On avait repris, au Théâtre-Lyrique, la *Flûte enchantée*, de Mozart, avec un livret nouveau dû à la plume de Nestor Roqueplan. Le journaliste déclara fort mauvais le livret du directeur de l'Opéra. Il mit le comble à sa disgrâce en critiquant, dans le feuilleton de la *Liberté*, la manière un peu mièvre dont Mme Carvalho interprétait son rôle.

Le soir même du jour où l'article avait paru, Emile de Girardin se trouvait dans le salon de la princesse Mathilde, qui donnait un concert. Mme Miolan-Carvalho venait de chanter. Il l'aborde avec son plus gracieux sourire :

Vous êtes toujours la première des cantatrices.

— Ce n'est pas l'avis de votre rédacteur, répond la *prima donna*.

— Comment ! Que voulez-vous dire ? réplique Girardin, qui n'avait pas encore eu le loisir de connaître l'opinion du critique.

— Je vous en laisse le juge.

¹ Cette voix, un soprano sforgato, d'une étendue exceptionnelle, allant du *si* au *fa* suraigu !

² Jugeons-en seulement par ces strophes enflammées de Charles Coligny :

Es-tu le rossignol, la rose, l'harmonie,
Jeune divinité du ciel italien ?
Es-tu l'amour, l'esprit, le charme, le génie,
Etoile aux éclairs d'or de l'art cécilien ?

O diva radieuse ! ô musique infinie !
Tu nous suspends à toi d'un céleste lien,
Tu portes dans le cil le pleur d'Iphigénie,
La gaîté de Ninon et l'éclat de Tallien.

Chante, ô ma Lucia ! ô belle Adeline,
Tressaille sous ton lys et sous ta mandoline,
Respire dans ta pourpre et dans ta floraison.

O brune Adelina ! Comme Vénus la blonde
De la pointe du pied boit l'écume de l'onde
Tu semblés une fleur qui boit une chanson.

M. de Girardin quitta le salon de la princesse, très nerveux. Selon son habitude, une habitude invétérée, il se rendit directement chez le **Lion** : c'était le nom de guerre d'Esther Guimond, une ex-associée, tranchons le mot, une vieille maîtresse, passée au service de Nestor Roqueplan.

Mais tu deviens gâteux, lui crie-t-elle avant qu'il ait eu le temps de s'asseoir, **absolument gâteux !**

Déjà mal impressionné en arrivant, Girardin, que ne rafraîchit pas un tel accueil, répond quelques duretés.

Je te pardonne tout, reprend-elle, **mais non pas les injures à ton ami Roqueplan, et dans ton propre journal.**

— **Que me chantes-tu là ?**

— **Tiens ! mets le nez dans ton ordure. Ah ! tu croyais, peut-être, comme moi, comme tout le monde, que Nestor Roqueplan était le Parisien affiné, l'homme d'esprit par excellence. Eh bien ! non, aux yeux de ton collaborateur que je ne qualifie point, Roqueplan est un pauvre homme. Il n'a pas le moindre talent. Et voilà !**

C'était complet. En rentrant au logis, Girardin n'eut rien de plus pressé que d'envoyer à son rédacteur ce billet doux, dont j'ai sous la main l'original :

Mon cher ami,

S'il est un théâtre qui mérite d'être encouragé, c'est le Théâtre-Lyrique. S'il est une cantatrice qui mérite l'éloge unanime du public, c'est Mme Carvalho. Or, ni l'un ni l'autre n'ont trouvé grâce devant vos yeux, dans le feuilleton d'hier soir. A partir de ce jour, la *Liberté* ne fera plus de musique.

GIRARDIN.

Alors qu'il paraissait tellement hasardeux d'atténuer de quelques réserves les louanges qu'on décernait de toutes parts à Sa diva de l'Opéra-Comique, on peut penser ce, qu'il en devait être à l'égard de celle qu'on proclamait, à Ventadour, la première chanteuse à roulades de l'univers ! Cueillons encore une anecdote, pareillement inédite et du même ordre ; elle suffira pour nous donner la mesure du degré d'autolâtrie auquel est susceptible d'arriver une artiste, poussée, par des admirations superlatives, à se croire l'unique point de mire de l'attention générale.

Un homme de beaucoup d'agrément naturel et d'expérience, que j'ai cité, maintes fois, au courant de ces pages intimes sur le second Empire, le marquis de Charnacé, m'en relatait les détails, un soir qu'il me tenait sous le charme d'une longue et familière causerie. La sûreté de sa critique et la loyauté de ses jugements lui avaient acquis une vraie réputation de compétence dans les sphères musicales. Une grande réserve personnelle, en outre, sauvegardait l'indépendance de ses appréciations. C'était une règle qu'il s'était imposée : pour garder libres sa parole et sa plume, il n'allait pas chez les artistes. Il ne cajolait point, en leurs salons, les belles cantatrices, pour ne pas être obligé de les flagorner en public. Strakosch, l'impresario très connu, qui promena les divas dans toutes les parties du monde, le professeur, le maître à chanter, le

régisseur, le factotum et le beau-frère de la Patti, parvint, cependant, à le séduire. Il était venu le surprendre, un matin, et lui avait tenu ce langage :

Vous n'êtes pas, je le sais, fort entiché de ma belle-sœur ; vous le laissez assez voir, tout en la proclamant, avec Paris entier, la plus ravissante des Rosine, Elle vous lit et veut vous convertir. Elle désire que vous assistiez à son prochain dîner. Adelina le donnera pour vous. Auber sera placé vis-à-vis d'elle, vous à sa droite, et M. Camille Doucet à sa gauche. Vous y rencontrerez des invités de votre connaissance, tels que le marquis de Saint-Georges. D'ailleurs, pas de femmes. Acceptez-vous ?

Comment décliner une offre aussi flatteuse ? Au jour convenu, il se rend chez la Patti. Nul n'est en retard, comme on le pense. Des salons les convives passent en la salle à manger. On s'assoit autour de la table, éblouissante de linge, d'argent, de fleurs et de cristaux, et que couvriront, tout à l'heure, les mets les plus délicats. A peine le repas est-il commencé que la conversation prend feu sur la musique. C'est à propos d'une représentation de *Lucia di Lammermoor*, qu'on avait donnée, l'avant-veille, aux Italiens. Grand admirateur de Fraschini, Charnacé se laisse emporter, d'abord, par son enthousiasme. Sans qu'il y prenne garde, sa verve s'échauffe. La parole humaine lui semble insuffisante pour traduire d'aussi fortes impressions. Aucun chanteur, affirme-t-il, avant Fraschini, ne s'était mêlé de cette façon souveraine au septuor, lorsque, entrant par le fond de la scène, au plein de l'exécution musicale, Edgardo lance son cri de tendresse :

T'amo, ingrata, t'amo ancor.

À ce moment, avec l'envolée superbe de sa voix, il produisait un effet foudroyant. Ainsi parlant et s'exaltant, notre panégyriste était allé jusqu'au bout de sa tirade en l'honneur du grand ténor dramatique. Il avait exalté l'Edgardo, sans s'apercevoir qu'il oubliait Lucia.

A peine a-t-il fermé la bouche qu'Adelina Patti se met à fondre en larmes et quitte la table. Son beau-frère, qui avait pour elle une très grande affection, se lève et la suit. On voit d'ici le désarroi de ce grand dîner, présidé par Auber. Les assistants s'interrogent du regard ; aucun ne soupçonne la raison de ces pleurs. On ne savait quelle contenance tenir, lorsque Strakosch, revenant au bout de cinq minutes, présente aux invités les excuses de la diva, et, se tournant vers le causeur spirituel et téméraire critique :

— Monsieur de Charnacé, lui dit-il, je vous prie, je vous demande en grâce d'aller trouver ma belle-sœur dans sa chambre. Vous lui avez fait beaucoup de peine !

Le coupable involontaire s'empresse, arrive auprès d'elle, proteste des intentions les meilleures du monde, prend ses mains, tamponne ses yeux, comme l'eût fait un père tendre, étanche ses larmes, ces belles larmes, lui prodigue, en paroles, tout ce que son esprit peut lui suggérer d'aimable et de flatteur. Sur un mot plus heureux, elle se lève du canapé où elle reposait, et, dans un grand élan de gaieté :

C'est fini ! s'écrie-t-elle.

Et, en deux pas, en deux glissades, telle une gracieuse ballerine emportée par la joie, elle traverse le salon et reprend sa place à table. Il ne fut plus question de Fraschini. La suite du dîner s'acheva dans une vive et riieuse animation.

On avait si bien accoutumé la cantatrice aux échos d'une flatterie exclusive et continuelle que la louange d'un autre, prononcée devant elle, avait pu lui sembler presque une offense.

Très désirée, très recherchée dans les hauts cercles mondains, elle se faisait, avant de dire oui, beaucoup prier et si elle se décidait enfin à agréer une invitation, en quelque maison privilégiée, elle y apportait, en même temps que sa précieuse personne, des exigences peu communes.

J'assistai à un dîner, me racontait encore l'ancien critique musical de la *Presse*, un dîner de gala où l'on attendait la Patti. Ce fut un grand mouvement. On avait pris la précaution de s'informer à l'avance de ses goûts particuliers, de ce qu'elle aimait ou préférait. *Il lui fallait*, avait répondu pour elle Nicolini, sur le chapitre des vins, *tel Champagne de cette marque spéciale ; elle n'en buvait jamais d'autre*. Quand on servit le potage, son mari commença par y goûter, et, se tournant vers elle, d'un air expert : *Oui, vous pouvez en prendre*. Et ainsi tout le long du repas. Il dégustait, appréciait, et là-dessus seulement, la diva consentait à boire et à manger. L'amphitryon avait peine à contenir sa mauvaise humeur ; il était furieux, au fond, et il se promit bien que jamais plus il ne donnerait cette comédie à ses hôtes.

Avec son caractère versatile et volontaire, elle rappelait un peu les prétentions de la Sontag, qui, lorsqu'elle était engagée pour un concert, arrivait à, la fin, chantait capricieusement, et n'avait pour ses admirateurs, au dire de la comtesse d'Agoult, s'ils n'étaient pas ambassadeurs, banquiers, juifs ou directeur des beaux-arts, qu'impertinence et silence.

Mais comment pouvait-il en aller d'autre sorte, chez la Patti ? Sa vie de chaque jour n'était qu'un resplendissement dont elle était l'objet et le foyer. Il n'était question que d'elle, de ses succès, de ses triomphes, de sa beauté. Elle seule était la Diva. Son nom, sa personne, les circonstances de sa vie en public et de sa vie privée, étaient le grand sujet des conversations, vers le temps où elle allait donner ses dernières auditions aux Italiens, pour préparer son tour d'Europe. La femme, autant que l'artiste, en défrayait les propos. Tout Paris s'entretenait de l'étrange affaire que la Patti venait de porter devant les tribunaux anglais, se plaignant d'avoir été séquestrée par sa famille ; et l'on y ajoutait la romanesque histoire d'un jeune seigneur de Belgique, qu'on l'empêcha d'épouser d'amour.

Son premier mariage avait fait un bruit énorme. Il l'introduisait de plain pied dans la société la plus fringante de l'impérialisme. Mais a-t-on à rappeler les hauts faits mondains du marquis de Caux ?

Dans les bals officiels, nul ne conduisait le cotillon avec plus d'élégante virtuosité. Quand reprenaient les causeries sous l'éventail et qu'on mordait à belles dents au chapitre des indiscretions, nul, encore, n'était plus apprécié des femmes. Aux séries de Compiègne, on ne savait pas de nouvelliste mieux informé des racontars courant Paris et les champs. Cependant, tout cela n'empêchait pas que l'écuyer de l'empereur, à farce de conduire son train à grandes guides, se trouva, certain jour, fort en peine. Je me suis laissé dire par Mlle Hamakers, alors à l'Opéra, que, dans un souper tardif à la Maison Dorée, où le docteur Véron lui tenait compagnie, elle avait vu s'asseoir, à une table voisine, le marquis de Caux ; il avait échangé un colloque rapide avec le maître de ce restaurant fashionable, puis s'en était allé, les dents nettes : n'avait-on pas refusé de lui servir à dîner, sauf espèces, à lui, l'un des princes de la haute vie, et pour le moment,, si

décavé qu'on n'endossait plus de factures à son crédit ? Peu de temps après, l'illustre cantatrice, dont les trilles et les roulades sonnaient d'or, s'éprenant de sa personne et de son nom, — du nom plus que de la personne¹ — faisait luire à nouveau le soleil dans son cœur et dans sa bourse. La couronne de marquise, comme un joyau de plus, roula parmi les autres, dans l'écroulement des gemmes échappées à la richesse de son écrin.

Grande dame improvisée, allait-elle doubler son rôle, en même temps, et fondre avec le talent de l'artiste les goûts de la mondaine, qui sait au luxe banal imprimer son cachet personnel, choisir dans le nombre, recevoir, accueillir, faire circuler autour de soi l'esprit de la maison ? On s'était posé la question. Elle faillit y répondre autant qu'on l'espérait. L'année suivante avait circulé, dans la société parisienne, une lettre d'invitation fort joliment conçue en la brièveté de ces deux lignes :

La marquise de Caux sera chez elle, le samedi soir. La Patti chantera.

Que de sens en peu de mots ! Seulement, il se trouvait que le marquis de Caux avait fait la lettre, que la nuance entre la marquise et la cantatrice, la fine nuance, sortait de l'écritoire du gentilhomme et que, probablement, la fête ne devait avoir que des lendemains clairsemés.

Plus tard, quand la séparation eut lieu, et que le marquis, redevenu pauvre, d'ailleurs ayant reconquis une parfaite dignité, ne parlant jamais de l'infidèle, qui lui avait repris son anneau de mariage pour le passer au doigt du ténor di grazia Nicolini², en attendant qu'il allât, après la mort de ce dernier, à celui d'un gentilhomme suédois, on s'aperçut que l'apport d'un blason n'avait pas transformé la séduisante sirène et qu'elle n'avait pas cessé d'être ce qu'elle fut de naissance : rossignol, et pas autre.

Elle était bien restée ce qu'elle fut toujours : une cantatrice délicieuse, mais une femme sans grande culture d'esprit, sans curiosités étrangères à son art, — sauf une extrême facilité pour la connaissance des langues, où elle avait à se faire entendre tour à tour, — du reste indifférente aux lettres et n'en écrivant guère³, si l'on nous pardonne ce jeu de mots, faisant parade de ne lire jamais les journaux, et tenant ses admirateurs anxieux sur la question de savoir si elle n'était pas qu'une virtuose, si elle était une âme. Dirai-je un cœur ? Les détails de ses générosités alimentèrent maigrement les gazettes.

On a cent fois relevé les principaux traits de son éblouissante carrière, les proportions himalayennes de ses recettes au pays des grands salaires⁴, où

¹ Le marquis de Caux avait le double de son âge.

² Il s'appelait de son vrai nom Nicolas.

³ Mme Adelina Patti n'écrit à personne, ou si peu ! Très rares sont les autographes de la diva, surtout du genre de ceux qui sont des remerciements, des témoignages de sympathie à la critique.

⁴ Trois années de tour d'Europe lui valurent 1.600.000 francs. En Amérique l'exploitation des étoiles atteignit à la folie pure. L'imprésario Abbey, de New-York, avait offert à la Patti, pour les airs dont elle égrenait le chapelet uniforme de ville en ville, un cachet de 20.000 francs et voulut l'engager au Metropolitan-Opera. Le colonel Macpherson la lui enleva, avec une surenchère de 5.000 francs par soirée. Les frais quotidiens d'Abbey, au Metropolitan-Opera, s'élevaient à 40.000 francs. Mme Christine Nilsson recevait un

l'artiste a d'autant plus de talent pour ceux qui l'écoutent qu'ils ont payé très cher pour l'entendre, et la douceur extrême d'une existence, qui n'eut jamais d'autre règle que le caprice, ni d'autre peine que de se laisser vivre, toujours guidée¹, contentée, glorifiée.

Je ne reprendrai pas le récit de ses odysées à travers les deux mondes, depuis l'âge de sept ans, où elle apparaissait, dans les concerts de New-York, hissée sur une table afin qu'on pût apercevoir, de toute la salle, l'enfant prodige, jusqu'aux réapparitions les plus tardives de la cantatrice vieillie, mais jamais lasse de tirer gloire et fortune d'un organe merveilleux, qui, en se transformant, prétendait ne rien perdre de son éclat des premiers jours, et qui tout de même, on le concevait sans peine, n'était plus le timbre frais et pur d'antan².

Je laisse à décrire à ses biographes les six années d'ovations qu'elle connut dans cette salle des Italiens, dont elle était la déesse et Bagier le grand-prêtre ; et toutes les fantaisies de son talent et de son humeur, ses espiègleries, son indolence même, ayant toujours montré peu de goût pour l'étude, chargeant, le plus souvent, une autre personne — son beau-frère Strakosch d'ordinaire — de répéter en sa place ; en prenant fort à son aise avec la musique des maîtres, qu'elle surchargeait de mille ornements et de mille arabesques, arpèges de toute nature, points d'orgue audacieux, notes piquées, trilles étincelants, vocalisant"

cachet de 10.000 francs, Mme Marcella Sembrich de 7.500, M. Campanini de 5.000, enfin, Mme Schalchi était engagée à raison de 5.000 francs, pour chaque représentation. La Frezzolini, dont l'âme était généreuse et l'esprit romanesque, ne voulut jamais accepter au-dessus de 1.000 francs par soirée, quelque insistance qu'on mît à lui en offrir bien davantage. Plus avide d'argent, la Patti ne se faisait pas scrupule de prélever à elle seule la moitié de la recette. A propos de ces cachets immodérés et tout à fait déraisonnables, un calcul serait à établir de la proportion du gain et des paroles chantées : tant pour une gamme, tant pour cette vocalise, tant pour cette mesure ; il se passerait de commentaires. On s'était amusé à une estimation du même genre, au sujet d'un fameux comédien. En 1888, un journal de Paris relevait ce qu'avait pu gagner mot par mot l'acteur Coquelin, lorsque, pour satisfaire un caprice de Vanderbilt, étant venu jouer sur son yacht le rôle des Précieuses ridicules, il en avait reçu de retour quinze billets de mille francs. C'est-à-dire 50 francs la ligne se décomposant à peu près de la manière suivante :

Oh ! oh ! (20 francs). Je n'y prenais pas garde (30 francs)
Votre œil en tapinois (25 francs) me dérobe mon cœur (25 francs).
Au voleur (12 fr. 50) ! Au voleur ! (12 fr. 50). Au voleur (12 fr. 50).

On avait bien raison de dire au seigneur de Mascarille qu'il parlait d'or.

¹ En 1863, on lui demandait, comme elle allait partir pour Vienne : [Chanterez-vous longtemps, à Vienne ?](#)

— Je ne sais pas.

— Comment ! vous ne connaissez pas vos engagements ?

— Jamais. C'est mon père, qui fait tout. Moi, on me fait partir : je pars ; on me dit de chanter : je chante.

² Lors d'une de ces apparitions de la fin, Catulle Mendès écrivait en tête de chronique : [Autrefois, j'avais entendu le rossignol, hier j'ai entendu la crécelle](#). Puis, il continuait son article ainsi commencé.

La dernière fois que j'entendis expirer la virtuosité vocale de la châtelaine de Charing-y-Cross, c'était le jeudi 5 avril 1906, quand elle vint, à Paris, prêter son concours à une fête de charité. Ses fidèles étaient accourus, qui, ceux-là, ne lui ménagèrent ni les fleurs, ni les ovations. Ils affirmaient que c'était encore, à soixante-trois ans, [le timbre de la Patti](#).

d'instinct et s'en donnant, à cœur joie, du reste, oubliant volontiers qu'elle était aussi une actrice chargée de représenter un caractère, une situation, un personnage, se préoccupant peu d'émouvoir, tenant beaucoup à étonner, et y réussissant mieux qu'aucune auprès des amateurs en foule des gazouillements et des tours de force... L'art du *bel canto* n'avait pas encore été détrôné par la dramaturgie lyrique, où l'artiste ne doit plus seulement donner de la voix, mais livrer aussi toutes les forces vives de son intelligence et de son âme.

On a révisé quelque peu, depuis lors, le parti pris d'extase dont elle fut l'objet pour sa virtuosité inouïe, et relevé d'autant, par opposition, des mérites, plus profonds et plus durables, comme ceux d'une Gabrielle Krauss, entre toutes, dont la diction musicale aura atteint les dernières limites de la grandeur et de la beauté.

Il y avait, aux Italiens, à l'Opéra, au Théâtre-Lyrique, d'autres étoiles, des étoiles de diverses grandeurs, que le public avait adoptées avec une faveur extrême. Je ne parle que pour mémoire de l'Alboni, la plus admirable : voix de contralto qu'on ait jamais entendue, et qui mériterait un long rappel d'étude. Aussi tragique dans Fidès que mutine dans Rosine, elle était la perfection même. On oubliait, quand elle entr'ouvrait les lèvres avec bonheur pour chanter, ce qui manquait à sa personne de grâce et de sveltesse. Elle était affligée d'un embonpoint extrême, qui rendait sa démarche lourde et gravide. Jouant le *Barbier* aux Italiens, elle arrivait en Rosine, les deux mains sur le ventre ; mais elle avait dans le gosier des modulations si légères et si fraîches qu'il n'y avait plus qu'amour dans le public pour l'incomparable Alboni. Et la Penco chantait aussi. Et la Teresa Stolz. Et toutes celles dont les perles vocales avaient le pouvoir de se transmuier en or pur... Je m'arrêterai plus particulièrement dans la compagnie d'une artiste moins fameuse, presque oubliée du Paris actuel, mais dont les Confidences épistolaires et les échos de conversation, revenus à nous de Bruxelles, vifs, plaisants, enjoués, nous ont apporté bien des notations originales, bien des souvenirs curieux sur la musique et les musiciens, les artistes, les mondains et la vie parisienne en général de cette période. Des compositeurs et des gens de théâtre, des nouvellistes et chroniqueurs les plus en renom, des meneurs les plus en vue d'une société tapageuse que ne sut-elle pas, Mlle Bernardine Hamakers ? En feuilletant les pages de ses albums, on retrouverait tous les noms ou presque de celles qui étoilèrent de leur réputation le répertoire lyrique contemporain. La plupart des jolies femmes très en parade qui l'écoutèrent, elle a pu les dessiner de pied en cap, comme si elle les avait vues de la veille. Le dirons-nous aussi ? La correspondance intime, qu'elle laissa insoucieusement se perdre, on ne sait comment, on ne sait où, eût ajouté bien des traits piquants à cette chronique parlée, les interlocuteurs étant les ducs de Morny, de Bellecour, de Valombrosa, le marquis de Modène, lord Savil et divers¹. Voilà bien de l'étoffe, en effet. Il serait trop regrettable de n'y pas tailler en long et en large.

¹ Que de signatures pêle-mêle, en ces archives galantes : *Ce matin*, écrivait-elle bien des années après au docteur Daniel, qui s'était entremis obligeamment en faveur de notre curiosité ; je suis descendue à la cave avec mon domestique (car, c'est là que j'ai relégué mes paniers de lettres). J'y plongeai la main. J'en tirai une poignée, puis une seconde. Je recommençai le travail une troisième fois... Que me disaient-elles ? Mon Dieu, la même chanson y revenait sans cesse. Ah ! ces lettres ! Toutes plus polissonnes les unes que les autres.

Avant de passer à la Monnaie de Bruxelles avec des appointements fabuleux, Mlle Bernardine Hamakers contribua, pendant quatorze ans, entre les plus goûtées, à faire les beaux soirs de l'Opéra de Paris, de 1857 à 1870. Sans provoquer des ovations délirantes, elle cueillit sur son chemin les fleurs parfumées du succès. Il ne lui fut pas donné de prendre rang parmi les grandes interprètes de l'inspiration musicale, les passionnées d'art, les dramatiques dont la voix ne s'arrête pas à charmer l'oreille, mais, pénétrant au plus profond de la pensée des maîtres, vibrant et frémissant avec elle, exalte l'âme vers les horizons supérieurs. Seulement, elle plaisait ; elle vocalisait le mieux du monde et sa voix de tête faisait merveilles dans les notes élevées.

Elle avait révélé de bonne heure qu'elle séduirait tout le monde par la douceur de ses gazouillements. Eugène Scribe et le librettiste de Saint-Georges eurent l'occasion de l'entendre en sa ville natale de Louvain. Ils se firent les ambassadeurs de cette vocation naissante. On décida les parents à la laisser partir pour Paris. L'une de ses sœurs¹ aînées, la baronne de Mire, — qui n'avait rien d'une duègne — promit de l'accompagner et de veiller sur elle, probablement les yeux fermés. De hautes recommandations aidèrent au talent naturel. Morny s'intéressa tout d'abord aux débuts d'une si jolie personne. Il avait été des premiers à s'arrêter, quand elle passa, débutante, à la portée de ses yeux. Elle cheminait à pied de l'hôtel meublé aux classes de musique. Il eut la galanterie de lui envoyer une Victoria et d'y joindre — on était en hiver — une somptueuse couverture². Le puissant protecteur fit abrégé les délais. Bernardine Hamakers fut engagée comme chanteuse légère.

Aller à l'Opéra, disait Sophie Arnould, c'est aller au diable ; mais enfin, c'est ma destinée. De cette destinée et de ses conséquences diaboliques la nouvelle venue ne s'effraya pas outre-mesure. Ce fut, en 1857, la grande année festoyante du second Empire, qu'elle apparut dans toute la verdeur de ses dix-neuf ans sur l'une des premières scènes du monde. Pour encadrer le coloris transparent de son teint, elle avait des cheveux blonds touffant en abondance ; ses dents harmonieusement voilées par l'ombre rose de ses lèvres avaient l'air, comme le disait Roger de Beauvoir, d'un clavier qui appelle les accords... Cette apparition fut goûtée. Elle était jeune. On lui confia, pour commencer, les dugazons lyriques, les rôles de pages. Elle fut Urbain, dans les *Huguenots*, Genny dans *Guillaume Tell*, Siebel dans *Faust*, le temps de prendre patience jusqu'au moment de devenir, à son tour, reine et princesse, dans les mêmes partitions. Lorsque le Don Carlos de Verdi fut porté sur l'affiche, quelques années plus tard, il ne lui était revenu que peu d'étoffe, à la distribution de la pièce nouvelle. Elle devait être la voix céleste, qu'on entend de la coulisse et faire valoir, en travesti, le rôle du petit pâtre. Les yeux eurent plus à l'admirer que les oreilles ; et, à l'issue de la représentation, un chacun voulut la féliciter sur la beauté... de ses

¹ Née d'un ancien soldat d'Austerlitz, qui s'était établi à Louvain et y tenait un café, Mlle Hamakers fut très avantagée en famille ; elle n'eut pas moins que dix sœurs.

² L'acte était généreux. Il en résulta une confusion plaisante. Et nous cédon à l'envie de la raconter. Cette couverture en drap était doublée d'une superbe fourrure de martre, grande nouveauté du jour. Bernardine et sa sœur étaient novices encore et peu dans le train. Voilà donc les deux petites provinciales qui s'en allèrent fièrement se promener au bois, toutes voiles dehors et la couverture à l'envers pour bien permettre aux passants d'apprécier la valeur et la beauté de la fourrure. Le duc de Morny, qui les attendait, ne put s'empêcher, en les voyant, de sourire et de leur donner une leçon. [Retournez donc cela, mes pauvres enfants, c'est très laid de montrer ainsi les poils.](#)

jambes, qui **faisaient courir tout Paris**. Si les femmes se laissaient gagner aux jolies de ses figurations androgynes, les hommes ne perdaient pas de vue que, sous le costume soyeux du page, il y avait une fille d'Eve bien séduisante, une Hamakers. Les plus alertes grappilleurs des espaliers de l'Opéra furent en idée de maraude. Bien des courtisans déposèrent des bouquets à sa porte et tentèrent de suivre les bouquets.

Elle ne faisait encore que d'arriver. Était-ce sa voix seulement, cette légèreté gazouillante dont nous parlions tout à l'heure, et qui lui permettait de tenir le trille plus longtemps que la Patti¹ ? Était-ce autre chose, son air mutin, sa beauté souriante et florissante ? A l'une des représentations, l'Empereur, qui assistait au spectacle, en sa loge fermée, la fit appeler pour voir de plus près et complimenter cette Louvaniste, fraîchement débarquée dans sa capitale². Elle y gagna de chanter, peu de temps ensuite, à la chapelle des Tuileries, dans les oratorios d'Auber et de Rossini : faveur très recherchée des artistes. L'occasion m'avait été offerte l'année précédente, le 14 juin 1856, d'élever sa voix, pure et fraîche, sous la nef de Notre-Dame, à la messe de baptême du prince impérial.

Une autre fois, on avait donné *Guillaume Tell*, le chef-d'œuvre de Rossini, le couronnement de sa vie créatrice, le chant le plus accompli du Cygne de Pesaro. Elle avait eu sa part, sa gerbe de notes emperlées dans ce ruissellement d'harmonie. La critique n'eut, le lendemain, que des sourires à son adresse. Fiorentino, le malicieux Napolitain, si Français à Paris, gagea d'un trait de sa meilleure plume qu'elle aurait un brillant avenir et, s'arrêtant au plus sûr dans le présent, enguirlanda de fleurs la jolie femme, pour qui, durant le second acte, on avait relevé la rampe afin que le public fût mieux à même de l'apprécier en tout son avantage, je devrais dire avec tous ses avantages. Emile de Girardin, grand ami du sexe aimable ajouta quelques roses au bouquet et mit l'artiste très en valeur dans ses journaux, dans ses soirées.

Mlle Hamakers, qui ne parvint réellement que sur le théâtre de la Monnaie à des effets de puissance, qu'on n'aurait pas attendus d'une voix de soprano un peu faible, n'était classée que loin après la Patti, la Nilsson, la Krauss, les interprètes brevetées du génie musical. Mais elle avait le charme. Le timbre était du métal le plus flexible. Elle vocalisait, trillait, piquait des notes, à ravir. Enfin, nous l'avons dit, avant de prendre l'oreille, elle avait capté les regards.

Les dieux de la musique, Auber, Rossini, Meyerbeer se faisaient un plaisir de lui donner des conseils, de la produire, de l'inviter. Elle apprit ainsi à les connaître en leurs goûts, leurs habitudes de simples mortels, en leurs façons d'être originales, hors du grand jour de la publicité.

Auber, qui se montra jusqu'à l'extrême vieillesse très sensible au charme féminin, la recevait avec sympathie, comme il recevait les artistes seyantes et décoratives. Il multiplia, pour elle, les répétitions privées de la Muette et du Philtre, des répétitions où se confondaient, par instants, les sages leçons et des privautés peu écolières. Un jour, il lui faisait répéter un air du Philtre, accompagnant au piano de la main gauche, pendant que de la main droite il lutinait agréablement Mlle Hamakers chantant et roucoulant. Elle n'était point

¹ Elle trillait dans *Rigoletto*, pendant une minute, montre en main, avec une justesse remarquable. Fétis en parla souvent, en ses feuilletons de *l'Indépendance belge*.

² J'ai gardé longtemps une parure d'émeraudes, qui me venait de l'Empereur ; il s'amusait de moi comme d'une enfant ; mais rien de sérieux. (*Lett. de Mlle H.*, avril 1905).

des deux ou trois assidues, qu'on revoyait, à chaque dîner, chez Auber : Pauline Dameron, ex-pensionnaire de l'Académie de musique, assez belle personne, sans beaucoup d'attraction, et qui régnait au logis¹, et, à titre d'amies intimes de Mlle Dameron : Mlle Poinsoy, une princesse dramatique de l'Opéra, celle-ci fort laide et ayant le timbre de la voix passablement dur ; ou Mlle Edile Riquer, du Théâtre-Français, qui réunissait à l'agrément du visage les dons alertes de l'esprit. Elle n'avait pas, disons-nous, sa place gardée dans la maison. Mais elle y vint assez de fois pour n'en avoir rien oublié.

Plus facile à la dépense que Rossini, le directeur du Conservatoire, le maître de la musique française, l'heureux Auber, en un mot, menait grand train dans son hôtel de la rue Saint-Georges, ayant équipage, large remise et sept à huit chevaux à l'écurie. Il recevait beaucoup de femmes, rarement des hommes. Le plus souvent, pas un habit noir ne tranchait sur la soie claire des corsages. L'illustre compositeur avait le plaisir des yeux égoïste. On y dînait au mieux, à la française, servi par des valets en grande livrée. La conversation n'avait rien d'austère, en cette compagnie pomponnée, faisant cercle autour du maître, mais tournait vite au babillage. A parler costumes, théâtre, élégantes fadaises, rivalités féminines, on passait le temps joyeusement. Il aimait le luxe autour de lui et ne cachait pas son désir qu'on se mît en frais à son intention. Un soir que Mlle Hamakers revenait de dîner chez le célèbre docteur Veron, le directeur de l'Opéra, celui qu'on surnommait le proconsul des danseuses, il remarqua qu'elle avait arboré une robe plus vaporeuse, plus séduisante que celles dont elle se paraît d'habitude pour venir chez lui, quoique la provenance en fût la même, le cachet aussi : Worth était son habilleur. — On portait alors des costumes de quinze cents à deux mille francs... c'était le bon temps !...

Au milieu de toutes ces fringances, Auber n'aimait point à se souvenir, encore moins qu'on lui rappelât que sa jeunesse datait de loin. Il avait gardé rancune à Walewski, m'a dit Mme Walewska, de ce que, dans un banquet, le ministre d'Etat, pensant lui rendre un juste-hommage, avait commencé de la manière suivante un toast porté à la gloire d'Auber : *Ce noble et illustre vieillard...*

La musique était à peu près bannie des soirées qu'il donnait. Auber affectait de n'en pas parler et de la considérer comme un moyen dont il s'était servi, aussi bien que d'un autre, pour arriver. Cependant, cet air détaché avait quelque chose de feint : dans la stricte intimité, il jouait des classiques, Beethoven, Mozart ; mais, s'il survenait un profane, les partitions quittaient aussitôt le piano.

C'était un vieillard *égotiste*, jouisseur, mais de bon ton, propre et net, au physique comme au moral, peu compliqué, bienveillant, tout disposé à pousser les jeunes, à condition qu'il ne lui en coûtât ni démarches ni dérangement d'aucune espèce. Un trait qui le peindra. Mlle Hamakers venait de perdre son frère : il exigea d'elle qu'elle vînt chez lui sans porter le deuil, parce que le noir le rendait triste ! Sa vie était réglée. A six heures du matin, il prenait une tasse de thé, se levait, s'habillait et allait promener ses chevaux. C'étaient ensuite le Conservatoire, les répétitions, le dîner à six heures précises, et, par la belle saison, un tour au Bois. L'hiver, la soirée s'achevait fréquemment au théâtre. Auber, très affolé de Rosine, très assidu aux Italiens, s'y rendait, accompagné de *ses nymphes* — les dames qui avaient dîné à sa table —, ou, parfois, en la

¹ Auber, toutefois, ne se privait point de folâtrer avec ses belles invitées, jusqu'en sa présence. Il est vrai qu'elle lui rendait la monnaie de sa pièce, et au delà. C'était un fait avéré qu'Olympe Aguado courtisait avec succès la maîtresse d'Auber.

société de Mocquart, le secrétaire de l'Empereur, ou du vicomte Aguado. L'été, c'était autre forme de plaisance. On dînait au balcon, du côté de la cour, et, le repas fini, on voyait atteler les deux ou trois voitures, qui devaient emmener au Bois de Boulogne toute l'aimable société. Le vieux maître se réservait de choisir celle qu'il prendrait avec lui dans sa Victoria à deux places, d'où il conduisait lui-même son cheval Almaviva. C'était Mlle Hamakers, qu'il appelait de son plus petit nom *Didine*, ou la Guerra, fraîche et jolie comme une tête de Greuze, ou Mme Savel, ou Louise Marquette, de la danse, à l'Opéra, au Pauline Dameron, quand elle faisait acte de ses droits. Mlle Hamakers logeait à Saint-James, en bordure du Bois. Pour Auber, c'était presque la campagne, qu'il détestait. Il allait jusque-là, pourtant, et condescendait à l'y venir voir, de loin en loin, en ami paternel.

Nous avons nommé Véron, à propos d'une remarque d'Auber à Bernardine. Elle eut plus d'une fois son couvert mis dans la salle à manger du docteur, qui occupait un grand appartement, au premier, rue de Rivoli, et possédait, dans le même immeuble, de quoi loger ses chevaux et sa voiture. Ce Lucullus bourgeois, qu'un de ses obligés, sans doute, prétendait définir en trois mots : un ventre, une vanité, une cravate. Véron n'allait pas tous les soirs à la Maison Dorée¹, mais fêtait souvent ses amis à domicile. Il n'était point marié et s'en applaudissait. En revanche il se piquait d'avoir un cordon bleu sans égal en la personne de la célèbre Sophie, sa cuisinière, qui se présentait régulièrement, après le repas, pour être félicitée, congratulée, selon ses mérites, avec toute la chaleur qu'y pouvaient mettre des estomacs reconnaissants. Car, si l'on était friand des sauces de ce Carême en jupons, elle ne l'était pas moins de compliments et même, le croirait-on ? de publicité. C'est elle, l'ineffable Sophie, qui disait un jour à son maître : *Monsieur, la presse nous néglige*. Très gourmet, le docteur adorait les raffinements de l'art gastronomique ; et l'exagération de son embonpoint ne l'empêchait pas de manier agilement la fourchette et de boire sec. Aussi tenait-il plutôt aux compagnons qu'aux compagnes de table, à la différence d'Auber. Peu de dames, d'ordinaire, sinon ses préférées de la danse, comme Eugénie F***. Celle-ci était jeune, très bien faite, comme il convenait à son état de danseuse, mais d'une figure très reprochable. Elle tenait à la considération par-dessus tout et posait à la vertu, ce qui ne l'empêchait pas de mener trois intrigues de front. On y mettait les noms, les étiquettes : c'étaient le docteur Véron en personne, le financier Greninger et le grand spéculateur Soubeyran. Parmi les fidèles du côté masculin, Roqueplan et Arsène Houssaye étaient de fondation. Hommes ou femmes il recevait les uns et les autres avec le faste d'un Romain de la décadence. J'en crois la parole de Mlle Hamakers. Les menus étaient en perfection. Et l'après-souper non plus n'avait rien de banal. La desserte enlevée, un valet de pied apparaissait, portant un plateau jonché de

¹ Ouvrons une parenthèse. Quand il convoquait ses intimes à l'un de ces assauts de gourmandise, dont un cabinet de la Maison d'Or était le théâtre, on savait d'avance ce que pourrait être un dîner du docteur Véron. Les frères Verdier, pleins de respect pour cette fourchette savante, raffinaient de zèle et de sollicitude. C'était l'occasion ou jamais de mettre les petits plats dans les grands et de tirer de leurs cases poudreuses les meilleurs vins et les plus vieux. Il y eut de certains plats qui furent, de ces jours-là, consacrés, rendus célèbres. Tels de particuliers filets de canetons aux oranges rouges, une invention du docteur, dont il fut parlé longtemps, depuis que Mmes Emma Livry, Taglioni, et divers convives de choix en eurent savouré la délicatesse superfine.

pièces bu dé rouleaux d'or, que l'amphitryon destinait à l'amusement des dames, tandis que les maris ou seigneurs passaient au fumoir. Mlle Taglioni éventrait les rouleaux, distribuait les louis pour le jeu et celles qui les gagnaient les gardaient.

Elle connut Rossini comblé de respects et d'hommages, presque divinisé de son vivant, acceptant cette apothéose et cette ambrosie, sans en être plus enivré que de son vin ordinaire et goûtant en sage le repos qu'il chérissait au delà de toute chose, le farniente placide et doux, qu'il envisageait comme la suprême félicité. Car, il avait déjà prononcé, depuis plusieurs années, ces paroles d'adieu à son siècle, qui lui demandait encore de la musique : *Buona sera. E finita la musica*. Avant de s'être retiré dans sa villa de Passy, il abritait sa gloire rue de la Chaussée-d'Antin, à l'angle du boulevard. Il y demeurait avec sa femme, qui n'avait plus la jeunesse et n'eut jamais la distinction.

Rossini, avec l'allégresse de son tempérament, ne pouvait qu'être un causeur fort aimable, dans le laisser-aller des réunions intimes. Les fines reparties, les saillies ironiques, les traits de belle humeur ne coûtaient pas plus à sa spontanéité d'esprit qu'à sa veine productrice les sourires et les enchantements de la mélodie. Prodiges des richesses de sa nature, ce génie d'abondance et de joie était moins généreux de sa bourse. On s'en apercevait à ses soirées, où l'on était sûr de trouver plus de bonne humeur que de rafraîchissements. *Ne vous gênez en rien*, disait l'illustre compositeur à ses invités, *allez, venez, sortez, fumez ; ma maison est un café*. — *Si c'est un café*, murmurait Gaëtano Braga, *faites-nous servir quelque chose !* On le disait parcimonieux, quasiment avare. Un jour de Noël, Mlle Hamakers se promenait avec Rossini et Muchotte¹. Le maestro s'était arrêté dans une boutique. Il marchandait un objet de première nécessité, de simples couverts à salade. Ils étaient tous trop chers, suivant lui, et il ne parvenait point à lâcher sa monnaie.

Il recevait à dîner, chaque semaine, à la Chaussée d'Antin. La chère n'y était point surfine et laissait plutôt à désirer. La salle à manger et les salons ne resplendissaient pas de clarté. Rossini n'aimait point la vive lumière. Une ou deux bougies, à chaque bout de la table : on n'en usait davantage. C'était une obscurité douce, qui permettait, du moins, des duos plus rapprochés, des conversations plus serrées entre voisin et voisine. Si mesurés que fussent l'éclairage, le service et le reste dans cette maison opulente, rien n'était tant désiré, tant recherché qu'une invitation chez Rossini. On n'y faisait pas de grand art ou rarement. Le maître se reposait. On causait, on riait, on écoutait Rossini contant avec son petit accent italien des anecdotes ou des impressions pleines de charme, relevées de beaucoup d'esprit. Par intervalles, Muchotte accompagnait une artiste avec son motophone. C'était la distraction du moment : des verres remplis d'eau, placés dans une espèce de piano à queue et dont les vibrations, les sonorités cristallines amusaient l'oreille, quand elles ne portaient pas sur les nerfs. Mlle Hamakers, qui n'était alors qu'une débutante, a la joie de se rappeler qu'elle chanta des parties du *Comte d'Ory* et du *Barbier*, aux sons du motophone.

Meyerbeer, peu sensible à l'*odor di femina*, était de rapports moins souriants et faciles que l'épicurien de Passy. Il fut paternel, néanmoins, à la jeune interprète

¹ Edouard Muchotte, un Belge qui hérita de la bibliothèque de Rossini et de ses partitions non publiées.

du rôle de Berthe, dans *Robert le Diable*. Elle fut à même d'observer, en particulier, le soin extrême qu'il apportait aux préliminaires et à la mise en scène de ses œuvres, sa préoccupation constante de l'effet extérieur, sa façon d'être plus artiste que les artistes, comme de noter ses petites originalités d'humeur, ses méticulosités singulières, ses manies enfin.

Mlle Hamakers ne faisait pas, avons-nous dit, que de pousser des sons, de jouer des rôles petits ou grands, et de s'inspirer au contact des maîtres, dans le sens esthétique du mot. Quelques folâtreries au dehors diversifiaient ses belles soirées d'art et de théâtre. C'était une fantaisiste. Les goûts et les plaisirs avec elle variaient d'aspects et changeaient de séjour, volontiers. Il est des artistes, qui ne rient guère — hors de la scène. Par la grâce du Ciel elle avait la gaîté plus rayonnante. Elle eût trouvé le bonheur court, qui l'aurait réduite à ne vivre que de joies et d'amours imaginaires. La fauvette secouait des perles ; mais elle ne se nourrissait pas que de rosée et de mélodie. Il ne lui déplaisait pas, la rampe éteinte, d'aller réveiller son sourire aux endroits à la mode où flambaient les turbulences de la haute vie parisienne.

Très coquettement installée en son appartement de la rue Neuve-des-Mathurins, elle villégiaturait aux environs de Paris, dans les conditions les plus enviables. Elle avait loué, à Billancourt, la campagne de Paul Daru, président du Jockey-Club, pour y passer l'été. Une autre année, il lui avait plu de prendre à loyer chèrement la domaine et le château de Chaville, qui appartenaient au marquis du Hallez. Il lui arriva, dans ces lieux, une aventure mémorable. Une après-midi qu'elle revenait de Chaville en voiture à quatre poneys — achetés à la comtesse Mercy d'Argenteau — l'attelage s'emporta sur la route de Saint-Cloud ; elle en fut effrayée, sur le moment, mais n'eut point à en regretter les suites. Cependant, les poneys emballés descendaient à une allure de vertige. Un accident grave était à craindre. La Providence intervint miraculeusement, sous les traits d'un superbe cent-garde, qui, passant là, d'occurrence, avait vu le péril et s'était jeté à la tête des chevaux. La voiture s'arrêta. Pendant que le groom allait chercher une autre calèche, Bernardine ne put différemment faire que d'entrer en conversation avec son sauveur Gérard — le cent-garde se nommait Gérard —. Il s'offrit à la conduire dans une ferme voisine, où quelques instants de repos la remettraient d'une si chaude alarme. Bernardine avait l'âme reconnaissante. Un roman s'ébaucha, Tous les jours, le cavalier passait par le château. Elle en savait la minute et l'attendait dans un pavillon isolé. Il arrêtait sa monture, saluait la jolie châtelaine et lui donnait un baiser. Une après-midi qu'il était entré voir les chevaux et avait prétexté la curiosité de connaître le box de *Pantalone*, le cheval de selle d'Hamakers, il s'enhardit à pousser plus loin ses avantages... et lui donna le premier baiser sérieux. Il était éperdu d'amour et fit comprendre qu'il désirait bien que ce ne fût pas de l'amour perdu. Cette fois-là furent cueillis et savourés les acomptes d'une grande passion. Pendant quelques semaines on fila l'un de ces nœuds, qu'on appelait, au dix-huitième siècle, de parfaits contentements, Les rendez-vous se multiplièrent jusqu'à devenir quotidiens, à Chaville et dans les bois de Ville-d'Avray. Ah ! les belles vacances que c'étaient là, et comme on s'y reposait peu ! Puis, ce caprice eut sa fin.

Agréablement elle employait les intervalles des répétitions et les moments aussi qu'on pouvait dépenser après le spectacle. Dans l'après-midi, c'était une douce habitude d'aller au *five o'clock*, chez Siraudin. Le soir, la nuit, on n'avait que l'embaras du choix. Je ne crois pas faire erreur en avançant qu'aux sermons du Père Lacordaire elle préférait les soupers de la Maison Dorée, de Philippe et du café Anglais. Elle eut à s'apercevoir, plus d'une fois, à l'heure où le rossignol achève les derniers trilles de son nocturne, que le moment était venu de reposer aussi sa voix pour les brillants exercices du soir.

En ces lieux de rendez-vous elle vit défiler bien des gens connus et nota maints souvenirs. Chez Philippe il ne lui arriva que trop de retrouver — au grand déplaisir de ses yeux — le vieux prince Anatole Demidoff, passé à l'état de ruine et de ruine lamentable. Il avait été l'un des plus beaux cavaliers de son temps. Lorsque, aux proches moments de son mariage avec la princesse Mathilde, il s'était présenté, pour la première fois, dans un salon parisien, il avait fait grande sensation par l'élégance avec laquelle il portait son riche uniforme d'officier circassien. Il eut à savourer de belles heures. On vantait sa libéralité, sa passion pour les arts, ses façons de Mécène ; il n'était point de collection plus fameuse que sa galerie de San-Donato. Cependant, l'excès de toutes les jouissances l'avait amené peu à peu au pire degré de la déchéance physique et morale. Sa vue produisait une impression pénible, au théâtre, où il s'affichait avec Mlle Duverger, comédienne médiocre mais femme d'une rare beauté¹, au foyer de l'Opéra, et lorsqu'il traînait ses pas dans les cercles ouverts à sa condition et où réapparaissait, de temps en temps, comme par reflets, l'ancien grand seigneur. Au restaurant, il inspirait une véritable répulsion, à la manière peu ragoûtante dont il absorbait la nourriture, éclaboussant de sauce et de graisse la nappe, ses vêtements et les robes de ses voisines. Les femmes aux toilettes fraîches appréhendaient comme le feu d'être placées aux côtés de Demidoff.

Les habitués du *Grand Seize*, au café Anglais, lui étaient des figures de connaissance. Tel, le prince d'Orange, dont elle a su d'amusantes aventures de jour et de nuit². Parmi les chroniqueurs en réputation d'esprit, elle rencontra

¹ Cette Duverger avait, à force d'usage, perdu le respect des grandeurs. De quelle façon cavalière menait-elle la conversation avec Anatole Demidoff, prince de San-Donato ! L'illustre viveur lui envoyait, une après midi, son valet de chambre porteur d'une lettre. Quand le domestique fut revenu, impatient m'interrogeait : *Qu'a-t-elle dit ? Qu'a-t-elle répondu ?* Et celui-ci fidèle à rapporter la commission : *Madame m'a chargé de dire à Monseigneur que monsieur le Prince était un cochon !*

La même Duverger, à son tour, s'attirait une verte réplique, dans une réunion de gens de lettres et d'artistes. Mécontente d'un mot du terrible causeur qu'était Barbey d'Aurevilly, elle lui avait détaché un coup d'éventail sur les doigts un peu rudement. Alors Barbey de demander à haute voix, comme s'il eût parlé d'une blanchisseuse échappée de son baquet : *Elles ne sont donc pas toutes au lavoir ?*

² Comme celle-ci, qu'elle voulait bien nous conter épistolièrement, parmi tant d'autres réminiscences :

Je voyais assez souvent le prince d'Orange, que les belles pécheresses de Paris avaient surnommé le prince Citron ; vous n'ignorez pas qu'il les connaissait toutes. J'habitais, alors, rue Neuve-des-Mathurins, en face de la Chapelle expiatoire (*respiratoire*, disait Gramont en pensant aux militaires et bonnes d'enfant, en continuelle promenade sentimentale autour de ce monument). Un matin, vers neuf heures — j'avais déjà la visite de Modène — le prince arrive tout effaré. Il sortait d'un restaurant de nuit, où des dames en joyeuse humeur s'étaient amusées le dépouiller, et, sous le prétexte de garder ses chaussettes, en guise de souvenir, lui avaient donné à la place de vieux bas ravaudés. C'était un viveur très ordinaire dans son langage, sans beauté, plutôt laid,

immanquablement Aurélien Schöll, sacré le prince du boulevard et le roi de la Maison Dorée¹ et le figariste Henri de Pène, dont on a dit qu'il chiffonnait les idées légères sur un lieu commun avec des grâces de modiste.

Epoque trop fortunée ! *Tempo passato, non ritorna mai*. On avait hôtel, à Paris, et château à Fontainebleau. Elle en aurait eu de véridiques en Espagne, pour peu qu'elle en eût caressé le désir. Elle conduisait un magnifique attelage, tintinnabulant dans le froissement d'acier des harnais. Le duo de Morny n'avait-il pas voulu qu'elle possédât des chevaux à sa voiture plus beaux que ceux de l'Empereur même ? Sa vie de chaque jour n'était qu'étourdissement heureux. Des fêtes, des dîners, des bals, des invitations partout, quand elle ne chantait pas à l'Opéra ; et l'or glissait entre ses doigts ; il fondait comme le plomb dans le creuset, sans qu'elle parût savoir comment il était venu et comment il était parti... Elle n'était pas seule, du reste, à mordre au gâteau doré. Des amis aux dents longues l'y aidèrent complaisamment. Et puis on raconte d'un de ceux-là que de l'amour de la personne il passait volontiers à l'amour de ses biens. Du moins en laissa-t-elle couler une bonne partie entre ses mains de joueur aventureux. C'était le temps des coups de cartes osés et fous, où la génération nouvelle, assistée de quelques nobles étrangers, grands seigneurs russes ou pachas égyptiens, se ruinaient gaîment entre minuit et huit heures du matin.

Sa fortune y passa.

Que devait-il rester de tout ce luxe ? Des cendres. De tout cet éclat passé elle pourrait dire : *Ci-gît le bruit du vent*.

mais d'une laideur originale et qui plaisait. Il allait beaucoup chez la pauvre Rosine Block, où je dînais, parfois, avec lui. (*Lett. de Mlle Hamakers*, avril 1905.)

¹ C'est singulier comme Paris ne change pas ! écrivait Schöll au marquis de Massa. A votre retour vous vous retrouverez chez Bignon avec les mêmes amis : Paul Demidoff est au fond, Lagrené sur le côté. Chacun a une rose à la boutonnière et une jaquette de velours.

CHAPITRE SEPTIÈME

CHEZ LES ARTISTES : DANS LE ROYAUME DE L'OPÉRETTE

Les deux aspects d'une même époque. — Préférence accordée au côté folâtre des mœurs du second Empire. — Comment le goût public tourna jusqu'au délire pour les turbulentes imaginations de l'opérette. — Les artistes de ce genre nouveau. — Lise Tautin ; chances et déboires. — Mlle Silly ; particularités de sa vie d'artiste et de femme à la mode. — Un voyage extraordinaire. — Sur les bords du Lac-Salé ; Brigham Young, le prophète des Mormons, et le répertoire des cafés-concerts. — Retour en France ; sur la scène des Variétés. — Zulma Bouffar et la belle Grenier. — L'avènement d'Hortense Schneider. — Comment cette diva du genre se décida à créer La Belle Hélène. — La première de cette pièce fameuse. — Passion frénétique des Parisiens et des étrangers pour Hortense Schneider. — Dans les coulisses. — Rivalités féminines. — La grande querelle de Mlle Silly et de Mlle Schneider. — Une amusante satire épistolaire. — L'original de la lettre. — Quelques traits du caractère de la Grande-Duchesse. — Ses amies et ses ennemies. — Comment elle se consolait de ces inimitiés de femme par le nombre et la qualité de ses adorateurs. — Des indiscretions. — Un plaisant quiproquo : Ismaïl-Pacha, M. Schneider et la divine Hortense. — Après la guerre. — Changement d'esthétique théâtrale. — La fin des beaux jours, de Mlle Schneider et de l'opérette.

Il serait trop injuste et trop inexact de n'entrevoir autrement que sous des apparences de carnaval cosmopolite cette période du second Empire, qui, dans l'espace des dix-huit années inscrites entre ses commencements et sa fin doublement condamnables, avait porté le crédit de la France à des hauteurs de prospérité inconnues.

Il n'en est pas moins positif qu'une disposition irrésistible de la pensée la porte à en associer l'image, dès qu'elle se lève au fond de la mémoire, à une sorte de mascarade, où, comme dans le tourbillon d'une fête perpétuelle s'étaient lancées toutes les folies de l'esprit et des sens. On feint d'oublier le reste pour se rappeler surtout ce qui fut, au théâtre, dans le monde et dans la vie, course au plaisir, espiègle insouciance, gaîté tintamaresque. C'est aux aspects riants et souriants que s'arrête de préférence l'imagination. Il faut toujours, quand on revient au sujet, qu'une ironie familière oppose au vol ambitieux de l'aigle impérial les allures turbulentes et cascadeuses de l'opérette.

N'était-ce pas un des signes du moment ? On avait perdu l'assurance tranquille des premiers jours. Des inquiétudes s'éveillaient sur des lendemains redoutés. Mais voulait-on déjà s'infliger la peine de les approfondir ? Mieux valait-il cent fois, se disaient les cervelles légères, chasser ces papillons noirs et s'égayer, pendant qu'il en était temps encore, et rire et s'étourdir. Or, quel dérivatif meilleur aux pensées graves que les bouffées de musique dansante et caressante, qui s'envolaient du boulevard ?

Il est certain, pour ne parler que de cette Muse folâtre, qu'elle ne connut jamais de plus heureuses minutes qu'aux soirs, où le panache du général Boum et la tunique abricot de Calchas contribuaient d'un si étrange pouvoir à l'allégresse universelle.

Puisque l'Empire refusait au pays toute littérature sérieuse, il était naturel, il était logique d'adopter avec amour, de prôner avec enthousiasme cette forme de parodie supérieure, qui permettait à l'esprit toujours libre et maître de soi d'y saisir et d'y appliquer tant d'occasions de revanche. Et ceux-là qui, sans y songer, prêtaient le plus largement à la dérision, parce qu'ils se croyaient solennels, importants dans le monde et de race choisie, étaient les plus empressés à courir les spectacles, où leurs prétentions étaient bafouées sous le masque des héros antiques. Les princes et les rois, les princesses vraiment **nées** et les seigneurs de fier lignage manifestaient des complaisances incroyables pour les folles visées de la *Grande-Duchesse de Gerolstein*. Tant de nobles personnages ne se tenaient pas de joie, lorsqu'ils entendaient le vaillant Achille faisant sonner sur les planches du théâtre son fameux talon blindé, ou le majestueux Agamemnon gémir sur ce que le cancan avait succédé à la pyrrhique ; ce qui lui était égal, à tout prendre, puisqu'il dansait aussi aisément l'un que l'autre. Sous leurs yeux amusés la belle Hélène, Calchas, Oreste et toute la bande hellénique se démenaient enragement. Une envie démesurée de vie facile et de réjouissance enfiévrant le pays de Ménélas, à l'image de la société parisienne secouée d'une sorte de délire bachique. **Et par-dessus tout cela chantait la musique d'Offenbach, cette musique légère, vive, mousseuse¹**, dont Paris entier, au lendemain d'une première représentation, fredonnait les motifs.

¹ V. Sarcey.

Je ne prétendrai point refaire ici l'histoire de l'opérette et redire comment elle avait eu, pour ses premiers modèles, les improvisations bouffonnes de la *Commedia dell' arte*, comment aussi, aux environs de 1860, elle rendit aux Parisiens en humeur de s'amuser deux genres abolis et secrètement regrettés : l'opéra-comique et le vaudeville à couplets. Je ne rappellerai pas en détail quel particulier concours de circonstances favorisa l'avènement de Jacques Offenbach, après Hervé, et quelles réussites merveilleuses portèrent l'opérette à ce point d'épanouissement complet, d'où elle ne pouvait plus que redescendre, languissante et fatiguée.

On a conté avant nous cette évolution intéressante et plaisante. Nous bornerons notre ambition à jeter sur ce canevas léger quelques détails nouveaux et peu connus, et des traits intimes, des anecdotes personnelles concernant les artistes, les femmes surtout, qui, par leur entrain, leur vivacité d'esprit, leur verve friponne ou endiablée donnèrent un relief, une saveur, une attirance inouïs à ce genre croustilleux et frondeur.

Toute la première, Lise TAUTIN n'avait pas attendu l'avènement d'Hortense Schneider pour s'élancer sur le chemin bordé de fleurs, qui mène si gaîment Orphée aux Enfers. Jacques Offenbach l'avait découverte à Bruxelles, où elle menait la modeste existence d'une grisette sentimentale, éprise de bonheur simple et folle de théâtre. Il n'avait point fait un mauvais calcul, le maestro, lorsqu'il l'engageait aux Bouffes, à raison de cent cinquante francs par mois, le prix auquel on achetait les étoiles, en ce temps-là.

Elle fut Eurydice, à la création de La pièce-type de Crémieux et d'Offenbach. Avec son minois chiffonné, ses airs ensorcelants et tout ce qu'elle faisait dire de malicieux à ses clins d'œil, à ses déhanchements, à son geste ; avec cette flamme et ce diable au corps, qui passaient en ses veines, aussitôt qu'elle brûlait les planches, elle enleva la salle encore hésitante, encore incertaine de son opinion sur la nouveauté du genre. Car, il est bon de le dire en passant, *Orphée aux Enfers* n'avait pas, dès le premier jour, moissonné tant de palmes ni de couronnes. Il y eut de l'étonnement, le la tiédeur, tout d'abord. On supposait, à la manière dont la pièce s'était mise en route, que ce serait au plus si elle arrivait à dépasser une soixantaine de représentations. C'est à partir de la quatre-vingtième qu'elle prit un essor extraordinaire, singulièrement poussé par les improvisations bouffonnes et souvent heureuses d'acteurs comme Léonce et Désiré. Il y avait deux tiers d'année qu'on la jouait, salle comble ; on aurait pu continuer longtemps du même train, si les artistes exténués n'avaient crié grâce¹.

Des bravos chargés d'amour et de désir éclataient aux fauteuils d'orchestre, lorsque Lise entamait avec une ardeur irrésistible le rondeau de la fin du deuxième acte : *Evohé ! Bacchus est roi !* et surtout lorsque, en jupon très court,

¹ A la cent et unième représentation d'Orphée aux Enfers, Jacques Offenbach, trouvant qu'ils l'avaient bien gagné, invita à souper tous les dieux et les déesses. Paul Brébant, en l'absence de Ganymède, eut charge de fournir à ces divinités gourmandes, sous des formes rien moins qu'allégoriques, le nectar et l'ambrosie. La table des Olympiens fut au grand complet. Vénus y vint avec sa ceinture et Jupiter sans ses foudres. Diane laissa au vestiaire ses fiertés virginales. Junon fut sans orgueil et Minerve sans sévérité. On but largement aux dieux et aux déesses revenus. Et l'on eut belle occasion de dire et d'écrire que jamais le théâtre de la Gaîté ne mérita mieux son titre.

indiscret d'autant, elle dansait un cancan échevelé à rendre jalouses les quadrilleuses les plus hardies du jardin Mabille.

Pendant sept années on raffola de Lise Tautin, dans les parages du passage Choiseul. Sur ses pas voltigeaient un essaim de jolies filles, dont les séductions et les grâces lui servaient de cortège. Il en était une, spécialement, l'affriolante Elmire Paurelle, qui, sous sa tunique écourtée de Cupidon, obtenait des succès de ligne et de jambe, qui faisait de chaque spectateur presque un adorateur. C'est en l'honneur de cette Elmire Paurelle qu'un jeune officier des plus galants imagina une manifestation peu banale de ses sentiments personnels. Le soir d'une première représentation, où elle remplissait un rôle à effet, il avait loué la salle entière des Bouffes, convoqué le ban et l'arrière-ban des amis et connaissances, et garni tous les fauteuils d'applaudisseurs bénévoles, ce qui valut à la belle un succès foudroyant.

Lise Tautin avait une suite aimable, disions-nous ; elle n'avait pas encore de rivale, quand, tout à coup, certain soir, pour la première fois depuis qu'elle jouait, chantait, dansait, le public resta froid. Qu'était-il arrivé ? Ceci simplement qu'Hortense Schneider venait de monter en scène. Il n'y avait plus de sourires que pour la nouvelle élue. Lise essaya de ressaisir la vogue, qui lui échappait. Vainement. Elle sentit qu'il n'y avait plus rien à faire pour elle aux Bouffes ni aux Variétés. Elle quitta Paris, la tristesse dans le cœur et recommença sa vie nomade, en gardant un vague espoir qu'on reviendrait de cette ingratitude et qu'on la redemanderait. Elle avait vu Hortense rechercher des bouts de rôles, au théâtre où elle était reine, elle, Lise Tautin. *Ça ne durera pas, cette toquade*, disait-elle et paraissant surprise qu'un tel caprice ne fût déjà passé. Il persista et devint l'engouement universel. Comme elle en constatait les effets avec mélancolie, elle apprit que Schneider était tombée malade ; elle pensa revivre, à cette bonne nouvelle.

Je vais leur faire voir, disait-elle, *comment on chante la belle Hélène*. Mais elle n'en eut pas la satisfaction. Hortense, trop pressée de guérir, ne lui en laissa ni le temps ni l'occasion.

Quelques années plus tard, Jules Noriac rencontrait Lise Tautin en Italie. On causa de l'autrefois ; avec abondance elle parla de ses couronnes, de ses bouquets, de ses triomphes, et, comme elle rappelait toutes ces jouissances passées, deux larmes lui vinrent aux yeux :

C'est égal, fit-elle, il n'y a encore que Paris.

— *Hélas ! oui, il n'y a que Paris pour les artistes.*

Ses admirateurs d'antan l'avaient bien oubliée, lorsque, n'ayant pas dépassé la trentaine elle s'en alla mourir à Bologne¹.

Sur la liste des divettes que nous effleurons du regard avant d'arriver à Schneider elle-même, un autre nom nous frappe et nous attire, celui de Mlle Silly. C'était une singulière personne que Silly, sous le travesti du jeune et prétentieux Oreste... Je la retrouvai longtemps, bien longtemps après, quand l'Empire et ses pompes théâtrales s'étaient évanouies. Je la revis très blonde, après avoir été très brune, et, dans un négligé très rose, qui lui seyait, ma foi,

¹ 1874

sans apparence aucune d'anachronisme, le buste droit et ferme, le regard encore vif, le ton net et sûr, et ravivant tous ces souvenirs de la manière la plus gaie du monde, comme si les détails en eussent été presque du jour.

Il y eut des particularités piquantes, dans cette vie d'artiste et de femme à la mode.

Je laisserai de côté ses commencements de carrière, aux heures de lancement audacieux où, avec sa sœur, qui répondait au nom de Delval et qu'on disait être aussi courue à la ville qu'au théâtre, elle traversait, légèrement vêtue et d'autant plus appréciée, les féeries, les pièces à femmes. Estimant que la jeunesse gagne toujours à voyager, elle se décida à passer l'Atlantique, je ne sais plus en quelle année, dans la compagnie d'Aimée, la grande Aimée, et de Céline Montaland ; on s'était promis de cultiver à bon prix¹, au pays des dollars, les dons réunis du chant, de la danse et de la beauté.

Le hasard voulut que nos voyageuses tombassent sur un directeur extraordinaire. Il se nommait Fisk. Il était colonel, industriel, financier, imprésario ; il avait acheté, du même train, un régiment, des chemins de fer, des bateaux, un théâtre. Il se promenait à quatre chevaux par les avenues de New-York, fort élégant dans sa mise, et passait volontiers sous les fenêtres de Céline Montaland, si captivante et si généreuse, si accessible ! Il avait pour maîtresse en titre, une très jolie fille, qui ne se contentait pas exclusivement de sa fortune et de sa personne. Par exemple, elle avait trouvé au secrétaire de Fisk des avantages que celui-ci ne possédait point, sans doute, au même degré ; et, comme notre directeur avait eu l'imprudence de laisser entre tes mains de cette femme des papiers compromettants, elle le fit chanter jusqu'à l'excès. Fisk enfin s'en lassa. Il porta plainte. Les juges new-yorkais prononcèrent une sentence sévère contre le serviteur infidèle. On fallait mettre en prison. Quelqu'un de sa connaissance courut l'en avertir, pendant qu'il déjeunait avec la belle, chez Delmonico, un émule américain des Brébant et des Bignon de Paris. Notre homme n'avait plus devant soi que peu d'instant de liberté. Il les mit à profit pour se venger. Sachant que Fisk se rendait sur la cinquième avenue, tous les jours, à deux heures, il l'attendit, au passage, braqua sur lui son revolver et le tua. Cet incident criminel fit un bruit énorme.

Du même coup, la troupe française fut désorganisée. Chacun dut penser à se pourvoir. Aimée ne fut point réengagée sur place. Elle arrangea, une tournée, où l'on devait déployer beaucoup de zèle à initier la libre Amérique aux joies et délices de la musique d'Offenbach. Silly prit des vacances. Pour son plaisir, un plaisir partagé, car elle n'était pas seule, elle s'était mise à voyager, en touriste, faisant étape à Cincinnati, à San-Francisco et en différents lieux. Gomme elle se disposait à quitter San-Francisco, une idée lumineuse traversa la cervelle de son compagnon de route... et d'amitié. **Ne voudriez-vous pas, lui demanda-t-il, profiter d'une si rare occasion de voisinage pour rendre visite aux Mormons, sur les bords du Lac salé et voir de près comment on se comporte, chez ces pieux polygames ?** Silly parlait l'anglais à la perfection. Elle fut enchantée de répondre oui à la proposition qu'on venait de lui faire : **Allons donc nous prosterner aux pieds du prophète !** s'écria-t-elle gaiement. On arriva au campement des Mormons. Elle pria qu'on la conduisît tout droit chez le grand prêtre. Les voyageurs furent amenés en un logis dénué de luxe et sommairement meublé.

¹ Mlle Silly avait été engagée aux honoraires de 72.000 francs, pour la saison de six mois.

Discrètement, ils furent introduits et laissés dans une salle, où se tenait coi et silencieux un personnage d'aspect vénérable. On demeura là, chacun sur sa chaise, et sans dire mot. Brigham Young, pensaient nos artistes, tarde bien à paraître. Ils commençaient à donner des signes d'impatience et le manifestaient par des expressions françaises du sens le plus catégorique, s'écriant contre ce vieux sorcier, ce vieux singe, et proférant telles autres douceurs à son adresse.

Enfin, demanda Silly, et cette fois en anglais, ne pourra-t-on pas apercevoir, aujourd'hui, le grand prêtre des Mormons ?

— Vous l'avez devant vous, répondit tranquillement le patriarche. Qui êtes-vous ? Que désirez-vous de lui ?

— Nous sommes des artistes de Paris explorant la Californie, et nous n'avons pas voulu traverser la région sans être admis à présenter nos devoirs au célèbre Brigham Young, au pasteur de peuple, au fondateur d'une religion, la vraie, l'unique, au restaurateur chrétien de la polygamie.

Cet homme paisible, entendant cela, faillit bondir de surprise et de plaisir.

Comment ! vous êtes des artistes, et des artistes de Paris ! Et vous chantez, madame ! N'aurai-je pas la joie de vous écouter, de goûter de votre bouche en fleur l'une de ces belles mélodies, qui enchantent l'âme et les sens !

— Je ne chante pas sans orchestre, répond-elle.

Il insiste. Elle n'aurait pas la cruauté de lui refuser l'impression du grand art, dont il vit si éloigné, lui, le pauvre prédicant d'une secte perdue sur les rives du Lac salé.

Très riieuse et ne détestant pas de berner un peu les gens, comme on en eut assez souvent la preuve, aux bals de l'Opéra, où elle s'entendait mieux que personne à mystifier les cavaliers de la haute vie, ceux-là surtout, Silly ne voulut pas manquer une si belle occasion :

Que préférez-vous entendre, monsieur Young ? Du Mozart, du Schumann ?

— Oh ! ce qu'il vous plaira. Je ne connais ni l'un ni l'autre.

Alors, pour contenter son souhait ingénu, elle lança dans les airs un la itou retentissant, une tyrolienne des plus excentriques qu'elle eût dans son répertoire. Emerveillé de ces coups de gosier peu ordinaires, Brigham Young désira des détails sur le compositeur. Quel était le nom du grand homme ? Qui avait perpétré ce chef-d'œuvre ?

Mozart, de Chatou.

— Ah ! Et il habite Paris ?

— Non, mais une île. L'île de la Grenouillère.

La charge fut continuée sur ce ton. Elle menaçait d'aller trop loin. Une violente envie de rire chatouillait le diaphragme des visiteurs. Ils se hâtèrent de donner l'adieu au bon vieillard et de gagner la porte. Brigham Young ouvrit ses deux bras à la Parisienne, la complimenta et la bénit, en exprimant le regret de n'avoir pas à la convertir, pour la compter au nombre de ses saintes Mormones !

Tandis qu'elle reprenait le chemin de la capitale des Etats-Unis pour de là s'embarquer et revenir en France, Mlle Silly rencontra une troupe d'artistes parisiens, que l'imprésario, aussi léger de scrupules que démuné de pistoles, avait lâchée sans remords, et qui voguait, désarmée. Elle se mit bravement à

leur tête, réconforta les estomacs et les courages, donna quelques représentations en cours de route, et put ramener avec elle, à bon port, les pèlerins battus de l'orage.

De retour à Paris, elle entra aux Variétés. L'ensemble des comédiens et des comédiennes était merveilleux. Couderc, Dupuis, Grenier, Hortense Schneider : elle se voyait en bonne compagnie. Le tout, en n'importe quelle affaire, est d'arriver à temps. Elle se trouva là juste à propos pour la distribution des rôles de la *Belle Hélène*. Le personnage d'Oreste lui échut en partage. Elle en tira le meilleur parti. Avec ses apparences d'éphèbe bien nourri et son galbe spirituel, elle incarna plaisamment le type peu banal d'un petit — crevé de l'ancienne Grèce. Ce fut l'instant capital de sa carrière. Son jeu osé, sa mimique expressive, était un des [clous](#) de la représentation.

Tout allait bien depuis une série longue de soirées, lorsque éclata la grande querelle de Mlles Hortense Schneider et Silly. En plusieurs, occasions déjà, les espiègleries irrespectueuses de Mlle Silly à son égard et une certaine tendance de celle-ci à l'imiter, à marcher sur ses brisées glorieuses, avaient crispé les nerfs de la chatouilleuse diva. Il ne s'en fallait que d'une goutte pour que débordât enfin le flot de sa colère. L'incident eut lieu dans les coulisses. On en fit gorge chaude, au dehors. Nous y reviendrons, tout à l'heure.

Il était imprudent d'entrer en lutte avec Hortense Schneider. Outre la supériorité incontestable de son talent, qui forçait à subir les inégalités de son caractère, elle disposait pleinement des influences maîtresses de la maison ! [Comment élever la voix contre elle ?](#) me disait, non sans une pointe de malignité, Mlle Silly. Elle était l'amie la plus intime de Jules Noriac, qui partageait la direction avec Hippolyte Cogniard, l'amie la plus intime encore d'Henri Meilhac, l'auteur en titre du théâtre, et l'amie enfin, tout à fait l'amie de Jacques Offenbach, le maestro du lieu. Elle tenait en main, par ces trois hommes, toute la scène. Silly dut quitter la place.

Elle venait de sortir des Variétés pour entrer à la Porte-Saint-Martin. Très en vedette en ses rôles et sa personne, avec les savoureux contrastes de sa taille mince et de son corsage opulent, avec ses yeux voluptueux et malins, un brin à fleur de tête, sa bouche écarlate, ses jeux de physionomie très parleurs et son indémontable crânerie, elle fit impression grande sur un spectateur venu de loin, Ismaïl, vice-roi d'Egypte. Sa Hautesse orientale avait pour voisin de loge Bravais, le financier-type, le héros du Nabab.

[Cette femme me plaît beaucoup](#), lui dit simplement Ismaïl. [Invitez-la donc au souper, que nous aurons, demain, chez Bignon ; faites cela, je vous prie, sans me nommer. Nous aurons une dizaine de convives.](#)

Mlle Silly ne fut pas embarrassée de s'y rendre. On lui donna place, comme par hasard, en face de l'amphitryon, qui put l'examiner et l'écouter à son aise. Au dessert, lorsque le Champagne, le Ruggieri obligé de toute féerie intime, eut fait mousser son flot pétillant, les conversations se rapprochèrent. L'incognito fut mal gardé ; et Mlle Silly, en prenant congé du prince, avait promis d'aller voir ses appartements, le lendemain, à trois heures. Elle y fut. Ismaïl se mettait en frais d'amabilité, quand on frappa à la porte du petit salon. Un domestique apportait au vice-roi la carte d'un visiteur ou d'une visiteuse, sur un plateau de métal précieux. A la minute, où il s'inclinait devant son maître pour lui présenter l'objet, Silly, d'un geste hardi, s'empara du vélin, y porta les yeux, lut le nom d'Hortense Schneider et, avant que le serviteur fût revenu de sa stupéfaction, lui

jeta ces mots comme un ordre : **Dites que nous n'y sommes pas !** Ismaïl approuva d'un signe, en souriant, cette audace de jolie femme. Une fois de plus, Mlle Silly avait bravé la colère de Junon.

Dans ses rôles, Silly n'avait rien d'une ingénue dramatique. Non, certes. Elle avait le coup de voix hardi et soulignait les intentions du texte, déjà si transparentes. Parfois, elle se lançait dans cette voie jusqu'à, susciter des inquiétudes. N'allait-elle pas trop loin ? Où s'arrêterait-elle ? Le public était facile et bon enfant, sans doute, mais tout de même... On l'en prévenait d'avance et pour son bien. Ce qui n'empêchait pas qu'elle n'en agissait qu'à sa tête. Dans une opérette d'Hervé, le Joueur de flûte, elle s'amusait à charger une imitation de Dupuis. **Ma petite Silly, objectait l'habile comédien, ne faites pas cela. C'est trop osé. Attendez, au moins, trois ou quatre jours.** Elle passa outre et n'eut pas à s'en repentir. Elle chantait : *Gredins d'hommes !* et son instinct, pour ne pas dire son expérience de femme, l'avertissait que, sur ce chapitre-là, on a toujours raison avec les hommes. Elle dut revenir et recommencer ses couplets. **Comme vous avez bien fait de ne pas nous écouter !** lui répétaient ses camarades, ensuite.

Un peu singe, elle l'était et ne s'en défendait point. Elle imitait Desclée, Fargueil, Thérèse, Blanche d'Antigny... Que n'imitait-elle point ? Les femmes, les oiseaux, tout ce qui babille et crie. A travers ces folies, elle révélait, au hasard d'un rôle, de temps en temps, qu'elle aurait eu les qualités d'une diction fine et jolie. Les actrices ont leurs destinées. Celle-ci ou celle-là doit appartenir corps et âme aux couplets, aux chansons de café-concert, à la parodie. On les y a cantonnées, au début ; on ne leur permettra plus d'en sortir. Les auteurs de Mlle Silly, ses auteurs à elle, se plaisaient à la montrer costumée en *Maguin*, avec des robes à fleurs, des manches à gigots, des tabliers de soie, des coiffes et des tignasses frisées de villageoises d'opérettes, et plus encore à la déshabiller en maillot de soie couleur chair avec, en sus et comme vêtement officiel, le caleçon brodé du clown américain ! Le public la réclamait à outrance dans la *Vénus aux carottes*, cette chanson inepte, qui dut être son morceau de bravoure, son triomphe. Marcelin avait dessiné le costume. Je la revois, portant un chapeau Paméla avec un écureuil, en guise d'oiseau, la queue tout en l'air, et la robe rouge écarlate, une large ceinture sous la gorge, des manchettes de dentelles, des fers à cheval et des boules d'or répandues comme ornements, d'autres détails encore, d'un goût affreux.

Tout cela n'était pas d'un, art très pur ni très délicat. Mais ne fallait-il pas obéir à l'entraînement du jour vers la parodie et contenter, comme on le pouvait, les fantaisies du maître versatile et despote, qui s'appelle le public ?

Ce maître ou ce tyran, dont on recherche si ardemment un signe d'attention, une éphémère complaisance, prolongea quelque temps son caprice en faveur de Mlle Zulma BOUFFAR.

Déjà son nom, la résonnance baroque de ses deux noms plutôt, associant à une vague et lointaine idée de rêve oriental un accent si proche de blague parisienne, enfermait tout un poème de malice. Et puis, elle amusait les yeux, comme elle chatouillait agréablement les oreilles ; son minois éveillé, sa verve gamine, sa voix juste et nette, réjouissaient d'aise les cocodès en herbe, et les **vieux marcheurs** également.

A la manière dont Théodore de Banville nous la dépeignait, en causant, chez Alphonse Daudet, ou comme il en caressait et raffina l'image dans ses *Camées parisiens*, on aurait pu croire qu'elle était une perle de beauté. Il s'en fallait de plus d'un trait. Une esquisse différente, de la même date, nous inspire des doutes, après cet excès de louanges ; car, elle est beaucoup moins flattée. Au-dessous d'une bouche jovialement sensuelle se dessine un menton, qui se relève un tantinet en forme de galoche. Les yeux sont beaux ; ce petit nez retroussé a son air provocant ; ils séduiraient davantage, si le visage ne paraissait un peu large et légèrement aplati. Les formes, tout agréables qu'elles semblent, sont prononcées à l'extrême. En résumé, le modèle n'était pas sans défauts. Mais, de la verve, de l'esprit, du feu, voilà ce qu'on ne pouvait refuser à Zulma Bouffar. Elle eut de tout cela étonnamment. Ses jolies mines, à la fois ingénues et folichonnes, étaient aguichantes, au possible, dans *Lischen et Fritzchen* et, pour une fois, cette ardente Méridionale donnait l'illusion de la plus pure, de la plus authentique des Alsaciennes. Lorsque, étant passée au Palais-Royal, elle créa le rôle de Gabrielle, dans la Vie parisienne, elle y déploya tant de brio, tant d'aimable turbulence, que les déclarations s'abattirent à son domicile privé aussi nombreuses qu'avaient été les applaudissements, au théâtre. On devait la revoir, après la guerre, dans la féerie du *Roi Carotte*. Elle se montra resplendissante, sous son costume oriental. L'apparition fut courte et n'eut pas de lendemain. Elle essaya de remonter sa réputation et sa fortune, comme directrice de théâtre, mais ce fut pour aller au-devant d'une double déception. Tardivement, Coquelin s'est fait le réparateur des malchances finales de Zulma Bouffar, en lui ouvrant la porte de sa [Maison des Comédiens](#).

Lise Tautain, Silly, Blanche d'Antigny, Zulma Bouffar et la belle Grenier, l'une des trois *Vénus d'Orphée aux enfers*, qui, chaque soir, dit-on, excitait les plus coupables convoitises par la seule présentation de sa personne, furent de celles qui agitèrent avec le plus de fringance les grelots de la musique bouffe. Mais les unes comme les autres devaient s'effacer devant Hortense Schneider. Il fallut céder le sceptre léger de l'opérette à cette diva du genre.

Elle commença par jouer la comédie. Toute fraîche, très jolie avec de grands yeux voluptueux, auxquels elle savait prêter un air candide, elle s'y montra fort avenante. On avait eu en elle, au Palais-Royal, une Mimi plus ou moins bamboche. Elle était encore ignorée comme chanteuse Voici à la suite de quelles circonstances curieuses elle se révéla, avec tous ses dons, dans le genre libre de l'opérette.

En l'an de grâce 1864 était arrivé ce contre-temps que les entrepreneurs de plaisirs, chargés d'entretenir en joie et santé le public parisien, se trouvaient pour leur compte d'assez mauvaise humeur. Un souffle de discorde avait passé sur les théâtres. Les contrats né tenaient qu'à un fil, toujours en danger d'être rompu : Les pièces s'envolaient d'une scène à l'autre, ou rentraient brusquement dans le profond des tiroirs, fermés à triple clef. Des colères subites troublaient les unions d'intérêt les mieux assorties. Par une maligne influencé s'étaient fort embrouillés les rapports entre les directeurs, les artistes et les librettistes. Offenbach parlait d'abandonner à jamais le passage Choiseul, et lançait l'anathème judaïque contre les Bouffes, ce charmant théâtricule d'où s'était élancée si gaillardement sa verve musicale en délire. En même temps, Hortense Schneider avait fait claquer derrière elle les portes du Palais-Royal. On avait refusé de souscrire, à ses demandes, à toutes ses demandes d'augmentation ! La

caisse du Palais-Royal lésinait avec sa jeunesse : et son talent ! Elle n'avait plus qu'à s'en aller. Pour la vingtième fois elle avait juré un éternel adieu au théâtre.

Oui, sa résolution est irrévocable. Elle s'en ira, dès demain, à Bordeaux, en sa ville natale et chez sa mère. On pourra, si l'on veut, courir après elle. Du projet à l'exécution, il n'y a qu'un pas. Elle a congédié sa maison, ne gardant qu'une femme de chambre ; fébrilement elle ordonne et pousse les préparatifs du départ. Et, pour plus de prudence, elle a consigné la porte de son appartement encombré de malles. On vient chez elle, cependant. Le timbre a retenti ; comme elle ne répond pas, la sonnerie se fait pressante et saccadée ; Du dehors, quel qu'un se nomme, une voix qui ne lui est pas inconnue : *C'est moi, Jacques Offenbach*. On parle à travers la porte obstinément close : *Qu'attendez-vous ? Je vous apporte, avec mon ami Ludovic Halévy, un rôle étonnant. — Trop tard, mon cher ; il n'est plus question de rôle. Vous savez bien que je renonce au théâtre. — Une création superbe, vous dis-je, pour le Palais-Royal*. Qu'a-t-il dit ? Ne vient-il pas de prononcer ce nom détesté ? Le Palais-Royal ! De colère elle tourne la clef dans la serrure, elle ouvre à ses visiteurs, pour leur faire mieux entendre et comprendre son ressentiment !...

Tout de même, on trouve à s'installer, parmi l'entassement des colis. Un peu de calme est rentré dans les esprits d'Hortense. Offenbach et Ludovic Halévy en profitent pour exposer le sujet qui les amène. Ils ont commencé adroitement les approches du siège, en attendant le suprême assaut à ses résistances. Sait-elle ce qu'elle refuse ? La figure de premier plan, dans une pièce pseudo-grecque ! L'enlèvement d'Hélène par Paris ! Elle serait la fille de Léda, modernisée par toute la grâce et la malice d'un parisianisme pervers ! Elle mènerait, sur des airs vainqueurs, tout l'Olympe à la fête ! Et, pour achever l'œuvre de tentation, Offenbach, qui s'est glissé jusqu'au piano, en effleure les touches, accélère la mesure et fredonne l'air : *Amours divines !* Elle sourit. Il entame la fameuse Invocation à Vénus. Et ce sont encore les plaisants couplets : *Un mari sage. N'en est-il pas d'autres ? Intéressée, rendue curieuse, elle en redemande. Mais si la femme s'avoue charmée, séduite, l'artiste ne se confesse pas vaincue. Malgré tout, elle se tiendra parole. L'express l'emportera dans quelques heures à Bordeaux, seule, par aventure, et libre.*

Offenbach, qui n'est pas moins résolu qu'elle, a mis dans sa tête qu'il ne la laissera pas longtemps rêver sur les bords de la Garonne. A peine est-elle arrivée qu'un télégramme du maestrino l'a rejointe, l'instruisant que l'affaire, manquée au Palais-Royal, s'est raccrochée aux Variétés. On n'attend qu'elle. Hortense doit répondre ; et, comme elle n'a pas désarmé, elle affiche des prétentions, qui lui paraissent inacceptables, comparées aux prix d'alors. Elle ne bougera pas à moins, c'est à prendre ou à laisser : deux mille francs par mois. On va refuser, sans doute. Nullement, on accepte ; elle est priée, que dis-je ! sommée d'accourir aussitôt. Les études de la *Belle Hélène* ont commencé, et vont être poussées ferveusement. Une fièvre intense secoue les artistes ; on travaille, de jour et de nuit. Les répétitions se précipitent ; c'est à qui se surpassera de zèle et d'empressement. Hortense Schneider est maintenant la plus ardente au feu. Les heures ont passé vite jusqu'au soir de la première.

Le rideau s'est levé devant une foule bruisante et pleine de curiosité. Suivie d'un blanc cortège, la reine de Sparte s'avance, à pas lents, sous ses voiles. Avec ses compagnes elle se lamente sur la mort d'Adonis. Mais les jeunes Grecques ne sont pas disposées à languir dans les larmes. D'une voix chaude et claire, Hortense Schneider lance l'*Invocation à Vénus* :

Il nous faut de l'amour,
N'en fût-il plus au monde !

Un frisson a passé sur l'orchestre. C'est le prélude d'une soirée folle, étourdissante ; les plus turbulentes imaginations du génie de la parodie mèneront une sarabande effrénée autour du lit, où chavire la vertu d'Hélène.

Tant d'irrévérence à la majesté des marbres antiques scandalisait, dans l'assistance, le groupe des esthéticiens, des purs, tels que Paul de Saint-Victor, le styliste au verbe sonore et subtil, et les hellénisants égarés dans cette atmosphère de dérision. Les marmoréens fronçaient, un sourcil nuageux, chaque fois qu'ayant à prononcer le nom de sa sœur Clytemnestre, la moqueuse Hélène avait des étternuements, qui leur semblaient autant de nasardes aux nobles héroïnes de la tragédie. Mais qu'importaient à la foule des rieurs les mines boudeuses de quelques amants imperturbables de la vieille Grèce ! Ils ne les voyaient seulement point. Tous les yeux étaient fixés sur l'artiste, si finement railleuse, si espièglement comique, en des scènes comme celle de la grande mascarade, où, subissant de très bon cœur les lois de l'inéluctable fatalité, qui la poussait, elle, la fille des rois, dans le pêle-mêle d'une descente de la Cour tille, elle dévisageait avec une drôlerie indicible, de ses regards coulés en dessous, le beau Paris, c'est-à-dire le délicieux Dupuis, le plus étonnant berger, qui pût sortir d'une imagination burlesque... On battait des mains, on s'exclamait de plaisir. Jules Vallès, dont la grosse voix lançait d'âpres avertissements à travers les gâtés du jour, saluait en elle la grande démolisseuse des choses consacrées :

Cascade, Hortense, ma fille, lui criait-il du parterre, et mène le vieil Homère aux Quinze-Vingts.

Ainsi, dès la première épreuve, le jugement s'était formé, l'opinion était faite. On la disait le type le plus complet et le plus expressif, aussi bien que l'incarnation féminine la plus séduisante de cette manière toute neuve et toute spéciale, improvisée dans le domaine de la musique bouffe.

Elle avait tout en elle et pour elle, assure un contemporain de ses triomphes : le charme physique, la voix, le jeu de physionomie, le goût et jusqu'à des intonations, que n'avait personne comme cela, et de petites mines à la fois prodigieusement canailles et éminemment distinguées, et l'on ne sait quelle sensualité de bonne compagnie, qui s'échappait de son être et vous ensorcelait. Elle avait de la beauté, en effet, et savait s'en servir, au mieux de ses avantages, à la ville comme au théâtre. Il fallait un sens d'observation bien aiguisé et bien alerte pour s'apercevoir, quand elle était parée, sous les armes et jouant sur la scène, qu'Hortense Schneider pouvait avoir de certaines imperfections, des lèvres trop minces, un menton que n'avait pas arrondi le doigt des Grâces, et, chose plus particulière, un pouce absolument défectueux, ce pouce qu'elle tâchait toujours de faire disparaître, d'escamoter, pour ainsi dire, dans le mouvement agile de ses mains. Mais ces minuties-là, ne diminuaient ni le nombre ni la dévotion si profane de ses admirateurs. On estimait à leur prix, certes, les perles de son gosier, mais autant et davantage de certaines façons à elles, de certains gestes les plus émoustillants qui pussent être, et, en particulier, un certain coup de hanche pour lequel elle eût été en droit d'exiger un brevet. Ce merveilleux coup de hanche avait, disait-on, des effets irrésistibles :

Je lui dois ma fortune, s'écriait avec feu, aux environs de l'an 1863, la Mariée du Mardi gras.

— Il faudra l'apprendre à vos enfants, quand vous en aurez, lui répondit un camarade en souriant et sans paraître s'apercevoir, aux yeux agrandis d'Hortense, qu'elle était doublement étonnée du conseil¹.

Il fut un moment où Mlle Schneider passionna frénétiquement les habitués des Variétés. Il n'était personne, à la ville, qui ne sût la reconnaître et la nommer au passage, lorsqu'elle se promenait, ayant des airs de reine, dans sa calèche à rechampis rouges. Le Tout-Paris mondain délira pour la *Grande Duchesse*.

Aussi bien n'y avait-il pas, en la capitale, d'endroit plus à la mode que le théâtre des Variétés. Mlle Schneider y tenait sa cour ; tous les soirs une foule de visiteurs envahissaient sa loge. Et quels visiteurs souvent ! Le duc d'Edimbourg, le prince d'Orange, Prévost-Paradol, Ludovic Halévy. La plus grande animation régnait au foyer des artistes. Siraudin, Barrière, Labiche, Aubryet, Brisebarre, Alphonse Royer en étaient les hôtes familiers. On y voyait Henri Monnier tenant cercle là, comme chez soi et débitant à ceux qui l'écoutaient, la bouche fendue par un large rire, l'une de ses plus drolatiques histoires. Ou bien, c'était le vaudevilliste Dupin, l'éternel Dupin², qui, depuis un bon temps déjà, avait dépassé l'âge où l'on meurt, et qui ne tarissait pas de détails sur les souvenirs de son antique jeunesse lorsqu'il dansait avec Pauline Granger ou Caroline Branchu. Tour à tour, chacun de ceux-là formait un centre de conversation où l'on se groupait, dans les intervalles du spectacle.

Il était généralement connu que les interprètes de ce genre de pièces ultra-fantaisistes avaient licence d'ajouter de leur crû bien des gaîtés, bien des saillies au texte, où des espaces semblaient ménagés tout exprès pour qu'ils pussent les y répandre. Léonce et Désiré, entre autres, eurent des trouvailles étourdissantes de bouffonnerie. Ils gagnaient à cette liberté d'allures, a remarqué Sarcey, une qualité que rien ne remplace ; le naturel. On sentait qu'ils n'étaient pas sur les planches du théâtre pour le seul plaisir du public et que, jouant là pour s'amuser eux-mêmes, ils n'en avaient que plus de force et plus de feu. Hortense Schneider se privait moins qu'aucune autre de broder sur le canevas ; elle trouvait de bonne prise tout ce qui était capable d'augmenter son succès personnel. On ne parlait que des *cascades* d'Hortense Schneider ; elle en escomptait ingénieusement, à son profit, les effets sur le public. Seulement, comme la plupart des artistes gâtées par la vogue, elle y portait des dispositions bien exclusives. Avec déplaisir voyait-elle ses camarades se permettre les mêmes libertés ; et elle en était sérieusement fâchée quand ces cascades se lançaient à travers son jeu et menaçaient d'en amoindrir la portée. On en eut la preuve par l'altercation tapageuse qu'elle eut, à ce propos, avec Mlle Silly. Pendant que jouait la diva, celle-ci s'était avisée de mimer, en les poussant à la charge, certains de ses gestes et de s'en amuser, de connivence avec le public. Outrée de tant d'impudence, la belle Hélène accabla la coupable — ces choses se passaient dans la coulisse — des pires invectives. Et Silly, prompte à la riposte, lui retourna ses compliments avec une vivacité singulière. On vit l'instant où les deux héroïnes allaient se prendre aux cheveux, ce qui eût été dommage pour des coiffures si artistement édifiées. La querelle entre les deux artistes s'envenima, et les échos en dépassèrent le lieu d'origine. Faute de sujet plus pressant à se

¹ Elle avait un fils né en 1858.

² C'est ce vaudevilliste centenaire à qui l'on disait qu'il avait dû sans doute, connaître Napoléon Ier, et qui répondait d'un air bonhomme : *Napoléon ! oui, oui, je l'ai vu, une fois, du café des Variétés. C'était un petit gros, qui avait l'air très commun.*

mettre sous la plume, les chroniqueurs entrèrent en lice, rompirent des lances pour et contre, et en firent un petit événement public. Des lettres furent publiées. Le *Figaro* avait commencé par offrir une hospitalité complaisante aux déclarations de Mlle Schneider, qu'avaient revues et corrigées les librettistes de la maison. Mlle Silly ne voulut pas perdre son droit de réponse ; elle en usa, au contraire, avec tant d'abondance et de verve, elle y prodigua de si bon cœur les coups d'épingle et les griffades à son ennemie intime, que le rédacteur du journal inféodé aux grâces de Mlle Schneider appela les grands ciseaux à son secours. Silly avait jeté là de son sel et du plus cuisant ; toutefois, la vérité nous oblige à dire qu'un homme de lettres était passé à propos, donnant le tour et la pointe, qui convenaient à la chose. L'original du billet doux est sous nos yeux. A l'écriture, j'ai reconnu la main du coupable. Il s'appelait Francisque Sarcey.

La lettre était adressée à Jules Valentin, rédacteur du *Figaro*, qui fit valoir des raisons pour n'en citer que le moins possible et laisser le reste dans le néant. Elle est amusante autant que cruelle. Voici le factum restitué dans sa forme intégrale, après quarante années de sommeil au fond d'un tiroir :

Monsieur,

Vous avez cru devoir conter au public une petite altercation tout intime, qui s'est élevée entre Mlle Schneider et moi, dans les coulisses des Variétés. Vous n'assistiez pas, monsieur, à cette aimable scène de famille. Vous avez, malheureusement pour moi, donné créance au rapport de gens qui ne paraissent pas être mes amis et qui, à coup sûr, ne sont pas ceux de la vérité.

Il n'y a, dans toute votre histoire, qu'un seul point d'exact : c'est que, jouant la *Belle Hélène*, à côté de Mlle Schneider, je me laissai aller en scène à la fantaisie de quelques cascades. J'avais tort, je le reconnais ; la *Belle Hélène* est une tragédie sérieuse, qu'il faut jouer sérieusement. J'aurais dû imiter mes camarades, qui, comme on sait, ne changent jamais un mot au texte consacré et se feraient scrupule d'ajouter un seul geste à leur rôle. J'aurais dû surtout prendre exemple sur Mlle Schneider elle-même, qui ne se permet aucune de ces libertés, dont toutes les attitudes sont si réservées et si dignes, et qui s'efface toujours, avec tant de complaisance, au second plan, quand son personnage l'exige.

Que voulez-vous, monsieur ? L'homme n'est pas parfait, ni la femme non plus, comme dit une de mes camarades, une vraie comédienne celle-là, et qui a trop de talent pour n'avoir pas beaucoup de modestie et de bonne grâce. Je me suis oubliée une fois : j'ai eu l'imprudence de croire que l'Oreste de M. Meilhac n'était pas celui de Racine, et que Mlle Schneider, si déguisée qu'elle fût en belle Hélène, n'avait qu'un rapport bien lointain avec Mlle Rachel.

C'est ma faute, et vous voyez avec quelle bonne foi je m'en accuse. Mais aussi ne puis-je souffrir qu'on m'en impute d'autres que je n'ai point commises. Vous laissez entendre, monsieur, que j'avais apostrophé Mlle Schneider d'expressions qui sentent les halles. Non, monsieur, de

mauvais plaisants ont abusé de votre candeur. C'est elle, au contraire, c'est cette belle Hélène, qui m'a fort gratuitement accablée d'épithètes que je n'oserai redire et qui montrent bien que si elle s'est fait reconnaître plus tard pour la fille du roi des rois, elle n'avait pas été élevée dans son palais. J'ai pour moi gardé envers elle ce respect compatissant que je devais à son âge¹, à sa grande fortune si laborieusement conquise par des travaux qui eussent fait frémir et reculer des courages moins affermis, à ce cortège de protections illustres et utiles, dont elle s'entoure, et qui va Rallongeant sans cesse, à mesure qu'elle avance.

Peut-être lui ai-je un peu, par manière de raillerie, montré les dents ; et ce n'est pas précisément ma faute si elle n'a pu me rendre la pareille. Elle a, sans doute, ses raisons, pour préférer l'invective au sourire. Elle la lance comme un trait empoisonné ; mais il n'en est résulté aucun mal pour moi : je me tenais à distance, et de côté.

Il est vrai qu'à cette querelle je perds un rôle, que j'ai joué deux cents fois déjà, et non sans quelque succès ; mais j'y gagne de ne plus le jouer auprès d'elle et de n'avoir plus à lui donner la réplique en face. C'est encore tout bénéfice.

J'attends de votre seule courtoisie, monsieur, l'insertion de cette lettre. On m'assure que les huissiers, en cette occasion, seraient ravis de me prêter leurs obligeants services. Mais je laisse aux fils de famille dans l'embarras, ainsi qu'aux personnes qui exploitent leur vie et leur mort, le soin de faire marcher ces messieurs.

J'ai l'honneur de vous présenter mes civilités empressées.

SILLY.

Hortense Schneider n'avait pas que des amies, au contraire. Son humeur difficile et changeante, l'affectation un peu dédaigneuse qu'elle avait de tenir à distance beaucoup de celles, qui prétendaient frayer de trop près avec elle, lui avaient attiré de vives inimitiés. Il était téméraire de mettre en cause d'une manière ou d'une autre la grande-duchesse sans qu'elle y fût consentante. Car la réplique ne tardait pas à venir, qui rappelait les gens à l'ordre et les invitait à plus de discrétion, comme dans l'histoire d'un certain bal, le bal de Marie Colombier.

Celle-ci, une artiste fort répandue dans le monde où l'on ne s'ennuyait pas, s'était trouvée, dînant au Café Anglais, avec Hortense Schneider et le général de Galliffet. La rencontre n'avait pas servi précisément à serrer les attaches entre l'une et l'autre, toutes deux comédiennes et jolies femmes. Sur ces entrefaites, Victor Koning, alors secrétaire du Châtelet et rédacteur au *Figaro-Programme*, avait jugé qu'il serait piquant de tracer un compte rendu fantastique d'une soirée à grand orchestre donnée par Marie Colombier. Il citait, au hasard de la plume, les noms de maintes personnes en vue, qu'il prétendait y avoir rencontrées, et qui n'y brillèrent, en vérité, que par leur absence. De ce jeu des âmes

¹ Déjà !

susceptibles se formalisèrent. Madeleine Brohan protesta. Mlle Cico, de l'Opéra, s'étonna de la liberté grande qu'on avait prise de l'y conduire, à son insu. Et Mlle Hortense Schneider fit plus de bruit que personne. Elevant le ton, elle fit savoir à l'indiscret nouvelliste que ses occupations à elle ne lui permettaient point de courir ces sortes de fêtes et qu'il importait, pour le public, comme pour l'administration de son théâtre, comme pour sa dignité personnelle, qu'il fût bien établi qu'elle n'assistait point au bal de cette [demoiselle](#). Le mot sembla dur à la demoiselle, qui s'empressa de renvoyer à l'irascible Hortense le trait dont elle s'était servie contre elle. Entre autres aménités elle insinuait qu'il n'y avait pas à s'étonner si Mlle Schneider avait mis dans sa lettre l'aigreur, qui la caractérisait et dont chacun se ressentait, auprès d'elle. Allusion perfide, sous la plume d'une femme, et qui semblait donner à entendre qu'il en était de cette aigreur, au physique comme au moral. Les questions d'Etat ne submergeaient point, à cette époque-là, les colonnes des journaux. On s'empara, dans la presse parisienne, d'un incident aussi futile. C'était un effet de la misère des temps. Il fallait se contenter de peu de chose. Aurélien Schöll et Albert Wolff, avec leur aisance de main habituelle, brodèrent là-dessus des variations de chroniques. Rochefort en tira le sujet d'une scène de vaudeville, qu'il inséra dans une pièce du Palais-Royal¹. Et Louis Veuillot daigna s'occuper du bal donné chez la petite [Pigeonnier](#), comme il l'avait baptisée.

Tout ceci ne revenait pas à dire que la séduisante créatrice de [la Belle Hélène](#) fût rebelle aux invitations du plaisir. Elle ne détestait pas, au contraire, les joyeux dîners, les parties impromptues et se prêtait de bonne humeur, lorsqu'elle y trouvait son agrément, aux gaies imaginations de la bohème boulevardière.

D'entente avec son ami le duc de Gramont-Caderousse, un [gavroche de haute futaie](#), spirituel et débraillé, elle eut une de ces imaginations-là.

Ce duc s'était rendu très populaire, loin de Paris, flans sa commune de Caderousse. Ingénument, la population du pays se mettait en peine de sa solitude, au château ; villageois et villageoises souhaitaient le mariage de cet excellent seigneur ; leurs vœux appelaient avec ferveur la venue prochaine d'une duchesse. Peignant de condescendre à leur sympathique désir. Gramont leur assura qu'il ne tarderait pas à leur faire connaître la grande dame réclamée et que même il irait jusqu'à leur envoyer une grande-duchesse. Justement l'occasion s'offrait, pour cela, dans des conditions spéciales de solennité. Il avait fait don, récemment, au curé de l'endroit d'une cloche, qui allait être mise en place et qui n'attendait plus que le baptême. Gramont annonça que la cloche sainte serait baptisée incontinent et qu'elle aurait pour marraine la grande-duchesse de Gerolstein elle-même. Les habitants se sentirent déjà pénétrés de reconnaissance envers la noble inconnue. Elle vint et descendit de son carrosse. Hortense Schneider se montra bonne princesse ; elle joua son rôle de marraine en perfection, réjouissant l'œil de ses amis dans sa robe virginale, avec ses cheveux blonds couronnés de lis et de lilas blanc, et s'amusant beaucoup, elle aussi, de la façon dont on abusait la crédulité du bon pasteur, qui, ne voyant que sa cloche, bénissait l'assistance à tour de bras et ne se doutait guère que les habitués d'un lieu profane, dénommé là-bas, dans [la moderne Babylone](#), le café Anglais, s'étaient donné rendez-vous dans son humble église.

Mais si nous entamons le chapitre des anecdotes avec Mlle Hortense Schneider nous n'en verrons jamais la fin. On lui prêta des aventures extraordinaires.

¹ *La Foire aux Grottesques.*

C'était le bruit courant qu'elle inspira des passions nombreuses et violentes. Il est certain qu'elle tourna la tête à bien des gens. Quels que fussent le rang, le titre, la fortune, un chacun céda à l'empire de sa fantaisie. En 1867, où tous les souverains de l'Europe vinrent rendre visite à l'empereur Napoléon III, c'était un point acquis d'avance qu'une de leurs premières visites parisiennes devait être pour les Variétés et Mlle Schneider. Ne la recherchaient-ils qu'au théâtre ?

Il y eut grand émoi, un soir de représentation extraordinaire, dans l'entourage impérial d'Alexandre II. Ce maître du plus vaste empire du monde s'était échappé de sa loge, à la faveur d'un entr'acte, comme un écolier de sa classe. On s'inquiéta de l'absence inexplicquée du tsar. Des craintes avaient traversé l'âme de ses serviteurs. Ils s'interrogeaient avec anxiété, pendant que tranquillement Sa Majesté moscovite se faisait conduire dans un hôtel privé, sis à l'angle de la rue Lesueur, sur l'avenue de l'Impératrice, — le nid de Mlle Schneider. Des altesses s'inscrivaient chez elle, comme en la demeure d'une des puissances du jour. Une langue vipérine, affectant de mettre en confusion l'une des voies les plus fréquentées de Paris et la personne de l'artiste, spirituellement et méchamment l'avait surnommée : le *Passage des princes*. Esther Guimond avait commis le mot ! De ces adorateurs du plus haut étage la chronique jasait en personne très avertie, nommant celui-ci, citant celui-là, et couchant sur sa note indiscreète jusqu'à des potentats orientaux, comme le Khédive d'Egypte.

Une historiette circula, à propos de cet Ismaïl, dont les gestes furent pleins de munificence, à l'égard des beautés parisiennes. Il faisait un séjour à Vichy ; dans les intervalles de sa cure au des affaires d'Etat, qu'il traitait à distance d'un cœur léger, sa pensée vaguait parfois dans la direction des rives de la Seine, évoquant les spectacles de Paris et la vision des jolies comédiennes, qui l'avaient charmé naguère. Loin de son palais, loin de ses femmes, il s'ennuyait princièrement. Lors, il éprouva le désir de rapprocher la distance qui le séparait de la grande-duchesse de Gerolstein.

Ecrivez, dit-il à son intendant, écrivez à Mlle Schneider qu'un appartement lui a été préparé, sur les ordres du Khédive, dans le grand hôtel de Vichy, et que sa présence y semblera douce autant que la découverte d'une oasis, dans le désert.

Comment l'ordre fut-il interprété ? Par quel mélange de circonstances arriva-t-il qu'il fut mal entendu, mal compris ? Le serviteur, se trompant d'adresse, annonça à M. Schneider, directeur du Creusot et fournisseur de Sa Hautesse, que le Khédive était en grande impatience de s'entretenir avec lui. Le message était à peine entre les mains du célèbre industriel que celui-ci avait commandé sa valise de voyage. Le lendemain, il était à Vichy. Un envoyé du prince et un équipage l'attendaient à la gare ; on le conduisit avec infiniment d'attentions à l'hôtel et de l'hôtel à l'appartement, qui lui avait été réservé. Charmé de tant de bonne grâce, M. Schneider s'épanouissait. Il trouvait même qu'on s'était mis en frais de trop de complaisance à son intention. Partout des fleurs. Des senteurs exquises embaumaient l'air. On avait multiplié les délicates prévenances à un point, qui le remplissaient de confusion. M. Schneider devait être fatigué du voyage : un bain réparateur était tout prêt à le recevoir. C'était bien là l'hospitalité orientale en sa largesse et ses raffinements ! M. Schneider cède à la tentation de plonger son corps dans cette eau tiède et parfumée. Pendant qu'il en goûte l'agréable impression, on frappe doucement à sa porte. C'est le Khédive. Il s'annonce. Il avance la tête et voudrait pénétrer là, les lèvres fleuries du plus gracieux compliment. Mais qu'apprend-il ? Qu'est-il amené à voir ? Au lieu de la séduisante Hortense, c'est le grave M. Schneider ; c'est un directeur de hauts-

fourneaux, au lieu d'une diva d'opérette. Je laisse à penser la verte leçon que dut recevoir l'intendant, pour sa maladresse. Les choses s'arrangèrent, pourtant. Et comme Ismaïl était bon prince, comme l'argent de ses sujets ne lui coûtait que la peine de s'en servir ou de l'emprunter aux banques européennes, la commande aux forges du Creusot n'en éprouva aucune diminution.

Mais revenons au théâtre.

Tout allait au mieux dans le royaume de l'opérette, Dupuis, Gouderc, Kopp, Grenier, des comiques excellents, tenaient le public en liesse, chaque soir ! Et, sans rivale parmi les femmes, triomphait la verve de celle qu'on avait surnommée la Malibran de la musique bouffe.

Après les bouleversements de la guerre, on cessa d'être gai. La mode, au théâtre et dans les idées changea. Le ton du langage fatalement s'assombrit. Hortense Schneider perdit de son attrait, de sa réputation. Elle tenta quelques reprises d'influence au Palais-Royal, aux Variétés. Les résultats n'ayant pas donné ce qu'elle en espérait, elle n'attendit point, pour quitter la scène, que le public la quittât. Elle annonça sa retraite définitive. On reparla d'elle, de loin en loin. Une vente de bijoux... quelque procès intimé... en fournissait l'occasion. Puis, de justes noces tardivement mises à l'épreuve. Un mariage à blason, qui ne fut pas heureux et finit par un divorce. Mais il lui restait, pour se consoler de cette déconvenue, la solide assurance d'une fortune bien établie. Elle se retira du monde parisien pour habiter, sur la route de Versailles, une spacieuse villa et s'y confina, dans un état d'existence bourgeoise, qu'elle s'attachait à isoler de plus en plus, se dérochant aux curiosités importunes, ne cherchant pas à revoir les auteurs et gens d'esprit, qui avaient fait sa célébrité, enfin s'appliquant à passer tout à fait inaperçue, chaque fois que s'y hasardaient ses pas, en ce Paris dont elle avait été l'une des passions favorites.

Le sceptre abandonné par Schneider avait été ramassé par Judic. Comme Déjazet, elle ne laissait pas seulement derrière elle un souvenir, mais une tradition, je dirais presque une école. Elle avait eu la bonne fortune de donner son nom à une spécialité de théâtre, à la caractéristique d'un emploi. Jouer les Schneider, c'était une expression devenue courante¹.

Cependant, l'opérette elle-même ne devait plus retrouver l'immense faveur, qui l'avait accueillie, soutenue dans sa fleur de nouveauté. Les interprètes de ses beaux jours d'épanouissement s'étaient dispersés ou bien étaient passés à une autre forme de comédie. Offenbach avait perdu l'élan de ses inspirations d'autrefois. Il ne s'était plus senti porté par le courant. Et le genre même avait cessé d'être en harmonie avec les mœurs et les goûts du jour. Que dis-je ! Une campagne violente fut menée, après 1870, contre l'opérette. Avec infiniment d'exagération et beaucoup de parti pris on attribuait à tant de frivolité, dont elle était le symbole moqueur, les fautes et les abus du régime condamné. L'innocente opérette en fut longtemps malade.

Depuis lors, on a revu la *Belle Hélène*, *Orphée* et, je crois aussi, la *Grande-Duchesse*, rehaussés d'une décoration somptueuse, mais bien assagis et ayant légèrement perdu l'accent originel. Ces personnages quasi-légendaires, quelque soin qu'on ait pris de les rajeunir par une mise en scène éclatante, nous sont

¹ J'aimerais bien, disait une aimable débutante, qui cherchait une place où caser ses espérances de talent, j'aimerais bien une boîte à musique, parce que mon emploi, voyez-vous, c'est les Hortense Schneider.

demeurés lointains comme des types d'époque, ayant gardé à ne pouvoir plus s'en défaire la date et la physionomie de leur temps ; fantastiques et bouffons, on se plaît à les revoir, moins pour le plaisir présent, qu'ils apportent avec eux, que pour les ressouvenirs qu'ils évoquent d'un passé de fête, d'étourderie spirituelle et d'étincelante gaîté.

CHAPITRE HUITIÈME

PROMENADE À CYTHÈRE

Heureux temps. — Moissons pleines. — Aux différents étages de la pornocratie rayonnante. — Conditions précaires des lorettes du deuxième ou du troisième plan. — En revanche, train de luxe étourdissant des arrivées du plaisir. — Une évocation de plein air. — Le défilé quotidien des femmes célèbres, au Bois de Boulogne et dans leurs équipages. — Des noms, des portraits.

Il fut un temps à peine éloigné du nôtre d'une moitié de siècle, où les femmes étaient hors de prix, où des créatures de luxe et de joie moissonnaient avec une aisance incomparable des succès et des prospérités inouïs.

Aussi, quel milieu ! quelles circonstances !

La société cosmopolite, qui s'était agglomérée dans Paris, si nombreuse et si prenable, si légère de scrupules et si prodigue d'écus, n'était-elle pas un merveilleux domaine de chasse et de pêche ouvert aux appétits de ces ravageuses ?

D'une main preste et sûre, celles-là jetaient la ligne dans la direction d'aimables Russes occupés, en la capitale française, à manger leurs paysans. Non moins promptes à tendre leurs filets celles-ci ramenaient à elles, le plus adroitement du monde, des pachas turcs en déplacement et de généreux Egyptiens, dont la munificence faisait pâlir les enchantements des contes arabes. De tous côtés les femmes prodiguaient leurs sourires marchandeurs ; et les hommes jetaient leur bourse avec une égale désinvolture. Ce fut une heure de bénédiction pour les gourmandises féminines.

La vogue de quelques dégrafées célèbres, tout le bruit qui se faisait autour d'elles, de leur train de maison, de leurs équipages rivalisant de correction et de chic supérieur avec ceux des duchesses ou des ambassadrices et tout ce qu'on disait de leurs amours fastueuses avaient excité prodigieusement, dans le monde des filles et des femmes libres de leur corps, la fièvre de la concurrence. Le bruit s'était répandu, par la ville et la campagne, qu'il y avait, à Paris, des placers en portefeuille ; et toute la bohème des rêveuses de diamants s'était empressée d'accourir sur ce marché d'esclaves, chacune espérant rencontrer, un beau soir, à Mabilly, son prince russe ou son banquier de Francfort. De singulières ambitions avaient germé dans le Cerveau des bourgeoises les plus paisibles. La notoriété fournie par des procès scandaleux à des arrivées du plaisir bien en vedette, la description de leur luxe intime, rémunération de leurs richesses, si facilement obtenues provoquaient une émulation excessive. Comment se dire qu'il y avait des femmes vivant ainsi, couvertes de pierreries, toujours en fête, ayant hôtel, chevaux, voiture, et ne point mordre à la tentation !

A la vérité, les lorettes du deuxième plan avaient plus de peine à conduire la barque des Amours. Comme elles croissaient en nombre et en hardiesse, au point d'inquiéter sérieusement les regards honnêtes, des ordonnances spéciales, renouvelées des vieux âges, s'étaient abattues sur la corporation des marchandes de sourires, restreignant fort les droits et les limites de leur commerce. Au mois de juillet 1860, n'avait-on pas eu l'inhumanité de les bannir du trottoir, de leur chez soi, pour ainsi dire ? Les propriétaires de tous les cafés placés sur la ligne des boulevards Montmartre et des Italiens avaient dû se résoudre, pendant un laps de temps, à ne plus recevoir cette portion de leur clientèle féminine, qu'on, voyait s'asseoir devant, les petites tables de zinc,

d'abord en face d'un grog américain et ensuite en face d'un monsieur chargé d'acquitter la consommation. Le vertueux Figaro versa presque un pleur de compassion sur le malheureux sort des grogueuses, comme on les avait baptisées. Mais connaissait-on ces petites misères, au faite de l'échelle pornocratique ?

Elles étaient une douzaine à guider, haut la main, le mouvement accéléré de la grande vie. Les clubmen de la plus fine fleur d'aristocratie, les meneurs attirés du high life les avaient proclamées maîtresses et reines en cette vague principauté de la bamboche et de la fantaisie. Ostensiblement ils fréquentaient chez elles et s'entendaient à leur donner le ton, qui les mettait hors du commun. Tout en ne se privant point de rançonner à outrance les exotiques en liesse, les financiers mondains égarés dans leurs parterres, les bourgeois opulents en rupture de fidélité conjugale, en un mot la catégorie des amants sérieux et piastreux¹, elles n'avaient pas perdu leur temps à l'école des cocodès en renom, mais y avaient contracté des habitudes d'élégance, qui avaient de beaucoup accru leur prestige. Isolément, elles possédaient le charme et le chic. Réunies, groupées en une coterie remuante et brillante, elles représentaient le faubourg Saint-Germain du demi-monde. On connaissait, on redisait au loin leur réputation. Ne se nommaient-elles point : Adèle Courtois, Giulia Barucci, Anna Deslion, Gioja, Cora-Pearl, Caroline Letessier, Juliette Beau, Lucile Mangin, Morancy, Adèle Remy, Marguerite Bellanger, Esther Duparc. Léonide Leblanc ?

Leur train était extraordinaire. On aurait cru qu'elles avaient improvisé, comme par la vertu d'une baguette magique, le luxe dont elles s'entouraient et leurs habitations de princesses. L'une d'elles s'était fait bâtir, dans Paris, un merveilleux palais. Alphonse de Rothschild lui disait, un jour, devant un témoin, qui nous en répéta le propos : *Quand je rentre chez moi en sortant de chez vous, mon hôtel me fait l'effet d'un taudis*. On commettait, pour elles, des folies de dépenses aussi extravagantes qu'injustifiables. Vingt mille francs... quelqu'un avait pu payer ce fol salaire pour la nuit de quelqu'une. Et, comme en l'exagération de sa libéralité il se croyait autorisé à former des plans aussi pour le lendemain : *Vous êtes donc bien riche ?* lui demanda l'orgueilleuse. Des duchesses se montraient, roulant sur l'avenue de l'Impératrice, une femme à la Rubens, pas très belle mais d'une carnation et d'un épanouissement de formes superbes, une Nana triomphante², et l'appelaient de son vrai nom Blanche d'Antigny. N'avait-elle pas, tout récemment, ramené de Saint-Pétersbourg, ce curieux attelage russe et ces trotteurs de l'Ukraine, conduits par un moujik à la blouse de soie écarlate, qui accrochaient si violemment l'œil ? Les attelages de Cora, les daumonts, les speeders de Mme Skittels excitaient l'admiration publique. Aux heures du Bois, c'était le jeu des experts ès sciences galantes de les désigner à coup sûr, de mettre des noms sur les visages, à mesure que se succédaient leurs voitures, sillonnant les larges voies ou contournant les bords

¹ Et comme elles allaient vite à la besogne ! On parlait, en 1862, des prodigalités d'un personnage connu sur le turf.

Il paraît que Mlle une Telle est en train de manger le baron.

— En train ? fit un ami en secouant la tête, je crois qu'on a déjà commandé les bois.

² En effet, Blanche d'Antigny fut le modèle de la Nana de l'historien des Rougon-Macquart, la courtisane-type d'Emile Zola. Il y avait joint des traits empruntés à Valtresse et à diverses. Ce fut encore cette Blanche d'Antigny, la Marguerite du Petit Faust, composé pour elle par Hervé, — une blonde et plantureuse fille, toujours en gaîté, qui, à la suite d'un pari, traversa le boulevard toute nue, — sous un manteau.

du lac. Et nous pourrions aisément, nous aussi, reconstituer par le souvenir l'image de ce défilé provocant des parvenues de la haute noce.

J'ai, par hasard, sous les yeux, une sorte de catalogue en vers de ces beautés d'alors, un péché de jeunesse qu'on ne voulut pas signer, mais que je soupçonnerai fort être sorti de la plume alerte du marquis Philippe de Massa. La liste en est instructive, à distance, et nous la compléterons, chemin faisant.

Mais ne nous arrêtons pas aux présentations : le mouvement a commencé. *Maria la Polkeuse* ouvre la marche, une amazone émérite, jamais lasse et toujours sur la brèche, bien qu'elle ait de plusieurs mois fleuroné son quarantième printemps. On n'a pas le loisir d'en remarquer davantage, que déjà on l'a perdue de vue. En son superbe coupé jaune vient de passer *la baronne de Steinberg*, baronne de la main gauche et qui n'est rien de plus ni de moins que la belle *Adèle Courtois*. De près emboîtent le pas *Constance Rezuiche*, dont on a reconnu l'équipage à ses couleurs, et Juliette de la Canebière, c'est-à-dire la très engageante *Juliette Beau*, que son accent marseillais n'empêche de tenir le duo d'amour avec une chaleur, un feu, une maestria dignes de ses origines. D'un goût parfait, d'un style ravissant est ce nouvel équipage : *Hermance* s'y prélassé, songeant peut-être qu'il ne lui fallut, pour le gagner, que la fraîcheur de son teint de pastel, ravivée soir et matin, adroitement, et le velours noir de ses yeux. Julia l'Italienne a pris la file du cortège ; par la précellence de sa beauté comme par le nombre de ses amants, elle en pourrait tenir hardiment la tête ; n'est-elle pas la grande courtisane romaine, la *Barucci* ? Qui hésiterait, maintenant, à nommer cette autre, mollement couchée plutôt qu'assise, qui ne la reconnaîtrait d'abord à son profil antique, à son air d'abandon tranquille, plein d'attrance voluptueuse ? Des saluts, des sourires s'empressent à la rejoindre ; car, c'est *Anna Deslion*. Sur ses traces roule, moins aperçue, tendrement appuyée contre son inséparable compagne *la Bertin*, *Alice Labruyère*, une Parisienne de Lesbos, infidèle aux hommes par trop d'amitié pour les femmes. Puis,

Voilà les Blum, au badigeon de rose
Enjolivé de deux couches de blanc.
Quel air ! Quel chic ! Quelle admirable pose !
C'est d'Israël le type de pur sang.

La procession cythérée se déroule interminablement. On se montre *Clara*, souriant à son rêve de la nuit prochaine ; *Adèle Remy* entrevoyant, à travers les verdure fuyantes, les mystérieux ombrages de Saint-Firmin, où se nichera bientôt sa dernière toquade ; et *Soubise*, la grande Soubise, s'obstinant à retenir une dernière illusion sur le pouvoir affaibli de ses charmes : on dit qu'elle a vendu, la veille, sa robe et sa chemise, pour garder, aujourd'hui, des chevaux à sa voiture. On s'accorde à peine une minute ou deux pour lorgner *Chonchon*, et la discrète *Brochet* et la tapageuse *Mary Laval* ; car, du plus loin, s'est annoncée la radieuse *Léonide Leblanc*. Jeune et charmante, elle règne à Paphos, et n'y borne pas son empire ; on prétend que les autels lesbiens ne connaissent pas de nom plus souvent invoqué que le sien par des ardeurs impures.

Les yeux ne voudraient pas la quitter, si la fringante *Cora Pearl* ne s'était révélée dans toute sa gloire avec la tenue sans égale de ses harnais, de sa livrée et de ses gens. Armée de sa belle impertinence, elle a croisé tout à l'heure l'équipage à la daumont de la baronne de Rotschild et l'attelage renommé de la maréchale Serrano. La voilà donc, cette centauresse ! Pour elle, a remarqué sur son passage le spirituel Roqueplan le cheval n'est pas seulement un luxe, c'est un art, ce n'est pas seulement un art, c'est une administration. Dans les groupes, on

échange, on colporte des détails. Cora dépense des sommes folles ; on lui sait, à l'écurie, douze chevaux anglais, **soignés et respectés** par les domestiques, autant qu'ils le méritent. Quant à ses voitures, les raffinés n'ont qu'une opinion là-dessus : ce sont de purs modèles, autant sous le rapport de la coupe que des couleurs.

Dans la poudre de cette apothéose file bon train la calèche de *Caroline Hassé*, attelée de deux demi-sang, que les dilettante estiment étoffés au mieux et d'un fond irréprochable. Tout à coup se dessine, en son huit-ressorts, la *Duverger*. Hier, elle jouait, à la Gaîté, dans un drame pathétique. On sourit de son talent, qui se cache ; on rit à sa beauté, qui se montre... Cependant, le défilé touche à sa fin. Le soleil descend sur l'horizon. Il se fait tard ; c'est le moment de tourner bride et de ramener chez elles, pour les préparatifs du soir, ces élégantes filles de marbre.

II. — Léonide Leblanc

Des souvenirs, des confidences. — L'une d'elles. — Les commencements de Léonide ; succès de femme et d'artiste. — Des épisodes. — Une aventure plus que risquée. — Mlle Maximum et ses adorateurs princiers. — Ne dérangeons pas Son Altesse. — Dernières touches au portrait.

Chacune d'elles a sa marque, son individualité, presque son histoire. Le dire, c'est inspirer l'envie de le constater, en feuilletant des pages de ces histoires un peu court-vêtues, et par cela même, hélas ! intéressantes à considérer. Avant de poursuivre notre examen d'ensemble, accordons-nous licence de les examiner pendant une petite heure ou deux. Contentons ce désir de lier intimement connaissance avec les plus belles, ou les plus originales, ou les plus spirituelles d'entre celles-là. Ce seront : Léonide Leblanc, la Barucci, Adèle Courtois, Anna Deslion, Cora Pearl¹, Caroline Letessier, Esther Guimond, Caroline Hassé, les sœurs Rezuiche, Marguerite Bellanger.

Grisées par le nombre et la continuité de leurs succès, certaines avaient conçu l'ambition singulière non seulement de vivre leur jeunesse le plus agréablement du monde, mais de se survivre à elles-mêmes en léguant à la postérité les souvenirs de tant d'exploits heureux consommés dans les alcôves profondes ou les cabarets de nuit.

Elles s'enquéraient, aux alentours, de gens de lettres disponibles, leur glissaient la plume entre les doigts et d'une voix bien engageante, leur susurraient à l'oreille : **Soyez indiscrets, chantez nos amours, et que l'on apprenne, jusque dans les temps les plus éloignés, quelles sources de jouissance surent verser à plusieurs générations d'hommes une Céleste Mogador, une Cora Pearl, une Esther Guimond, une Léonide Leblanc.**

Vers 1860, Marguerite Badel², dite la Huguenote, dite Rigolboche, écrivait de plusieurs mains ses *Mémoires*, qui n'étaient pas des *Mémoires*¹, et dont

¹ Néanmoins, au sujet de Cora Pearl, nous serons bref de discours, la figure en étant trop connue, c'est-à-dire trop de fois dépeinte et repeinte.

² C'était le véritable nom de cette ballerine excentrique. Peu de gens l'entendirent prononcer. Elle dut bien rire, un soir de bal, où l'abordant d'un air sérieux, le chapeau à

l'annonce fut presque un événement. On réimprima cinq ou six fois, dans l'année, ces menus bavardages sur les cascadeuses de différentes catégories, des riens, des fadaises et qui se réduisaient à démontrer par l'exemple que la robe de soie est plus facile à gagner que la robe de laine.

Céleste Mogador, la Vestris en jupon, promue comtesse de Chabrillan par la grâce d'un gentilhomme ruiné, qui, ne possédant plus rien en portefeuille que son titre, l'avait offert à sa maîtresse ; Céleste, avec une candeur digne de son nom, écoula sur le marché parisien des révélations si scandaleuses qu'elles produisirent un esclandre énorme². Les éclaboussures en rejaillirent jusqu'en Autriche, où le comte Lionel de Chabrillan, petit-fils de Choiseul-Gouffier, cet ancien ambassadeur de France à Constantinople, occupait une situation diplomatique, qu'il lui fut impossible de conserver. Céleste Mogador était ressuscitée, on la revoyait costumée de pied en cap à la vitrine des libraires. Et non pas seulement la quadrilleuse intrépide de Mabelle ou l'écuyère du Cirque, mais une autre femme, Céleste Vainard, à ses débuts de professionnelle soumise aux pires servages de la basse galanterie. Elle y racontait sans feinte comment elle avait commencé sa carrière d'amuseuse dans une maison close, dépeignant trait par trait les visiteurs de hasard avec lesquels on l'envoyait... causer pour un louis, et le reste à l'avenant !

Cora Pearl, la dompteuse de chevaux effrénés, tombée des escaliers de marbre dans la dernière détresse, livra à une publicité non moins tapageuse un catalogue d'amourettes sans passion, sans poésie, et qui n'était, au fond, malgré les soins du [blanchisseur](#) appelé à son aide, qu'un carnet de linge pas très propre.

Esther Guimond, cette collectionneuse de célébrités, aurait visé plus loin et plus haut : elle eût voulu revêtir d'une couleur politique et philosophique digne de ses partenaires le récit de ses conversations de jour et de soir avec des hommes tels que Guizot, Girardin, Roqueplan, Dumas fils, Sainte-Beuve, Jérôme Napoléon. Par malchance, elle ne rencontra point l'auxiliaire indispensable... Et ce fut le grand désespoir d'Esther Guimond.

Léonide Leblanc, femme de théâtre et princesse d'amour émérite, fut de celles qui songèrent, toutes moissons faites, à s'annexer un mémorialiste capable de tisser une prose élégante autour des secrets de l'oreiller. Elle griffonna même quelques feuilles d'une vague autobiographie, rassembla quelques lettres à nobles parafes plus galantes les unes que les autres ; puis, le travail en resta là.

la main, un gandin lui demanda : [Mademoiselle, comment se porte votre père, monsieur Rigolboche ?](#)

1 Elle resta complètement étrangère à la rédaction de ce petit volume, publié sous son nom et dont les procréateurs furent MM. Blum et Huart. Des échetiers s'amuserent à faire courir le bruit que la pensionnaire de Sari, enivrée par son succès, avait sollicité l'honneur d'être reçue comme membre actif de la Société des Gens de lettres. Les parrains de son choix auraient été Michelet et Sainte-Beuve. On attendait impatientement, à en croire l'information humoristique du *Figaro*, de connaître le rapport adressé au Comité sur la candidature de Mlle Rigolboche.

2 Singulière constatation ! Quand elle s'était mariée, Mogador ne savait pas même écrire ; elle avait travaillé comme une écolière et, à force de bonne volonté, elle en était arrivée à mettre presque l'orthographe. De ce jour, ne doutant plus de rien, elle avait jugé bon de se constituer femme de lettres. On joua des pièces signées de son nom de comtesse Lionel de Chabrillan ; on publia d'elle une trentaine de volumes, où elle se flattait de n'avoir pas introduit une ligne dont pût s'effaroucher une honnête femme !

De ces pages volantes, de ces épistoles des fragments nous sont venus aux mains en quantité suffisante pour nous permettre de tracer une esquisse sommaire mais exacte de la vie et des gestes de l'héroïne.

Léonide avait commencé, comme beaucoup d'hétaïres finissent, par le mariage. Un Allemand à la barbe flavescente, qui exerçait, en pays parisien, le métier de photographe, fut le possesseur légitime de ses charmes ; il n'en garda pas longtemps le monopole. Ces épousailles n'eurent dans l'existence de Léonide que la durée d'un stage assez court, et les conjoints se disjoignirent pour ne plus se revoir. Elle put se livrer sans gêne à ses goûts de théâtre et varier ses plaisirs.

Car, avec son entrain et sa figure, elle eût été bien contrite de ne pas cultiver dans les grands prix l'admiration et les applaudissements des avant-scènes. Ses débuts s'étaient annoncés tôt. Elle n'avait que dix-sept ans, lorsqu'elle apparut, pour la première fois, aux Variétés, éblouissante de fraîcheur. Le caractère de son teint était si pur, si délicieuse l'expression de son sourire, des éclairs si vifs sortaient du feu noir de sa prunelle, une harmonie si capiteuse enveloppait l'ensemble de sa personne qu'elle avait immédiatement séduit chacun et tout le monde. Les habitués de l'orchestre se pâmaient. Si superlatives que fussent les louanges, elles semblaient trop faibles à ceux qui les lui décernaient. Tel de ses fanatiques assurait que sa mère avait dû la concevoir en avalant une perle. D'autres prétendaient qu'il était défendu aux plus jolies femmes de l'être autant que celle-là. Elle passa des Variétés au Gymnase et du Gymnase à la Porte Saint-Martin, tenta le voyage à l'Odéon et faillit forcer les portes de la Comédie-Française, à l'instar de Blanche Pierson et de Céline Montaland, des charmeuses aussi, qui formaient, avec elle, au théâtre, un trio d'enchanteresses.

Elle eut l'honneur de jouer Dolorès, dans Pairie, très mal, d'ailleurs, et se tira passablement d'affaire, en général, pour des raisons... plastiques. Le public suivait ses pas, moins curieux de l'entendre que de la regarder. Ses toilettes, la profusion de perles et de pierreries dont elle faisait un cadre resplendissant à sa beauté étaient l'attrait le moins contestable de ses rôles. On acclamait ses robes et ses bijoux. C'est que véritablement nulle endiamantée, pas même la Barucci, ne fut plus furieusement éprise de gemmes et de bijoux. Elle s'en parait avec amour ; ses minutes les plus exquises elle les savourait à baigner son regard dans les reflets irisés des écrans ouverts. Elle possédait une collection de bagues merveilleuses, un collier de perles devenu légendaire, des agrafes précieuses, des bracelets anciens et modernes à ne savoir où les mettre.

Ainsi chargée de parures se souvenait-elle des jours de simples espoirs et d'amours candides, où, à la place de la fameuse bague au diamant bleu, elle n'avait au doigt qu'un modeste anneau brisé, avec cet mots gravés à l'intérieur : *Aurélien à Léonide. Pour toujours ?* Cet Aurélien n'était autre que Schöll, aux heures sentimentales où il croyait à l'éternité de ce toujours. Dix ans plus tard il était, bien revenu de ses jeunes illusions, lorsqu'il disait à un ami de lettres :

Léonide ! que c'est loin ! Elle était fort belle ! Elle l'est toujours. Mais, vois-tu, mon cher, on la placerait sur le mont Blanc qu'elle serait encore accessible !

Tant d'éclat à ses oreilles, dans ses cheveux, sur sa poitrine, autour de ses bras, prouvaient clairement que Léonide se connaissait autre part qu'au théâtre des appréciateurs et qu'ils justifiaient de leur bonne opinion avec munificence. Attractive, certes, elle l'était. Sa bouche mi-ouverte respirait la volupté. Sa peau semblait une caresse. En outre, le plus joli corps du monde, une taille modelée à ravir, les épaules et le sein d'une bergère-déesse., on devine les ravages que de

tels charmes pouvaient porter dans les cœurs. Hélas ! ailleurs aussi, à en croire une historiette, que nous contait, à table, longtemps après, le comte Edmond de Lagrené. A la suite, de quelle pernicieuse influence, par quelle rencontre, d'épidermes fortuite et néfaste pareille chose arriva-t-elle ? On en sut moins la cause que les conséquences. Mais voici cet épisode, dans sa nue réalité.

Le comte de L... étudiait, en ce temps-là, à l'université de Bonn. Une fâcheuse histoire, un duel qui s'était terminé par la mort de son adversaire, l'avait obligé de quitter en hâte le territoire allemand, il venait d'arriver à Spa, lorsqu'il y fit la rencontre de son ami Eugène de Talleyrand. On s'aborde, on s'interroge. Des paroles sont échangées sur les conditions et les desseins réciproques. Talleyrand engage vivement son jeune compatriote à l'aller rejoindre en l'hôtel où il est descendu lui-même, avec Léonide Leblanc. On aura la même table, on fréquentera le même cercle ; on ne s'ennuiera pas de compagnie. Il est convenu qu'on arrêtera trois chambres d'affilée, chacun occupant la sienne, et Léonide ayant marqué ses préférences pour la pièce médiane.

La première soirée de cette réunion s'est ouverte sous de gais auspices. L..., qui, négligemment, a risqué quelques louis à la roulette, s'est retiré du jeu, avec un gain de quatre-vingt mille francs. Les soucis de la veille se sont envolés. Il ne songe plus qu'à se mettre au lit, avec la meilleure intention d'y dormir sans trouble. Mais il avait compté sans Léonide. Comme il allait éteindre sa bougie, la porte de sa chambre s'entrebâilla doucement ; une adorable statue vivante semblait glisser vers sa couche ; c'était elle, n'ayant pour tout vêtement que ses longs cheveux ondoyant sur le marbre de ses épaules. Que de fortune en un seul jour ! Quelles félicités olympiennes ! Vénus descendant dans la couche de Mars, pendant que Vulcain forgeait, n'y apporta pas une beauté plus parfaite. Léonide, au surplus, était câline à souhait, ensorcelante au suprême degré. Comment n'eût-il pas mordu au fruit savoureux ? Le lendemain, le surlendemain, même visite et pareils accomplissements. Que faisait, pendant ces minutes-là, l'insoucieux possesseur, à quoi songeait donc Talleyrand ? Il dormait, ayant une telle maîtresse ! C'était impardonnable. Il méritait son sort, en vérité. Puis, il y avait eu, dans ces jeux infidèles, un moment d'interruption, par le retour de certain empêchement de nature, auquel sont soumises les créatures féminines. E. de L... alors s'aperçut que son ami devenait triste, qu'il portait partout des airs navrés et mélancolieux. Soupçonnait-il la trahison ? Prudemment on s'informe, on pose des questions. **Qu'avait-il ? Quel était son tourment ? — Ah ! mon ami répondit le jeune duc, en termes simples, je suis fichu, décidément fichu. Il ne me reste qu'à implorer le dieu Mercure. Et je dois ce beau présent à Léonide !** A cette révélation aussi funeste qu'inattendue, l'ami s'effare, se dresse tout d'une pièce, saute au col de son interlocuteur, en s'écriant d'un ton presque furieux : **Tu aurais bien dû me prévenir !** Il ne s'interroge pas longuement sur la résolution à prendre, mais aussitôt boucle ses malles et prend le premier train qui le mènera à Paris, chez Ricord. Le lendemain, il a conté sa mésaventure à l'illustre spécialiste : **Oui, dit Ricord, j'ai connu de ses victimes !** Il fallut s'astreindre à des consultations suivies. Par bonheur le tempérament de la personne était réfractaire. Il n'y eut d'autres suites à l'incident qu'une grosso frayeur, infligée comme une pénitence. Mais ne sont-ce pas les risques de l'amitié des courtisanes ? Le mot même, le nom dont on les appelle en est l'emblème parlant : on commence par leur faire la cour et l'on finit par boire de la tisane.

Ces contre-temps des amours mercenaires ne suspendirent que d'un arrêt à peine sensible la marche conquérante de Léonide Leblanc. Ce n'était pas sans raison qu'on l'avait surnommée Mlle Maximum. Elle s'entendait fort bien à

n'aliéner son capital qu'à bon escient ; et, dans l'éparpillement de ses faveurs, elle n'oubliait pas d'être adroite et calculatrice. Elle était capable de céder à une toquade ; elle pouvait être prodigue, par intermittences, de ses charmes et de sa bourse, pourvu qu'elle y trouvât son compte. Car elle désirait et voulait que chaque heure servît à la réalisation d'un plaisir ; elle menait la fête, petite ou grande, sans désespérer.

Chemin faisant, son cortège avait grossi d'importance et de qualité. Des adorateurs princiers la couchèrent sur un lit de roses et de billets bleus. Sans parler de Jérôme Napoléon, qui ne fit que traverser son boudoir, ayant l'humeur trop voyageuse pour se fixer nulle part, la liaison de Léonide Leblanc avec Henri d'Orléans, duc d'Aumale, fut le grand événement, le lit de parade de sa carrière amoureuse. Intelligente et fine comme elle était, elle demanda et fit rendre à cette précieuse protection tout ce qu'elle pouvait produire d'avantages directs ou indirects. Je n'en citerai qu'un seul point : l'histoire de la statue de cire. Une admirable invention, celle-là, de l'astuce féminine.

Lorsque Léonide recevait, pour la première fois, un personnage considérable, extra-chic ou simplement piastreux, elle ne manquait jamais de lui offrir de visiter ses appartements. Elle n'en oubliait rien. Il fallait tout voir : le luxueux vestibule, les salons enjolivés des fantaisies les plus coûteuses, les chambres où les moindres détails trahissaient une intention, une recherche de volupté, les meubles dorés, les soies, les velours, et les intimes raffinements du cabinet de toilette. Avec sa démarche pimpante, ses façons moelleuses, la grâce de ses mouvements de tête, elle allait, de pièce en pièce, tout au plaisir apparent de révéler les douceurs, le confort élégant de son chez soi. Soudain, on la voyait changer de contenance ; elle n'avancait plus qu'avec lenteur et précaution, et devenait toute sérieuse, comme si elle allait franchir le seuil d'un sanctuaire. C'est qu'en effet elle venait de toucher le bouton de la porte, qui ouvrait le tabernacle, je veux dire le cabinet de travail réservé à Son Altesse. Mais, chut ! Elle avait mis un doigt sur ses lèvres. Le prince était justement là. On avait eu le temps d'entre-apercevoir sa noble silhouette, dans l'attitude d'un homme qu'absorbe l'effort de la réflexion ; Dieu soit loué ! Il n'avait rien entendu. On se retirait sur la pointe des pieds, religieusement. Et l'effet était produit. Le tour était joué.. Les actions de Léonide avaient monté du coup au plus haut de la cote. Gomment récompenser, à leur prix, se disait-on, les faveurs d'une jolie femme, en si belle passe de fréquentations aristocratiques ! En réalité, il n'y avait eu du prince qu'une imitation fort réussie, une statue de cire si parfaitement ressemblante que chacun y était trompé.

A la suite de ces relations éclatantes, en dehors des cœurs considérables qu'elle tint entre ses doigts, bien des individualités confuses se mêlèrent sur la liste de ses mille et une nuits. On lui donnait un tel... puis un tel... sans compter l'incomptable. Dans l'intervalle des conversations intimes, Léonide se plaisait à recevoir, d'abord en son hôtel de la rue d'Offémont et plus tard en son appartement somptueux du boulevard Haussmann. Des artistes, des poètes y rivalisaient d'empressement. Avec une générosité toute lyrique, ils appariaient les rimes d'or, dont elle était l'objet sinon le prix. Elle y répondait de bonne grâce ; car elle était pourvue d'esprit. Des mots heureux traversaient ses causeries légères. Maintes fois, chez soi, ou au dehors, elle prouva qu'elle avait la répartie prompte, originale. Telle grande dame, un certain jour, en fit l'expérience à ses dépens. C'était à l'époque du procès Bazaine, dont les audiences étaient extrêmement courues. Léonide s'y trouvait des premières, assise pour bien voir et bien entendre, lorsque cette noble dame voulut lui enlever sa place,

prétextant qu'elle était sienne et qu'elle lui avait été donnée par le président du conseil, c'est-à-dire par le duc d'Aumale en personne. Léonide ne bougeait point

C'est trop fort ! s'écriait la patricienne toisant avec un dédain courroucé l'audacieuse. On n'a pas l'idée d'une pareille inconvenance ! Je dîne ce soir, chez Monseigneur, et je me plaindrai à lui de cet affront. Ça ne se passera pas comme ça, mademoiselle !

— Ah ! vous dînez chez Monseigneur, répliqua l'artiste de sa voix la plus tranquille. Eh bien ! moi, j'y soupe et j'y couche !

Léonide Leblanc savait causer. Elle affichait des prétentions à se connaître aux choses sérieuses. Des velléités intellectuelles honoraient ses occupations folâtres de jour et de nuit. Elle jouait à l'Egérie. Elle discutait politique avec une insistance voulue, comme pour varier le ton de ses dialogues habituels. D'un petit air convaincu elle disait à l'un des publicistes parisiens les plus en vedette : *Téléphonez-moi, vers cinq heures, tous les jours, nous jaboterons politique.* Pendant la lune de miel de sa liaison princière, ingénument elle s'essayait à faire du prosélytisme, recrutant des adeptes parmi les monarchistes, les tièdes, les indifférents, conseillant à ses amis de l'Empire mal satisfaits ou tombés en disgrâce de se faire orléanistes :

Il n'y a encore que ça de bon, en ce moment-ci, disait-elle, avec l'air d'y croire.

Au demeurant, très éclectique par état, instruite à plusieurs écoles, dans le même temps elle souriait au duc d'Aumale et riait à Clemenceau. Non moins accommodante, quant à la constance et à la profondeur des sentiments, elle eut beaucoup d'amis et ne se brouillait avec personne autant que possible. Et, chose plus difficile, mérite plus singulier, elle sut conserver des relations amènes, — d'apparence tout au moins, — avec la plupart des femmes à la mode, qu'avait adoptées, proclamées, la fleur du gandinisme parisien. Par exemple se voyait-elle en très bons termes de conversations et de lettres avec la blonde Adèle Rémy, l'une des plus attrayantes entre les hétaires de haute volée, sentimentale et douce, jouant volontiers à la femme du monde en délit d'aventure galante, et dont les amours aimaient à s'envelopper de mystère et de discrétion, sous les ombrages de sa maison des champs, à Saint-Firmin, entre Senlis et Chantilly. Léonide avait pour Adèle des attentions d'amie, de camarade et d'artiste, dont je retrouve des traces, en cet échantillon de son style épistolaire :

A la plus belle, la plus blonde, la plus infidèle, la plus dangereuse des biches. Voici la loge, que tu as désirée pour aujourd'hui. Elle est très bonne ; en face est la loge Aguado et devant toi seront tous les amoureux, à qui tu as donné rendez-vous, grande gredine. De plus, je n'y serai pas : ton bonheur est donc complet.

A tantôt.

La grande biche.

J'ai retenu la même, pour mercredi prochain, avec la Cruvelli.

L'intention était délicate. Il n'y aurait pas à croire, toutefois, qu'elle fût la bonté et la sincérité mêmes. Au contraire, son péché mignon était la médisance, secondée des ressources de l'imagination. Sans paraître s'en apercevoir, elle se

montrait inventive terriblement sur le compte de ses amants et des gens de sa connaissance ; elle façonnait de toutes pièces des histoires énormes, et vous les coulait à l'oreille comme des secrets d'Etat. C'était là sa manie, je dirais presque une maladie ; elle avait l'hystérie du mensonge.

Léonide Leblanc s'attacha longuement, obstinément au vouloir d'aimer et de plaire. A mesure que s'accusaient, devant le miroir, les outrages inévitables des ans, elle, par un effort contraire, rajeunissait de plus en plus le cercle de ses tendresses. De même qu'elle avait su jadis aiguillonner le désir des chevronnés de la galanterie par l'innocence poivrée de ses vingt ans, sur le tard elle goûta un charme doux et maternel à nouer de ses mains encore blanches et fines [le bandeau de l'amour sur des yeux d'adolescents](#). Un sceptique chroniqueur, Francis Chevassu, nous en livrait un trait parlant. Il l'avait rencontrée, le matin, au Bois, sans équipage, presque fraîche dans sa robe de printemps et gardant, au visage, assez d'éclat naturel ou emprunté pour ne souffrir trop du voisinage des roses qu'elle avait piquées à son corsage. Où courait-elle ainsi, de son pas diligent ? Il aurait voulu la retenir, pour l'apprendre. [Je ne m'arrête point](#), fit-elle d'un air d'espièglerie équivoque, [je vais rejoindre mon petit amoureux](#). Follette ! remarquait-il un peu cruellement : elle avait alors un demi-siècle bien sonné.

On disait d'elle, par une allusion maligne au batail Ion sacré de la vieille garde, qu'elle se rendait toujours et qu'elle ne mourait jamais. Ce terme fatal arriva, cependant, et plus tôt qu'on ne l'aurait prévu. Un terrible mal, une affection cancéreuse détruisit les restes de sa beauté. Depuis des mois, on ne la voyait plus nulle part ; elle avait déserté le théâtre, qui n'avait jamais été, selon le mot d'Edmond Le Roy, que le tremplin de ses charmes ; elle avait aussi renoncé à jouer, à la ville, le rôle de demi-mondaine inlassable. Elle cessa de vivre, à cinquante-deux ans.

Léonide Le blanc avait été l'une des dernières grandes courtisanes, comme en produisit l'antiquité grecque et la Renaissance italienne, artistes, affinées en leurs goûts, formées aux conversations et aux plaisirs des hommes d'élite, et qui, très légèrement armées de valeur morale, relevaient par de l'esprit et de la culture la vénalité de leur sacerdoce.

III. — Anna Deslion

Humbles débuts ; ascension conquérante. — Comment elle arrêta dans ses filets le prince Jérôme Napoléon. — A propos de ce cousin de César ; le côté mœurs et femmes dans sa vie. — Comment il avait pris à cœur de ne pas démeriter des exemples paternels. — Détails rétrospectifs. — Retour au logis d'Anna Deslion. — Communauté de prince et de vaudevilliste ; Jérôme Napoléon et Lambert Thiboust. — Le faste des réceptions d'Anna Deslion. — Grandeur et décadence.

Belle à miracle, grande, brune, bien campée, douée d'un léger embonpoint, qui stimulait le sentiment, avec une peau mate, d'une blancheur éclatante, des yeux lascifs, de jolies mains, de jolis pieds, et une expression nonchalante, qui la rendait continuellement désirable : telle était Anna Deslion, telle on la revoit par les yeux de [Zed](#), un chroniqueur très-informé de la *Vie parisienne*, pour qui les filles de marbre avaient déchiré leurs derniers voiles.

Qu'elle fût la perfection accomplie, comme l'assurait Arsène Houssaye, c'était dire beaucoup. Des seins impertinents par leur fierté, des épaules tombantes, une chair de rose et de lait, des hanches savoureuses : tous ceux qui avaient assisté à ses déshabillages — ce qui n'était pas une faveur rarissime, car elle posait à la Phryné devant l'aréopage aussi complaisamment que la Barucci — juraient qu'elle possédait cela et davantage. Il fallait, néanmoins, s'apercevoir que si elle avait une bouche adorable, à fossettes, son front était petit, étroit, bombé, et que son nez d'une ligne fine se retroussait, au bout, d'une façon un peu canaille. Mais, lorsque les yeux d'un homme étaient conviés à cette fête de voir la masse de ses cheveux noirs inonder son buste opulent, ils ne s'arrêtaient guère à mesurer le diamètre du front ni la ligne impeccable du nez.

On l'avait surnommée Marie-Antoinette, pour la ressemblance de son profil avec celui de la reine. La comparaison était flatteuse. Pour le reste : l'expression de sa physionomie, la tenue de son langage, les traits de son caractère et le fond de ses habitudes, elle était demeurée peuple, foncièrement peuple.

D'où venait-elle ? De très bas. Si la mémoire de Marie Colombier ne l'a pas égarée dans ses dires, il serait exact que la Deslion, avant de resplendir, à côté de la Guimond, dans la loge de Roqueplan, à toutes les premières de l'Opéra, où elle attirait invinciblement les regards, n'avait été qu'une humble officiante dans un temple d'amour. Diamants, chevaux, voitures étaient encore dans les nuages lorsque, un peu plus tard, dégagée de la servitude banale, mais ayant à se demander, le matin, d'où lui viendrait le dîner du soir, elle priait la domestique des Goncourt, comme d'une grâce, avant que les maîtres fussent rentrés, de lui laisser faire le tour de leur table servie, pour se régaler les yeux d'un peu de luxe. De son manque d'éducation première elle avait gardé, dans l'étourdissement de sa chance, des façons d'être, de parler, de se tenir, sentant la vulgarité des commencements. Cette fille d'ouvrier, qui parvint à pouvoir dépenser de quatre à cinq mille francs par mois pour le blanchissage de ses dentelles, en le surprenait avant midi très abandonnée, en jupe noire, en camisole blanche et portant là-dessus un fichu jaune, le terrible fichu de la fille soumise, disent les Goncourt, — qui ne la gâtèrent pas dans leur *Journal* — souvent les pieds nus dans ses pantoufles. Pendant un assez long temps ce fut son obstination d'avoir à table, pour boire, un litre, qu'on ne remplissait pas de piccolo, certes, mais dont la forme plébéienne plaisait à son regard, parce qu'elle lui rappelait son enfance, où elle allait tirer le vin au tonneau. Puis, c'avait été la montée brusque, l'avènement dans la fortune insolente, les salons dorés et surdorés avec la chambre à coucher spacieuse en satin rouge, les boudoirs en satin jaune, les cabinets de toilette rehaussés de glaces, avec les cuvettes énormes en cristal de Bohême jaunes, et les bijoux sous la vitrine jetant à la clarté du jour pour trois cent mille francs d'éclairs !

La coquetterie, chez Anna Deslion, s'était éveillée moins vite ; elle était restée un peu lourde, sans beaucoup de raffinement ni d'initiative pour occuper et retenir. Elle avait les voluptés calmes. Dormir le jour et la nuit autant qu'il lui aurait été possible : c'eût été, à son goût, le bien suprême. Elle siestait avec des langueurs heureuses d'Orientale. Dans la soirée, à la première bougie qu'elle voyait allumée, elle aspirait à sa chambre, à son lit déjà. **Si j'étais riche**, disait-elle, **bien riche, j'apprendrais à ne pas dormir le soir**. Seulement elle se devait à elle-même et elle devait à ses amis de s'habiller, de veiller, de se montrer, la nuit, et fort souvent, par exemple, dans ce cabinet infernal du café Anglais, où la crème des nocteurs allaient soupailier et cocotter.

Avec ses airs lassés, son nonchaloir et cette insuffisance de mise en train, Anna Deslion n'en était pas moins l'une des trois ou quatre femmes, de Paris les plus lancées, les plus en vogue. Des seigneurs du premier rang s'inscrivaient à sa porte. Elle avait aussi son salon, et l'on y distinguait des princes comme Jérôme Napoléon, des auteurs dramatiques comme Lambert Thiboust, des journalistes comme Albert Wolff ; et d'autres encore, qui n'étaient point des sots.

La plus considérable de ses liaisons l'avait mise dans une évidence extraordinaire. Ce fut bien, par hasard, qu'elle arrêta dans ses filets le prince Jérôme Napoléon. Rachel avait cessé de régner dans l'intime de la maison pompéienne du cousin de César. Mme Arnould-Plessy ne présidait plus les joyeux dîners du Palais-Royal. Jérôme, dont le tempérament était aussi fougueux en amour qu'en politique, hésitait à qui jeter le mouchoir. Emile de Girardin, se trouvant là, lui rendit le service de diriger son choix en lui désignant Anna Deslion.

Le côté mœurs et femmes tenait, en effet, beaucoup de place dans la vie de cet homme, que se partageaient, sans le contenter, les choses de la politique, des arts et du plaisir. Ce serait même l'un des plus curieux chapitres à tracer de son histoire, l'histoire d'un grand ambitieux, dont les rêves avortés dérivait, comme ils le pouvaient, aux passe-temps de l'esprit et aux jouissances du corps. Car il chassait de race, Jérôme Napoléon, frère de la princesse Mathilde. Il avait fait ses preuves de bonne heure, sans gêne, et sachant de reste que pas un dans sa glorieuse famille, à commencer par l'auteur de ses jours, ne s'était embarrassé des règles d'une morale austère. L'ancien roi de Westphalie eût été mal venu à gourmander l'héritier de son nom pour des atteintes à la vertu. La réponse aurait été trop facile, à lui mettre sous les yeux la liste de ses exploits passés.

Lorsqu'il s'était trouvé, à la suite des victoires foudroyantes de son frère, maître d'un peuple et possesseur d'un trône, le premier et plus sensible avantage qu'il avait découvert à son heureuse métamorphose, c'est que sa condition de roi allait lui permettre d'avoir des favorites autant, s'il le voulait, que de courtisans. A quoi bon régner si l'on ne commençait point par jouir ? Courte fut l'ivresse, mais complète. Jérôme Napoléon était bien entouré pour cela. Il avait appelé à Cassel, en l'instituant son lecteur et son bibliothécaire, le licencié Pigault-Lebrun, dont la principale occupation était d'apprendre à ce chef d'Etat à être libertin sans hypocrisie et débauché sans scrupule. Quelle miraculeuse aventure pour ce jeune Corse, fils d'un bourgeois d'Ajaccio, élevé au rang d'un potentat et qui pouvait, à son aise, maintenant, vider toutes les coupes du plaisir ! Sa soif était grande. Il n'en déguisait point les exigences et ce n'était pas de moyens termes qu'il usait pour en brusquer la satisfaction. Sa femme en avait eu la preuve toute la première, dès le soir de ses noces, s'il faut en croire les indiscretions du temps, qui représentèrent le fougueux Jérôme approchant sans ménagement une princesse orgueilleuse et timide, riant de ses pleurs, la poursuivant jusque dans les bras de sa gouvernante, Mme de Westerholz, auprès de qui elle s'était réfugiée, et jetant, par cette scène de nuit, un émoi extraordinaire dans le gynécée des dames d'honneur et des demoiselles de compagnie. Mai encouragé du côté conjugal, il s'était adjoint non pas une amie plus expansive, mais cinq à la fois, choisies à merveille pour varier le jeu du roi. On ne parlait que des cinq maîtresses de Jérôme. Aucune n'était en titre. Les confidents du prince avaient l'air de les avoir pour leur compte ; et les apparences se disaient sauvées, mais elles ne trompaient personne. Les pudeurs germaniques en frémissaient d'indignation. Au bruit des orgies de

Napoleonshöhe¹, les bons Westphaliens crièrent au scandale. La plainte en était montée aux oreilles de l'hôte puissant des Tuileries, qui tança vertement le coupable sur le mauvais train qu'il menait, avec ses maîtresses et ses festins :

Mon frère Jérôme Napoléon, vous aimez la table et les femmes. La table vous abrutit et les femmes vous affichent.

Jérôme, qui ne s'illusionnait pas sur la durée du spectacle extraordinaire que le héros donnait au monde, non plus que sur celle du régime de domination qu'il faisait peser sur l'Europe, ferma l'oreille à ces observations et continua de puiser à la source aussi longtemps qu'elle ne fut pas tarie. On peut même dire qu'il ne s'amenda jamais entièrement et qu'il persévéra jusqu'à son dernier jour dans les voies du péché. J'en rapporterai, pour preuve, une anecdote inconnue.

Napoléon III dînait à la table de sa mâle cousine Elise Baciochi, agriculteur dans le Morbihan. Il était allé la visiter, pour vingt-quatre heures, à Korner-Hoüet. D'humeur causeuse, ce soir-là, il conta des histoires de famille et le trait suivant, parmi d'autres, montrant bien que Jérôme était voué à l'impénitence finale. On venait de télégraphier à l'empereur : *La fin du roi est imminente*. Et aussitôt il avait mandé le cardinal Morlot : *Napoléon Ier est mort en catholique*, dit-il. *Je veux que mon oncle Jérôme meure proprement. Allez à lui, sans tarder*. Le cardinal fit diligence. Sa première question en arrivant au palais est pour demander : *Le roi a-t-il sa connaissance ?* Ce qui, pour le prêtre, signifie : est-il en état de se confesser, de recevoir l'absolution, les sacrements ? Les mots n'ont pas la même valeur, sans doute, pour les serviteurs de Dieu et pour les gens de service. Le majordome, à qui l'on parlait de la connaissance du roi, ne douta point qu'il ne fût question de Mme de Plancy :

Sa connaissance ? Mais oui, Eminence. Elle a passé la nuit auprès de lui. Elle ne le quitte pas.

Le cardinal estima que sa robe rouge et la jupe de soie de la baronne pouvaient alterner, au chevet du moribond. Tout se passa convenablement ; et, en fin de compte, malgré la première connaissance et grâce au maintien de la seconde, le roi de Westphalie put quitter le monde, muni des sacrements de l'Eglise.

Le prince Jérôme Napoléon avait hérité des appétits de son père pour le pouvoir, l'argent et les femmes. Nul, au monde, n'était plus exempt de préjugés. Et la pudeur, la continence étaient, à ses yeux, du nombre de ces préjugés. Quels que fussent son rang, ses titres et l'attention générale qu'ils provoquaient, le jugement d'autrui était la dernière de ses craintes. Il n'avait de règle que celle-ci : gêner le moins possible ses goûts et ses actes. Il avait, en pareil propos, des principes d'indépendance vraiment païenne. On se souvint longtemps d'une partie de chasse aux halbrands, où il en fit éclater la démonstration à la vue de tout le monde. C'était par une journée superbe de septembre, où le soleil dardait ses feux, comme au plein de l'été. Le prince avait transporté en Seine-et-Oise- le théâtre de ses exploits cynégétiques, sans restriction d'autres jeux de plaisance. Il était venu chasser le halbrand, aux étangs de Villefermoys, où, par prodige, l'un des inspecteurs des forêts de la Couronne, M. de la Rüe, était parvenu à fixer de nombreux couples de canards sauvages. On avait instruit de cette expédition les échos d'alentour. Avec Jérôme Napoléon se trouveraient là son beau-frère le prince Humbert, futur roi d'Italie, le commandeur Nigra, ambassadeur de Victor-Emmanuel, les généraux Duhesme et d'Autemarre,

¹ C'était Wilhelmshöhe, où fut conduit Napoléon III, après le désastre de Sedan.

Maxime du Camp, le comte Primoli, le baron de Plancy et maints invités. La qualité des personnes, la nouveauté de la chasse, la splendeur de la journée, tant de raisons engageantes avaient fait sortir de leurs demeures bien des châtelaines du voisinage et nombre de femmes ou de jeunes filles des villages environnants. L'affluence des curieux et des curieuses surtout était grande pour assister au tableau des pièces abattues. Pendant qu'on attendait ce dénouement de toute chasse à tir ordonnée comme il convient, le prince Napoléon, que le soleil et l'exercice avaient échauffé, eut le désir de prendre un bain. N'avait-il pas avisé, d'un coup d'œil, et très à propos, une cabine construite au bord de l'étang, pour l'usage balnéaire des riverains ? Il en fait demander la clef, se dépouille de ses vêtements les laisse à l'intérieur et, sans prendre garde à l'assistance, sort de là, dans un état de nudité complète, traverse pour gagner l'eau, s'y plonge, en ressort, s'égoutte au soleil, lentement, tranquillement, pour revenir à la cabine, après avoir écarté d'un geste dédaigneux le peignoir, que lui tendait son aide de camp. Les villageoises ne parurent pas effarouchées du spectacle, mais les châtelaines s'étaient précipitées dans leurs voitures avec des mines indignées et des oh ! stupéfaits, qui avaient beaucoup amusé la galerie.

Tel était l'homme. Il menait à la diable ses fantaisies, ses impulsions, et se préoccupait faiblement du reste. Avec son intelligence prompte et lucide, avec ses qualités d'esprit et ses dons d'éloquence, contrecarrés par une turbulence de caractère indisciplinable, il n'avait pu être qu'un jouisseur dans la vie et un expectant dans la politique. Au moins voulait-il que ses moments ne frisent pas tous perdus. Il avait rêvé de tenter et d'accomplir de grands desseins. La place était prise. Réduit à se croiser les bras, il s'ennuyait. La Cour et les courtisans, ces derniers surtout qu'il avait en horreur, ne faisaient que lui rendre plus insupportable cette vacuité d'âme. Pour en chasser l'impression il ne connaissait rien de mieux que la fréquentation des belles et des spirituelles. Souriant à ses visions d'antiquité, il se comparait volontiers aux sages de la Grèce lorsque, de tous leurs exemples, réalisant le plus facile à suivre, il soupait avec des comédiennes ou des courtisanes. Marié à une femme de bien, dont la pudeur était à exaspérer la Pudeur même, il avait tôt repris le chemin du demi-monde, où il se plaisait si fort.

Et c'est ce genre de contentement que le prince Jérôme Napoléon, général de division, ministre des colonies, Altesse Impériale et le premier prince du sang du premier empire du monde, goûtait, pour le moment, dans les bras d'Anna Deslion, que nous avons oubliée et à laquelle il est temps de revenir.

Comment s'était nouée l'aventure, Esther Guimond le racontait de bon cœur à ses amis. Un jour que, contrairement à ses habitudes, elle avait l'humeur douce et obligeante, elle s'était mise en tête, connaissant, d'ailleurs, les intentions d'Emile de Girardin et de Jérôme, d'assurer le sort de la belle Deslion.

Je te ferai dîner avec le prince, lui avait-elle annoncé ; seulement, il faudra résister ; c'est un homme qui aime qu'on lui résiste.

— C'est bien difficile, répondit-elle.

— Difficile peut-être, mais indispensable.

A table, Anna fut placée à côté du noble convive, très coquettement attifée, les épaules et les bras nus. La conversation s'échauffa, dès le potage. Esther, qui observait le train des choses, trouvait qu'il allait un peu bien vite. En vain donnait-elle des signes d'agacement et faisait-elle de gros yeux. On n'y prêtait aucune attention. Anna s'abandonnait visiblement aux empressements du prince.

Enfin, au rôti, ne pouvant plus se contenir, Esther se leva de table, et glissa à l'oreille de sa galante protégée :

Anna, j'ai deux mots à vous dire.

Elle l'entraîna dans la pièce voisine ; et, lui mettant le poing sous le nez :

Ah ! ça, veux-tu bien résister, petite malheureuse !

Et la Guimond, rappelant l'anecdote, ajoutait :

Enfin, je me donnai bien du mal ; tout ce que je pus obtenir, ce fut de la faire traîner jusqu'à onze heures.

Pour se distraire des gentilshommes et des princes, Anna Deslion lia commerce avec des gens de lettres. Elle ne collabora qu'une nuit ou deux avec Théodore Barrière, mais retint plus longtemps à son chevet le spirituel et jovial Lambert Thiboust, sur lequel nous reviennent des souvenirs.

Ce Thiboust avait le caractère joyeux, le cœur bon et exempt de jalousie, quoiqu'il s'étonnât de certains succès et les trouvât un peu plus rapides qu'il ne les aurait souhaités peut-être, en les comparant à sa situation acquise d'auteur dramatique. *Figurez-vous*, confiait Albert Wolff à deux rédacteurs du *Figaro*, en se reposant sur leur discrétion professionnelle, *figurez-vous que les jeunes lauriers de Sardou ont déjà troublé la cervelle de Lambert Thiboust. Il vient de me dire : Ce petit Sardou va bien ; il commence à me faire peur.* Le mot fut imprimé vif, comme il fallait s'y attendre ; et Thiboust, irrité de cette félonie, avait juré ses grands dieux qu'il ne parlerait plus à Wolff, pendant trois ans, de rien ni de personne que d'Anne d'Autriche. Singulier châtement d'une parole indiscreète, et qui ne tarda pas à recevoir son commencement d'exécution. A peu de temps de là, Wolff rencontre Thiboust, à l'encoignure de la rue Drouot. Il prend en l'abordant son air le plus innocent, lui serre la main et lui demande :

Eh bien ! mon ami, que dit-on de neuf ?

Lambert Thiboust, froidement :

J'ai ouï conter que le cardinal avait dansé une sarabande devant la reine ; cependant, j'ai peine à le croire.

Mais, cette digression nous égare... Favorisé d'amour, pour la seule raison qu'il plaisait, la tête sur l'oreiller, Lambert avait ses jours réservés, dans la petite maison qu'occupait la demi-mondaine, rue Lord Byron. Il y était reçu, les soirs d'Opéra. Les soirs des Italiens appartenaient au prince Napoléon. Des confusions s'établirent de sorte que le hasard les fit se rencontrer dans l'escalier de la belle. Ce n'était le cas de manifester, de part ni d'autre, beaucoup de surprise. On se salua courtoisement :

Trompé par un homme d'esprit, dit le prince, c'est encore du bonheur.

— Déshonoré par une Altesse, répliqua le vaudevilliste, c'est encore de l'honneur.

Anna Deslion se lassa la première et lui redemanda la clef de son boudoir. Très assiégée d'hommages, elle avait à limiter ses complaisances et devait partager son temps avec économie. Elle était au plein de sa gloire d'impure et ne chiffrait plus ses conquêtes. Elle ne réalisa point l'idée, qu'elle avait eue de se faire bâtir un palais, avec une piscine en marbre... où elle recevrait. Mais elle avait son hôtel et une salle de jeu bien étonnante. Dans le petit salon, réservé aux émotions du baccarat, on remarquait une vasque chinoise énorme, et dans cette vasque, qui n'était surveillée de personne, il y avait toujours de trente à

quarante mille francs en or ou en billets, pour servir de fonds éventuels. On jouait comptant, c'était la règle. Celui qui se trouvait décaqué allait prendre dans la vasque le nécessaire pour couvrir sa perte ou sauver sa mise nouvelle ; et, le lendemain, on y remettait ce qu'on y avait pris, très exactement. Où reverrait-on, aujourd'hui, pareille chose et dans des conditions telles de confiance ! Cela dura à peu près une année. Anna Deslion y avait gagné du cent cinquante pour cent, par le nombre d'amis généreux que la curiosité de la circonstance avait poussés chez elle.

Le fracas de son luxe, en ce temps-là, était étourdissant. Lorsqu'elle recevait tout le monde, a dit un de ses meilleurs amis, c'étaient des fêtes royales ; lorsqu'elle recevait son amant, c'était encore tout le monde. Tant de prospérité n'alla pas jusqu'au bout sans éclipse. Tout le long du chemin, Anna Deslion avait ruiné passablement de cocodès et de rastaquouères opulents. Quant à compter, supputer, balancer la recette et la dépense, quant à se faire des rentes en prévision des saisons froides et moroses, elle n'y pensa oncques. Du jour où le prince Napoléon s'était retiré d'elle pour tourner sa fantaisie du côté de Léonide Leblanc ou s'afficher avec Cora Pearl, la fortune d'Anna Deslion avait commencé à s'obscurcir. Ce déclin eut des arrêts ; la baisse eut des retours à la hausse ; puis, ce fut une descente rapide, implacable. On vit ses élégantes féminités, ses dentelles, ses meubles précieux s'entasser à l'Hôtel des Ventes, ce capharnaüm usuraire, comme l'appelait Paul de Saint-Victor, ce pandemonium de luxe et de misère, de ruines et de maléfices. Qu'étaient devenus tout à coup ses équipages de haut style ? Où s'en était allée cette cour d'adulateurs, qui se pressaient chez elle, à flot, comme l'inondation envahissant les maisons ?... Elle traîna ses derniers ans, soutenue plutôt qu'entretenue par un Espagnol au cœur fidèle, un gentilhomme Perez, qui s'était ruiné précédemment à son service, et s'éteignit dans un petit appartement de la rue Taitbout, où végétaient tristement quelques débris épars de son ancienne splendeur.

IV. — Julia Beneni, dite La Barucci

Courtisane complète, et fière de l'être. — Tableau d'un souper de prince ; la plus audacieuse des présentations. — Un appartement très visité, au 120 de l'avenue des Champs-Élysées. — Soirée d'amour et soirée de jeu. — L'affaire Calzadogarcía-Barucci et son retentissement. — Fin prématurée de la belle Romaine.

Lorsque Giulia Barucci — la belle Bibirucci, comme l'appelait Marcelin —, ayant en poche quelques rares deniers, les employa pour voyager de Rome à Paris, avec l'espoir d'y moissonner fortune, ses visées n'avaient rien de complexe. Modèle ou courtisane elle vivrait par sa beauté.

De l'orbe de ses yeux noirs, à la fois profonds et doux, par moments traversés d'une expression violente, quand y passait la flamme de la colère, sortait un feu magique. Une opulente chevelure brune réchauffait la matité de son teint. Sa bouche lascive était pareille à un fruit de pourpre. Son col et sa gorge avaient en perfection la blancheur et le plein, si goûtés des connaisseurs... On ne la laissa pas longtemps languir dans les séances de pose.

Un M. de Danne, dont le nom figurait en place honorable sur le livre d'or de la vénerie française, avait eu le flair d'un bon chasseur de proie féminine. Il sut à propos braquer son monocle sur cette belle créature à prendre. Sous les pauvres

ajustements il avait pressenti des formes divines. Il l'arrêta, rhabilla et l'emmena dîner. Ce fut dans un restaurant très fréquenté du demi-monde, sous l'enseigne du *Petit Moulin rouge*.

De tiers avec ledit seigneur et la Barucci se trouvait, comme invité, un homme du meilleur monde, écrivain d'art, au surplus, et qui, longtemps après, tisonnant des souvenirs, remuant des historiettes, en glissait des détails à mon oreille attentive.

Oui, lui disait l'amphitryon, *c'est une petite Italienne, que j'ai découverte en me promenant. Que pensez-vous de la trouvaille ?*

— *Exquise, adorable.*

La question appelait la réponse. Il n'y avait pas d'autres mots à prononcer en la circonstance ; mais, par hasard, ces superlatifs n'avaient que la valeur de la vérité. Mais si de la considérer était un ravissement, on éprouvait moins de plaisir à l'entendre. Son vocabulaire français était maigre, et le peu qu'elle connaissait de cette langue, elle le mêlait à l'idiome italien en une sorte de jargon assez barbare. Au demeurant, pendant le repas, l'occasion manqua pour juger si elle avait ou non de l'esprit. De temps en temps elle se levait de sa chaise, courait à la glace ornant ce salon particulier, étroit comme une alvéole de ruche, se mirait, s'ajustait en s'écriant : *Grande Dio ! que je suis belle !* Elle n'articula pas d'autres paroles de toute la soirée. Telle une de ses compatriotes, danseuse à l'Opéra, enivrée de son rôle et comme folle de son corps, s'arrêtait devant le miroir et embrassait son image en s'admirant : *Que tu es belle ainsi, ma fille !*

Ce premier protecteur était de commerce aimable, mais l'état de ses finances conseillait un train modéré et ne permettait point qu'on croquât les louis d'or, en sa maison, comme des pralines. La Barucci avait les dents belles et gourmandes. Elle s'était dit qu'elle aurait à changer de dépendances avant qu'il fût longtemps. L'accord durait depuis un mois, pas davantage, lorsque le beau prince d'Hénin, l'ayant trouvée de son goût, l'en avertit sans détours. Le *pauvre Anatole*, comme elle appelait celui qui lui fournissait le vivre et le couvert, à défaut du superflu, ne pesa pas lourd dans la balance : entre les deux son cœur n'hésita point. Elle quitta sans hésitation la chaumière pour le palais.

Quelques mois plus tard, le tiers convive, qui avait eu l'heur de toaster aux débuts de la Barucci, cheminait à pas lents sur l'avenue des Champs-Élysées. Comme il tournait l'encoignure d'une des rues débouchant sur le rond-point de la magnifique allée, il entendit qu'une voix chuchotante l'appelait par son nom ; une jeune femme, accoudée à la fenêtre d'un entresol, l'engageait à s'arrêter pour lui rendre visite. Il monta l'escalier, pénétra dans l'appartement, reconnut et félicita Julia sur le luxe qui l'entourait. *Oh ! dit-elle, vous n'avez pas vu mon coffret à bijoux ; allons l'admirer dans ma chambre.* Elle tenait à ce qu'il mesurât des yeux l'espace parcouru entre l'autrefois et le présent et se rendît compte, à ces preuves, de tout ce que peut obtenir une femme de beauté, sans autre peine ni sacrifice que l'abandon voluptueux de son corps. *Voici l'objet*, dit-elle. Et il jeta ses regards sur ce coffret merveilleux haut comme la cheminée et divisé par cases bien définies. Elle ouvrit les tiroirs. Chacune de ces cachettes précieuses, capitonnées d'ouate et de soie, ne servait que pour un genre unique de pierreries. Il y avait le compartiment des diamants, le compartiment des émeraudes, et celui des perles ou des rubis et celui, enfin, des simples bijoux en or. Aux rayons du soleil filtrant par la fenêtre mi-ouverte les diamants allumaient

leurs blancs éclairs. C'était éblouissant. Elle en était la plus fière du monde. Quant à mêler à toutes ces richesses un souvenir de tendre gratitude pour celui-ci ou celui-là, quant à remonter par l'amour aux sources de ces trésors, c'est à quoi elle ne songeait vraiment point.

Toutefois, on n'aurait su dire qu'elle eût le cœur ni les sens glacés. Elle ressentait des toquades subites, qui prenaient les apparences d'une passion exaltée, farouche et jalouse, avec des abandonnements, que suivaient des effusions pleines de fougue. Ces intermèdes violents se renouvelaient par périodes, comme de six mois en six mois ; et puis, en moins de rien, s'évanouissaient.

Giulia Barucci avait une ligne superbe, des mouvements d'une aisance patricienne et une allure, une démarche, qui lui donnaient vraiment grand air, quand elle se tenait au calme, et sans parler. Mais de l'éducation, de la pudeur, un souci quelconque des mondaines convenances, de tout cela pas une ombre. Son principe était que la beauté n'a de règle aucune, sinon le culte de soi pour le plaisir d'autrui. A l'inverse de bien des femmes de sa condition, chez qui subsistent presque toujours un fond d'honnêteté et un semblant de vertu, l'idée qu'elle se faisait de son rôle était de se montrer courtisane complète dans toute la superbe et toute l'impudicité de son œuvre de volupté. Il ne lui venait jamais à la pensée qu'elle eût à fournir pour excuse cette éternelle histoire d'un premier amour trompé¹, l'erreur d'un jour et la cause de perte d'une vie promise aux joies honnêtes de la famille ! Le besoin de respect était un désir inconnu d'elle. Elle s'intitulait la plus grande... de Paris et du monde. Ma plume se refuse à écrire le mot, mais il se devine si aisément ! De ce mérite équivoque elle tirait gloire avec ostentation.

Tous les princes, a écrit l'une de ses tendres amies par la plume de Maxime Formont, passèrent en son alcôve. Ils n'eurent pas à s'en repentir, s'il est vrai qu'elle fût avec ses gestes lents, [ses nobles attitudes](#) l'universelle idole.

Pas toujours si nobles, pourtant, dans leur inconscience osée, ces gestes, ces attitudes ! La vérité nous oblige à le confesser ; et, s'il nous est facile de le remarquer d'une façon générale, il le sera beaucoup moins d'en exposer des preuves flagrantes, telles que l'histoire de son dévêtement trop audacieux en présence du prince de Galles et de ses commensaux à la Maison d'Or. Combien nous seront nécessaires les détours de l'euphémisme et les ombres de la périphrase pour en voiler la nudité !

L'héritier du trône d'Angleterre qui, longtemps après, devait révéler, dans le calme exercice du pouvoir, des qualités de premier ordre, noyait alors dans le vin de la fête les langueurs de son inaction forcée. Entre autres fantaisies nées du besoin de se distraire, il avait manifesté le désir qu'on lui présentât ce qu'il y avait de mieux comme demi-mondaine. Giulia Barucci avait eu les honneurs du

¹ J'emprunte à la chronique du temps une amusante historiette sur cette manie qu'ont les femmes les plus légères de vouloir être estimées. Un ami de ces dames avait enlevé sans résistance, au dernier bal, une douce créature, qu'il mena souper au café de la Paix. Entre les marennes et le potage une émotion la saisit ; une larme trembla sous ses cils, une larme de regret sur sa vertu d'autrefois.

Croyez-moi, monsieur, je n'étais pas née pour manger des huîtres ; mon plus grand bonheur eût été de rester honnête fille, et si vous m'aviez dit, l'année dernière...

— Allons donc ! je vous connais bien, vous avez deux enfants en pension, aux Batignolles.

— Oui, mais ils sont du temps où j'étais sage !

choix, à l'unanimité. Il fut convenu qu'on organiserait un dîner, où seraient priés, en même temps, des amis du prince. Gramont-Caderousse, à ces choses très entendu, en voulut être l'ordonnateur. Le jour, l'heure, le menu du souper, les détails de la présentation, avaient été préparés avec un soin parfait. On n'avait pas oublié de faire la leçon à Giulia, dont on appréhendait soit une saillie malheureuse, soit une incartade déplacée en présence de Son Altesse Royale. Jusque dans les parties les plus joyeuses, il importait de maintenir un reste de décorum :

— Tu auras de la tenue, disait-on à la belle Romaine ; n'oublie pas le titre et le rang de celui auquel tu devras t'appliquer à plaire ; reste aimable comme toujours ; et, si tu le peux aussi, sois convenable.

— Mais oui, mais oui. Ne croirait-on pas qu'on ne sache point ce qu'il faut aux grands de ce monde ?

Elle avait promis, en outre, de n'arriver point en retard au rendez-vous, comme elle en avait la mauvaise habitude et comme elle allait en fournir la preuve une fois de plus. En effet, on eut à l'attendre. Depuis trois quarts d'heure elle aurait dû être là. Le prince donnait des signes d'impatience. Enfin, elle s'annonça, tranquille, contente de soi, avec son teint chaud, ses lourds cheveux partagés en deux bandeaux et nattés derrière la tête ; elle parut, le corsage en avant, très décolletée et portant une robe d'étoffe si légère qu'elle semblait enveloppée d'un voile impondérable.

— Monseigneur, prononça le duc de Gramont, je vous présente la femme la plus inexacte de France.

Serait-ce un reproche ? La réplique ne tardera pas. Giulia se retourne et, dans un geste si prompt qu'on en fut comme ébloui, écartant les derniers voiles, elle découvrit à la vue du noble amphitryon les blanches rondeurs de ses charmes callipyges. La chose n'avait duré qu'une minute. Quel irrespect ! Quelle impertinence ! Sont-ce là des façons, quand on a l'honneur d'être invitée à la table du prince de Galles ! Elle, ingénument, s'étonne des observations grondeuses qui lui sont adressées :

— Comment ! ne m'avez-vous pas dit qu'il fallait être aimable pour le prince ? Je lui montre ce que j'ai de mieux. Et ça ne lui coûte rien !

Giulia Barucci avait de ces candeurs énormes. Le témoin oculaire, qui m'en certifia le détail, en avait été sur le coup passablement offusqué. Mais le prince d'Albion aux yeux connaisseurs ne fit qu'en rire ; chacun ensuite l'imita, et le festin fut continué, à la satisfaction générale.

Elle occupa longtemps un appartement connu du tout Paris fashionable, au 120 de l'avenue des Champs-Élysées. Elle n'y donnait pas que des rendez-vous clandestins. On y dînait. On y dansait. On y jouait surtout. C'est là qu'eut lieu, dans la nuit du 4 février 1863, une bataille de cartes des plus mouvementées, et dont les suites provoquèrent un bruit énorme, sous le nom de l'affaire Garcia et Calzado.

Pour fêter la prise de possession de son hôtel des Champs-Élysées, Julia Barucci avait prié à une soirée, chez elle, un certain nombre de ses amis. Il s'agissait de prendre le thé, puis de souper gaîment ensemble. La réunion fut nombreuse. Garcia, le joueur impénitent, réputé dans tous les tripots à la mode, et son ami

Calzado, directeur du Théâtre-Italien, avaient eu vent qu'il viendrait là des jeunes gens fortunés. Ils n'eurent garde d'y manquer, espérant bien stimuler aux coups de cartes hasardeux ces opulents fils de famille. Avant le souper, Garcia avait amené le comte de Miranda à lui faire face au trente et quarante. Le grand seigneur espagnol commença par gagner, et lorsqu'on se leva pour passer à table, la perte de Garcia s'élevait à une trentaine de mille francs. Il fallait réparer ce dommage. Garcia et Calzado étaient avertis que Miranda portait plus de cent mille francs en poche, et c'était une proie qu'ils entendaient ne pas laisser échapper. Pendant le festin, on avait remarqué que l'un et l'autre, à tour de rôle, s'étaient absentés plusieurs fois et assez longuement. Aussitôt qu'on eut sablé la dernière coupe de Champagne, ils retournèrent au salon de jeu. Comme pour animer la galerie, ils entamèrent l'un contre l'autre des parties simulées d'écarté. Autour d'eux ne se manifestait que peu d'entraînement à reprendre la partie, soit qu'une vague défiance se fût élevée dans l'esprit de ces gentilshommes, soit qu'ils se rappelassent avec raison qu'on n'était pas venu pour cela, mais pour se divertir en prenant le thé. Enfin Miranda se décida à courir les chances du baccara. Garcia lui faisait face. Le jeu prit aussitôt des allures inquiétantes. En quelques minutes les pertes de Miranda étaient énormes. Elles montaient à plus de cent mille francs. Les coups se présentaient d'une façon bizarre. Calzado, qui ne jouait pas, mais gagnait en pariant, comme à coup sûr, sur les mises de Garcia, avait éveillé une attention soupçonneuse. On échangea des regards. Plusieurs des invités se concertèrent. Ils se rapprochèrent de la table ; on regarda de plus près, et il fut reconnu clairement qu'on avait mêlé aux jeux, qui avaient servi toute la soirée, des cartes neuves, distinctes pour celui qui les y avait glissées. Garcia, absorbé par sa veine frauduleuse, ne s'était pas aperçu de la surveillance dont il était l'objet. Comme il venait de ramasser encore soixante-quatre mille francs, l'un des jeunes gens, Feuilhade de Chauvin s'écria : **Ce jeu est trop cher ; ce n'est point ici un tripot !** Caderousse, nettement, lança cette apostrophe au visage de Garcia : **Vous avez ajouté des cartes ! Vous avez triché !** Un troisième posa son chapeau sur les cartes, pendant que Mme Barucci donnait l'ordre de fermer toutes les portes. Ce fut une émotion, un tumulte extraordinaire. Tous sommèrent Garcia de restituer les sommes qu'il avait indûment gagnées et de se laisser fouiller, ainsi que Calzado ; on avait vu tomber des vêtements de celui-ci une liasse de billets de banque, qu'il avait essayé de dissimuler. Après de violentes protestations, Garcia était arrivé à abandonner une quarantaine de mille francs. Il en avait reçu le triple. Où était le reste ? Alors commença une poursuite vive et continue ; les billets de banque semaient le sol de l'appartement. Des sommes considérables furent ramassées derrière les sièges et les rideaux, et rendues à Miranda, auquel manquait encore une trentaine de mille francs. Il porta plainte ; l'affaire eut un retentissement prodigieux. On arrêta Calzado... Garcia s'était enfui. Pendant qu'on instruisait ce procès, — qu'il appelait une mauvaise nuit, — Garcia prenait patience devant le tapis vert de Monaco. Le mardi 20 mars 1863, à onze heures du matin, on vit affluer au Palais de Justice, les aspirants auditeurs, les gens de loi, les notabilités du monde et de la société parisienne, le Jockey-Club, les journalistes et une multitude de curieux, se déversant par tous les vomitoires du monument. Julia Barucci eut à comparaître sous les yeux de cette assistance extraordinaire ; elle était venue en toilette étudiée, tout en noir et tout enveloppée de fourrures serpentant sur les contours de son manteau de velours. Elle répondit aux questions, puis s'en retourna à sa place, convaincue qu'elle avait déposé comme *oun anze* ; et avec cette douce satisfaction de soi qui ne l'abandonnait jamais, elle distribuait **ses sourires anzéliques** à l'auditoire masculin. La personne et le

témoignage net, incisif, du duc de Gramont¹, si sûr de sa position, de son esprit et de sa volonté, produisirent une vive impression. Et après lui, passèrent tour à tour : Feuilhade de Chauvin, le comte Gaston de Poix, le marquis de Vivens, le comte d'Ignauville, le vicomte Robert de Brimont et le comte de Noblet. L'avocat général rendit évident que Calzado n'avait pas été seulement le complice de Garcia, mais son co-auteur. Ils furent condamnés, Garcia par défaut, à cinq années de prison et Calzado à treize mois de la même peine.

Il a été raconté que Giulia Barucci, par complaisance ou par intérêt, à ses moments perdus, prêtait son appartement des Champs-Élysées pour des rencontres intimes, d'où elle était absente ; et que *d'honnêtes dames* y occupèrent passagèrement, — étant avec leurs amis, deux ou quatre, — sa grande chambre à coucher, au lit monumental tout garni de valenciennes, ou son boudoir capitonné, au jeu de divans et de chaises longues expertement combiné.

Quoi qu'il en fût de ces désaffectations occasionnelles, pour service mondain, du temple d'amour où la Barucci déshabillait sa beauté, il est certain que bien des puissants personnages s'y introduisirent et y demeurèrent, n'ayant en vue qu'elle seule. Elle y fut l'objet, entre autres, d'un chassé-croisé d'intrigues, qu'Arsène Houssaye a détaillé plaisamment.

Un homme célèbre du Second Empire — dont il n'est pas malaisé de deviner le nom tant de fois répété dans nos récits — était possesseur légitime d'une femme charmante et passionnée, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une maîtresse aussi charmante et non moins passionnée. Il avait les goûts divers et instables ; c'était encore son faible d'aimer la comédie et les filles d'Opéra, sans préjudice des hasards de la rencontre. Or, par une nuit d'hiver, sa femme s'était réveillée matinalement. Comme le sommeil l'avait quittée et qu'elle s'ennuyait seule, la fantaisie lui vint de se glisser, comme une belle aurore, dans la chambre à coucher voisine de la sienne. Hélas ! le mari nomade n'était pas dans son lit. *Oh ! mon Dieu*, s'était-elle écriée avec la franchise de termes d'une simple Manon, *il sera retourné chez cette catin, lui qui m'avait tant promis de ne plus la voir !* Décidément, il fallait en finir. Elle s'habille hâtivement, et, sans avertir sa femme de chambré ni personne, elle s'échappe, elle court à l'adresse de sa rivale. Elle sonne. On ouvre. Elle entre, elle se précipite vers la chambre à coucher, animée d'un ardent courage, prête à tous les scandales. Mais ! là non plus n'est pas celui qu'elle réclame.

Qu'y a-t-il donc ? Que voulez-vous si matin ? demande la personne surprise par cette invasion. — *Ce qu'il y a ? pourquoi ? vous le savez bien ; je viens chercher mon mari. — Mais il n'est pas ici. — Dites plutôt que vous le cachez dans une armoire.* Il n'en est rien, pourtant, et c'est la maîtresse qui devient jalouse à son tour : *Votre mari n'est pas chez vous ; mais alors, il nous trompe !*

Et, pour un peu, ces deux femmes qui, tout à l'heure, se seraient arraché les yeux, maintenant pleureraient, dans les bras l'une de l'autre, en se disant que l'infidèle était allé dormir chez la Barucci.

De l'appartement des Champs-Élysées, où elle avait connu tant d'heures joyeuses et qui fut occupé depuis par Gordon-Bennett, Julia Beneni alla s'installer

¹ Gramont avait alors vingt-sept ans ; et Julia Barucci en accusait vingt-six. Après la vérification des cartes, on constata qu'elles étaient toutes incomplètes. Il y avait cinq ou six jeux de chaque couleur, et rien que de basses cartes celles qui sont le plus utiles pour gagner au baccara.

dans son hôtel de la rue de la Baume, mais ce fut pour y couler des jours de langueur et de tristesse. Sous des apparences triomphantes, avec son port de reine, ses lèvres rouges, son corps moulé comme une statue antique, elle portait en elle les germes d'un mal mortel. Pendant les enivrements des soirs de Bade, comme on riait et tapageait autour d'elle, elle avait laissé tomber ces mots qu'elle se hâtait d'en prendre sa part, parce qu'elle n'aurait pas longtemps à vivre, parce qu'elle était guettée par la phthisie. Alors, on s'était raillé d'elle en disant qu'elle voulait jouer les Dames aux Camélias. Elle en mourut, cependant, et ce fut après les sombres événements de la guerre. Son prince était resté dans la capitale assiégée ; et, malgré l'inclémence de la saison, malgré la fragilité de sa poitrine, elle avait tenu à y rester comme lui, prise au cœur, pour la première fois, d'un véritable amour. Il est si beau, murmurait-elle, pâle et les yeux brûlants de fièvre, qu'on oublie qu'il est si riche !

V. — Adèle Courtois

Une existence tranquille et satisfaite. — L'esprit d'ordre dans le désordre. — Sur le tard, conversion éclatante d'Adèle Courtois. — Comment sa maison semblait n'être plus qu'une annexe de l'église Notre-Dame des Victoires. — Spectacle édifiant d'une fin de carrière.

Vivant sur le pied de cent mille livres de rente, à sa guise, et sans compromettre une santé, qui lui était chère, dans les folles aventures de jour et de nuit, avouant qu'elle n'avait aucune vocation pour la haute noce, ajoutant qu'il fallait à ce métier-là ce qu'elle n'avait point : la capacité de deux estomacs et les forces de quatre ouvrières, préférant à la gloriole, au paraître dont quelques-unes de ses pareilles étaient éprises étourdiment, la commodité d'une vie bien ordonnée dans le désordre, au reste ne surfaisant point son intelligence moyenne, mais se tenant, à bon droit, satisfaite de son sort : Adèle Courtois, qui habita jusqu'en 1904, un luxueux appartement rue Pierre-Charron, fut la plus tranquillement heureuse de toutes ces irrégulières.

Dès la première rencontre presque, sa chance avait été fixée.

Le gouvernement danois venait d'envoyer à Paris, parmi les membres de sa légation, un diplomate très avantage de biens, mais à qui la morale courante reprochait des penchants plus que bizarres. Il avait paru convenable et nécessaire de l'en tenir averti. Ordre lui fut donné secrètement d'avoir à faire cesser ces fâcheux bruits, ou de sauver, au moins, les apparences. Le baron s'était mis en devoir d'obéir ; il avait cherché l'alibi féminin, qu'on exigeait, et il le trouva dans la belle personne d'Adèle Courtois, renommée sur la place. Ce fut au mieux des deux parts. Elle n'était pas embarrassée de préjugés ; la tiédeur de son tempérament lui permettait de n'être pas exigeante ; elle se contenta donc d'être sa maîtresse honoraire, sans y rien perdre, d'ailleurs, quant au positif de la chose : toilettes, voitures, train de maison. Impatient de se réhabiliter dans l'estime des femmes, le baron ostensiblement la promena, l'afficha comme sa dernière conquête. Une après-midi qu'il l'avait à sa droite, dans un landau découvert, levant le nez, se pavanant, voulant être vu, reconnu, vint à passer l'impératrice. Soit distraction, soit maladresse, il salua. Le lendemain, la souveraine demanda pourquoi le baron n'amenait point sa femme aux Tuileries. Avec beaucoup de ménagement on expliqua qu'il n'était pas marié, qu'il ne

l'avait jamais été, et qu'il conduisait sa maîtresse au bois... [Et il ose me saluer !](#) s'écria-t-elle. L'impératrice s'en plaignit comme d'une atteinte formelle et grave aux bienséances. Des représentations furent adressées de haut au malavisé diplomate, qui fut suspendu de ses fonctions pour avoir suivi trop à la lettre — extérieurement parlant — les avis de son gouvernement.

Par quel miracle parvint-elle, la pseudo-baronne, à devenir la célèbre Courtois, entourée d'opulence et comblée de satisfactions ? Personne n'a jamais pu le comprendre. Notoirement... cela se disait et se répétait : elle avait l'air bien ; elle paraissait de bon genre, sous ses aspects de bourgeoise discrète et rangée. On ne se compromettait pas avec elle ; on prenait, en son chez soi, des habitudes de liaison calme et régulière ; on tendait presque à s'y incruste, comme Edmond de Castries, un très joli garçon, qui, pendant vingt ans, si je ne me trompe, eut des retours de constance pour son alcôve.

Tout en avançant sur le chemin de la vie, Adèle ne se résignait point à languir dans l'isolement du cœur ; mais elle se consolait de la perte de sa jeunesse par celle de ses amants. On la citait, du reste, avec admiration, pour la fière résistance qu'elle opposait à l'assaut des années. Les changements de saisons n'effleuraient que d'une atteinte lente et peu sensible son visage régulier et doux. Les attraits, qui furent, au printemps de sa vie, sa gloire facile et son triomphe, gardèrent, jusqu'à l'extrême limite, leur séduisante action.

Lorsque s'imposa enfin l'heure du renoncement, elle se composa une seconde existence en se jetant dans la dévotion, qui, pareille à l'amour, prend toutes les nuances du caractère.

Les galants étaient partis ; les prêtres et les nonnes, à leur suite, pèlerinèrent chez Adèle Courtois, objet de leur considération infinie. Ce fut un beau spectacle que cette métamorphose. Elle s'était rendue l'exemple vivant des Manons converties. Sa piété, sa charité, ses largesses répandues dans le sein de l'Eglise, édifiaient les serviteurs des autels. Elle-même ne se souvenait plus de l'ancienne Adèle Courtois. Qu'elle n'eût point gagné ses millions par de pieux exercices, elle le savait, hélas ! mais comme on la faisait souffrir en le lui rappelant ! Son âme n'allait plus qu'aux pensées graves. Nulle pratiquante n'était assidue autant que la dévote Courtois aux messes de Notre-Dame des Victoires ou aux offices de Sainte-Geneviève. Son cocher la conduisait régulièrement, le matin, à l'église de Notre-Dame des Victoires ; et pendant que le valet de pied gardait la voiture, cet homme ingénieux allait s'agenouiller devant l'image de saint Antoine de Padoue. Il demeurait là, comme pétrifié, dans l'attitude la plus recueillie. Sa maîtresse ne pouvait manquer de l'apercevoir, en cette posture. [N'est-ce pas Jean, qui prie là-bas devant l'autel consacré au bon saint Antoine de Padoue ?](#) demandait-elle à sa femme de chambre. — [Oui, madame, c'est Jean.](#) L'impression était produite. On comblait de gratifications le pieux domestique.

Vers ce temps, elle eut comme une dernière velléité sentimentale en faveur d'un jeune homme du nom de Leverd¹ : [Oh ! protestait-elle, ce n'est pas de l'amour profane, mais de l'amour divin.](#)

Maintes fois, au retour de la maison de Dieu, elle lui disait :

— [Mon enfant, j'ai prié pour toi, ce matin.](#)

¹ Il était de l'âge de son fils, Edmond Courtois, qui reçut de sa main une dot rondelette de trois cent mille francs, mais n'en profita guère, étant mort prématurément.

— Oh ! merci !

Il écoutait ses sages conseils, baissait la tête sous ses remontrances, et, l'ayant assez entendue, la quittait pour aller voir **de petites femmes**.

Chacun prenait le ton dans cette succursale de l'église, où passaient et repassaient continuellement, comme sous le porche d'un monastère, des coiffes et des robes de bure. Elle avait sans cesse des sœurs à sa table. Souvent elle renvoyait le maître d'hôtel et se plaisait à les servir. Rien n'était si touchant. **Oh ! ma sœur !** on entendait souvent ces mots ponctuant un religieux entretien. **Ô mon Dieu !** soupirait-elle. **Je suis prête. Prenez-moi quand vous voudrez.** Elle n'était qu'amour pour le Seigneur et ses ministres. Elle nourrissait neuf Pères blancs.

Il était un point, cependant, où il ne semblait pas qu'elle eût signé une renonciation complète aux frivolités de ce monde. Très tardivement elle conserva l'envie de se déguiser en jeune femme. Je la vis à soixante-treize ans, fort soignée dans sa mise, et elle en donnait cette raison :

— **Quand les femmes sont jeunes elles s'habillent et se parent, dans le dessein de plaire ; quand elles ne le sont plus, c'est pour ne pas déplaire.**

VI. — Adèle Rémy

Crise de jeunesse sentimentale. — Douces liaisons. — Quelques lettres.

La blonde et frivole personne d'Adèle Rémy n'apparut jamais avec l'éclat de triomphe dont s'enveloppait une Barucci, une Deslion. Les organes officiels du demi-monde, les journaux littéraires et artistiques, dont les tendresses de rédaction étaient sans bornes pour les cocottes illustres, ne firent point sonner son nom dans leurs échos avec la persistance et le fracas qu'ils apportaient à répéter celui d'une Cora Pearl. Néanmoins, on lui reconnaissait des états de service signalés, au cours de ses galantes campagnes. Elle avait la grâce attractive, l'intelligence très découverte et des talents secrets. Avec cela du montant, de l'originalité sous des apparences tranquilles et de l'initiative à rendre jalouses les plus savantes. Je m'abstiendrai de reprendre une histoire d'escarpolette à deux¹ auprès de laquelle paraîtrait chaste le célèbre tableau de Fragonard et dont les détails avaient eu pour témoins fâcheux des regards qu'on n'avait pas conviés à la fête, sous les grands arbres. Il était difficile de la voir sans l'aimer et plus difficile encore de la quitter, quand on l'avait connue. Des amis d'importance grossirent la liste de ses amants. Ses émules de haut bord la recherchaient et qui, plus est, aidèrent à la lancer. Nous citons tout à l'heure un billet de Léonide Leblanc, **la grande biche**, comme elle signait, fort complimenteur pour cette autre biche. En remuant les papiers intimes de celle qui fut **l'ensorcelante Adèle Rémy**, j'y découvre une autre lettre de pareille origine, celle-ci de Cora Pearl, sans grande signification en soi, mais intéressante parce qu'elle nous montre qu'on s'entr'aidait, à l'occasion, chez ces dames.

¹ Le deuxième, sur l'escarpolette où les deux ne faisaient qu'un était un sémillant maître des requêtes au Conseil d'État.

Paris, 61, rue de Ponthieu.

Chère Adèle,

Si vous ne partez pas pour la campagne avant dimanche, vous serez mille fois aimable de venir dîner à la maison, en revenant des courses. Ce sera l'occasion de faire plus ample connaissance avec le baron, qui vous a trouvée, hier, une toute charmante maîtresse de maison. Ne me refusez pas. Je désire vous prouver, dans mes petits moyens, que je sais être reconnaissante des gracieusetés que vous avez toujours eues pour moi. Il n'y aura que trois dames en nous comptant, et trois ou quatre messieurs, pas plus de huit personnes : un petit dîner sans façon à la mode de mon pays.

Toute à vous et mille gracieusetés,

Cora PEARL.

C'était sa marque particulière : n'ayant ni le goût ni le tempérament faits pour les dissipations effrénées, aux changements perpétuels elle préférait les liaisons prolongées, qui ressemblaient à des mariages successifs. Elle avait des coins d'âme où fleurissait le sentiment. Toute jeune elle eut son roman, sa passion de tête. Et pour qui ? Pour un vague inconnu sur lequel elle n'eut pas seulement daigné, quelques années plus tard, abaisser sa prunelle. Mais elle l'avait choisi dans ses rêves adolescents. C'était son héros, son idéal, je n'ose dire son type. Lui, cependant, allait sa route sans prendre, aucune attention à la fillette ingénue, qui suivait ses pas d'un regard chargé d'adoration. Elle en avait reçu un désespoir affreux, et jura d'en mourir. Elle avait allumé déjà le réchaud fatal... Il était temps ! Son voisin de chambre, un artiste, un peintre nommé Peaublanc, enfonça la porte et l'arracha à ce vain sacrifice. Quel enfantillage ! dut-elle se dire, quand fut venu l'âge de raison. Elle avait pu faire cela, elle, Adèle Rémy, elle avait pu vouloir s'asphyxier, au temps jadis, comme une grisette hystérique ! C'était à ne pas croire !... Une fois au haut de la roue, elle n'oublia pas son sauveur, son peintre, et lui fit commander des copies de tableaux richement payées.

Adèle n'échappa pas à l'école de la misère ; mais elle n'y traîna pas longtemps ses chaussures. Avant de se fixer à l'ami sérieux et positif, que fut, pour elle, le baron d'Opff, elle noua quelques attaches passagères. Elle avait gardé des inclinations à la tendresse. On ne lui connut point cette ordinaire impassibilité des courtisanes, due à leur naturel mépris pour leur moyen d'existence ; elle se restreignait dans ses choix assez pour s'épargner le dégoût et conserver encore le désir. Tout cœur bien épris recherche la solitude : dans les verdure de Saint-Nicolas, près de Senlis, elle nicha de sincères amours ; et ce fut, par exemple, en faveur d'un officier des Guides et poète de cour, qui n'y passait point le temps à feuilleter avec elle les *Commentaires de César*. Pour lui, étourdimement, elle avait quitté le baron d'Opff, le protecteur dont les hommages amoureux s'accompagnaient du solide, qui reluit et qui sonne. La brouille survint, comme il en arrive toujours de ces sortes de liaisons. Elle en eut le cœur tout malade. Il fallut qu'elle changeât de pays, afin de distraire son âme dolente. On dut s'ingénier, dans le cercle de ses connaissances, à seconder ses intentions de voyage, en lui procurant, sur le parcours, des moyens de se guérir doucement.

Ainsi, le prince Joachim Murat s'empessa d'y concourir, en lui traçant son itinéraire, et en l'appuyant de cette singulière lettre de recommandation auprès d'un autre officier de l'armée d'Afrique :

Paris, le 28 octobre 1862.

Mon cher de Gressol,

Je charge de vous remettre elle-même cette lettre d'introduction une personne que vous connaissez, comme tous les anciens des Guides, depuis longtemps.

Des troubles étant survenus dans la vie intime de la camarade de [Gasquet¹](#), elle éprouve le besoin de se dépayser pendant quelque temps. Je vous l'adresse donc, afin que vous soyez assez bon, au moins pendant les premiers jours, pour l'initier à la vie orientale.

Je suis heureux, mon cher Gressol, d'une telle et si favorable occasion pour vous assurer de nouveau de mes plus dévoués sentiments de camaraderie.

Prince Joachim-Napoléon
MURAT.

A travers ses courses au nord et au midi, Adèle Rémy manqua devenir princesse. Je ne sais plus à quelle date précise, elle était partie en Russie avec le jeune prince Bagration. Il était fou de sa chevelure, qui se déroulait en ondes soyeuses jusqu'à ses talons, et des attraits de sa personne entière. Elle se disposait à agréer ses offres. On la déconseilla d'accepter une proposition dont les suites regrettables auraient été de la tenir enfermée perpétuellement dans un château du pays des neiges. Les horizons parisiens lui eussent été fermés à jamais. Adieu les libres essors, à la campagne voisine, adieu cette douce indépendance qu'elle adorait au-dessus de toutes choses ! Adèle repoussa la couronne. Elle fit ses adieux mouillés de larmes au cher prince, qu'attendait une fin si tragique², et revint à Paris.

Différents noms se confondirent sur son carnet d'alcôve, étrangers comme celui de Wieloposki, français comme ceux de Riancourt et de Martigny. Mais surtout elle avait retrouvé son baron, qui ne cessa point de la revoir, lui conserva une flamme fidèle et poussa la prévoyance jusqu'à lui laisser une pension, quand il mourut. Cet homme de bien lui voua une constance méritoire et qui faisait l'édification des compagnes d'Adèle Rémy. On dînait chez Cora Pearl. Il y avait là des viveurs réputés. L'audacieuse Cora eut l'idée de faire le tour de la table, dévisageant ses invités, ressaisissant ses souvenirs. [Vraiment](#), dit-elle, [il n'y a que le baron d'Opff avec qui je sois restée vierge](#). Des amours durables et des amitiés illustres : Adèle Rémy posséda ce double privilège. Alexandre Dumas fils, entre autres, qui eut toujours un faible d'indulgence pour les sœurs de sa [Dame aux Camélias](#), Dumas, qui se laissait appeler par Mogador, passée comtesse de Chabrilan, son grand ami, et qui n'en déniait pas le titre non plus à Esther Guimond, avait gardé un souvenir affectueux d'Adèle Rémy ; et il le lui marqua

¹ Un surnom donné au régiment.

² Le prince Bagration fut coupé en morceaux, pendant la guerre du Caucase.

dans plusieurs lettres, comme celle-ci retrouvée par hasard, et où il s'annonçait en visiteur.

98, avenue de Villiers.

Je reçois une lettre de Mme de Ghabrillan, qui me demande si je me souviens de vous. Vous n'êtes pas de celles qu'on oublie et souvent je me suis demandé ce que vous étiez devenue.

Vous êtes châtelaine et campagnarde, paraît-il, et, de plus, à Senlis, où j'allais quand j'avais quinze ans, et que je reverrai avec plaisir, avec d'autant plus de plaisir que je pourrai vous y serrer la main. Dites-moi vos heures, et vous me verrez apparaître, dans le premier rayon de soleil, qui me rappellera la couleur de vos cheveux.

Mille bons souvenirs,

Alexandre DUMAS.

On a pu s'en rendre compte : Adèle Rémy n'était pas exclusivement une jolie femme et une maîtresse désirable. Elle avait d'autres qualités : l'esprit vif, les manières élégantes, et le ton irréprochable, — hors de sa chambre à coucher. C'était son penchant, son idée fixe, j'ajouterais presque sa marotte, de viser à la distinction. On l'avait surnommée *la petite femme du monde*, et ces mots, comme une suprême louange, la remplissaient de joie. Elle s'était composé un cadre très XVIIIe siècle ; son bonheur était qu'on la photographiât ou la peignît, sous les atours d'une marquise d'antan. Elle en venait à croire que la chose était arrivée et qu'elle descendait en droite ligne de cette aristocratie régence. A son insu, elle prenait quelquefois de petits airs de hauteur. Elle en avait conçu un brin d'orgueil, qui ne fâchait point ses amis, mais les disposait à sourire des prétentions nobiliaires d'Adèle Rémy.

VII. — Esther Guimond

Une curieuse physionomie d'irrégulière. — Son cercle à Paris. — Esprit et caractère de cette collectionneuse de célébrités. — A l'occasion d'une vente de demi-mondaine ; un joli tour d'Esther Guimond ; Antonia Sari et la rédaction de la Presse. — Ce qu'eussent été, ce qu'eussent dit les Mémoires d'Esther Guimond, s'ils n'avaient pas été qu'une espérance, un projet.

Entre ces irrégulières nulle n'était plus remarquée par les côtés originaux de sa physionomie que la prodigieusement adroite Esther Guimond. Sortie de bas lieu, à peine savait-elle écrire. Et, cependant, elle avait assez, d'esprit naturel pour en prêter à plusieurs. Beaucoup d'entregent et d'audace s'alliait, en elle, à un cynisme imperturbable. On en citait maints exemples. Ses mots étaient colportés, soit qu'on les relevât sur place, soit qu'elle les eût rapportés de voyage, comme ce trait-ci. Elle pérégrinait dans la péninsule italique. A la descente du bateau de Naples, les douaniers, qui examinaient ses passeports, lui demandèrent sa profession : *Rentière*, fit-elle. On ne l'avait pas comprise. Elle fut priée de répéter le mot. Alors elle cria aux gens qui l'interrogeaient :

Courtisane !... Et retenez-le bien, pour le dire à l'Anglais, qui est là-bas. Je crois même qu'elle s'était servie d'un autre vocable plus populaire. Elle s'était composé un cercle, à Paris, qui n'avait rien de banal. Amis ou amants, Guizot, le prince Napoléon, Emile de Girardin, Roqueplan s'étaient succédé ou s'étaient rejoints dans ses relations. Alexandre Dumas fils l'avait prise en amitié, s'il ne la tenait pas en estime. Il écrivit chez elle une partie de la *Dame aux Camélias*. Nestor Roqueplan, le Parisien achevé, recherchait ses appréciations et leur attribuait d'autant plus de prix qu'elle ne l'aida pas seulement de ses avis, soit dit en passant, mais de sa bourse. Emile de Girardin, qui, par contre, lui fit bâtir un petit hôtel, au coin de la rue de Chateaubriand¹ lui soumettait ses feuilles volantes, sûr d'avance qu'elle trouverait à glisser ici ou là une observation ou un trait de malice profitable. Ses propos, ses anecdotes, ses médisances fournissaient à la chronique. Volontiers elle signalait des sujets et, de préférence, quand ils devaient tourner au déplaisir d'une personne de ses amies. Car, nous aurons à le redire, son âme n'était rien moins que douceur, aménité, charité. Des journalistes se rendaient auprès d'Esther Guimond en consultation d'articles. Et, à ce propos, le comte de Lagrené, avec sa mémoire intarissable, me faisait le récit d'un amusant souvenir personnel.

Elle et lui conversaient. On parlait d'Emile de Girardin, l'une des puissances du jour, et de son journal la Presse, une feuille célèbre où s'exerçaient les meilleures plumes des lettres françaises :

Une occasion admirable se présente, déclara-t-elle ; je vous engage à en profiter sans retard. Antonia Sari, dont vous connaissez l'installation somptueuse, rue Scribe, va être vendue. Au commencement de la semaine prochaine aura lieu l'exposition de ses meubles. Ecrivez donc une chronique là-dessus. Ce sera pour la curiosité des grandes dames un morceau de friandise.

Lagrené endosse le conseil d'Esther comme un effet de sa complaisance et n'hésite pas à le mettre en circulation. Rentré chez lui, il brode d'une plume agile d'ingénieux motifs autour de cette information alléchante, y ajoute quelques réflexions bien senties sur les brusques vicissitudes de la fortune et remet la page à Girardin, qui la fait imprimer toute vive. Les femmes du monde ont appris avec joie une nouvelle aussi intéressante. Sous prétexte d'acquérir un objet d'art, un colifichet de toilette, elles pourront aller la comme dans un mauvais lieu où elles auraient le droit d'entrer. Plusieurs journaux ont reproduit les lignes révélatrices de la Presse. N'est-ce pas une sorte d'événement parisien ?

La vente a été annoncée pour le mardi. Le mercredi, survient tempétueusement Antonia Sari chez Edmond de Lagrené ; la colère enflamme ses yeux et son visage ! Elle accable l'écrivain de reproches- et y ajoute presque des menaces. Car elle n'est pas venue seule. Un homme de belle carrure et de forte barbe est entré avec elle. Lagrené a paru surpris de ce renfort de visite ; pour rendre la conversation égale, il sonne son valet de chambre et l'engage à s'asseoir en face du visiteur inconnu. Antonia comprend la leçon ; elle invite son garde du corps à se retirer ; le valet de chambre du comte aussitôt le suit dans sa retraite. Le ton de la belle s'est apaisé ; néanmoins, elle continue à se plaindre du tort qu'on lui a causé, dans l'exercice de sa douce profession :

Vous avez ruiné mon crédit ! s'est-elle écriée.

¹ Elle avait habité précédemment, au n° 32, de la rue de la Victoire, un appartement qu'Adèle Rémy venait de quitter.

— **Mais non**, lui répond le coupable auteur. Vous savez bien, madame, que tant que les affaires ne sont point paralysées, le crédit reste sauf.

Elle n'a rien perdu de sa beauté, de sa grâce reconnue, de ses talents variés. Doit-elle avoir souci de ces difficultés passagères ? Elle sourit. On arrive à se comprendre.

C'est Esther qui vous a dit cela, n'est-ce pas ? Pure jalousie de femme. Elle ne me pardonne pas de lui avoir pris son Girardin.

L'entretien se termine en douceur. On se quitte presque bons amis. Edmond de Lagrené croit l'incident clos ; il s'en félicite et n'y songe plus. Mais, en sortant de chez lui, la perfide Antonia n'a rien eu de si pressé que de courir au logis d'Emile de Girardin et de se répandre en doléances sur l'indiscrétion de son rédacteur. D'où résulte une semonce directoriale. Il faudra retourner à la *Presse*, redonner des explications, se justifier en quelque sorte. Très mécontent de l'aventure, Lagrené projette un coup d'éclat. Descendant à l'imprimerie du journal, il donne l'ordre de composer immédiatement un filet qu'on suppose venir en droite ligne du cabinet de Girardin. Or, ce filet était ainsi conçu :

Nous devons reconnaître nos erreurs. Nous nous sommes trompé, quand nous avons dit que Mlle Antonia Sari avait été vendue par autorité de justice. Fidèle aux principes qu'elle a toujours suivis, elle s'est vendue elle-même¹.

Ce fut un beau tapage, le lendemain. On parla de duel, d'échange de témoins entre le directeur de la *Presse* et l'auteur de la note. Toutefois, les choses n'allèrent pas au delà d'une brouille momentanée.

Esther Guimond avait infiniment d'esprit, mais d'une sorte d'esprit sans bienveillance et fertile en intentions mauvaises. Elle occupa une bonne partie de sa vie à faire le mal, blessant à droite et à gauche, ne ménageant ni les hommes, ni les femmes, encore moins celles-ci. C'est en exaltant les transports d'une passion jalouse, insinuaient-on, qu'elle avait provoqué le suicide de Mme Bazaine. Elle employa un génie infernal à brouiller les gens, à jeter le doute ou la colère dans les âmes, à susciter la discorde à travers les unions régulières ou irrégulières, qu'il lui plaisait de troubler. Elle jouissait avec une inconscience parfaite des discordes qu'elle avait causées.

Cette Esther Guimond, qui avait passé ses jours au milieu des suicides, des empoisonnements et des scandales, dont elle avait plus ou moins aidé les dénouements tragiques ou risibles, eut son tour de cruelles souffrances. Elle s'en plaignait au Ciel comme d'une peine imméritée. Les ravages d'un mal intérieur la condamnaient à des souffrances intolérables. Elle se mourait d'un cancer. Lagrené, qui connaissait en détail son passé de malfaisance, était venu la voir, pendant la période aiguë de sa maladie. Il la trouva, comprimant ses entrailles de ses mains crispées : **J'ai là, disait-elle, comme un chacal qui me dévore. Oh ! pourquoi, dois-je souffrir ainsi ! Et elle ajoutait : Moi qui n'ai fait de mal à personne !** Entendant cela, Lagrené n'avait pu s'empêcher, en sortant, de lancer ce mot aux domestiques : **Allez chercher le médecin : elle a le délire !**

1 Un post-scriptum de Jules Noriac plus cruel encore que ce mot :

Je suis heureux, écrivait-il, de tenir une plume pour relever une calomnie infâme. Des misérables ont prétendu qu'à Paris les femmes se vendent. C'est un mensonge odieux. Elles se louent. Si elles se vendaient, ce serait trop beau.

De tant d'intelligence et de malignité quelles ressources elle aurait pu tirer en les mettant au service d'une ambition durable ! N'avait-elle pas été mêlée intimement à mille intrigues, à toute espèce d'aventures clandestines et de secrètes machinations ?

Les *Mémoires* d'Esther Guimond ! Elle y songea sans cesse. Elle en parlait à tous ses amis, cherchant partout une plume dévouée dont c'eût été le rôle de se mettre à la besogne complaisamment et discrètement. Maurice Talmeyr, qui fut de ses derniers visiteurs, en a devisé spirituellement, dans ses souvenirs journalistiques. Il l'avait entendue si souvent faire l'affiche de ses éternels *Mémoires*, sans jamais les montrer, qu'il brûlait d'impatience d'en connaître enfin quelque chose, ne fût-ce qu'un chapitre, un fragment, un paragraphe. Il se rendait chez elle assidûment, à cette intention-là. A chacune de ses apparitions se répétait le même cérémonial. Aussitôt qu'avait résonné le timbre de la porte, il voyait se soulever derrière une fenêtre un petit rideau de couleur. La femme de chambre, qui Pavait reconnu, venait ouvrir la grille et l'introduisait dans la bibliothèque. Régulièrement il y trouvait Esther Guimond occupée à fouiller de ses petites mains ridées et jaunies les tiroirs d'un meuble vitré. Là dormaient les documents précieux, le corps des *Mémoires*.

Ah ! s'écriait-elle, en retirant du tabernacle un paquet ficelé et le posant sur une table, *tu viens causer des Mémoires ? Eh bien ! les voici, regarde.*

Et elle se plongeait dans ses paperasses, sans en rien livrer.

Tout est là... mon enfance, mes débuts dans la couture... et la suite. La couture ; ça n'allait guère, la couture !

Elle feuilletait avec fièvre, tenant à distance le regard et la main du visiteur :

Que de noms amis ! continuait-elle. Et quels amis ! Il n'en manque pas un. Voilà Sainte-Beuve... Voilà Musset... Et Roqueplan... Et Girardin !... Et Jérôme...

Elle n'arrêtait pas de nommer et de remuer.

Voyons donc ! disait Talmeyr en se rencoignant dans son fauteuil, prêt à écouter une lecture, qui devait être, à en juger par ces préambules, d'un intérêt extraordinaire.

Cependant, elle continuait à fourrager dans ses notes.

Tiens ! c'est, maintenant, un billet de Victor Hugo. Ecoute-moi cela : Quel jour ? Quelle heure ? Voulez-vous lundi ? Préférez-vous mardi ? Craignez-vous vendredi ? Moi, je ne crains que le retard du plaisir.

— *Commençons donc ! Je suis tout oreille.*

— *Attends ! attends un moment.*

Et elle repartait à la poursuite de ses souvenirs, sur des traces qu'elle saisissait au passage :

Ah ! Dumas ! Alexandre Dumas fils ! Un homme encore, celui-là ! Il eut toutes les joies, toutes les gloires. Mais il avait tellement souffert, étant enfant ! L'Affaire Clemenceau en dit long sur les misères de sa vie de collègue. Car, le petit collégien, c'était lui-même. On l'avait mis en pension, et comme abandonné là ; nous étions seulement deux ou trois amies de son père, qui allions le consoler de temps en temps... Alors il pleurait, pleurait. Et nous lui remontions le moral avec des caresses et des gâteaux.

Elle ne s'arrêtait plus :

Et la *Dame aux Camélias*. Tu te souviens bien du cinquième acte, la scène où elle meurt. Or, celle qui meurt là-dedans, ce n'est pas elle ni une héroïne imaginaire. C'est moi, Esther Guimond, que Dumas a fait mourir dans cette scène-là. J'étais malade de la fièvre typhoïde. On m'avait presque condamnée. Et il se trouvait là, au moment d'une de mes syncopes, qui pouvait bien être la dernière crise ! II s'était assis près de mon lit et ne me quittait plus du regard, quand tout d'un coup me voyant reprendre mes sens et revenir de si loin, il s'écria : *Ah ! j'ai mon cinquième acte !* Et que de choses encore ! J'en pourrais causer jusqu'à demain sans épuiser la matière... Et devine qui m'a lancée ? Guizot, oui, le grave, l'austère, le respectable Guizot. J'étais encore, en ce temps-là, dans mon atelier de couture ! Ah ! cette malheureuse couture !

— Or donc, voyons, lisons.

— Quoi lire ? Il faudrait d'abord que ce fût écrit.

— Comment ! La chose n'est donc pas faite ?

— Mais non ! Et c'est dommage... Ah ! si je savais écrire ! Quand je songe à tout ce que j'aurais pu mettre sur le dos de Girardin, par exemple ! On aurait eu à le soigner, celui-là aussi ! Car, entre nous, Girardin... Est-ce que je pourrais, en toute vérité, dire uniquement du bien d'un homme qui, pour mon roulage, ne me donna jamais que ses vieux coupés ?... Ah ! je puis en raconter... J'en connais ! Seulement, j'aurais besoin qu'on me vînt en aide. Roqueplan avait commencé à y mettre la main. Et comme il s'y entendait ! Hélas ! Roqueplan est mort. Les autres aussi sont morts. Et les *Mémoires* en sont toujours à l'état d'espérance. Mais tu es là, toi, à propos. Veux-tu, dis-le-moi, veux-tu être mon blanchisseur ?

On n'avait pas prévu celle-là ! Alors de se retirer en douceur, d'alléguer des faux-fuyants, et, en dernière raison, de gagner la porte pour ne plus revenir. Inutiles furent les rappels dont la poste transmettait l'instance de huit jours en huit jours. Lé confidant espéré ne se montrait pas. Et les *Mémoires* embryonnaires ne sortirent point de leur obscure cachette.

Lorsque les journaux, en des échos clairsemés, annoncèrent à la fois la mort et les obsèques d'Esther Guimond, les notes furent brèves. Des lignes écourtées sur son âge, sur son ancienne célébrité et l'oubli où s'était enfoncée sa vie : on n'en mit pas davantage. Et de tous ses anciens amis il n'en parut qu'un seul à l'enterrement. Un seul, dis-je, eut de la mémoire : Alexandre Dumas fils. Il s'était rappelé les gâteaux du collègue.

VIII. — Les sœurs Resuche et Caroline Hassé

Sur la liste des patriciennes de l'amour s'inscrivaient encore les sœurs Resuche.

L'une, baptisée Armande, de taille courte et irrégulière, et en qui des regards de femmes sans complaisance découvraient un dos bombé et des pieds plats, rachetait ces imperfections de la nature par un savoir-faire particulier, qu'on appelait le génie des combinaisons. Des amies par contre la gratifièrent d'un surnom fâcheux. L'un de ses amants, un fils de famille, avait rendu le dernier soupir chez elle, ne lui léguant que sa dépouille mortelle en héritage :

pieusement elle l'avait fait inhumer dans un sien mausolée ; et, depuis ce temps-là, les méchantes langues ne la qualifiaient plus autrement que la femme au cadavre. Pauvre Armande Resuche !

L'autre, dénommée Constance, eut des destins plus complètement heureux. Svelte, grande et d'une jolie blondeur, celle-ci était véritablement belle ; au surplus, elle avait autant de bonté dans l'âme que de séduction en sa personne. Elle était l'amie déclarée du marquis de Galliffet ; car, avec son mépris parfait de l'opinion publique et privée en ces matières, le fringant officier ne prenait aucune peine pour envelopper cette liaison des ombres du mystère. Quant à Constance, elle n'était pas femme à retenir l'expression de ses sentiments. Pendant la guerre de Crimée, où Galliffet signala sa bravoure, ce galant officier français avait fait disposer pour elle, à l'arrière-garde, une tente ornée de cachemires de l'Inde. Et des officiers de son escadron, dont l'esprit était frotté de littérature, s'empressèrent à dire que c'était Clorinde auprès de Tancrede. Trompée par son amour ou cédant trop à ses illusions, elle avait fortement aspiré aux consécration du mariage. Il s'était fait quelque bruit autour de cela. La famille de Galliffet avait dû intervenir. Des questions d'argent s'y mêlèrent ; et les tribunaux, avec leur indiscretion habituelle, jetèrent les yeux là-dedans. Des traces en restèrent, en de certaines pièces cataloguées à la Préfecture de police et cotées sous un numéro spécial avec cette estampille : [Affaire concernant la demoiselle Constance](#).

On disait, à Bade, les deux Caro, en parlant de Caroline Letessier et de Caroline Hassé.

Les actions de cette dernière avaient monté sur le marché de la galanterie, depuis qu'elle avait fait gratifier Daniel Wilson d'un conseil judiciaire, à la suite des folles dépenses où elle avait entraîné ce viveur à froid. Un violent accent alsacien, des façons un peu lourdes et des traits sans délicatesse ne l'avaient pas empêchée de parvenir. Caroline Hassé a été l'une des premières horizontales de grande marque, qui se soient établies au boulevard Malesherbes. Elle y affichait un luxe tapageur. Lorsqu'elle se présentait aux regards, l'air osé, le front haut, le buste en avant et portant en montre une gorge bien assise, Caroline Hassé impressionnait les sens. Le visage seulement laissait à désirer, sous le rapport de la féminité, de la grâce attractive. Quelqu'un de notre connaissance le lui avait fait un peu cruellement sentir, à l'occasion.

Dans un festin de réjouissance avait été placé près d'elle un jeune et séduisant gentilhomme. L'entrain qu'il n'avait cessé de déployer d'un bout à l'autre du repas et le piquant de sa conversation avaient charmé Caroline. Elle l'invita à la reconduire chez elle. Il y resta et, sous l'impression d'une fin de souper, parmi les fleurs, les vins et les femmes, il se montra à la hauteur de sa bonne fortune. Un sommeil réparateur borna le cours de ces exploits. Il faisait grand jour, au dehors, lorsqu'il s'éveilla, le premier. Impatient d'admirer sa conquête, il écarta les rideaux et la contempla dormant, les cheveux dénoués. Sur l'oreiller ne reposait point la jolie tête qu'il aurait désiré y voir. Telle fut sa déception qu'il se jeta au bas de la couche et s'habilla précipitamment. Il voulait fuir. Cependant, elle avait déclos ses paupières :

Qu'est-ce ? Où vas-tu ! Quel vertige te prend ?

— Oh ! ne me le demande pas. Rester davantage est impossible. Je suis le fils d'un orléaniste, et tu ressembles trop à Louis-Philippe !

La comparaison était dure, physiquement parlant. C'était, du reste, juger d'elle avec un peu de rigueur. Tous n'en parlaient pas de même, fort heureusement pour cette désirable personne aux traits empreints d'une certaine virilité, mais grande et bien tournée, fort élégante, qui ravagea le cœur et le coffre-fort de Daniel, et brilla, sans conteste, parmi les étoiles les plus apparentes du demi-monde¹.

IX. — Marguerite Bellanger

Son noviciat. — Du cirque au théâtre. — Des débuts singuliers et sans lendemain. — Le quartier favori de ses campagnes galantes. — Changement à vue. — A la suite de la fameuse rencontre impériale. — La rieuse Margot est devenue la favorite de César. — Ce que dura cette faveur. — Après 1870. — Métamorphose de Marguerite Bellanger en milady Coulback. — Dans une maison de Touraine.

La *Marguerite des Marguerites*, ainsi l'appelait un écrivain de boudoir de ses amis, grand amateur du *mundus muliebris* et n'y regardant pas de si près pour lui décerner ce compliment superlatif, qu'on accorda jadis à la plus spirituelle des princesses de France, Marguerite d'Angoulême.

C'était beaucoup d'honneur.

Elle débuta de façon modeste dans la voie des libres échanges, cette favorite de hasard, cette vice-impératrice de quelques nuits. Son nom véritable et ses simples origines fleuraient médiocrement le parfum d'aristocratie. Elle avait nom Julie Lebœuf, un nom fâcheux à porter, dans ces milieux de mœurs faciles, pour la confusion du masculin et du féminin auquel il induisait trop volontiers les gens dénués de politesse. Aussi avait-elle remplacé de bonne heure Julie par Marguerite et Lebœuf par Bellanger. Du côté de l'éducation, les parents qui veillèrent sur sa jeunesse en étaient restés aux tout premiers rudiments. Elle-même n'éprouva pas le besoin d'en compléter les lacunes. Jolie de visage sans avoir beaucoup de physionomie, fine de taille sans être grande, ayant la bouche faite pour les baisers et les yeux pour les œillades, elle jugea qu'il ne lui en fallait guère davantage et qu'elle se créerait bien avec cela une place dans le monde.

Son noviciat d'amour n'eut rien de romanesque ; les choses se passèrent en des coins de villes provinciales, à Angers, à Nantes, et dans des conditions que je ne dirai point très particulières, étant, comme elles le furent, publiques. On la vit plus tard écuyère de cirque, déployant, à cheval, de la grâce, de la souplesse, caracolant, sautant, faisant de la haute école et distribuant du bout des doigts, à la ronde, les baisers quêtés d'applaudissements.

Des amateurs de ses talents privés la dissuadèrent de continuer ces exercices périlleux. On lui conseillait le théâtre. Elle n'en avait le goût que très modérément. Bien des jolies femmes d'alors, demi-mondaines par vocation, s'étaient senties piquées à fleur de peau de la tarentule dramatique. Elles se plaisaient à relever d'une apparence d'art les colifichets de la galanterie. Comme nous l'avons vu, Marguerite Bellanger n'eut pas longtemps cette fantaisie, cette velléité.

¹ Théodore de Banville rima des odes funambulesques, en l'honneur de Caroline Hassé.

Ludovic Halévy me contait, un matin — et de quelle façon attrayante ! — l'histoire de ses débuts sans lendemain. Meilhac et lui-même, qui la connaissaient bien — surtout Henri Meilhac— avaient arrangé pour elle un spectacle, au minuscule théâtre de la rue de la Tour-d'Auvergne, alors dirigé par un nommé Boudeville, professeur, acteur, organisateur, et qui n'était pas éloigné de croire que sa petite maison ne fût le dernier refuge de l'art dramatique français. C'est le même Boudeville qui, par miracle, ayant aperçu aux fauteuils d'orchestre un confrère, s'était précipité sur le théâtre pour adresser à Mme Gibeau, sa meilleure élève, ces paroles mémorables : *Tenez-vous bien, mon enfant, le directeur de Belleville est dans la salle !* Ce théâtre jouissait d'une certaine réputation d'originalité, pour le caractère indépendant de ses artistes et les allures bruyantes de son public. On se souvenait qu'à l'une des dernières représentations, cinq jeunes gens facétieux, qui occupaient une loge de face et qui n'avaient pas été satisfaite : du spectacle, en avaient manifesté publiquement d'abord par des bâillements en mesure, puis en se coiffant tous ensemble de bonnets de coton, en signe d'ennui. La représentation avait été suspendue. Un agent de police avait dû prier les manifestants de rentrer les bonnets de coton dans leur poche, l'hilarité des spectateurs empêchant l'amoureux en scène de continuer sa tirade, — qu'il débitait, les mains derrière le dos, comme Napoléon, à la veille d'une bataille. C'était le ton de l'endroit de parler haut en plein spectacle, de siffler avec rage ou d'applaudir avec fracas Mlle Bellanger était-elle informée suffisamment de ces dispositions du parterre et des loges ? Le plus certain de l'affaire est qu'elle avait eu l'ambition de jouer *Mademoiselle de Belle-Isle*, tout comme Mme Arnould-Plessy. Elle devait y paraître, ce soir-là, en même temps qu'une femme rendue célèbre par le détournement d'un mineur, un mineur de dix-sept ans, le jeune Brousse, qui s'était laissé séduire sans résistance, fut réclamé par sa famille, s'assagit, devint sur le tard un homme grave et fonda des prix d'Académie. Armée d'un beau courage, et, d'ailleurs, jolie comme un cœur, Marguerite entra en scène. Elle manquait évidemment de préparation. Elle parut gauche ; et les amateurs de céans commencèrent à manifester leur opinion d'une manière indiscrete. Les murmures grossissaient jusqu'au tapage. Elle ne s'obstina point, mais, arrêtant les frais du dialogue sur un dernier mot au public : *zut !* elle ramassa ses jupes et quitta la scène. Ces façons lestes n'étaient pas pour ramener le calme dans les esprits. L'assistance, qu'on laissait là sans pièce et sans acteurs, poussait des cris aigus. Le directeur Boudeville était dans la désolation et conjurait Meilhac de ramener la fugitive. *C'est une affaire très ennuyeuse, soupirait-il, et, ce qui est plus désagréable encore, c'est que nous allons être obligés de rendre l'argent. Voyons, mon cher monsieur Meilhac, vous avez de l'autorité sur cette capricieuse, décidez-la donc à revenir.* Meilhac ne dit pas non, va retrouver Marguerite Bellanger dans la coulisse, lui fait valoir de bonnes raisons, et n'obtient, malgré tout, aucun succès de son ambassade. *Je joue pour m'amuser, répliquait-elle. Je ne veux pas qu'on m'ennuie. Et puis, j'en ai assez.* Elle ne sortait plus de là. Les gens, au dedans, continuaient leur vacarme. On avait éteint le gaz, en la salle. N'importe, ils réclamaient encore à pleine voix, du milieu de l'obscurité. Il fallut, cependant, qu'ils s'en lassent. Et ce fut l'unique représentation de Mlle Bellanger.

Elle espérait bien que les succès de la femme remplaceraient ceux que n'aurait pas obtenus la comédienne.

Aux jours de ses demi-réussites, le quartier favori de ses campagnes galantes était l'avenue de la Motte-Picquet, sur les confins de l'Ecole militaire. Les officiers

de la garde y avaient établi une sorte de colonie spéciale, où présidaient les jeux et les ris. On n'y voyait pas de maisons hautes autant qu'à présent, mais des villas simplettes et des séries de logements, entre cour et jardin : Mars et Vénus y voisinaient en excellents termes. L'élément civil se tenait discrètement à l'écart de ce [caravansérail militaire](#), comme l'appelait un de ses hôtes du temps héroïque ; en revanche, l'uniforme y commandait prépondérant, indiscuté. Ce n'était que flamboiement d'aiguillettes et d'épaulettes d'or, sous le clair soleil. L'aspect de plein jour en était plutôt sérieux et tranquille ; il se modifiait sensiblement, à la tombée du soir. Il était visible alors que les habitants de l'avenue de la Motte-Picquet se sentaient véritablement chez eux. On en prenait tout à son aise, fréquentant de maison en maison, allant de porte en porte, sans se soucier de la tenue réglementaire. Furtivement ; glissait sur la chaussée la traîne soyeuse d'une jupe élégante ; c'était l'incomparable Barucci, ou la très belle Constance Resuche, ou Lucile Mangin, Catinette, Esther Duparc, Marguerite Bellanger, se rendant en visite chez ces messieurs de la Garde. De certains soirs, il y avait rassemblement au quartier. Les fashionables de la bande étant de service et ne pouvant songer à faire une intime bombance dans l'intérieur de Paris, ils convoquaient à domicile la fleur de la haute bicherie et, c'était, aux alentours de minuit, un train, un vacarme érotico-militaire, dont se seraient horrifiés les bourgeois du Marais. Si j'en crois un témoin et, sans doute, un acteur de ces jeux nocturnes, qui en coucha les détails par écrit, maintes fois, on risquait, en pénétrant, au hasard, chez le lieutenant ou le capitaine X..., de trouver l'escalier en ébullition et illuminé *a giorno*, le palier encombré d'accessoires de festin, et la maison tout entière envahie par des couples épanouis, [qui manquaient totalement d'austérité](#).

Marguerite était la bienvenue en ces lieux hospitaliers. Non pas qu'elle tînt un des premiers rôles, le rôle à effet d'une Barucci, d'une Esther Duparc, ni qu'elle y prétendît seulement : elle ne suivait qu'à respectueuse distance le pas des illustres cocottes. Son prestige était mince et, de ceux-là qui s'égayaient au feu de son humeur réjouie, nul ne se serait imaginé qu'elle dût être appelée jamais à des destinées extraordinaires. On la savait bonne fille, toujours dans le ton de la fête, blagueuse, jouisseuse, noceuse en diable. De l'esprit elle n'en avait pas du plus fin et suppléait à ce qui lui manquait en cela par une hardiesse de mots, imagée Dieu sait combien ! car, elle poussait aux bornes extrêmes la franchise du langage. Tantôt sur le point d'atteindre aux raffinements du luxe et tantôt battant la dèche, elle s'en allait, par la vie, au petit bonheur, lorsqu'une rencontre inespérée, une chance fantastique la tira de l'ombre.

Comment se produisit la chose, on l'a narré de différentes façons. Et, de cette manière, d'abord.

Par une après-midi de printemps, la rieuse Margot se promenait seule, à pied, dans le parc de Saint-Cloud. Elle sortait d'un rendez-vous ou s'y rendait. Tout à coup, le ciel chargé de nuages se fond en eau ; le tonnerre gronde ; la pluie tombe à torrents : elle se blottit en hâte sous un arbre. Elle y attendait, depuis quelques moments, la fin de l'orage, quand, brusquement, débouche, sur l'avenue, dans son phaéton à la livrée vert et or, le maître du château, rentrant de sa promenade habituelle. Elle s'incline, gentille et respectueuse, devant l'empereur ; il a eu le temps de l'apercevoir, mouillée, transie, et semblant espérer quelque sauveur sous son arbre ; rapidement, par une inspiration de galant homme, il saisit la couverture qu'il avait sur les genoux, la lui lance, disparaît et s'efface dans une rapide vision.

Margot, sans posséder une intelligence primesautière, n'était pas une sottise. Comme elle rentrait chez elle, à petits pas, sous la protection du plaid impérial, elle se mit à réfléchir au meilleur moyen possible de revoir l'auguste donateur. Il était plus que roi et dominait de haut tous les hommes de son empire ; mais il n'était lui-même qu'un homme faillible auprès des femmes, et soumis en esclave à l'appel de ses sens. Marguerite était expérimentée là-dessus ; elle eut bon espoir. Ayant des intelligences au château, elle se permit d'en tirer avantage et arrêta la résolution ferme d'y pénétrer, sous le prétexte d'une mystérieuse restitution.

Et, en effet, le lendemain, entre onze heures et midi, l'aide de camp de service, entrant dans le cabinet de Napoléon III, soumettait à son attention qu'une jeune femme s'était présentée, qu'elle sollicitait d'être reçue par Sa Majesté, qu'elle n'avait pas voulu donner son nom et qu'aux objections qui lui avaient été faites sur l'impossibilité d'accueillir une telle demande elle avait répondu, en insistant beaucoup, qu'il fallait absolument qu'elle vît l'empereur, qu'elle avait à lui remettre à lui-même un objet précieux, et qu'elle ne s'en irait point avant d'avoir rempli sa mission. Intrigué, Napoléon désira qu'on lui esquissât l'image de cette singulière et obstinée visiteuse ; aux traits qui lui en furent dessinés, il parut se souvenir ; et comme si l'*odor di femina* l'eût déjà pénétré de son essence subtile, il laissa tomber ces mots : **Qu'on la fasse entrer**. La nouveauté de la démarche, les façons vives et originales qu'employa cette jolie fille du peuple, pour remercier le souverain de sa bonté de la veille et le prier aussi de lui continuer ses bontés du lendemain, émurent les sens impressionnables de ce froid voluptueux.

Il se dit à part soi que ce serait là une maîtresse agréable et divertissante, qu'elle le changerait, par intervalles, de l'atmosphère lourde et solennelle, où le confinait sa grandeur ; et peut-être lui vint-il à l'esprit qu'ayant aimé jusqu'à ce jour tant d'étrangères, deux Anglaises, une Espagnole, des Italiennes, des Polonaises, des Russes, des Américaines¹, il pourrait bien aussi nationaliser ses sentiments en les reportant sur une Française. Et il avertit l'intendant de son palais, chargé du **service des femmes**, qu'il eût à comprendre Mlle Marguerite Bellanger sur la liste de ses gratifications particulières.

Voici, maintenant, une autre version moins romanesque et plus vraisemblable.

Depuis quelque temps, autour du maître, les confidents de ses faiblesses intimes, se préoccupaient de l'ascendant qu'il avait laissé prendre sur sa volonté, et qui pesait jusque sur les tendances de sa politique extérieure, à la fière, indépendante et fantasque comtesse de Castiglione. Ils appréhendaient un retour de favoritisme féminin, rappelant les complaisances de l'ancien régime. Pour détourner l'empereur de cette liaison tyrannique et compromettante, ses fidèles du service intime avaient projeté de faire naître, à propos, une inclination sans importance et sans péril, choisie hors de la Cour et des Tuileries.

On avait failli porter les yeux sur une sémillante actrice, Marie Colombier ; et celle-ci, plus tard, en publia le secret, non sans laisser deviner son regret très vif d'avoir manqué l'heure. Le hasard, un hasard apprêté, servit mieux la fortune de Marguerite Bellanger. Napoléon eut occasion de la voir, dans une partie de

¹ Charles Bocher me disait qu'il ne croyait pas que plus de trois femmes à la Cour, de celles qui étaient en situation de beauté, d'influence et de réputation mondaines, eussent résisté aux vellétés amoureuses de l'empereur ; et il me les nomma sans en être bien sûr.

chasse, montant à merveille et menant hardiment son cheval sur l'obstacle. Il était sensible aux prouesses d'amazone et l'avait prouvé en discernant une couronne à la plus belle chasseresse des grandes équipées de Fontainebleau et de Compiègne. Un rencontre fut arrangée dans un pavillon de Saint-Cloud. Le sultan en sortit satisfait. Les gamineries de Margot, ses irrévérences déclarées à la face de l'étiquette, ses familiarités grivoises l'avaient mis en belle humeur. Il trouvait du piquant au sans gêne, à la grosse gaîté, aux libres propos de sa nouvelle conquête. Il y prit goût. Gela dura deux années. Mocquart avait acheté, pour Marguerite, un petit hôtel, rue des Vignes. La chronique fit courir le bruit que l'empereur y venait fréquemment, accompagné de son secrétaire.

Marguerite Bellanger était passée, dans l'opinion parisienne, à l'état de petite puissance.

Elle excitait des curiosités. On se demandait, on voulait savoir par quels enchantements cette ancienne écuyère de cirque avait établi son pouvoir en si haute place. On en cherchait les raisons bien loin. Sur la réputation de son espiègleries l'idée s'était formée qu'elle était spirituelle, Un gentilhomme de grand âge, sceptique et voltairien, très dix-huitième siècle, le marquis de Montaigu, éprouva avec une force étrange le désir de s'en assurer. Il demandait à tous ses amis comme une faveur inestimable qu'on lui procurât l'heur de voir et d'entendre M 116 Bellanger. Il y insistait, il y mettait une pétulance singulière chez un vieillard de quatre-vingts ans.

Vous qui l'avez un peu connue, disait-il à un ancien ami et collaborateur de Girardin, de qui je tiens l'historiette, ne voudrez-vous pas me prêter aide ! Intervenez, agissez, faites-moi dîner avec la favorite, un soir qu'elle ne sera pas requise au petit coucher de l'empereur. Vous aurez contenté l'un de mes derniers vœux, et je vous en aurai une gratitude extrême.

— Quelqu'un de mes amis, répondit Charnacé, aurait plus de chance que moi-même de l'amener à ce que vous désirez. C'est le baron de Pierre. Je vais l'en prier, de ce pas.

M. de Pierre se prêta de bon cœur à la fantaisie du marquis. La favorite sut donc, sans tarder, qu'on souhaitait ardemment l'avoir à dîner entre amis, et n'y opposa pas de résistance. Le marquis de Montaigu, informé du succès d'une négociation qu'il s'imaginait devoir être plus laborieuse, ne se tenait pas d'impatience. Sûrement, il s'attendait à voir tomber des perles de la bouche de Marguerite... Elle se montra, comme d'habitude, bonne fille, pas farouche, pas bégueule. Je crois même qu'elle causa club, écurie, cheval, mieux qu'un sportsman émérite. Quant aux mots de finesse, quant à ces traits imprévus qui partent comme des fusées et enflamment la conversation, on s'aperçut trop qu'elle n'en avait point l'usage. Elle avait si bien caché son esprit qu'on la soupçonna de n'en avoir pas du tout. Et le vieux gentilhomme retourna, de désespoir, à ses admirations contemporaines de la Guimard et de Sophie Arnould.

Cependant, la Bellanger se plaisait dans son rôle, au point d'espérer qu'il se changerait en habitude. Par des étourderies et des imprudences 1, elle perdit ce qu'elle avait gagné par une adroite soumission. Le luxe qu'affichait l'écuyère étonna. D'où venaient ces chevaux, ces bijoux, ces parures ? On en soupçonnait bien la source. Elle eut le tort de la trop préciser. La tête lui tournait. Elle se fit indiscreète, se mêlant presque d'intrigues, usant de son pouvoir futile pour obtenir des places, des faveurs. On remarquait qu'elle se trouvait trop souvent sur le chemin de l'empereur, et, ce qui était plus grave, de l'impératrice ; que sa

calèche était très voyante aux Champs-Élysées et au Bois de Boulogne ; enfin qu'elle tirait le regard à l'excès.

L'empereur lui-même avait eu la légèreté de s'afficher un tant soit peu avec Marguerite Bellanger, durant un séjour à Vichy ; et il en était résulté une scène de jalousie des plus chaudes. Eugénie avait fait tapage, au retour de Napoléon ; elle se plaignit, gronda, sur un ton de vivacité dont les éclats traversèrent les parois du salon jusqu'à frapper distinctement les oreilles d'un homme politique — nous le sûmes de lui-même ; par hasard¹ —, Emile Ollivier, qui attendait pour entrer chez le chef de l'État. D'une voix hautement irritée elle reprochait à son époux une infidélité d'autant plus blessante pour elle que cette inconstance était d'espèce vulgaire. Avec son habituelle douceur, Napoléon plaidait les circonstances atténuantes, cherchait des raisons, arguait des précédents :

Je ne te comprends pas, ma chère amie. Pourquoi tant de sévérité, maintenant ? Tu n'ignorais pas, auparavant, que Mme V... était ma maîtresse ; et, pourtant, tu ne m'en avais jamais rien dit.

— Comment ! Mme V... était aussi votre maîtresse ? Eh bien ! en voici la première nouvelle, je suis heureuse, vraiment, de l'apprendre de votre bouche.

Et le chamaillis conjugal avait recommencé sur cet autre délit. Le bon prince avait manqué de diplomatie.

Toujours était-il que Marguerite Bellanger s'était rendue impossible. Mocquart eut à lui signifier son congé, délicatement mais définitivement. Elle fit mille efforts pour rentrer en grâce, accabla son *cher seigneur* de lettres et de protestations, empruntées à la plume de ses amis², joua pour l'attendrir, une comédie de maternité, dont les subterfuges et les plaisantes machinations ont été divulgués en détail ; mais, enfin, dut se résigner à comprendre qu'il n'y avait plus de Jupiter et qu'elle n'était plus Danaé.

Après 1870, elle passa en Angleterre. Un gentleman de la marine britannique conçut la folle envie de l'épouser. Elle s'appelait, désormais, milady Coulback. Reconnaisante à milord Coulback du nouvel état civil qu'elle devait à sa galanterie, elle en usa du mieux qu'elle put avec ce gentilhomme, jusqu'au moment où elle l'embarqua pour les Grandes-Indes, et n'entendit plus parler de lui.

Elle revint à Paris, sur le théâtre de ses anciens exploits, mais transformée, régénérée, et ne voulant plus rien avoir de commun avec l'ancienne Marguerite Bellanger. Elle fit quelques apparitions dans un genre de société panachée, où s'entremêlait le monde de tous les mondes. Arsène Houssaye la rencontra chez la vicomtesse de Rugey, une Viennoise, toute couronnée de cheveux blonds enflammés, et qui avait ouvert, à deux battants, les portes de ses salons de la

¹ Un hasard de conversation, après bien des ans écoulés.

² On a prétendu faire une jolie découverte en mettant la main sur un lot de lettres, qu'aurait écrites Marguerite Bellanger à l'homme couronné qu'elle qualifiait son *cher seigneur*. En réalité, aucun de ces autographes n'était de son style. Des gens d'esprit se servirent de son écritoire pour en modifier de beaucoup la forme trop fruste et trop familière. J'eus occasion de lire quelques billets véridiques de sa main à des compagnes de son monde ; Adèle Rémy, Constance Resuche et Cora Pearl. Il n'était rien de plus ordinaire. Si des épithètes un peu bien relevées, si des images trop parlantes traversaient, de-ci de-là, ce fond de banalité, ce n'était rien moins que fleurs de rhétorique.

rue François Ier. Il s'empressa d'en causer, en attendant l'heure prochaine d'en écrire. On la lui avait annoncée sous le nom de milady Coulback, qu'il ne connaissait pas. L'étonnement et le plaisir furent réciproques :

C'est vous ! — C'est vous ! — On se retrouve toujours. — Oui, mais on ne se reconnaît plus après de pareilles évolutions. — Vous êtes plus belle que jamais. — Vous n'en pensez pas un mot.

Et l'on était passé à table, où milady Coulback était sa voisine de droite, pendant que la princesse Rattazzi était sa voisine de gauche. On n'en était qu'aux préliminaires du repas. Déjà Mme Rattazzi paraissait très occupée de conversation avec un ambassadeur. Sans en avoir l'air, néanmoins, elle avait remarqué la voisine de droite d'Arsène Houssaye. **Qui est-ce ?** glissa-t-elle à son oreille. — **Vous ne l'avez donc jamais vue ?** — **Si, mais j'ai perdu son nom.** — **Vous avez été adorées toutes deux par le même potentat. Voulez-vous que je vous présente Marguerite Bellanger ?** — **Mais, certainement.** Marie-Letizia Bonaparte tenait à se montrer bonne princesse. Elle tendit la main à Margot, qui, toute confuse de tant d'honneur, se jeta pareillement devant Arsène Houssaye, placé au centre, de sorte qu'ils s'embrassèrent tous les trois, sous les regards intéressés des dîneurs. On causait de l'autrefois, du bon empereur. Marguerite soupirait de regret. Il ne la revit plus.

Elle se retira peu de temps après, en son château de Villeneuve, ayant vendu à la belle Antoinette Leninger l'hôtel qu'elle s'était fait construire, avenue de Friedland. Elle vivait, en ce manoir de la Touraine, bonne toujours, discrète, oubliée. Une maladie soudaine l'emporta. Elle s'éteignit, sage et pacifiée, en la grâce de Dieu.

X. — Le gros bataillon de Cythère

Des particularités intéressantes sur les tempéraments, les caractères ou les habitudes de ces prêtresses de Vénus. — Situation brillante faite à des parvenues de la beauté, en leur jeunesse. — Ce qu'elles devinrent, n'étant plus jeunes. — Sort final de Rose Léon, de Cora Pearl, de Caroline Letessier, d'Anna Deslion, de Blanche d'Antigny et de plusieurs autres. — Des considérations d'ordre plus général. — Les circonstances qui aidèrent à l'avènement du demi-monde sous le second Empire. — Un 89 dans les mœurs. — Mélange des deux sociétés. — Traits et anecdotes. — Comparaison d'hier et d'aujourd'hui.

Comme nous l'avons pu voir, beaucoup de ces jolies femmes voulurent être un peu comédiennes, un peu chanteuses, un peu artistes. **Cela les relevait**, puisqu'on les disait des **femmes tombées**. Léonide Leblanc, Caroline Letessier, Blanche d'Antigny, Athalie Manvoy, Judith Ferreira, Deveria, Léontine Massin, Lasseny, Juliette Beau et diverses demandèrent au théâtre de servir de tremplin à leurs charmes et d'en rehausser le prix.

D'autres particularités signalaient au regard intéressé de leurs amants ces prêtresses de Vénus. Par exemple, plusieurs présentaient ce contraste savoureux entre l'air de leur physionomie et les occupations de leur état que, très profanes, pour ne point dire très vicieuses dans le tête-à-tête et prêtes à se porter, en compagnie, à des débordements inimaginables, elles gardaient, en leur visage, une expression candide et pure. A l'inverse de ses lascivetés savantes, Léonide Leblanc avait conservé dans ses yeux les frais étonnements de l'enfance. Une

autre de ces charmeresses avait été surnommée la Madone, parce que, à défaut d'une virginité de corps mille fois perdue et reperdue, elle offrait l'aspect angélique des vierges de l'école primitive. Avec sa chevelure d'un blond doré, ses longs cils baissés, ses regards limpides, où ne passait aucune lueur de pensée immodeste, Anna Mikaelis semblait une élue du Seigneur ; et rien n'était plus diabolique que cette enivrante personne, les portes closes et les rideaux tirés.

Beaucoup d'entre elles, passives et les sens morts¹, ne voyaient que dans le sommeil la vraie, la profonde volupté, lorsque même elles n'éprouvaient pas une sorte d'aversion contre le théâtre ordinaire de leurs exploits, — pareille à cette horizontale, qui, posant pour une statue de marbre, recommandait à l'artiste de la représenter, non pas couchée, mais debout. Et, comme il lui demandait le motif de cette préférence pour la station verticale : *Cela me repose*, avait-elle répondu. Néanmoins, les expérimentés citaient des femmes rares, qui n'avaient point cette inertie professionnelle. On évaluait à leur prix les qualités capiteuses d'une Constance Resuche. La corruption intense de la noble demoiselle Marguerite de Janny n'était un mystère pour aucun de ses amis. On renommait singulièrement les Allemandes, Lucy de Kaulla et Anna Mikaelis pour la sincérité de leur science voluptueuse. La Barucci encore était une passionnée. Lorsque le cœur était de la partie, dans les renouvellements de ses caprices, elle frémissait d'amour et de jalousie.

Toutes n'étaient pas exclusivement des courtisanes habiles ou sensuelles, il s'en trouvait, dans le nombre, qui ne restaient pas fermées aux jouissances de l'esprit. Quoique leurs moments fussent très occupés, quelques-unes montraient du goût pour la lecture et les délassements de l'intelligence. Entre cinq et sept, il n'était pas rare de rencontrer de ces dames galantes, à la Librairie nouvelle, où fréquentaient, comme dans un salon, les auteurs à la mode. Parmi celles qui consommaient le plus de livres, on citait Blanche d'Antigny et Anna Deslion. La première donnait dans les romans et les ouvrages d'histoire. Une fois qu'elle était chargée de jouer une reine de France, dans une opérette d'Hervé, elle vint à la Librairie nouvelle, accompagnée d'un jeune seigneur et se fit payer par lui toute l'*Histoire de France* d'Henri Martin, puis toute celle de Jules Michelet, — une double pile de volumes reliés et dorés sur tranche :

— *Je veux*, disait-elle, *étudier cette reine-là dans les livres authentiques, afin de bien entrer dans sa peau !*

Quant à la seconde, dont l'éducation première avait été aussi négligée que possible, elle affectait la passion des livres graves et sévères. Anna Deslion s'enorgueillissait moins de ses salons et de son cabinet de toilette que de sa bibliothèque. Sur les rayons s'alignaient, à côté des manuels du métier, comme les *Mémoires* de Mogador ou l'histoire de *Manon Lescaut*, de sérieux tomes, tels que l'*Imitation de Jésus-Christ* ou les *Questions de mon temps*, d'Emile de Girardin. De fait, Anna Deslion n'avait pas l'intelligence très cultivée ni la conversation brillante. Par contre, Esther Guimond, qui la lança, s'était fait un cercle d'élite. Des princes de l'art et des lettres allaient chez elle s'inspirer d'esprit. C'est Esther Guimond, qui disait à Girardin : *Il n'y a vraiment que nous, courtisanes, qui soyons dignes de causer avec des philosophes.*

¹ C'est le cas habituel. Deux filles se faisaient des confidences. *Eprouves-tu jamais quelque plaisir avec un homme ?* demanda l'une. *Oui, deux fois*, répondit l'autre, *quand il paye et qu'il s'en va.*

Une Cora Pearl, avec ses façons vulgaires, ses airs canailles, sa voix rauque, était loin de représenter une image de grâce et de délicatesse spirituelles. Dans le nombre des arrivées, il en était de bien connues pour leur insuffisance de conversation, — hors de ces entretiens nocturnes où la valeur des mots n'a que la moindre importance. C'est d'une de celles-là, renommée pour sa bêtise¹, et qui, après avoir longtemps erré, longtemps cherché, avait fini par doubler le cap du protectorat, que ses camarades disaient : *Enfin, voilà la cruche casée !* En revanche, une Léonide Leblanc pouvait prétendre à n'avoir pas seulement le plus joli corps du monde, mais aussi de la malice et de la finesse. Tout comme Emilie Williams ou les sœurs Keller, elle savait causer et surtout répondre.

Entre les plus déliées et les plus madrées on n'oubliait pas de nommer les deux sœurs Drake, si parfaitement assorties dans la pratique des mêmes goûts qu'elles s'étaient mises d'accord à exploiter ensemble les ressources de la vie galante, qu'elles en expérimentaient les procédés sous le même toit et qu'il était difficile sinon impossible à ceux qui recherchaient l'une ou l'autre, la blonde ou la brune, de les courtiser l'une sans l'autre. Leur appartement, raconte Zed en son bréviaire des amours faciles de cette époque, était une merveille de recherche, d'ingéniosité, d'entente savante de la destination et du cadre approprié. *Machiné comme un décor de féerie, divisé, comme chez les dentistes, en une suite de cabinets indépendants dissimulés derrière les draperies et au milieu desquels il était impossible à un profane de se reconnaître et de se débrouiller. Trois ou quatre visiteurs pouvaient s'y trouver en même temps, sans être exposés à se rencontrer ni à se voir.* On ajoutait à ces détails qu'une soubrette futée, admirablement dressée et d'une habileté sans seconde, était préposée à la garde du labyrinthe et chargée de régler la marche du service, afin d'empêcher toute collision intempestive. Les habitués l'avaient surnommée *l'Aiguilleuse*.

Adèle Courtois n'avait que peu d'esprit et s'en consolait à l'idée que l'esprit perdit toujours les cocottes. La Barucci triomphait lorsqu'elle posait en Vénus sans ouvrir la bouche. Il en allait très différemment chez Caroline Letessier.

Celle-ci était le bel esprit du bataillon de Cythère. En sa jeunesse, abreuvée aux pures sources du *gay savoir*, elle s'était essayée, pendant un temps, à en pratiquer les leçons avec sagesse, comme institutrice ; puis, elle avait pris la clef des champs, à la première bonne occasion qui s'était offerte. Et la fashion parisienne, qui ne laisse jamais, comme on sait, la vertu sans récompense, l'avait dotée promptement de la calèche indispensable. Elle avait gardé les façons dont on l'avait instruite, mettait de l'amour-propre à se tenir bien, à s'habiller avec élégance et distinction et, par suite, ne ménageait point, dans ses remarques à haute voix, certaines de ses rivales plus avantagées de bijoux que de goût. C'est elle qui, parlant d'une diva d'opérette, supérieurement costumée

¹ Telle la belle Crénisse, importée des Pays-Bas, et dont la parfaite insignifiance avait inspiré à un mordant journaliste cette contrefaçon sans politesse du proverbe courant : *Belge comme une oie*. Sa réputation de naïveté était si bien établie qu'on avait fini par mettre à son compte toute sorte d'impairs et de réflexions saugrenues. Sa fortune acquise et son élégance ne l'empêchèrent point d'être en butte à plus d'une petite mystification, comme celle de ses armoiries parlantes, dont l'anecdote est un peu trop difficile à répéter. Je citerai plutôt de cette aimable personne un trait qui chez une autre, aurait pu être un mot d'esprit, mais qui, de sa part, en la circonstance, ne fut qu'une douce ingénuité. Plusieurs jeunes dames jasaient et faisaient des projets, *Et vous, chère belle*, lui demanda l'une d'elles, *où irez-vous pour votre villégiature ?* — Oh ! moi, Raoul m'a promis qu'il me mènerait à Cythère.

au théâtre mais attifée à la ville comme une bourgeoise du Marais, ne passait jamais à côté de la comédienne sans demander à. l'amant de celle-ci, un lord Carrington : *How is your lady-cook ? — Comment se porte votre cuisinière ?* Parlant de toutes choses avec bonne humeur et malice, Caroline était redoutée des femmes et d'autant plus recherchée des hommes. Ses propos n'avaient rien de vulgaire, mais s'accompagnaient d'une certaine retenue, jusque dans les licences permises à sa condition d'amoureuse. On lui trouvait de la ressemblance avec Mme de Metternich dans le port de tête, l'aisance hardie de la démarche et l'expression spirituelle du visage. Il apparaissait visiblement qu'elle avait joué les princesses au théâtre Michel de Saint-Pétersbourg et qu'elle avait failli en porter le titre. Lorsqu'on la voyait entrer au salon de la Conversation, à Baden-Baden, les épaules tombantes, le cou dégagé, le buste élancé, la taille ronde, très scintillante de perles et de diamants, elle n'avait pas besoin d'être jolie pour produire un grand effet.

Après tant de satisfactions recueillies, avec tant d'agréments personnels, il n'était pas surprenant que le monde à part des grandes cocottes se fût pris réellement au sérieux et qu'on ne s'y estimât guère au-dessous de l'aristocratie oisive égrenant les jours sans autre but que de posséder et de jouir, et encore moins de la bourgeoisie parcimonieuse, consommant les meilleurs dons de la vie dans les occupations et les soins médiocres. Elle ne déguisait pas son opinion, en la cause, cette jeune lorette, qui, voulant désigner une de ses sœurs, disait d'elle avec une pointe de dédain : *Vous savez, celle qui a mal tourné, celle qui est mariée !* Les parvenues de la beauté avaient oublié vite leurs origines, au sein de la fortune acquise. Elle se voyaient riches, groupées, célèbres. Que pouvaient-elles désirer davantage ?

Tout cela eût été parfait, si plus fatalement, plus cruellement que d'autres femmes elles n'avaient pas été soumises à la nécessité de vieillir ! Et la question se pose aussitôt. Que devinrent ces étoiles ? Comment finirent ces patriciennes de la galanterie, après la période éblouissante de leur règne, sous le second Empire ! On résiste mal à l'envie de l'apprendre.

Des adroites et des chanceuses : Adèle Courtois, Léonide Leblanc¹, Lucile Mangin, ne connurent pas d'éclipse. La prospérité les suivit jusqu'au bout. Adèle

¹ Léonide fut la prévoyance même. Après sa mort, survenue prématurément, on trouva dans les locaux supérieurs de son hôtel de la rue d'Offémont, une multitude d'objets de toilette ou même d'usage courant, tels que bottines et pantoufles, qu'elle s'était fait livrer en détail, par des amis remplis de complaisance. En les chargeant de ses commissions, accomplies et rendues à l'œil, elle s'était tenu ce raisonnement : *Lorsque les amants seront partis, il restera dans la maison de quoi se parfumer, se chausser, séparer sans bourse délier, pour le demeurant de l'existence.*

Il y eut des demi-mondaines très entendues à ces sortes de calculs. J'en pourrais nommer une, entre autres, qui avait sept amis réguliers pour les sept jours de la semaine, et dont chacun était son fournisseur attitré et gratuit en marchandises bien définies. A celui-ci elle demandait, parce qu'il en vendait, son vin et ses liqueurs, à celui-là ses combustibles, et ainsi de suite. Il en était un des sept, que sa condition de jeune premier dans un théâtre, rendait difficilement imposable. Mais il avait son emploi, son utilité. Il était le manucure et le pédicure de sa maîtresse hebdomadaire ; il lui *faisait* les mains et les pieds ! C'était toujours autant de pris sur la masse ! Il n'est rien de si commun, à présent, que ces pique-niques de l'amour vénal.

Courtois, en particulier, dont les dernières années se convertirent à la dévotion, garda autour de soi, sans un moment d'interruption, les commodités les plus enviabiles d'un cadre opulent.

Quelques-unes arrivèrent à se créer un état de maison presque respecté, grâce aux rédemptions du mariage.

Certaines furent emportées hors de leur sphère par des caprices du sort fantastiques. [La Madone](#) disparut tout à cou de la circulation parisienne, comme enlevée dans un sillon de lumière. Elle avait épousé le prince Soltikof, qui l'emmena dans son palais, en demeura follement épris et jaloux, et, lorsqu'il l'eut perdue, ne se résigna point à lui survivre. Juliette Beau, après avoir ébloui le demi-monde de son luxe étincelant, fut accaparée, un beau jour, par un noble étranger, d'une race illustre, immensément riche, qui ne put résister, en sa passion grandissante, au désir de l'avoir uniquement à soi et pour la vie : elle agréa son nom, ses titres et ses trésors. La gracieuse Maucourt fut enlevée au théâtre et à l'opérette par un Russe encore, qui lui composa, à Saint-Pétersbourg, un genre d'existence au dernier point confortable. Marguerite Bellanger, [Margot la rigoleuse](#), comme la qualifiaient ces messieurs de la Garde et du régiment des Guides, trouva la fortune dans un caprice prolongé de Napoléon III. Rosalie Léon eut une histoire merveilleuse, comme on croirait qu'il no s'en lit que dans les contes de fées. Née à Guepavas, près de Brest, elle avait débuté à seize ans, sous le tablier d'une fille d'auberge, en son village natal. Un comédien de Paris passa, qui l'emporta. La scène n'eut pas à la garder longtemps. De suite elle s'était créé une physionomie tout à fait à part, grâce aux charmes de son fin profil, de ses traits gracieux et délicats et de sa distinction innée si contrastante avec la vulgarité de sa naissance. Elle fut spécialement remarquée, courtisée et adulée par le prince Pierre de Wittchtenstein, général de division et aide de camp de l'empereur de Russie, lequel lui offrit sa main et ses quarante-cinq millions. Il s'était démis pour elle de ses fonctions diplomatiques ; il lui avait sacrifié les plus hautes ambitions de sa vie. La félicité de Rosalie Léon, princesse morganatique de Wittchtenstein, dépassait l'imaginable. Cependant, elle s'ennuya de cet excès de bonheur ; et prise du besoin, après cela, d'interroger et d'éprouver des sensations surnaturelles, elle se mit à boire de l'éther. Elle y épuisa les sources de sa vie. Le prince en ressentit un désespoir affreux ; il alla s'enfermer dans la solitude d'un grand château, qu'il avait fait construire en Bretagne, pour contenter un des souhaits de Rosalie, et ne tarda guère à la rejoindre dans son tombeau.

Il se fit encore, de-ci de-là, parmi les grandes abandonnées d'alors, sept à huit comtesses et une princesse ou deux. Ce fut la part des chanceuses. Voici, maintenant l'envers de ce tableau fortuné.

Un bon nombre échouèrent dans la détresse finale, Clarisses perdues, elles s'en allaient entraînées par le tourbillon, jetant l'or à pleines mains, escomptant à l'aveugle leurs forces, leur santé, les biens éphémères de la mode. Elles jouissaient du présent éperdument ; elles oublièrent les moyens d'assurer les heures pâlisantes du crépuscule. On les avait vues passer ivres et folles de leur joie jusqu'au moment où elles étaient tombées lasses, malades, ruinées, expiant les joyeuses nuits par des nuits sérieuses, et servant d'exemples aux moralistes du lendemain sur les malheurs attachés aux amours vagabondes.

Maria la Polkeuse, qui fut la reine fêtée de Mabilie et du Ranelagh, ayant des adorateurs à la douzaine et ne sachant plus que faire de tous les présents dont on la comblait, un jour dut monter au plus haut d'une mansarde dont elle avait grand'peine à payer l'humble loyer.

Cora Pearl, après une ascension déconcertante par les conditions phénoménales où elle s'était accomplie, Cora Pearl, qui cota ses faveurs jusqu'à dix mille francs la nuit, tomba au rang des demoiselles à cinq louis et plus bas encore. Elle avait foulé l'or à ses pieds comme de la boue. Elle avait eu toutes les impertinences du triomphe le plus complet qui puisse se fonder sur l'argent et la vogue ; et l'on disait qu'elle conduisait ses chevaux avec plus de douceur que ses amants. Mais le jeu avait fini plus tôt qu'elle ne l'avait pensé. Elle avait mal calculé ses mesures et la date où finirait son empire. *Une courtisane*, écrivait Plautius, *est pareille à la mer ; tout ce qu'on lui donne, elle le dévore sans qu'il y ait accroissement pour elle. Du moins, la mer conserve ; et ce qu'elle renferme subsiste toujours. Mais donnez à la courtisane tout ce que vous voudrez : il n'en reste rien ni pour celui qui a donné ni pour celle qui a reçu.* Il y eut maintes exceptions à la règle, depuis que prononça ces paroles le vieux poète latin. Instruites par l'exemple des prodiges, quelques-unes surent se garder à temps contre les retours sans merci d'une existence de hasard et d'aventure. Cora n'avait pas été du nombre des sages, des économes. Ni sa compatriote la blonde Skittels, qui, pendant la courte phase de son, séjour à Paris, avait transporté d'enthousiasme tout le clan des hommes à la mode par son galbe aristocratique et la tenue merveilleusement pure de ses équipages. Elle fut retrouvée longtemps après, si j'en crois l'information d'un chroniqueur de la *Vie parisienne*, devant le comptoir d'un bar de chemin de fer, sur la ligne de Canterbury, très épaissie, dit ce témoin, très fanée, mais très reconnaissable et ayant conservé, malgré les ravages du temps un certain éclat, pâle reflet des splendeurs d'antan.

De même, Caroline Letessier, qu'avait entourée une réputation prodigieuse d'élégance et de perversité, eut bien à regretter les nuits d'abondance, où elle *travaillait dans les grands-ducs*. L'une de ces Altesses lui avait fait entrevoir la prochaine conclusion d'un mariage morganatique, quand, à Saint-Pétersbourg, elle déguisait sa personnalité sous le nom de princesse Dolgorouki et semblait avoir rapproché déjà les distances, à l'aide de ce titre imaginaire, que la défense expresse du tsar empêcha d'être une réalité. Elle avait su tirer d'une rencontre furtive les arrhes d'une liaison durable. Que n'eût-il fait pour elle, le haut personnage, qui, dans un bal où il s'était rendu tout chamarré de croix et de grands cordons, lui donna des marques publiques si flatteuses de son intime affection ! Caro dansait avec ardeur. Dans le tourbillon s'était produit un léger accident, une déchirure à sa robe de tulle, qui menaçait de l'abandonner. On voyait la minute où l'étoffe légère allait quitter ses épaules nues. Son danseur eut un beau geste : il détacha le grand cordon de Saint-André qu'il portait au col et le passa à Caroline ; elle s'en servit pour réparer le dommage. Grâce à l'impérial ruban elle put relier les parties rompues de sa robe. Et les valse, et les quadrilles et les contre-danses se continuèrent dans la joie jusqu'au matin.

Son luxe faisait l'admiration de ses amies de théâtre et de ses compagnes de plaisir. Aimée Desclée, qui entretenait avec elle un commerce épistolaire des plus suivis, lui écrivait de Naples, avec tout l'élan de son cœur sans jalousie :

Oui, nous parlons très souvent de vous. Je leur ai dit que vous aviez des diamants à remuer à la pelle, des propriétés en Touraine, des chevaux de 20.000 fr., douze serviteurs, enfin je les laissai bouche bée.

On la distinguait, dans toutes les fêtes, vêtue de satin clair et sa chevelure piquée de lépidoptères aux mille couleurs. On la reconnaissait d'abord, au théâtre, ayant étalé devant elle, sur le rebord de son avant-scène, les accessoires de coquetterie dont elle ne se séparait jamais, disait-on : la glace, la pomme d'or à poudre de riz et la lorgnette où scintillaient les pierres précieuses. Elle était bien l'une **des grandes** du second Empire. Cependant, l'or coulait entre ses doigts sans qu'elle songeât à fermer la main. Inévitablement il arriva qu'elle dut se déprendre de ces habitudes insouciantes et prodigues et resserrer dans les bornes les plus étroites les conditions de sa vie. Singulière coïncidence ! Elle était devenue comme une sorte de dame de compagnie d'une trafiquante d'amour plus jeune et mieux armée d'adresse calculatrice : une demoiselle Cléry, qui lui faisait porter son chien. Elle avait pu garder son petit hôtel, non loin de l'avenue de Villiers et y conserver pieusement quelques-uns des objets d'art, qu'elle avait réunis autrefois avec beaucoup de finesse et de goût. Elle y vivait d'une rente mensuelle de quinze louis, que deux amies prévoyantes : Adèle Courtois et Isabelle Ferrand lui faisaient par charité. On l'avait oubliée tout à fait, lorsqu'un écho de journal apprit au public, qui ne savait plus son nom, qu'une gloire évanouie de l'ancien demi-monde venait de s'éteindre. Par une matinée maussade, au fond d'une nef froide et triste, un cercueil avait été déposé. Les échos de l'église n'avaient retenti ni de musique ni de chants consolateurs. Deux ou trois prières psalmodiées par le prêtre ; un court service, une vague assistance, à peine des fleurs et la terminaison hâtive de toutes choses. Caroline Letessier, la femme tant adulée, jadis, du Paris qui riait et s'amusait, n'eut pas d'autres funérailles¹.

Anna Deslion chuta, elle aussi, d'un étage de prospérité inouïe dans un abîme d'ombre et de médiocrité. Il vint un moment de complet abandon, où, comme nous le disions tout à l'heure, elle n'ôtait plus ses robes que pour les vendre. Blanche d'Antigny eut des heures ruisselantes de lumière et de joie. Elle mourut pauvrement, dans un hôtel meublé, des suites de la variole noire, qu'elle avait rapportée d'Egypte. Son dernier protecteur avait été un Nariskhine ruiné, dont l'assistance s'était rendue, avec le temps, rare et précaire.

Je laisse de côté, dans l'énumération de ces déchéances, celles qui, à l'exemple de la baronne d'Ange et d'Athalie Manvoy, n'ayant plus assez de jeunesse pour officier en personne sur les autels de Vénus, demandèrent des compensations appréciables aux pratiques de la mutualité, je veux dire aux entremises d'un proxénétisme ingénieux.

Plusieurs de ces belles dissipées périrent de consommation, en pleine jeunesse. Giulia Barucci, en laquelle on avait admiré l'incarnation la plus complète, qui fût souhaitable d'une beauté saine et plantureuse, avec sa gorge haut placée, son corps de déesse, son teint chaud, ses yeux magnifiques, Giulia Barucci s'en alla de la poitrine, comme la belle Pomaré, comme la sentimentale Marie Duplessis, comme Esther Duparc, l'aînée de cinq sœurs vouées toutes à la galanterie, et la plus attrayante, la plus aimable, la plus désirée d'entre elles.

D'autres enfin furent les victimes de leur tempérament excessif. La fougue indomptable d'une Pauline d'Angeville, l'emportement et la fièvre avec lesquels, sans désespérer, elle se livrait aux désordres de l'aphrodisie et la trépidation

¹ Aux obsèques de Cora Pearl, on compta trois hommes : un Anglais Mori, qui les suivit par humanité ; un Espagnol, Perez par fidélité de souvenir et un inconnu, par passe-temps.

incessante qu'elle infligeait à ses nerfs en leurs débordements maladifs la conduisirent au pire dénouement. Atteinte de folie érotique, elle fut enfermée dans un hospice d'aliénées, où les fureurs hystériques achevèrent de briser son misérable organisme. Une autre névrosée, Jeanne Desroches, qui avait le feu dans le sang, et que les plus violentes ivresses ne parvenaient pas à calmer, succomba, dans sa vingt-cinquième année, à la phtisie galopante... Mais il faut borner une liste, qui menacerait de s'allonger outre mesure.

Quelles qu'aient été leurs destinées particulières, favorisées d'un succès continu ou traversées des pires déceptions, il reste indéniable que le monde même auquel appartenaient ces créatures d'exception, avait pris une importance extraordinaire, sous le second Empire, et cela par des raisons d'ordre général, qu'il ne sera pas sans intérêt d'exposer, avant de conclure.

Il n'y avait pas longtemps, une marge bien définie, de chacun bien reconnue, rendait toute confusion impossible entre les femmes dites galantes et les femmes supposées vertueuses. Les filles entretenues, de plus haute catégorie que les voleuses de cœurs de la rue Bréda et des alentours, ne prétendaient pas encore traiter de puissance à puissance, dans le coudolement des lieux publics. On les voyait rarement à l'Opéra, à la Comédie-Française. Elles se dissimulaient dans les baignoires des théâtres secondaires et n'affectaient point, comme on dit, de prendre le haut du pavé en allant au Bois. Lorsque celle qu'on appelait mystérieusement [la femme brune](#) fit monter Ponsard dans un landau attelé à la daumont, ce fut, raconte A. Houssaye, tout un scandale et le poète de Lucrèce, qui aimait les belles filles par amour de fart et par amour de l'amour, en fut lui-même comme effaré.

Les mondaines et les quart de mondaines commencèrent à se rencontrer, aux courses de chevaux. Déjà des yeux attentifs auraient pu remarquer que ces dernières en prenaient à leur aise, avant que la tribune de course eût remplacé la traditionnelle procession des toilettes aux environs de la vieille abbaye ruinée du Bois de Boulogne. A l'une des grandes fêtes données sur le turf par le Jockey-Club, les femmes de l'aristocratie furent suffoquées de voir les [demoiselles](#) monter dans les tribunes au bras des hommes du monde. [C'était un 89 dans les mœurs !](#)

Le premier contact avait causé forte surprise. Il se répéta, le lendemain, puis si souvent, avec l'aide de la littérature et les complicités de la mode, qu'on s'y accoutuma par la force des choses. Des frôlements, des chocs même se produisirent, dont la chronique tira sujet de badiner et de rire. Une certaine aventure de courses, entre autres, égaya tout Paris. Esther Guimond, qui n'était pas une trembleuse, s'était affichée osément dans les tribunes. [Si je ne suis pas du monde de ces dames, déclare-t-elle, je suis du monde de ces messieurs.](#) L'une de ses pareilles avait déjà dit : [Je suis de la Cour par les hommes.](#) Quand vint le moment du retour, Esther donna un louis au cocher qui conduisait sa Victoria, en lui enjoignant d'aller de pair et compagnie dans le défilé avec l'automédon, qui menait le landau de la vicomtesse de Courval. En celui-ci se trouvaient trois dames de noble parage. En celle-là étalaient leurs jupes, à droite et à gauche d'Esther Guimond, deux jolies drôlesses réputées sous leurs surnoms de la Madone et de la Joconde. Et, tout le long du chemin, pendant que les chevaux marchaient à une allure de procession, elle avait improvisé, sur l'air de la ri fla, avec autant d'impertinence que d'esprit, une chanson libre en trente-six

couplets, qui n'était pas pour réjouir des oreilles aristocratiques. Paris en répéta le refrain. [Et voilà](#), racontait la Guimond, [comment j'ai fait mon entrée dans le monde](#) ! Elle avait montré la route. Bien d'autres l'y suivirent.

Aux courses de Satory, en 1860, le pêle-mêle fut complet. On ne savait plus ; en considérant cette foule de toilettes excentriques, si l'on avait devant soi le demi-monde ou le quart, ou le huitième de monde. De leurs robes à longue queue elles soulevaient des flots de poussière, satisfaites, s'arrêtant à chaque pas, pour s'admirer en leur démarche et demander à leur cavalier suffoqué par la poussière : [Est-ce que je balaye bien](#) ? Car, bien balayer¹ était le suprême du bon genre, dans cette société bigarrée, sans distinction de rangs.

Aux réunions sportives de La Marche, biches et cocottes s'étaient si bien poussées qu'elles avaient fini par s'emparer de la place entière.

[Qu'est-ce que c'est que toutes ces jeunes femmes](#) ? demandait autour de soi, en mars 1863, un Russe fraîchement débarqué.

— [Ce sont des lorettes](#), lui fut-il répondu avec une grande franchise.

— [Et où sont les honnêtes femmes](#) ?

— [Il n'y en a pas](#).

Dans le Paris d'hiver et de printemps, aux bains de mer, aux stations thermales, dans les endroits de villégiature les mieux cotés, affluaient [les mangeuses d'argent](#). Rien ne donnerait l'idée, par exemple, de ce qu'étaient les réunions des viveurs et des viveuses, dans la première période de septembre, à Bade, quoique le luxe y fût moins extérieur qu'aujourd'hui. A peine pouvait-on leur comparer la semaine carnavalesque de Naples, débordante de plaisir et de voluptés. Tous les mondes étaient là rassemblés : artistes, patriciennes, courtisanes, à la recherche des mêmes étourdissements. Les frontières que les honnêtes femmes auraient tant voulu voir maintenir, comme des démarcations sociales indispensables, se brouillaient de plus en plus. D'elles-mêmes elles y aidaient par des curiosités, qui devinrent bientôt des complaisances. Les grandes dames demandaient aux favorites de Vénus des conseils sur les robes nouvelles qu'elles désiraient lancer. Et l'or ruisselait ; et les mains prodigues des Caroline Letessier, des Cora Pearl, des Blanche d'Antigny, des Léonide Leblanc, des Massin, des Soubise, de toutes celles qui taillaient au large sur le budget du Tout-Paris — lisez [la fleur des pois](#) de la Russie, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, des pays ottomans et des nouveaux débarqués de l'Amérique du Sud — n'essayaient point de le retenir, dans la sensation grisante, qu'ils avaient tous et toutes d'une dissipation effrénée.

Les contacts, les mélanges, les infiltrations s'appuyaient de mille occasions, de mille prétextes pour se produire, sous le couvert de l'art ou de la charité. De gré ou de force, des relations s'établirent entre les deux camps. De cocodette à cocotte l'entente était permise. La question de toilette avait servi, comme par hasard, de terrain de rapprochement. On se prêtait des modèles ; par

¹ [Quelles toilettes ébouriffantes !...](#) Des robes, qui traînent à tel point que les gardiens de musées ne prennent plus la peine de balayer !... Et avec ça une manière de marcher, qui consiste à envoyer de petits coups de ventre devant soi, avec un contre-coup assez voluptueux. (*Figaro*, 1863.)

l'intermédiaire d'hommes spirituels et aimables, la pure crème des fashionables, on condescendait à s'envoyer des renseignements ; obligeamment, entre faubourg Saint-Germain et boulevard Malesherbes on se montrait ses hôtels. Il s'en fallait de peu que de calèche à Victoria on n'échangeât des sourires voilés, de petits signes aimables, voire même des compliments ; c'étaient des alternances de bons procédés tout à fait édifiantes.

Les femmes du monde finirent par tourner la tête aux grandes **horizontales** d'alors en s'occupant avidement d'elles, en encourageant de leur empressement les pièces de théâtre, ourdies pour la plus grande gloire des lorettes, en affichant un goût excessif à s'instruire en détail de leurs toilettes ou de leur mobilier, et des ventes, des grandeurs et des chutes de ces beautés faciles.

De part et d'autre, on s'observait, on s'étudiait, avec la ferme envie de se dérober réciproquement les lumières profitables à l'embellissement des toilettes ou à l'agrément des façons. Les indépendantes se rendait aux Italiens y étaient moins portées par l'amour du bel canto que par une secrète intention de plonger du regard au fond des loges aristocratiques et d'y surprendre, à leur avantage, de certains airs de distinction qu'elles n'avaient pas reçus de naissance, ou des manières choisies qu'on ne leur avait pas apprises, et d'en ajouter les séductions à leur arsenal de coquetterie, bien sûres, d'ailleurs, que leurs rivales de la bonne société ne leur enlèveraient jamais à, elles-mêmes le *je ne sais quoi*, d'où leur venait tant de pouvoir sur les hommes. Et ces dernières, curieuses et dépitées, investiguaient à force pour découvrir par quels moyens victorieux ces créatures de soufre et de chair réussissaient à tirer chez elles les galants et les maris. C'était une espèce d'enseignement mutuel, dont les leçons n'étaient point perdues pour la galerie.

Les belles et nobles dames se sentaient les plus mortifiées de ce que l'issue du duel tournât rarement en victoire pour elles. De leur côté, les irrégulières de marque se tenaient mal satisfaites de ce qu'on ne leur prodiguât pas encore assez d'hommages, en public, et que leurs amis en réservassent trop l'expression pour le seul à seul des cabinets particuliers. Cet isolement, qui avait sa raison d'être, qui comportait même un avantage, parce qu'il leur donnait un relief spécial, chiffonnait leur amour-propre ; elles se plaignaient entre elles qu'on les laissât seules dans leurs loges¹. **Dirait-on pas**, exclamaient-elles, **que nous sommes abandonnées du Ciel et des hommes ? Comme si nos diamants ne prouvaient pas le contraire !** Enfin elles y mirent bon ordre, avec de la patience, et alors elles n'eurent plus à envier rien — à part famille, considération et sécurité — aux femmes du monde.

Les moralistes du théâtre et du roman feignaient, il est vrai, de se scandaliser de cette irruption éhontée. Lorsque, vers 1850, Manon envahissait la scène française pour n'en plus sortir et y garder une place correspondante à celle

1 L'aspect d'un groupe de lorettes signalées valait le coup d'œil, au théâtre, un soir de grande représentation. Au pourtour, en pleine lumière, on voyait s'étaler trois ou quatre loges de ces impures, narguant les dédaigneuses, sous les toilettes et les bijoux qu'avait payés les fils ou les maris de celles-ci. Leurs jupes bouffaient jusqu'au rebord des balcons. A leurs pendants d'oreilles s'accrochaient les éclairs jaillissant du lustre. Leurs cheveux crespelés, frisés, haut étagés, ou tombant en chignon flottant sur leur cou, leurs épaules nues, étaient le point de mire des lorgnettes ; et leur maintien, leurs gestes, leurs façons de se pencher en avant, leurs œillades vaguement distribuées à la ronde, un appel continu à l'attention des habitués.

qu'elle avait si largement prise dans les mœurs publiques, on avait commencé par s'attendrir sur le sort des courtisanes sensibles et poitrinaires. On en était venu jusque-là : de les plaindre, de pleurer presque sur le luxe qui leur était imposé, sur l'argent qu'elles étaient obligées de recevoir, et qui leur coûtait si cher, chacun de leurs meubles soyeux, chacun de leurs bijoux devant rappeler à leur mémoire la honte d'une prostitution. Puis, on avait réagi contre ce courant sentimental. Des mains honnêtes avaient brandi le fouet de la satire, flagellant les femmes sans honneur et sans âme, qui précipitaient la jeunesse dans le désordre et portaient la ruine au sein des familles. Indignations très louables, quant à la forme, mais de si peu d'effet, quant au résultat apparemment cherché ! Les vertueux poètes y gagnaient un surcroît de réputation et d'avantages positifs non dédaignables. Et des filles de marbre si sévèrement jugées n'avaient, au fond, qu'à remercier les auteurs pour la plus-value qu'ils avaient ajoutée, par leurs vitupérations scéniques, à la denrée d'amour dont elles tenaient comptoir. Témoin ce trait bien instructif, en l'espèce. Théodore Barrière passait devant le Vaudeville, où l'on jouait la pièce fameuse qui met aux prises Desgenais le raisonneur et la folle Marco. Une actrice, fort à la mode dans la galanterie comme au théâtre, passait, là aussi, dans sa voiture. Elle a reconnu Barrière, fait arrêter son cocher et d'un geste gracieux appelle l'auteur dramatique :

Que de reconnaissance je vous dois ! lui dit-elle gaîment.

— Pourquoi m'avez-vous tant de reconnaissance, chère amie ?

— Charmante, la pièce que vous avez donnée en face ! Si vous saviez comme elle fait prospérer nos affaires. Je n'avais qu'un cheval à mon coupé : depuis le succès de vos *Filles de marbre*, j'en ai deux ; regardez plutôt.

Barrière se mit à sourire :

Votre histoire est un peu la mienne. Jusqu'à présent, je n'avais monté que des chevaux de location ; avec mes droits d'auteur, je viens d'acheter un superbe arabe.

Tout le profit pour la morale était dans le vague des intentions.

Au point où en étaient arrivées les choses, inévitable était la mêlée des qualités et des personnes. Elle se rendit évidente et publique. Dans un bal masqué se rencontraient deux impures : Ah ! s'écria l'une, d'un air offusqué, comment une femme qui se respecte peut-elle se déguiser en débardeur ? — Tu es encore bien plus déguisée que moi, répondit l'autre, puisque tu t'es mise en femme du monde. Que l'erreur se produisît fréquemment, il n'y avait plus à s'en étonner. Mais le piquant de la situation est que celles qui s'en plaignaient n'étaient pas toujours les honnêtes dames, qui auraient dû s'offusquer surtout qu'on les prît pour ce qu'elles n'étaient pas. Une couturière célèbre, à qui le génie de la coupe et la vogue donnaient le droit d'insolence, une autre Palmyre, tenait le propos ci-contre à l'une de ses nobles clientes :

C'est curieux comme on se défigure ! je viens de recevoir la femme de M. de M***. Je l'ai prise pour une lorette.

— Ah ! se récria la grande dame avec un accent de reproche, vous ne m'auriez pas fait ce compliment-là !

Il était notoire que des femmes très haut placées s'étaient libérées des préjugés, au point de paraître sans mystère chez ces demoiselles et jusqu'à sembler à celles-ci presque indiscretes :

Il y a longtemps que je n'ai rencontré chez vous la princesse une *Telle*, faisait-on observer à Léonide Leblanc.

— Je ne la vois plus, répliqua-t-elle ; elle me compromettait !

Non moins consciente de ses mérites, non moins assurée de sa valeur égale était une autre hétaïre en renom. A la suite d'un dîner qu'elle avait présidé en sa villa de Trouville, avec une grâce hautaine, un complimenteur n'avait pu s'empêcher de lui couler ces mots en l'oreille :

Vraiment, vous avez l'air d'une duchesse.

— Qui vous dit que je n'en suis pas une ? avait-elle riposté en levant sur lui ses grands yeux clairs.

Aussi bien, les temps convenaient-ils encore à se targuer, ici ou là, de l'orgueil de classe ? Jules Vallès l'avait exprimé sans réticences : il n'existait plus de gradins élevés sur lesquels aucune famille pût jucher son honneur. Dans le sac aux écus les mains s'étaient mêlées. On finit par se dire que toutes les oisives se valaient et qu'il n'y avait pas lieu vraiment de tirer un cordon de décence, sous le prétexte de séparer les viveuses de hasard des enrichies de pacotille.

Quelques-unes des nôtres avaient conçu, de ce fait, une superbe extraordinaire. Rien n'étonnait leur confiance, ni les belles aventures qui leur advenaient, en réalité, ni les chances miraculeuses qu'elles s'imaginaient avoir eues, pour la douceur d'en caresser l'illusion ou pour le plaisir d'être jalosées par les amies en les leur racontant. Telle, Clara Blum¹. Celle-ci avait une assurance, un aplomb imperturbable. Il m'en fut signalé des traits plaisants, un soir qu'on causait entre gens de connaissance, les coudes sur la table. En dépit de ses origines, elle visait à la distinction et jouait la femme de qualité, quitte à s'oublier vite, par exemple, quand elle disait à l'une de ses collègues en visite : *Tu vois toutes ces caisses ; eh bien ! ma chère, elles sont pleines de bijoux et de diamants !* Sur le tard d'une matinée, entre onze heures et midi, Adèle Rémy, la blonde Rémy s'annonçait chez elle, au 127 de la rue de Rivoli. Avant qu'elle fût assise, Clara l'avait saluée de cette question :

Tu n'as pas rencontré Louis, dans l'escalier ?

— Qui, Louis ?

— L'Empereur. Il sort d'ici.

Elles coûtaient cher et en convenaient. Mais, n'entraient-ils pas, dans leurs concessions, en apparence si faciles, puisqu'elles ne consistaient, en somme qu'à prendre opportunément l'attitude horizontale, n'entraient-ils pas là une part de sacrifice, qui les absolvait du reste ? Elles pouvaient répondre, en pareil cas, à leurs adorateurs chenus, comme une des petites Parisiennes de Grévin :

Je suis jeune, vous êtes vieux ; je suis jolie, vous êtes laid ; on me trouve, quelquefois, spirituelle, vous êtes ordinairement peu drôle ; de plus, vous m'aimez, et je ne vous aime pas. Voyons, mon bon, osez donc dire encore que je vous coûte cher.

A l'heure même de l'ivresse, leur franchise spéciale ne laissait guère durer l'illusion. *Si tu ne veux plus être trompé*, déclarait, avec une pointe d'effronterie,

¹ Sa sœur, Bébé Blum, installée fort agréablement boulevard des Capucines, avait tes manières plus simples et des façons de paner plus discrètes.

l'une encore de celles-là à son amant, [il faut le dire ; on te cherchera d'autres distractions !](#)

Encore ne fallait-il pas croire qu'elles acceptassent les libéralités de quiconque, ni qu'elles eussent pris l'habitude, comme y sont contraintes bien des momentanées d'à présent, de tabler plutôt sur le nombre que sur la valeur des occasions. Elles se piquaient d'être indépendantes, de choisir, à bon escient, entre leurs amis de cœur ou leurs galants de circonstance, et de n'accorder point au premier venu la faveur de se ruiner à leur service. Elles étaient achalandées de manière à pouvoir se permettre ce luxé d'agrèer où de refuser la commande.

Quelque opinion qu'elles eussent d'elles-mêmes ou qu'on eût à porter sur leur manière de dire et leur façon de se conduire, il fallait bien reconnaître que les cocottes occupaient une large place, une très large place, au soleil. Une complaisance si générale aidait à leur tendre l'échelle qu'elles étaient parvenues à dicter le respect à leurs entreteneurs. Elles finirent par exiger les mêmes égards dans la forme que les femmes honnêtes. N'avaient-elles pas imposé aux mortels plus ou moins chevronnés dont elles étaient les maîtresses la qualification de serviteurs ? Et ils s'y étaient soumis. Ils avaient accepté le mot.

Ce fut un de leurs derniers et plus sensibles succès. Mais rien ne dure. Tout lasse et tout passe. Les temps changèrent ; et la société qui avait assuré à ces femmes des privilèges- peu ordinaires se modifia sensiblement. Le groupe des viveurs de la grande période s'était émietté, dispersé. Les habitudes du plaisir s'altèrent, ou plutôt se banalisèrent. La pornocratie se démocratisa, comme le reste. [Ces créatures de luxe et de joie](#), dont nous parlions, devinrent foule. Elles se ressemblent terriblement toutes, à l'heure actuelle. Elles sont identiques par les habitudes et par la régularité de leur existence irrégulière. On leur reprocherait presque de manquer de vice ; quant à la finesse d'esprit, on ne saurait, en bonne justice, leur réclamer ce que leur état ne comporte plus. Entre les recrues de Vénus, qui forment ce qu'on a coutume d'appeler le bataillon de Cythère, la similitude est si complète, sauf de rares exceptions, qu'on s'émerveille comment les hommes peuvent les différencier les unes des autres.

Cette transformation amoindrie, ce déclin spécial du monde galant est d'une observation trop sensible pour qu'on n'en ait pas glissé la remarque, ne fût-ce que pour l'intérêt et la vérité du contraste.

C'était un point à constater, sans se perdre en dès regrets hors de raison, sans en gémir évidemment, mais comme un fait positif, dans l'histoire des mœurs, qui n'est jamais l'histoire de la vertu. Les [cocottes](#), les [tendresses](#), les [biches](#) de haute volée, telles que nous les avons dépeintes, ayant leur individualité précise, leur influence personnelle, leur nom, leur originalité, ont bel et bien disparu. A deux ou trois exceptions près, que nous pourrions citer, il n'y a plus, dans cette portion de monde, que des femmes entretenues et des maîtresses publiques, comme il en existera toujours pour le contentement et le danger des hommes.

FIN DE L'OUVRAGE